

Handwritten text, possibly a signature or name, located at the top of the page.

9-4

ALUMNI LIBRARY,
THEOLOGICAL SEMINARY,
PRINCETON, N. J.
From 7110. Spang

Case, Division.....
Shelf, Section.....
Book,

9
500
2997
v. 2

W. P. Maque

Vu

7

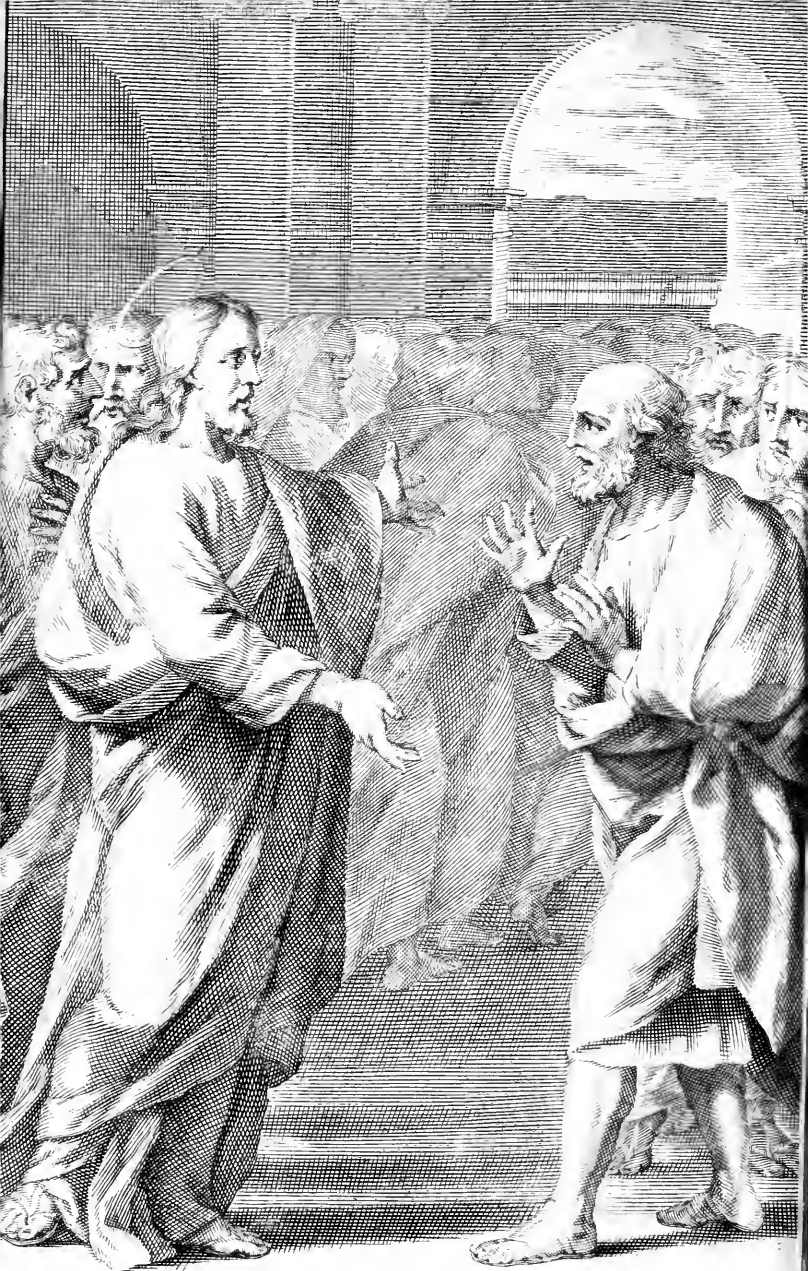
Hingede
Gorun
1776.











Seigneur, à qui nous en irions-nous? tu as les
Paroles de la Vie éternelle.

Jean VI. 68.

SERMONS

SUR DIVERS TEXTES

DE

L'ECRITURE

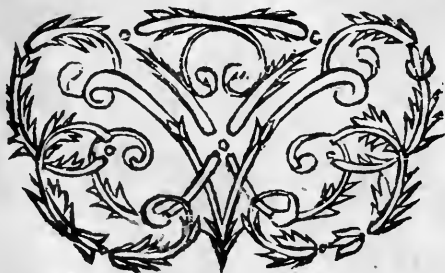
SAINTE

PAR

JACQUES SAURIN,

PASTEUR A LA HAYE.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez JACOB van ELLINCKHUYSEN,
Marchand Libraire dans le Halstractje,
au Dauphin.

M. DCC. XII,

FOR THE

OF THE

JACOB

PASTOR

TOWN



A LA HAIR

Spec JACOB van BELLINGH
Marchand & Libraire dans le
au Danemarck

M. BOG XII.



A MONSIEUR
JEAN HENRI
BARON DE
WASSENAER D'OB DAM,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE St.
JEAN DE JERUSALEM, DEPU-
TE' DU CORPS DES NOBLES
DE HOLLANDE AU CONSEIL D'E-
TAT DES PROVINCES-UNIES,
HOOGHEEMRAEDT DE RHYN-
LANDT, &c. &c.

MONSIEUR,

*En prenant la liberté de vous of-
frir ce Volume de Sermons, je m'im-*

* 2

pose

E P I T R E.

pose une loi qui m'empêche de vous adresser une Dédicace dans les formes. Ce seroit une espèce de contradiction de relever les grandeurs humaines, à la tête d'un Livre de Religion destiné à les décrier. Ce n'est pas comme à un de mes plus puissants Protecteurs que j'ai l'honneur de vous parler, c'est comme à une personne à laquelle je suis uni par des liens plus forts & plus aimables; c'est principalement comme à un Chrétien, pénétré de respect pour ces Vertus que je voudrois inspirer à tous les autres.

Il est doux dans un Ministère si souvent employé à déclamer contre le vice, de rendre hommage à ceux
que

E P I T R E.

que la Grace en a affranchis, & qu'elle a marquez de son Seau. Et ceux auxquels le desir sincère que j'ai de me rendre utile à l'Eglise fera naître quelques sentimens de bienveillance pour moi, aimeront à m'entendre raconter que j'ai trouvé le bien du monde le plus rare, & le plus précieux; un ami dont la générosité a fait évanouir la distance qu'il y avoit naturellement entre lui & moi, & dont la société est la plus grande douceur de ma vie.

Pour relever le prix de ce bonheur, pour parler dignement de celui qui me le procure: il faudroit trahir en quelque sorte ces confidences de compassion pour les malheureux, de tendresse pour

E P I T R E.

l'Eglise , d'amour pour la Justice , de zèle pour la Vérité , desquelles vous m'avez quelquefois honoré : il faudroit dépeindre l'état d'une ame toujours occupée à mortifier ses passions , s'il faut ainsi dire , dans l'âge de leur empire , & parmi toutes les occasions de les satisfaire.

Mais les Vertus des Chrétiens doivent servir de matière à la louange de celui qui leur donne le pouvoir de les pratiquer , plutôt qu'aux éloges de ceux qui les pratiquent , & qui ne les portent jamais à un degré si éminent , qu'ils n'aient lieu de s'humilier de ce qu'ils ne les portent pas à un degré beaucoup plus éminent encore.

Re-

E P I T R E.

Redoublez en jettant les yeux sur ces Sermons, cette indulgence & ce support, que vous ne m'avez jamais refusez. Ce n'est ni à votre délicatesse, ni à votre génie que j'en appelle, ni à ce desir naturel que nous avons de voir des objets nouveaux, ou de n'envi-sager les anciens que sous des faces nouvelles: C'est à votre bonté, c'est à votre condescendance, c'est à votre amitié, tribunaux devant lesquels je suis en droit de me tout promettre. Sur tout en acceptant mon Livre, acceptez mon cœur, mon dévouement, ma tendresse la plus respectueuse, & soyez bien convaincu qu'en vous faisant ici ces protestations, je ne supprime pas moins de sentimens, je n'en renferme pas moins au fonds de mon ame,

E P I T R E.

*que j'ai passé sous silence de vertus
dans l'idée, que j'ai voulu donner
de votre caractère. Je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

S A U R I N.

SER-

SERMONS

contenus dans ce volume.

SERMON I.

Sur l'assurance du Salut.

Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Principantz, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la diliection de Dieu, qu'il nous a montrée en J. C. notre Seigneur. Rom. chap. 8. vers. 37. & 38. pag. I

SERMON II.

Sur l'Immenfité de Dieu.

Où irai-je loin de ton Esprit ? Et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux Cieux, tu y es. Si je me couche dans le sépulchre, t'y voilà. Si je prens les aïles de l'aube dujour, & que je me loge au bout de la mer, là-même ta main me conduira, & ta dextre m'y saisira. Si je dis, au moins les ténèbres me couvriront ; la nuit même sera une lumière tout autour de moi. Même les ténèbres ne me cacheront point à toi ; la nuit resplandira comme la lumière. Pseaume cxxxix. V. 7. 8. 9. 10. 11. 12. pag. 50

SERMON III.

Sur les Dévotions Passagères.

Que te ferai-je, Ephraïm ? Que te ferai-je, Juda ?

*Juda? Puis que votre gratuité est comme une
nuée du matin, & comme une rosée du ma-
tin qui s'en va. Osée Chap. 6. Vers. 4.*
pag. 96

S E R M O N I V.

Sur la divinité de Jesus-Christ.

*Puis je regardai, & j'entendis la voix de plusieurs
Anges autour du throne & des Anciens, &
leur nombre étoit dix mille fois dix mille, &
mille fois mille: Et ils disoient à haute voix;
L'Agneau qui a été mis à mort est digne de re-
cevoir puissance, & richesses, & sagesse, &
force, & honneur, & gloire, & loüange.
J'entendis aussi toutes les créatures qui sont au
Ciel, & en la terre, & sous la terre, & dans
la mer, & toutes les choses qui y sont, disant;
A celui qui est assis sur le throne, & à l'Agneau,
soit loüange, & honneur, & gloire, & for-
ce, aux siècles des siècles. Et les quatre ani-
maux disoient amen: & les vingt-quatre An-
ciens se prosternèrent, & adorèrent celui qui
est vivant aux siècles des siècles. Apoc. Ch.
5. Vers. 11. 12. 13. 14.*
pag. 152

S E R M O N V.

Sur les tourmens de l'Enfer-

*La fumée de leur tourment montera aux siècles
des siècles. Apocalypse Chap. 14. Vers.
11.*
pag. 204

S E R M O N VI.

Sur le ravissement de Saint Paul.

*Je connois un homme en Christ, lequel il y a qua-
torze*

torze ans passez (si ce fut en corps je ne sai, si ce fut hors du corps je ne sai, Dieu le sait) lequel dis-je a été ravi jusqu'au troisième Ciel. Et je sai qu'un tel homme, si ce fut en corps, ou si ce fut hors du corps, je ne sai, Dieu le sait, a été ravi en Paradis, & a ouï des paroles inénarrables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. II. Ep. aux Cor Chap. 12. v. 2. 3. & 4. pag. 253

S E R M O N VII.

Sur les fraieurs de la mort.

Puis donc que les Enfans participent à la chair & au sang, lui aussi pareillement a participé aux mêmes choses, afin que par sa mort il détruisit celui qui avoit l'Empire de la mort, c'est à savoir le Diable : & qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort, étoient toute leur vie assujetés à la servitude. Hébr. Chap. 2. v. 14. & 15. pag. 299

S E R M O N VIII.

Sur les malheurs de l'Europe.

En ce même tems, quelques-uns qui se trouvoient là présents, lui racontèrent ce qui s'étoit passé touchant les Galiléens, desquels Pilate avoit mêlé le sang avec leurs sacrifices.

Et Jésus répondant leur dit; pensez-vous que ces Galiléens là fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'il ont souffert de telles choses?

Non vous dis-je; mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous semblablement.

Ou pensez-vous que ces dix-huit, sur lesquels
la

la Tour de Siloë tomba & les ruës ; fussent plus coupables que tous les habitans de Jérusalem ?

Non vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez , vous périrez tous semblablement. Luc. 13. ver. 1. 2. 3. 4. 5. pag. 343

S E R M O N IX.

Sur les passions-

Bien aimez je vous exhorte que comme étrangers & voyageurs , vous vous absteniez des convoitises charnelles qui font la guerre à l'ame. 1. Epit. de St. Pier. 2. 11. pag. 380

S E R M O N X.

Sur la nécessité des progrès dans la sanctification.

Je cours , mais non pas sans sçavoir comment : je combats , mais non pas comme buttant l'air. Je mortifie mon corps , & je le reduis en servitude , de peur qu'après avoir prêché aux autres , je ne sois trouvé moi-même non recevable. Première aux Corinthiens. IX. 27. pag. 445

Fautes à corriger.

Pag. 97. lig. 3. étoit englouti, lisez, étoient engloutis. pag. 99. lig. 18. ouverts, lisez, ouvertes. pag. 109. lig. 7. fassons, lisez, fussions. pag. 140. lig. 6. serai, lisez, sera. pag. 229. lig. 28. Aristippes, lisez, Aristides. pag. 281. lig. 25. de leur, lisez, des. 396. lig. 19. assentie, lisez, asservie. pag. 449. lig. 12. Prêtres, lisez, Prêtresses.

SER-



S E R M O N

SUR L'ASSURANCE

DU SALUT.

Je suis assuré que ni la mort , ni la vie , ni les Principautez , ni les Puissances , ni les choses présentes , ni les choses à venir , ni la hauteur , ni la profondeur , ni aucune créature ne pourra nous séparer de la dilection de Dieu , qu'il nous a montrée en J. C. notre Seigneur. Rom. chap. 8. vers. 37. & 38.

P R E M I E R S E R M O N .



'E S T une circonstance de l'Histoire Sainte bien digne de nos réflexions, M. F. que Moïse & Josué, Nombr. 26. Josué. 4 -- 13. &c. étant encore l'un en deçà du Jourdain, l'autre à peine sur les frontières de la Palestine, disposent de ce Pais comme s'ils en avoient

A déjà

déjà fait la conquête. Ils donnent des Loix touchant le Roi, touchant le Peuple, touchant les Sacrificateurs, touchant les Levites; ils distribuent les Villes & les Provinces; ils marquent les limites de chaque tribu. On diroit que tous leurs combats sont terminez, & qu'il ne leur reste plus d'autre soin que celui de jouir du fruit de leurs victoires. Cependant les armes sont journalières; Un succès remporté aujourd'hui n'est pas toujours un bon garant pour l'avenir.

1. Rois.
20. 11.

De-là vient cet ancien Proverbe; *Que celui qui endosse le harnois ne se glorifie point, comme celui qui le quitte.*

Sans doute, M. F., il y eût eût de la témérité dans ces Conducteurs du Peuple de Dieu, s'ils n'eussent été appuiez que sur leur fermeté & sur leur courage, s'ils n'eussent eu à opposer à leurs Ennemis que la *Halebarde & l'Ecu*; Mais ils combattent au nom de l'*Eternel des Armes, du Dieu des batailles rangées d'Israël*; C'est lui qui leur a dit, *montez, car je vous ai donné le pais.* Fondez sur ces promesses & avec cette foi, *qui est une subsistance des choses que l'on ne voit point, & une démonstration de celles qu'on espère*, ils se placent déjà du cœur & de la pensée dans la Terre de promesse; ils en goûtent déjà le lait & le miel, &

1. Samuel 17.
v. 45.

Josué 1.
v. 2.

Hébr. II
v. 1.

s'en

s'en arrogent tous les privilèges.

Chrétiens, il y a plus de distance entre le Ciel & la Terre, qu'il n'y en avoit entre le Desert & la Canaan; Il y a plus de difficultez à surmonter pour parvenir au salut, qu'il n'y en avoit autrefois pour arriver à la Terre de promesse. Cependant, voici un Soldat Chrétien, combattant encore, environné encore de la chair & du sang, assiégé encore par ces ennemis sans nombre qui conspirent contre nôtre ame; Le voici assuré, triomphant, défiant toutes les créatures de l'Univers de porter atteinte à son salut; mais que sa constance ne vous étonne point, l'Ange de l'Eternel combat pour lui. Il lui a dit, montez, je vous donnerai le païs, & il n'y a rien que de sage dans son chant de triomphe. *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous separer de la dilection de Dieu qu'il nous a montrée en J. C. notre Seigneur.*

Examinons la fermeté de St. Paul, & servons-nous des paroles de notre Texte pour éclaircir deux grandes disputes. Nous avons la première avec quelques Théologiens qui soutiennent que le Fidele doit être toujours dans la perplexité

té & dans le doute à l'égard de son salut. Nous avons la seconde avec quelques faux Chrétiens, qui sous prétexte que la certitude du salut est enseignée dans nos Ecritures, s'attribuent cet avantage, lors même qu'ils sont hors du chemin qui peut seul conduire au salut. Nous divisons ce discours en deux parties générales. Dans la première nous prouverons cette proposition, Que le fidèle peut porter la foi & la sainteté à un degré qui l'assure de son salut. *Je suis assuré*, dit St. Paul; Il ne dit pas seulement je croi, je présume, je conjecture, mais *je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Principautez, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la dilection de Dieu, qu'il nous a montrée en J. C. notre Seigneur.* En second lieu, nous prouverons que personne n'est en droit de s'assurer de son salut, qu'autant qu'il est en droit de s'assurer qu'il perséverera dans l'obéissance aux ordres de Dieu; & dans la foi en J. C. *Je suis assuré*, de quoi? Est-ce que de quelque manière que je vive je ferai sauvé? Non, mais *je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ne pourront me séparer de l'amour de Dieu.* C'est-à-dire, *Je suis assuré que je triompherai*

de

de toutes les tentations. La premiere de ces parties sera destinée à affermir nos consciences, & à expliquer notre Théologie. La seconde à justifier notre morale, & à abattre ce faux systême de confiance, que la sécurité charnelle veut établir.

LE fidèle peut porter la foi & la sainteté à un degré qui l'assure de son salut. C'est notre premiere proposition; Proposition qui n'a pas moins besoin d'être développée avec netteté que d'être prouvée solidement. Car s'il y a une matière que les disputes de mots, que les fausses imputations dont les différents Auteurs se sont chargez les uns les autres aient obscurcie, c'est celle-ci; Mais si nous parvenons à établir quel est l'état de cette question; si nous écartons tout ce qui ayant quelque rapport à notre sujet, n'en fait pourtant pas l'essence, nous préviendrons un grand nombre de difficultez, & la vérité s'établira d'elle-même.

Première partie.

Premierement donc, quand nous disons qu'on peut s'assurer de son salut, nous n'entendons pas que cette assurance soit un devoir imposé à tous les hommes; enforte que chacun, dans quelque état qu'il puisse être, doive être persuadé

dé qu'il sera sauvé, & commencer par là, s'il faut ainsi dire, le système de son Christianisme. Nous sommes très-convaincus que tous ceux qui sont encore hors du chemin de la vérité & de la vertu, ne pourroient avoir sur cet article qu'une assurance fausse, téméraire, injurieuse à la Religion. C'est par là que nous repoussons toutes les calomnies dont on a voulu noircir notre doctrine, comme si nous exigions d'un faux Chrétien, d'un scélérat; lors même qu'ils persistent dans les erreurs & dans leurs vices, qu'ils crussent qu'ils sont justifiés, qu'ils sont élus, & qu'ils n'ont rien à faire pour arriver au salut que de se persuader qu'ils seront sauvés. Nous disons bien que chacun des hommes, même les plus incrédules & les plus profanes, sont obligez de travailler à acquérir cette foi & cette piété, en vertu de laquelle on s'assure de son salut; mais nous leur interdisons cette assurance, tandis qu'ils persistent dans leur profanation & dans leur incrédulité.

II. Nous n'entendons pas que les fideles, ceux mêmes qui sont sincères, mais flotants encore, mais chancelants, aient droit d'avoir cette certitude. L'assurance de notre justification, dépend du degré d'assurance où nous pouvons être,
que

que nous avons le caractère des Justifiés : & comme le Chrétien qui est encore dans l'état de noviciat & d'enfance ne peut avoir que des signes mêlez & équivoques de son Christianisme , il ne peut avoir aussi de son Salut qu'une certitude mêlée & équivoque. C'est par là que nous répondons aux reproches qu'on nous pourroit faire d'ouvrir la voie spacieuse , d'élargir le chemin du Ciel.

III. Beaucoup moins soutenons nous, que ceux qui pendant une époque considérable de leur vie , semblent avoir donné des marques éclatantes de foi & de charité , mais qui retombent ensuite dans leur corruption première, pour y consumer le reste de leur vie, puissent, en vertu de ces actes apparents de foi & de charité qu'ils avoient produits , se persuader qu'ils seront sauvez. Bien loin que des gens de ce caractère aient droit de s'attribuer ainsi les prérogatives de la véritable foi , nous soutenons qu'ils n'en ont pas eu même les vrais commencements, selon cette parole d'un

Apôtre ; *S'ils avoient été d'entre nous, ils ne seroient point sortis d'entre nous.* C'est par là que nous répondons aux difficultés que quelques passages de l'Écriture semblent fournir contre notre doctrine,

1. Ep. St.
Jean. 2.
v. 19.

Hebr. 6. comme celui-ci. *Il est impossible que ceux*
 v. 4. *qui ont été une fois illuminez, qui ont goûté*
le don céleste, qui ont été faits participants
du St. Esprit, s'ils retombent soient renou-
vellez à la repentance. Et celui du Pro-
 Ezéch. phète Ezechiel; *Si le juste se détourne de*
 18. v. 24. *sa justice & commet l'iniquité selon toutes les*
abominations du méchant, vivra-t-il? Non,
il ne sera fait mention d'aucune de ses justi-
ces passées.

IV. Nous ne disons pas que ceux mêmes qui ont porté la foi & la Sainteté au degré le plus éminent, soient dans chaque époque de leur vie affurez de leur salut. La piété a ses Eclipses, même dans les plus grands Saints. L'assurance que la piété seule peut donner a aussi les siennes. C'est par là que nous répondons aux objections que l'exemple de Dàvid semble fournir contre nos principes; lors qu'après le meurtre d'Urie il étoit livré à des remors continuels; Lors que le Phantome d'Urie ensanglanté se présentoit toujourns à ses yeux; lors que ses os étoient brisez, & qu'il demandoit avec tant d'instance la joie de son salut. C'est ainsi qu'il faut entendre ces voix plaintives du Prophète Asaph; *Le*
 Pf. 51. v. 10. & 13. *Seigneur m'a-t-il rejetté pour toujourns? Ne*
 Pf. 77. v. 8. 9. & 10. *continuera-t-il plus à m'avoir pour agréa-*
ble? Sa gratuité est-elle défaille pour jamais?

Le

Le Dieu fort a-t-il resserré ses compassions ?
C'étoit dans ces hommes Sacrez de tristes restes du péché. C'étoit des moments de suspension de l'amour divin.

V. Nous ne difons pas que les plus grands Saints soient en droit de s'affurer, que s'ils cessoient d'aimer Dieu ils seroient fauvez. La certitude du salut suppose la persévérance dans les conditions du salut. C'est par là que nous répondons aux objections qu'on tire de ces paroles de St. Paul ; *Je mette mon corps, & je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non-recevable.* ^{1. Cor. 9. v. 27.} Nous sommes persuadés que St. Paul, tout St. qu'il étoit, s'il eut cessé de l'être, eut cessé en même tems d'avoir droit au salut. C'est par là que nous expliquons ces préceptes de terreur, qui nous sont donnez dans nos écritures, & cette leçon de l'Apôtre, qui veut que nous *affermissons notre vocation.* ^{2. Pier. 1. 10.} C'est par là que nous dissipons ce reproche odieux, que notre doctrine porte les hommes au relâchement & à l'indolence.

VI. Nous ne difons pas que l'homme se considérant comme homme, s'appuyant sur ses propres forces & sans le secours de la grace, puisse espérer de persévérer dans ces bonnes dispositions, &

arriver au Ciel, n'étant guidé que de ses lumieres. Nous supposons le Chrétien secouru du pouvoir de Dieu, sans lequel l'homme ne peut pas même commencer l'ouvrage de son salut, bien loin de pouvoir le terminer. Et c'est par là que notre doctrine est exempte de témérité & de présomption.

VII. Nous ne disons pas que pour avoir quelque doute sur son salut, on soit exclus du salut. Une foi peut-être sincère sans être ferme. Tous les Enfans d'Abraham ne sont pas comme Abraham *si pleinement convaincus.*

Rom. 4.
21.

Enfin, quand nous soutenons aujourd'hui l'assurance du salut; il faut distinguer ce dogme de celui de la persévérance des Saints. C'est une doctrine de nos Eglises, que quand on a une fois commencé d'être Enfant de Dieu, on ne peut plus cesser de l'être. Mais quoi que ces deux dogmes semblent avoir une étroite liaison entre eux, quoi-que quelques arguments, dont on s'est servi pour établir l'un, paroissent pouvoir servir de preuve à l'autre, ils ont de la différence. Il n'est pas tant question aujourd'hui de la condition du Chrétien que des sentimens qu'il peut en avoir. Ne soyez donc pas surpris, si en présentant l'assurance du salut, nous vous parlons

lons peu de la fermeté de Dieu dans ses promesses, de l'irrevocabilité de ses Décrets éternels; Car il ne s'agit pas dans ce discours, si les promesses de Dieu sont inébranlables; si ses Décrets ne peuvent être révoquez; mais il s'agit de savoir si vous pouvez parvenir à connoître que vous êtes de ceux à qui ces promesses inébranlables ont été faites, que vous êtes de ceux qui sont compris dans ces Décrets éternels. Il n'est pas question si les véritables Saints ne peuvent pas déchoir; mais si vous pouvez avoir des preuves que vous êtes de ces Saints qui ne peuvent pas déchoir.

Voilà des éclaircissemens & des distinctions en grand nombre. Si on faisoit un traité, il faudroit leur donner à chacune une grande étendue. Dans un Sermon on ne peut que les indiquer. Ce que nous avons dit suffit, pour vous faire comprendre l'état de la question & la doctrine de nos Eglises. Nous ne disons pas que chaque homme, mais que le fidèle; non pas que le fidèle d'éclat & d'apparence, mais le fidèle d'effet & de réalité; non pas que le fidèle dans l'état de noviciat & d'enfance; mais que le fidèle confirmé; non pas que le fidèle, qui après une longue suite de vertus en abandonneroit l'exercice,
mais

mais celui qui se sent un fonds de vertu pour persévérer ; non pas que le fidèle dans l'instant de sa chute , mais dans le cours ordinaire de sa vie ; non pas que le fidèle considéré comme un homme , & abandonné à lui-même , mais appuyé sur ce secours Divin , que Dieu ne refuse jamais à ceux qui le lui demandent : nous disons qu'un tel fidèle peut s'affluer , non-seulement que les promesses de Dieu sont fermes , & que ses Décrets sont irrévocables ; mais qu'il est du nombre de ceux que ces promesses fermes & ces Décrets irrévocables concernent. Non, que nous voulions exclure du salut ceux qui ne portent pas cette assurance au plus haut période ; mais nous la regardons comme un état auquel le Chrétien doit travailler d'arriver , & comme un bien auquel il est en droit de prétendre. Il ne suffit pas d'avancer cette proposition , il faut la prouver.

Nous ouvrons quatre sources de preuves , qui en montrent l'évidence. I. L'expérience des Saints. II. La nature de la régénération. III. Les privilèges du Chrétien. IV. Le témoignage de l'Esprit ; Demêlons toutes ces idées.

Nous alléguons premièrement l'exemple des Saints. Et nous pourrions fournir ici un long Catalogue de ceux qui

ont été affurez de leur salut. *Je sai que mon Redempteur est vivant*, disoit le St. homme Job, & lors qu'après ma peau les vers auront rongé ceci, je verrai Dieu de mes yeux, & je le verrai moi-même. O Dieu ! disoit David, délivre moi de ces gens dont le partage est dans cette vie; mais moi je verrai ta face en justice, & je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai revêillé. Quant à moi, aprocher de Dieu c'est mon bien, disoit le Prophète Asaph. Je serai toujours avec toi, tu m'as pris par la main droite, tu me conduiras par ton conseil, & puis tu me recevras dans la gloire. Mais pour ne pas multiplier nos argumens, contentons nous des paroles de notre texte, & pour en sentir la force expliquons les.

Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni Ange, ni Principautez, ni Puissances, ni choses présentes, ni choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune Créature ne pourront me séparer de la dilection de Dieu. Quelle est cette dilection? L'expression de l'Apôtre est équivoque. Dans le Grec, il y a mot pour mot, *l'amour de Dieu en J. C.* Et cela peut signifier, ou l'amour que J. C. a pour nous, ou l'amour que nous avons pour J. C. Ce qui revient au même sens. Car comme St. Paul ne pouvoit s'assurer que

Dieu

Dieu l'aimeroit toujours , sans s'affurer en même tems qu'il aimeroit toujours Dieu ; ni qu'il aimeroit toujours Dieu , sans s'affurer que Dieu l'aimeroit toujours ; Il est certain qu'il est indifférent pour lequel des deux sens on se détermine , & que dans l'un & dans l'autre , l'Apôtre entend par la dilection de Dieu en J. C. en général la communion qu'il a avec Dieu par J. C.

Que dit-il de cette communion ? Il dit qu'il est assuré que ni mort , ni vie , ni Ange , ni Principautez , ni Puissances , ni choses présentes , ni choses à venir , ni hauteur , ni profondeur , ni aucune Créature ne pourront l'en separer. Cette énumération renferme tout & ne laisse rien à désirer après elle. En effet quels sont les ennemis les plus redoutables , qui conspirent contre nos ames ?

Sont-ce les Sophismes dont le démon colore l'erreur ? Il y a un art d'envelopper la vérité ; Il y a une fausse lueur capable d'ébloüir les yeux , & de prévenir en faveur des fausses Religions. St. Paul défie non-seulement les Docteurs les plus consommés , & les Sophistes les plus rafinez , mais les démons même ; *ni les Anges*, dit-il, c'est-à-dire, les mauvais Anges.

Sont-ce les distractions de la vie , qui
en

en remplissant toute la capacité de l'ame, lui ôtent si souvent la liberté de travailler à son salut ? ou ces aproches de la mort, dont les nuages épais semblent pouvoir intercepter les rayons du Soleil de justice ? St. Paul est au dessus des unes & des autres de ces tentations. *Ni la mort, dit-il, ni la vie.*

Sont-ce les pompes mondaines ? Certain amour pour l'élevation inséparable de nos ames, nous prévient pour tout ce qui se présente à nous sous l'idée de grandeur. St. Paul brave tous les Potentats du monde. *Ni les Principautez, dit-il, ni les Puissances, ni la Hauteffe.*

Sont-ce les impressions que le présent fait toujours sur nous ? L'idée du présent est d'un grand poids sur l'ame. Le sacrifice du présent à l'avenir est le plus difficile effort du cœur. St. Paul fait l'art de rendre présentes les choses à venir, & d'anéantir le présent, si j'ose ainsi dire, en se plaçant dans l'avenir ; *Ni les choses présentes, ni les choses à venir.*

Sont-ce les tourmens les plus cruels ? Qu'il est difficile de résister à la douleur. Dans les violentes sensations, l'ame se perd elle-même de vûë ; toute remplie de la violence de ses maux, elle ne peut pour l'ordinaire se soutenir par la réflexion.

xion. St. Paul résistera à tous les tourmens, fut-ce à l'oppression, fut-ce à l'angoisse, fut-ce à la persécution, fut-ce à la famine, ou à la nudité, ou au péril, ou à l'épée.

Sont-ce les mépris ? Tel qui a résisté aux tourmens a succombé à la fausse honte, qui couvre souvent les enfans de Dieu sur la terre. St. Paul a de plus faibles idées de la gloire, & il trouve de la grandeur dans la plus profonde bassesse, quand c'est la Religion qui nous y réduit. *Ni la profondeur. Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautez, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur.* Et de peur que l'imperfection de son énumération ne formât quelque soupçon contre sa persévérance, il ajoûte, *ni aucune créature ne pourra me séparer de la dilection de Dieu.*

En vain se retrancheroit-on à dire que cette certitude étoit fondée sur quelque révélation extraordinaire, & sur quelques privilèges particuliers aux Apôtres: car il est clair, par ce qui précède; que l'Apôtre appuie l'assurance qu'il a de son salut sur des promesses faites à toute l'Eglise. De-là vient que certains devoirs sont commandez à tous les Chrétiens, qui supposent que tous les Chrétiens

tiens peuvent parvenir à cette assurance ; comme l'action de graces, comme la joye, comme l'espérance. Ainsi rien n'invalide les argumens que nous tirons des exemples des Saints. Ainsi la question sur l'assurance du salut n'est plus une question de droit, susceptible d'objections & de difficultez ; C'est une question de fait, éclaircie par l'événement, & décidée par l'expérience.

Nous marquons en second lieu, la nature de la régénération. Un régénéré n'est pas un homme qui se soit déterminé légèrement sur le choix d'une Religion. Ce n'est pas un enfant *flotant à tout vent de doctrine*. C'est un homme qui a étudié le Christianisme, qui en a pesé les preuves, qui en a vû toute l'évidence & senti toute la force ; En sorte qu'il est convaincu par démonstration qu'il y a un Dieu, une Providence, une autre vie, un Jugement, un Enfer, un Paradis, & ainsi du reste.

Ephes.
4. 14.

Un régénéré est un homme qui, par un Acte continuel de méditations & d'actions pieuses, a surmonté cette pente que la nature nous donne pour le crime. C'est un homme qui a refondu son tempérament, en sorte qu'au lieu que nous sommes portez par un mouvement intérieur au vice ; il a un mouvement

B

inté-

intérieur qui le porte à la vertu.

Un régénéré est un homme, qui dans les exercices de sa piété a éprouvé cette satisfaction que goûte un homme raisonnable, lors qu'il se rend à lui-même ce témoignage, qu'il répond à sa destina-

Phi. I. 4.

v. 7.

1. Pier.

1. 8.

tion. C'est un homme qui a senti *cette Paix, qui surmonte tout entendement, cette joye innénarable & glorieuse*, qui naissent de la présence de Dieu dans une ame. C'est un homme dont la vie a été fertile en ses époques bien-heureuses, où l'ame perd le monde de vûë, où elle s'entretient avec Dieu, où elle goûte par avance sa félicité éternelle, où elle se trouve, comme parle St. Paul, *déjà justifiée, déjà glorifiée, déjà assise à la droite avec J. C.*

Ephes.

2. 8.

Un régénéré est un homme qui a médité sur les attributs de Dieu, sur sa sagesse, sur son immensité, sur sa justice; particulièrement sur ces abîmes de miséricorde, qui l'ont porté à relever le monde tombé, & à le racheter par un sacrifice, dont la seule idée confond l'imagination & absorbe la pensée.

Un régénéré est un homme à qui ces idées ont donné un amour pour Dieu; un amour d'autant plus fervent qu'il est fondé sur plus de vertus & sur plus de

Cant. 8.

v. 6. & 7.

graces; Un amour qui est *plus fort que la mort,*

mort , un amour que plusieurs eaux ne sauroient éteindre , que plusieurs fleuves ne sauroient noier.

Voilà l'idée d'un régénéré. Or il est constant qu'un tel homme est fondé à s'affurer qu'il triomphera de ses tentations ; Il peut dire, *je suis assuré , qu'aucune Créature ne pourra me séparer de la dilection de Dieu.*

Mettons les choses au pis. Il peut bien arriver à un tel homme qu'un sophisme compliqué, qu'une difficulté ingénieuse répandront quelque nuage sur sa foi , exciteront quelque doute dans son esprit. Mais comme nous le supposons éclairé, muni, fondé, il sent bien qu'il n'est pas possible que la persuasion qu'il a de ces grandes vérités, de ces vérités si bien prouvées, si bien établies, s'efface jamais de son esprit.

Il peut bien arriver à un tel homme qu'une revolte des sens, qu'une révolution des humeurs le jettent dans quelque excès. Mais après tout, comme son tempérament est refondu, comme la pente au crime est surmontée, comme l'habitude de la piété est formée, il sent bien qu'il n'est pas possible que cette révolution ne s'appaise, que ce mouvement ne s'arrête.

Il peut bien arriver à un tel homme que l'appas d'un plaisir présent, que le charme d'une tentation, que les promesses attrayantes du monde l'enchantent pour quelques momens. Mais le souvenir des plaisirs passez que sa piété lui a donnez, l'opposition qu'il en fera avec ceux du monde, le rapelleront bien-tôt à ces exercices de Religion qui lui ont donné des plaisirs réels, & des joyes pures.

Et remarquez, qu'en proposant ce raisonnement, nous avons accordé à ceux qui combattent notre principe tout ce qu'ils peuvent demander légitimement; Nous avons mis les choses au pis. Mais du reste les principes de la régénération sont tels, que celui qui les possède, non seulement se relevera de ses chutes, s'il succombe quelquefois sous les tentations, mais que ces tentations mêmes pour l'ordinaire ne serviront qu'à l'affermir. Les mêmes objets produisent de différens effets, selon la disposition différente de ceux à qui ils sont offerts. Ce qui sert à confirmer le méchant dans ses vices, sert pour l'ordinaire à fortifier un homme de bien dans la vertu, & à le ramener à Dieu.

Proposez au régénéré les sophismes les plus subtils de l'erreur; il en prendra

dra occasion de s'attacher avec plus d'application à la recherche de la vérité : Il augmentera ses lumières par cette étude , & il n'aura jamais plus d'attachement pour la Religion, que quand il aura vû la nullité des difficultez qu'on lui oppose. Environnez-le des pompes mondaines , elles élèveront son esprit à cette gloire que Dieu réserve à ses enfans dans un autre monde. Mettez le dans la bassesse, & dans la misère, elles lui serviront à le détacher de la terre & à lui faire chercher sa félicité dans une autre vie. Etendez le sur un lit de mort, c'est là qu'il triomphera ; les voiles qui lui cachotent le souverain bien commenceront à se lever , & il se sentira embrasé du desir de le posséder. Supposez même qu'il succombe, l'expérience de sa foiblesse l'animera à la vigilance, il munira les endroits foibles de son cœur : Il mettra ainsi ses pertes à profit & triomphera dans ses défaites.

C'est peu de dire *qu'aucune créature ne le séparera de l'amour de Dieu* ; elles serviront toutes à en ferrer les sacrez nœuds. Aussi St. Paul dit que *toutes choses aident ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu*. Il dit qu'en *toutes choses nous sommes plus que vainqueurs en celui qui nous a aimez*. Remarquez bien ces ex-

Rom. 8.
v. 27. &
36.

pressions ; Non seulement aucune chose ne peut nuire au véritable fidèle, mais *toutes choses aident ensemble à son bien* ; Non seulement nous sommes vainqueurs, mais *nous sommes plus que vainqueurs en celui qui nous a aimez*. Cela n'a rien d'hyperbolique. A la lettre tout contribué au salut du fidèle ; En ce sens toutes choses sont à lui, & *Paul*, & *Céphas* & *le monde*. En ce sens il attache le monde à son char ; Il *mene publiquement en montre*, comme son Sauveur, les *Principautez & les Puissances*. Et voilà pourquoi le fidèle peut être toujours dans la joye, en quelque circonstance que Dieu le mette ; parce que tout le conduit à son grand but. Si son grand but étoit la santé, il seroit affligé par la maladie ; si son grand but étoit l'élévation, il seroit affligé par la bassesse ; si son grand but étoit les richesses, il seroit affligé par la pauvreté : mais son grand but c'est son salut ; & tout, santé, maladie, élévation, bassesse, richesses, pauvreté, tout contribué à son salut ; *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautez, ni les Puissances ; ni aucune créature ne pourront nous séparer de la dilection de Dieu*. Toutes choses aident ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu ; *Nous sommes plus que vainqueurs*

queurs en celui qui nous a aimez.

Les prérogatives du Chrétien forment une troisième preuve pour l'assurance du salut. Cette preuve est fondée sur deux propositions ; Un Chrétien peut connoître qu'il a une véritable foi. Lors qu'on est assuré que l'on a une véritable foi, on peut s'assurer que l'on aura des secours pour y persévérer, & par cela même qu'on sera sauvé.

La première de ces propositions est incontestable. La véritable foi a ses caractères. Elle consiste dans des pensées de l'esprit, dans des dispositions du cœur, dans des actions de la vie qu'on peut démêler, sinon avec facilité, du moins avec certitude, quand on se fait une loi de s'étudier & de se connoître. Et l'Écriture met ces paroles dans la bouche des véritables fidèles ; *Nous savons que nous sommes transférez de la mort à la vie, nous connoissons que nous sommes dans la vérité, & nous assurons nos cœurs devant Dieu. Nous désirons, disoit Saint Paul aux Hébreux, que chacun de vous montre jusqu'à la fin le même soin pour la pleine certitude de l'espérance : examinez-vous vous-mêmes, ne vous reconnoissez-vous pas vous-même que vous êtes en la foi, à moins qu'en quelque sorte vous ne fussiez reprobés.*

1. Ep. de
St. Jean.
Ch. 3. v.
14. 19.

Hébr. 3.

v. 6.

2. Cor.

13. v. 5.

La difficulté consiste en ceci ; J'ai la foi aujourd'hui, mais comment puis-je m'assurer que je l'aurai encore demain ? Je suis assuré aujourd'hui que je suis en état de grace, comment puis-je m'assurer que je le serai demain ? C'est à cette difficulté que nous opposons notre seconde proposition. Quand on peut s'assurer qu'on a la véritable foi, on peut s'assurer qu'on aura des secours pour y persévérer. Nous la fondons sur les privilèges de la véritable foi : ces privilèges sont le pardon de tous les péchez où nous pourrions tomber dans le cours de

1. Ep. St. notre vie ; *Si nous avons péché nous avons*
 Jean. 2. *un Avocat envers Dieu, à sçavoir J. C.*
 v. 1. *le juste qui a fait la-propitiation de nos pé-*

chez. Ces privilèges sont que notre fin-
cérité nous tiendra lieu de perfection ;
 Matt. *Il ne brise point le roseau cassé, il n'éteint*
 12. v. 20. *point le lumignon qui fume. Ces privilè-*

ges sont des graces furnaturelles pour
nous soutenir dans nos tentations ; Si
 St. Ja-] *quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la deman-*
 ques 1. *de à Dieu, il la donne à tous libéralement.*
 v. 5.

Ces privilèges sont l'enchainure des
 bien-faits de Dieu ; *Celui qui nous a don-*
 Rom. 8. *né son fils nous donnera toutes choses avec*
 v. 28. *lui ; Ces privilèges sont le don de la per-*
 &c. *sévérance ; Je leur donnerai un même cœur*
& un même chemin, afin qu'ils me crai-
 gnent

gnent toujours ; je traiterai avec eux une alliance éternelle que je ne me retirerai point d'eux , mais je mettrai ma crainte dans leur cœur , afin qu'ils ne se détournent pas de moi. Ces privilèges sont d'être l'objet de ces prieres de J. C. auxquelles Dieu ne résiste jamais ; *Simon, Simon, voici Satan a demandé de vous cribler comme le bled, mais j'ai prié pour toi que ta foi ne défaille point. Pere St. garde les en ton nom, afin qu'ils soient un comme nous sommes un ; Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui croiront en moi par leurs paroles ; Je prierai le pere , & il vous donnera un autre Consolateur qui demeurera avec vous éternellement.* Ces privilèges sont de devoir être aimé de Dieu *jusques à la fin*, après en avoir été aimé *au commencement* , & d'avoir reçu de Dieu *des dons qui sont sans retour & sans repentance.*

Luc. 22.

31.1

Ev. St.

Jean 17.

v. 11. 20.

21. &c.

& chap.

14. v. 16.

Rom. II.

29.

Ne prétendez donc pas me confondre par l'idée de ma fragilité & de ma foiblesse. Ne m'alleguez point mon inconstance & ma légereté naturelle ; Ne m'opposez point ces momens rapides où je sers de jouet à ma petitesse , & où je passe dans un instant de l'amour à la haine , & de la haine à l'amour ; Ne me produisez point, dans la triste histoire de ma vie, la liste mortifiante de tant de ré-

solutions oubliées, de tant de projets évanouis, de tant de desseins avortez. L'édifice de mon salut est à l'abri des vicissitudes, il est entre les mains de celui qui ne change point, & qui est le même aujourd'hui, hier, & éternellement : Je lui en commets la garde, parce que je suis Chrétien, & que c'est là le privilège du Chrétien, selon cette belle parole de St. Paul, *Je sais à qui j'ai creu, & je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée - là.*

Hebr.
13. 8.

2. Tim.
1. 12.

Enfin, le témoignage intérieur de l'Esprit de Dieu met le dogme de l'assurance du salut au dessus de toute exception ; Argument que nous ne proposons qu'en tremblant, tant l'imagination des hommes a coûtume d'en abuser ! Le Phanatisme salit l'Eglise ; Le monde, toujours fertile en visions, semble l'être beaucoup plus dans les années de sa vieillesse que dans celles de son enfance. On rencontre presque par tout de ces cerveaux foibles, dirai-je ? ou de ces mauvais cœurs qui, manquant de raisons solides pour établir leurs rêveries, se retranchent sur le témoignage de l'Esprit de Dieu, & chargent ainsi la Vérité Eternelle de ces contes fabuleux dont la raison rougiroit, & qui sont indignes même des plus vils des hommes.

Il est vrai pourtant que le fidèle porte dans son cœur le témoignage de l'Esprit de Dieu, qui l'assure de son salut, & l'abus de cette doctrine n'en interdira pas le véritable usage. Ce témoignage est un genre de démonstration supérieur à toutes celles de l'école. C'est une preuve inconnue aux Philosophes, & qui a pour Auteur la souveraine Sagesse. C'est un vif sentiment de notre salut excité de Dieu dans nos cœurs. C'est une forte application de notre esprit à tout ce qui peut nous prouver que nous sommes en état de grace. C'est un effet de cette suprême puissance que la saine raison attribuë à Dieu sur les sensations de nos ames, & selon laquelle il peut y exciter à son gré la joye ou la douleur. C'est un droit du Chrétien fondé sur ces promesses de nos Ecritures: *La charité de Dieu est repandue dans nos cœurs par le St. Esprit qui nous a été donné. Vous n'avez pas reçu l'Esprit de servitude pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions Abba Pere. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à nos Esprits que nous sommes enfans de Dieu. Celui qui nous confirme avec vous en Christ c'est Dieu, qui aussi nous a scellez, & nous a donné les arrhes de l'Esprit en nos cœurs. En ceci*

Rom. 5.
5.
Rom. 8.
16.
2. Cor.
1. 22.
NOUS

Apoc. 2.
17.

nous sçavons qu'il demeure en nous, à sçavoir par l'Esprit qu'il nous a donné. A celui qui vaincra, je lui donnerai un caillou blanc, sur lequel il y a un nouveau nom que nul ne connoit sinon celui qui le reçoit : Promesses dont nous voyons les glorieux effets dans ces fidèles, qui vivants dans la bassesse & dans l'indigence, goûtent des plaisirs que toutes les grandeurs & toutes les richesses mondaines ne sçauroient donner : Dans ces mourans, qui à la vûë de la mort, ont une consolation & une joye qui change leur liët d'infirmité en un champ de triomphe : Dans ces martyrs, qui sur les roües & sur les buchers, se trouvent plus heureux que leurs Tyrans sur leurs thrones environnez de leurs Courtisans.

Tels sont les argumens qui établissent le dogme de l'assurance du salut. Mais vous dirons-nous, M. F., une pensée qui rouloit dans notre ame durant le cours de cette méditation ? Dans nos discours ordinaires, une crainte nous occupe; nous craignons que nos preuves ne paroissent que peu conclüantes, & ne persuadent que foiblement ceux qui nous écoutent. Dans celui-ci nous avons craint qu'elles n'ayent trop persuadé, & qu'elles n'ayent été étenduës au de-là de nos intentions. Chacun s'attribuë
indif-

indiscretement ce privilège particulier aux fidèles. Après avoir prêché le Dogme, il faut donner les précautions qui doivent y être apportées. Après avoir établi qu'il y a une assurance bien fondée, il faut attaquer la sécurité, & montrer que les consolations qui résultent de notre Doctrine ne regardent que le Chrétien confirmé, & sont des privilèges auxquels les faux régénerez, auxquels même les Chrétiens équivoques ne sont point en droit de prétendre. Renouvellez votre attention, nous ne vous produirons pas de nouveaux objets, nous vous montrerons sous une nouvelle face ceux que vous avez déjà envisagez. Ce qui a servi à établir la véritable confiance, va nous servir à combattre la sécurité. Quatre preuves; L'expérience des Saints; la nature de la Régénération; les prérogatives du Chrétien; le témoignage de l'Esprit, nous ont persuadé que le fidèle peut s'assurer de son salut: Ces quatre preuves précisément vont fonder la Thèse que nous avons indiquée, que c'est là un privilège auquel le faux régénéré, auquel les Chrétiens même équivoques ne sont point en droit de prétendre, & ainsi les sophismes de la cupidité feront les démonstrations de la vigilance.

Pre-

Seconde
partie.

PREMIERE preuve qui a établi l'assurance du fidèle, premiere preuve qui combat la fécurité, l'expérience des Saints. De toutes les manières Sophistiques de raisonner, y en a-t-il de plus Sophistique que celle-ci? Job ce modèle de patience, qui louoit Dieu dans ses plus grandes infirmitéz s'est assuré de son salut; Donc, moi qui m'emporte dans mes souffrances, qui voudrois, s'il étoit possible, ôter à Dieu l'empire d'un monde qu'il me paroît gouverner avec injustice, je puis m'assurer d'être sauvé. David, *l'homme selon le cœur de Dieu*, David dont *tout le plaisir étoit dans la Loi de l'Eternel* s'est assuré de son salut; Donc, moi qui n'éprouve que langueur & que sécheresse dans l'exercice de la dévotion, moi, qui ne me traîne qu'à peine dans les lieux où l'on parle de Dieu, je puis m'assurer d'être sauvé. St. Paul, ce Profelyte éclairé, ce Ministre plein de zèle, ce martyr sanglant s'est assuré de son salut; Donc, moi, qui demeure sans sçavoir pourquoi & par hazard dans la Religion où je suis né . . . à peine doit-on refuter une conséquence si forcée & si peu concluante.

Il y a plus; Non seulement ces grands Saints n'ont pas fondé l'assurance

ce

ce de leur salut sur vos principes, mais ils ont été persuadés que s'ils vivoient comme vous ils seroient exclus du salut.

Que dit Job sur ce sujet? *Qu'on me pèse* Job. 31.
dans les balances de justice, si j'ai dédaigné 6.

de faire droit à mon serviteur, si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils ont désiré, si j'ai fait faillir les yeux de la veuve, si j'ai mis mon espérance en l'or, si je lui ai dit tu es ma confiance; Car qu'eusse-je fait quand le Dieu fort se fut levé, & quand il m'eut demandé compte, que lui eusse-je répondu? C'est-à-dire, que s'il eût croupi dans quel-

qu'un de ces vices, ou s'il eut négligé quelques-unes des vertus dont il fait l'énumération, il eût été rejeté de Dieu. Vous êtes dans le cas; vous êtes fiers envers vos inférieurs; vous êtes, si non cruels, du moins resserrez envers les pauvres; vous regardez votre or & votre argent comme une Divinité: Par conséquent si vous réglez les idées de l'assurance du salut sur celles de Job, vous devez ne pas vous assurer de votre salut. Que dit St. Paul dans le passage

que nous avons déjà cité? Je mette mon 1. Cor.
corps, de peur qu'après avoir prêché aux 7. 9.

autres je ne sois trouvé moi-même non-recevable. C'est-à-dire, que St. Paul étoit persuadé que s'il s'étoit relâché, & si comptant tout ce qu'il avoit fait pour rien,

rien, il n'avoit eu toujours les yeux sur ce qui lui restoit à faire, il seroit rejetté de Dieu. Vous êtes dans le cas; vous vivez dans la sécurité & dans la molesse, & faisant consister toute votre vocation à ne pas commettre des crimes, vous ne sentez pas même, combien il est nécessaire de faire des progrès dans les vertus. Par conséquent, si vous réglez vos idées de l'assurance du salut sur les idées des Saints, sur les idées de St. Paul, vous devez ne pas vous assurer de votre salut.

Je vais encore plus loin, & je dis que lors que ces grands Saints sont tombez par surprise dans ces péchez, où les demi-Chrétiens persistent de sang froid & de propos délibéré, ils n'ont pas cru que le souvenir de leurs vertus passées, ni même que cette foi & cette piété dont ils conservoient toujours les Semences dans leurs plus grandes chutes, pût donner lieu à une joye bien fondée; Ils se sont plaints qu'ils avoient perdu la joye de leur Salut, jusqu'à ce que rentrez en grace avec Dieu, & confirmez dans cette grace par des actes de leur amour, ils ayent été convaincus que leur péché leur étoit pardonné. Mais si ces Saints, dans quelques actes de vice, ont raisonné de cette manière, quelle doit être la disposition

position de ceux qui consomment leur vie dans des habitudes vicieuses ?

Difons quelque chose de plus précis. Que signifient ces paroles de notre texte dont les faux Chrétiens font un usage si criminel ? *Je suis assuré que ni mort ni vie, &c.* Est-ce que quand on a commencé à surmonter la tentation, on sera sauvé infailliblement, quoi qu'on s'en laisse surmonter dans la suite ? Elles signifient directement le contraire. St. Paul se promet à lui même, non pas qu'il sera sauvé s'il tombe dans l'infidélité, mais qu'il sera toujours fidèle ; Non pas qu'il sera sauvé s'il se laisse surmonter à la tentation, mais qu'il y résistera autant que l'infirmité humaine le peut permettre. *Je suis assuré que la mort ne me séparera point de l'amour de Dieu* : C'est à dire, l'amour de Dieu a jetté de si profondes racines dans mon ame, que la mort même ne peut m'empêcher de l'aimer. *Je suis assuré que la vie ne me séparera point de l'amour de Dieu* : C'est à dire, l'amour de Dieu a jetté de si profondes racines dans mon ame, que tous les charmes de la vie ne sauroient m'empêcher de l'aimer. *Je suis assuré que les Anges ne me sépareront point de l'amour de Dieu* : C'est-à-dire, l'amour de Dieu a jetté de si profondes racines dans mon ame, que je

C désie

défie toute la puissance des mauvais Anges de m'empêcher de l'aimer. *Qui nous séparera de la dilection de Dieu ? Sera-ce ou l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la nudité, ou la famine, ou le péril, ou l'épée ?* C'est-à-dire, l'amour de Dieu a jetté de si profondes racines dans nos ames, que quand il nous faudroit souffrir les plus cruelles persécutions, que quand il nous faudroit mourir de faim, que quand il faudroit voir nos flancs transpercez pour sa cause, nous ne cesserions pas de l'aimer. Voilà les sentiments qui fondent les expressions de St. Paul. Mais vous que la mort, que la vie, que les Anges, que les Principautez, que les Puissances séparent tous les jours de la dilection de Dieu, comment pouvez-vous dire, *je suis assuré que ni mort, ni vie, ne me sépareront de la dilection de Dieu ?*

J'avoüe, M. F., que je ne puis entendre de sang froid des demi - Chrétiens, de faux régénerez s'aproprier ainsi les paroles & les sentiments des grands Saints. Que si cet abus est déplorable dans toutes les circonstances de leur vie, il l'est particulièrement à l'heure de leur mort. On entend quelque fois des gens qui ont consumé leur vie dans le crime, parler le même langage que ceux qui se font

font fait une étude continuelle de la vertu. On les entend dire comme St. Paul, *j'ay combattu le bon combat, j'ay gardé la foi, j'ay achevé ma course; La couronne de justice m'est réservée.* Mais qui êtes-vous pour parler ainsi? Savez-vous qui est celui qui prononçoit ces paroles? Savez-vous qui étoit St. Paul? C'étoit un homme pénétré de l'amour divin; C'étoit un homme brûlant d'amour pour l'Eglise; c'étoit un homme qui gardoit inviolablement les droits de Dieu & des hommes. Mais vous qui vendez la justice, vous qui flétrissez l'honneur de votre prochain, vous qui exercez un ministère infidèle, vous parleriez comme cet Apôtre? Au lieu de dire *j'ay combattu le bon combat*, il falloit dire, *j'ay combattu un mauvais combat*; Au lieu de dire *j'ay gardé la foi*, il falloit dire, *j'ay été perfide à la foi.* Au lieu de dire *j'ay achevé ma course*, il falloit dire je n'ay pas encore commencé de marcher dans la carrière qui m'étoit ouverte: Au lieu de dire *la couronne de justice m'est réservée*, il falloit dire des chaînes d'obscurité me sont réservées; Je suis sur les bords de l'Enfer, & je viens voir, mon Dieu, s'il y a encore quelque ressource pour m'en garantir. Mais pour dire, comme St. Paul, *je suis assuré*, il faut être, sinon

quant au degré, du moins quant à la sincérité & à la bonne foi, il faut être St. comme St. Paul.

Une seconde preuve qui établit l'assurance du fidele, & qui combat la sécurité, c'est la nature de la régénération. Rappelez les raisons qu'elle nous a fournies, pour montrer qu'un Chrétien confirmé peut se persuader qu'il triomphera de ses tentations; elles vous feront sentir qu'un faux régénéré, qu'un Chrétien équivoque a lieu de craindre. Un faux régénéré est un homme peu instruit des vérités de la Religion; Il a lieu de craindre que les Sophismes dont le démon pallieses menfonges ne l'ébranlent & ne l'éblouissent. Un faux régénéré, c'est un homme qui n'a fait qu'un petit nombre d'actes de vertus, & qui n'a apporté que peu de soin à surmonter ce penchant naturel qui le porte au crime; Il a lieu de craindre que son habitude au vice ne l'entraîne, & que sa pente naturelle ne le surmonte. Un faux régénéré, c'est un homme qui n'a senti que foiblement la joye de son salut; Il a lieu de craindre que les plaisirs sensibles n'émouffent ce goût & ne l'emportent par leurs appas. Un faux régénéré, c'est un homme qui n'a jetté que quelques étincelles de l'amour divin; s'il en a jetté de réelles en effet, il a lieu
de

de craindre que cette lumière ne s'éteigne , & que ce feu mal allumé ne cesse bien-tôt de brûler.

Cette crainte est d'autant mieux fondée que l'Eglise abonde en faux Chrétiens, qui après avoir donné des preuves éclatantes de piété & de sainteté , ont abandonné la vertu & la vérité. On y voit *des justes qui se détournent de leurs justices*, selon l'expression d'Ezéchiel. On y voit *des temporaires, qui après avoir reçu la semence avec joye, la laissent étouffer par les tentations*, selon le témoignage de J. C. On y voit des Hyménées & des Philètes *qui font naufrage quant à la foi*, comme l'exprimè St. Paul. On y voit des Démas, qui après avoir adhéré aux Apôtres, *aiment le siècle présent*, comme parle le même St. Paul. On y voit des gens, *qui après s'être retirez des souillures du monde par la connoissance du Seigneur J. C. en sont surmontez de nouveau, étants entortillez par elles*, pour parler avec St. Pierre. On y voit des Chrétiens en apparence du premier ordre, qui après *avoir été illuminez, après avoir goûté le don céleste, après avoir éprouvé la puissance du siècle à venir, retombent*. On y voit des Judas, qui après avoir été dans le Sacré College de J. C. le trahissent honteusement. Tandis que nos lumières sont si foibles, & que nos

Ezech.
18. v. 24.

Matt: 13.
v. 20.

1. Tim:
1. v. 19.
2. Tim:
4. v. 10.

2. Ep:
St. Pier:
2. v. 20.

Hebr: 6.
v. 4.

vertus font si chancelantes, nous avons lieu de nous appliquer ces exemples & de craindre un pareil malheur.

La troisieme preuve qui établit l'assurance du salut, & qui combat la sécurité, nait des prérogatives du Chrétien: Elle contient deux propositions. On peut s'assurer qu'on a la véritable foi; Quand on a la véritable foi on peut s'assurer qu'on aura des secours pour y perséverer. Cette double proposition qui assure le fidelle, doit épouvanter le demi-chrétien.

Et c'est ici où nous devons développer une ambiguité trop commune dans nos Eglises. Car comme nous soutenons d'un côté que le fidelle a des caractères qui lui sont propres, & auxquels il peut se connoître; comme l'on a oui soutenir d'un autre côté, que ceux qui ont eu une fois ces caractères, ne pourroient plus cesser d'être fidèles; Un demi Chrétien se croit fondé à faire ce sophisme pernicieux: Je jeûne, je prie, je fais des aumônes, ce sont des actes de foi; je puis donc me persuader que je suis fidelle: Mais quand on est une fois fidelle, on ne peut plus cesser de l'être, donc moi qui ai jeûné, prié, fait des aumônes, je ne sçaurois cesser d'être fidelle.

Ce qui plus doit nous étonner, c'est que l'on fait ce ridicule raisonnement,

non

non seulement sur son sujet propre , on le fait même à l'égard d'autrui. Un Directeur relâché demande à son pénitent ; Vous repentez-vous de vos péchez ? Le pénitent répond qu'il s'en repent : Avez-vous recours à la clémence divine ? Le pénitent répond qu'il y a recours. Vous cramponnez-vous à la croix de Christ ? Le pénitent répond qu'il s'y cramponne. Là-dessus notre Casuiste a d'abord bâti son systême. Là-dessus les dénonciations de grace se prodiguent , les sources de miséricorde vont sourdre avec abondance , & le pénitent à son choix peut prendre sa place dans les Cieux. Mon Dieu de quelle manière entre-t-on dans l'esprit de ton Evangile !

Mais I. Quand on nous enseigne qu'il n'y a que le véritable fidèle qui puisse faire des actes de foi , & que la moindre bonne œuvre même suppose la régénération ; on n'a point prétendu que le véritable & le faux Chrétien n'eussent diverses actions qui leur sont communes. Un faux Chrétien peut prier , un faux Chrétien peut jeûner , un faux Chrétien peut faire des aumônes. Il peut même arriver qu'on aime la Religion par des principes de malice & de corruption. La Religion ordonne au sujet d'obéir au Roi : Un Roi aimera la Religion , parce

C 4

qu'il

qu'il met sa souveraine félicité à être obéi par ses Sujets. La Religion nous prêche un Dieu miséricordieux ; Un scélerat aimera la Religion, pour puiser dans ces idées de miséricorde de quoi calmer les frayeurs que lui donnoit l'exercice de ses vices, & ainsi des autres. Vous ne pouvez donc conclurre que vous avez la foi, tandis que vous n'avez que ces actes communs aux bons & aux méchans, tandis que vous n'avez pas porté la lumière dans ces profondeurs ténébreuses de votre cœur, tandis que vous ne vous êtes pas placez, du moins par la pensée, dans ces circonstances qui distinguent les bons d'avec les méchans.

II. Quand on nous a enseigné que ceux qui ont commencé d'être fidèles ne peuvent plus cesser de l'être, on n'a pas entendu, du moins on n'a pas dû l'entendre, que ces Chrétiens qui ne tiennent à l'Eglise que par des côtez extérieurs, & par des apparences de vertus, ne puissent jamais en être arrachez. Les dehors les plus apparens de la pieté, les plus grandes lumières, les aumônes les plus abondantes, les humiliations les plus profondes peuvent être suivies d'une fin sinistre.

Il y a plus, cette même grandeur de lu-
mié-

mière, cette même abondance d'aumônes, cette même profondeur d'humiliation, c'est cela même qui aggrave la condamnation de ceux qui manquent de faire des progrès dans ces vertus, & d'en épurer les motifs: parce que ces vertus opérées, & ces lumières acquises, supposent de plus grands secours & une plus grande résistance. Témoin ce que dit St. Pierre, *qu'il eut mieux valu n'avoir jamais connu la voye de la justice, que de se détourner arriére du St. commandement.* 1. Ep. St. Pier. 2. v. 21.

Témoin ceux qui commettent le péché irrémissible. Témoin ces foudroyantes paroles; *Si nous péchons volontairement après avoir connu la vérité, il ne reste plus de sacrifices pour le péché, mais une attente terrible de jugement, & la ferveur d'un feu qui doit dévorer les adversaires.* Hébr. 10. v. 26;

Enfin, la preuve que le témoignage de l'Esprit de Dieu nous a fournie pour l'assurance du fidèle, doit servir à troubler la sécurité du demi-Chrétien. En effet, comment est-ce que le St. Esprit agit dans nos cœurs? Est-ce par des enchantemens? Est-ce en nous présentant des phantômes? Est-ce en nous inculquant des propositions contraires à la vérité? Voilà le vrai Phanatisme, voilà le véritable Enthousiasme. Mais le St. Esprit témoigne au dedans de nous d'u-

ne manière conforme à notre état & à la nature des choses. Si donc l'Esprit de Dieu témoigne dans votre cœur, tandis que vous êtes irrégénéré; il y témoignera que vous êtes irrégénéré. S'il y témoigne, tandis que vous êtes un Chrétien équivoque, il y témoignera que vous êtes un Chrétien équivoque. S'il y témoigne, tandis que vous avez une foi douteuse; il y témoignera que votre foi est douteuse. Un pareil témoignage, vous pouvez l'attribuer à l'Esprit de Dieu. Mais une assurance du salut qui excède le degré de preuves que vous avez d'être Chrétien, c'est une vision, c'est une imagination, c'est une chimère; C'est supposer dans l'Esprit de Dieu témoignage contre témoignage: c'est faire de l'Esprit de Dieu ce *Royaume divisé contre lui-même & qui ne peut subsister*. C'est mettre en contradiction le témoignage qu'il rend dans nos Ecritures, avec celui qu'il rendroit dans notre cœur. Dans nos Ecritures, il témoigne qu'on ne peut servir à deux maîtres; Dans votre cœur, il témoigneroit qu'on peut servir à deux maîtres! Dans nos Ecritures, il témoigne qu'il n'y a point de communication entre Christ & Bélial; Dans votre cœur, il témoigneroit qu'il y a de la communication entre Christ & Bélial!

Dans

Matt.

12. v. 25.

Matt. 6.

v. 24.

Dans nos Ecritures , il témoigne *que les* Gal. 5.
impurs , que les avares , que les calomnia- v. 81.
teurs n'hériteront point le Royaume des
 Cieux ; dans votre cœur , il témoigne-
 roit qu'ils hériteront le Royaume des
 Cieux ! Et c'est ainsi que ces quatre
 preuves , qui établissent l'assurance du
 vrai fidèle , combattent la certitude du
 demi-Chrétien. C'est ce qu'il falloit
 prouver.

Que ne pouvons-nous maintenant Conclu-
 vous appliquer à chacun d'une ma- sion.
 nière directe , les paroles que nous
 vous avons expliquées ! Que ne pou-
 vons-nous dire de chacun de ceux qui
 composent cette assemblée , *Je suis assuré*
qu'aucune créature ne les séparera de la dilec-
tion de Dieu ! En parlant de cette manière
 nous aurions le plaisir le plus pur qu'un
 Prédicateur Chrétien ait jamais goûté.
 Nous aurions quelques rayons de cette
 joye qui soustenoit J. C. mourant, lors
 qu'il disoit ; *Pere , je n'ai pas perdu un* Ev. St.
seul de ceux que tu m'as donnez. Nous Jean 17.
 vous transporterions dans les Cieux en v. 12.
 nous y transportant nous-mêmes. Nous
 ferions des actes de Sacrificateur , non
 pas tels que nous les faisons sur la terre,
 mais tels que le font dans le Ciel ces Es-
 prits glorifiez, à qui il ne reste d'autre
 soin

soin que de louer celui qui a consommé leur salut, & de crier jour & nuit ; *A* celui qui nous a aimez ; *A* celui qui nous a lavés par son sang ; *A* celui qui nous a fait Rois & Sacrificateurs à Dieu son Père ; *A* lui soit honneur & gloire, Amen.

Apoc. 1.
v. 6.

Mais, M. F., vous avez entendu la conséquence qui suit du Dogme que nous avons expliqué : Ce Dogme ne regarde pas tous les Chrétiens indifféremment. Il ne regarde que ceux qui se font une étude continuelle de leurs devoirs ; Il ne regarde que ceux qui ont pénétré dans ce cœur naturellement trompeur & désespérément malin, & qui y ont trouvé les caractères de la Régénération ; Il ne regarde que ceux, qui dans une vie constamment dévouée au service de Dieu, se sont démontré qu'ils avoient les caractères de ses enfants.

Est-ce là votre état ? Ces sophismes de la cupidité que nous avons travaillé à réfuter, ces portraits d'une confiance téméraire, ces faux titres de vertus & de régénération, ces images que nous vous avons retracées, où les avons-nous puisées ? Les avons-nous puisées dans nos livres ? Les avons-nous puisées dans nos cabinets ? Les avons-nous puisées dans nos cours de Théologie ? Les avons-nous puisées dans nos monuments sur
l'an-

l'ancienne Histoire ? Non, non, nous les avons puisées dans le siècle ; nous les avons puisées dans l'Eglise ; nous les avons puisées dans vos entretiens ; nous les avons puisées dans vos domestiques, nous les avons puisées dans les lits de vos mourants, où rien n'est si commun que cette fausse paix que nous voudrions troubler, où rien n'est si rare que la véritable.

Je ne fai d'où vient le mal, mais le fait est certain. De toutes les Eglises de l'Univers, il n'y en a peut-être aucune où l'on torde, comme dans celles-cy, le dogme de l'assurance du salut, & où l'on en tire des conséquences plus directement opposées à celles qui en suivent naturellement. On se berce d'une confiance chimérique. On appuye, sur des systêmes imaginaires, une assurance qui ne doit être appuyée que sur le rocher des Siècles. On se fait un scrupule, lors même qu'on est engagé dans les habitudes les plus criminelles, de dire qu'on doute de son bonheur éternel, & comme si se persuader qu'on sera sauvé tenoit lieu de travailler pour être sauvé en effet: on regarde l'assurance du salut comme une vertu qui peut suppléer à toutes les autres. Qu'elle pitié !

Sans doute, il n'y a rien de plus grand

&

& de plus heureux, que la disposition d'un homme qui attend avec fermeté une gloire, à laquelle il est en droit de prétendre. Un homme qui connoit qu'elles sont les misères du peché; Un homme qui a gémi sous le poids de sa corruption, & qui s'est écrié comme l'Apôtre, dans ce sentiment; *Misérable que je suis, qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort!* Un homme, qui après avoir été livré à ces funestes agitations, s'est déchargé de ses pechez aux pieds de la croix, s'est humilié, s'est prosterné, s'est anéanti; Un homme qui a pris sur soi le joug du Seigneur, qui a fait ses efforts pour s'y soumettre parfaitement, & qui après les avoir faits, s'est humilié encore, s'est prosterné encore, s'est anéanti encore: Un homme, qui ayant reconnu à ces traits les caractères du Christianisme & les conditions auxquelles sont annexées les graces Evangéliques, a sù percer ensuite tous ces niages, dont le démon se servoit pour lui dérober la vuë du Ciel, écarter tous ces phantômes dont cet ennemi du genre humain vouloit épouvanter son ame; un homme, qui appuyé sur cette parole de Dieu qui demeure éternellement, tandis que la terre & les cieux passeront; Un homme qui peut dire comme Saint Paul, *je suis*

Rom. 7.
v. 24.

Esai. 40.
6.

Matt. 24.
35.

suis assuré, un tel homme peut se persuader qu'il n'y a que le bonheur des Saints glorifiés qui soit au dessus du sien , & qu'il est arrivé au plus haut degré de félicité où il nous soit donné de parvenir dans cette vallée de misère.

Mais envisager toujours la Religion du côté consolant ; se féliciter d'être parvenu à la fin, quand on n'a pas employé le moyen ; tendre les mains pour recevoir la couronne de justice , lors qu'on ne les a pas eues dressées au combat , & content d'une fausse paix , ne faire point d'effort pour remplir les conditions sous lesquelles la véritable paix nous est promise ; c'est un calme funeste , semblable à celui que nous décrivent certaines relations , & qui a des avant-coureurs bien singuliers. Tout à coup au milieu de l'orage la mer s'applanit , la face des eaux devient unie comme du cristal , l'air est serein ; Le Voyageur novice goute la paix ; Mais le nautonnier expert frémit. Un instant ensuite l'écume blanchit , les vents mugissent , les Cieux s'embrasent , mille gouffres s'ouvrent , une lueur affreuse enflame les airs , & chaque vague de la mer présente l'image d'une mort prochaine. Voilà l'assurance du salut que se forment la plûpart des hommes.

Ainsi ; Au lieu d'appliquer à un grand
nom-

Pf. 81.
v. 14.
Luc. 19.
42.

nombre les paroles de notre texte, il faut verser sur eux des larmes de charité : Il faut déplorer, dans l'amertume de nos ames, le malheur de tant de Chrétiens, qui vivants dans une Oeconomie où des joyes si ravissantes leur sont offertes, s'en privent volontairement. Il faut dire comme un Prophète : *O si Israël m'eut écouté !* Et avec J. C. *O si tu eusses connu, du moins dans cette tienne journée, les choses qui apartiennent à ta paix !*

Qu'y auroit-il de plus heureux, au milieu de tant de dégouts, au milieu de tant de vuides qui accompagnent les plaisirs du monde, que de pouvoir puiser dans l'assurance de son salut des plaisirs forttables à des créatures intelligentes, & à des ames immortelles ? Qu'y auroit-il de plus heureux, au milieu de tant de peines, au milieu de tant de travaux, au milieu de tant de misères dont notre vie est si abondante, que de voir sourdre de son sein cette source de consolation que donne la ferme attente d'une félicité éternelle ? Sur tout, qu'y auroit-il de plus capable de nous souûtenir contre les frayeurs de la mort ? Mortels & mourants que nous sommes, dans un état, où la moindre altération de notre corps nous offre l'image de la mort ; Que pourrions-nous souhaiter de plus conforme à nos besoins,

que

que de trouver dans la ferme attente d'une félicité éternelle le bouclier pour repousser l'ennemi , & le glaive pour le transpercer ?

M. F. , Agissons , prions , cherchons , entreprenons tout pour parvenir à ce bienheureux état. Faisons une fois le généreux effort de renoncer à tous ces riens qui nous occupent , & de sacrifier toutes ces passions qui nous aveuglent & qui nous entraînent. Que si après avoir travaillé à cet ouvrage sincèrement & de bonne foi , il nous reste encore quelque crainte , & quelque défiance ; assurons-nous , que cette crainte & cette défiance même contribuent à nous rassurer. Ce ne seront pas des crimes , ce seront tout au plus des foiblesses ; ce seront même des foiblesses qui nous serviront d'aiguillon , pour nous porter à faire de plus grands progrès dans la vertu , qui affermiront notre conscience , & qui nous donneront à l'heure de notre mort les sacrez transports d'un Patriarche mourant ; *O Dieu j'ay attendu ton salut ! Ainsi soit-* Genese
il. 49.v.18. A Dieu soit honneur & gloire à jamais. Amen.



S E R M O N

SUR L'IMMENSITE'

DE DIEU.

Où irai-je loin de ton Esprit ? Et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux Cieux, tu y es. Si je me couche dans le sépulchre, t'y voilà. Si je prens les ailes de l'aube du jour, & que je me loge au bout de la mer, là-même ta main me conduira, & ta dextre m'y saisira. Si je dis, au moins les ténèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi. Même les ténèbres ne me cacheront point à toi; la nuit resplandira comme le jour, & les ténèbres comme la lumière. Pseume cxxxix. V. 7. 8. 9. 10. 11. 12.

SECOND SERMON.



I j'avois un choix à faire, dans le but que je me propose aujourd'hui, Chrétiens, de prêcher avec efficace; ce seroit de vous montrer la Divinité dans cette assemblée.

blée. Moïse eut un pareil avantage : aussi jamais homme ne parla avec un plus grand succès. Il ne donnoit la loi au peuple qu'en la présence du Législateur. Il pouvoit dire, cette loi que je vous donne est émanée de Dieu ; Voilà son trône, voilà son éclair, voilà son tonnerre. Aussi jamais peuple ne fut plus frappé de la voix d'un Législateur. A peine Moïse eut-il ouvert la bouche, que, du moins pour ce moment, tous les cœurs se réunirent, & qu'on n'entendit qu'une voix qui fit retentir tout Sinai.

Exode
19. 8.

Nous ferons tout ce que tu nous as dit.

Mais c'est en vain que nos discours sont puisez dans des sources sacrées. C'est en vain que nous vous disons, *le Seigneur a parlé* : Vous ne voyez qu'un homme, vous n'entendez qu'une voix mortelle dans cette chaire : Dieu *a mis ses thrésors dans des vaisseaux de terre*, & jugeant du prix du trésor par la foiblesse du vase, au lieu de supporter la foiblesse du vase à cause du prix du trésor, vous nous écoutez sans respect, & vous ne tirez, ordinairement, aucun fruit de ce ministère.

1. Cor.
4. 7.

Mais si Dieu assistoit dans cette assemblée ? Si nous vous le montrions au milieu de vous, autorisant notre voix par son approbation & par sa présence, & examinant les dispositions que vous al-

lez apporter à l'ouïe de sa parole; Qui de vous, qui de vous, M. F., résisteroit à un motif si noble & si éminent ?

Chrétiens, cette idée n'est pas destituée de réalité. Dieu est par tout; Il est dans ce Temple. Des voiles de chair & de sang vous empêchent de le voir; Il faut les faire tomber; Il faut que vous ouvriez les yeux de l'esprit, pour voir un *Dieu qui est Esprit*. Ecoutez notre Prophète: Ecoutez la magnifique description qu'il nous fait de l'immensité de Dieu & de sa toute-présence: *Où irai-je loin de ton Esprit ? Et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux Cieux, tu y es. Si je me couche dans le sépulchre, t'y voilà. Si je prens les ailes de l'aube du jour, & que je me loge au bout de la mer, là-même ta main me conduira, & ta dextre m'y saisira. Si je dis, au moins les ténèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi. Même les ténèbres ne me cacheront point à toi; la nuit resplandira comme le jour, & les ténèbres comme la lumière.*

Daigne ce Dieu, qui est présent par tout, échauffer & animer notre discours par son auguste présence. Daigne-t-il sur tout fraper tellement nos esprits de cette idée, Dieu est par tout, Dieu me voit; que par tout nous agissions comme marchants devant Dieu. Amen.

L'Im-

L'Immensité de Dieu est exprimée par ces termes ; *Où irai-je arrière de ta face ? Où fuirai-je loin de ton Esprit ?* & la suite. Dans un texte moins riche & moins abondant , on pourroit faire quelques remarques sur ces termes d'*Esprit* & de *face*. *Où fuirai-je arrière de ta face ? Où irai-je arrière de ton Esprit ?* Nous nous contentons d'indiquer l'idée que nous y attachons , & d'avertir que par l'*Esprit* & par la *face* de Dieu , nous entendons Dieu lui-même. Je sçai que quelques Théologiens y trouvent de plus grands mystères. Je sçais même que leurs pensées sur ce sujet ne sont pas sans fondement , & qu'il y a des passages dans l'Écriture, où ces mots de *face* pourroient s'entendre de la seconde personne de la très-Sainte Trinité , & où certainement par l'*Esprit* il faut entendre la troisième. Mais comme il y a des passages où ces mots ne sont point susceptibles de cette signification , il est indubitable que celui que nous expliquons est précisément de ce genre. En tout cas, si quelqu'un nous conteste notre commentaire , il faudra le laisser contester ; il n'est pas juste que la réfutation de quelque pensée particulière, consume le tems destiné à l'édification de tout un peuple. Les autres

expressions de notre texte, les *Cieux*, le *sépulchre*, les *aîles de l'aube du jour*, façon de parler figurée qui marque la rapidité avec laquelle la lumière se communique d'un bout du monde jusques à l'autre, ces autres expressions, dis-je, n'ont pas besoin de commentaire. La *face* de Dieu, l'*Esprit* de Dieu, signifient donc ici l'essence divine. Et cet amas d'idées; *Où irai-je arriere de ta face? Où fuirai-je arriere de ton esprit?* signifie que Dieu est immense, & qu'il est présent en tout lieu.

Mais en quoi consiste cette immensité & cette toute présence? Si jamais question eut besoin qu'on la développe, c'est sans doute celle-ci: Non seulement parce qu'elle présente à l'esprit un sujet abstrait, & qui ne tombe point sous les sens, mais aussi parce que plusieurs de ceux qui ont traité cette matière, (pardonnez-nous un aveu qui ne vient point du desir d'attaquer qui que ce puisse être, mais uniquement de proposer la vérité) plusieurs, dis-je, de ceux qui ont traité cette matière, ont plus contribué à la confondre qu'à l'éclaircir. En général, on ne peut, sans être fort étranger dans l'histoire des Sciences, ne pas reconnoître que toutes les questions touchant la nature des esprits, toutes celles qui ont quelque rapport à cette discipline qu'on
nom-

nomme Métaphysique, étoient peu entendues avant ce Philosophe célèbre, que Dieu semble avoir donné à la terre pour épurer la raison, comme il avoit suscité quelque tems auparavant d'autres hommes pour épurer la Religion. ✕

Quel amas d'idées confuses & mal digérées ne trouve-t-on pas chez les Scholastiques sur l'immensité de Dieu ? L'un disoit que Dieu est un point indivisible véritablement, mais un point qui a cette propriété particulière d'occuper tous les lieux de l'Univers. L'autre, que Dieu est le lieu de tous les Êtres, & cette étendue immense où sa puissance les a placez. L'un, que son essence est bien renfermée dans le Ciel, mais que cependant elle est *réplétivement*, comme ils parlent, parmi tout ce qui existe. Que sçai-je ? Les ténèbres les plus épaisses ont été employées pour faire voir cette lumière. Quelque éloignement que nous aions pour le ton décisif, nous osons bien soutenir que ceux qui parlent ainsi de Dieu, n'ont pas même d'idée de ce qu'ils avancent.

Ne craignez pas que nous vous conduisions dans ces routes égarées, & que nous nous employions à exposer toutes ces pensées, pour travailler ensuite à les refuter. Nous nous contenterons pour

vous donner quelque lumière sur l'immenfité de Dieu; I. D'éloigner les faufes idées qui semblent fe préfenter d'elles-mêmes à l'imagination. II. D'affigner la véritable.

I. Ecartez les faufes idées qui fe préfentent d'abord à l'imagination. Comme, fi quand il eft dit que Dieu eft dans un lieu, on vouloit établir qu'il y eft renfermé véritablement: comme fi lors qu'il eft dit que Dieu eft dans tous les lieux, on vouloit lui affigner une étendue réelle & proprement dite. Non, M. F., & pour éloigner cette idée deux réflexions fuffifent.

X I. Dieu eft un efprit. II. Un efprit ne fçauroit être dans un lieu, felon la manière dont notre imagination fe le représente.

I. Dieu eft un efprit. Quel raport trouveriez-vous entre la fageffe, la puiffance, la miféricorde, & tous les autres attributs qui entrent dans la notion de la Divinité, & la nature du corps? Subtilifez la matière, revêtez-la de toutes les formes différentes dont elle eft fufceptible; élevez-la au plus haut degré où elle foit capable d'atteindre; faites-la vafte, immense, refreinte, bornée, rayonnante, obscure, opaque, transparente, il n'en refultera jamais que des figures & des

des mouvemens ; & jamais , par toutes ces combinaisons , vous ne produirez un seul sentiment , ni une seule pensée semblable à celle du plus vil & du plus borné de tous les hommes. Que si la matière ne peut pas être le sujet d'une seule opération de l'ame d'un artisan , comment le seroit - elle de ces attributs qui font l'essence de Dieu même ?

Mais peut-être que Dieu étant spirituel dans une des parties de son être, est corporel dans quelque autre ; Comme l'homme, qui aiant une ame spirituelle, est uni pourtant à une portion de matière ? Non. Car quelque admirable que soit dans l'homme cet assemblage de spirituel & de sensible, & ces loix qui unifient son ame avec son corps, rien ne marque mieux sa foiblesse & sa dépendance, & par conséquent rien ne peut moins convenir à l'Essence Divine. N'est-ce pas une marque de dépendance à une ame immortelle & intelligente, d'être envelopée dans un peu de chair & de bouë, qui selon ses différens mouvemens décide de sa joye ou de sa douleur, de son bonheur ou de sa misère ? N'est-ce pas une marque de foiblesse à notre esprit, de ne pouvoir agir que sur ce peu de matière à laquelle nous sommes unis, & de n'avoir aucune puissance sur les au-

tres? Qui croira que Dieu ait de pareilles bornes? Il n'a point de corps; Il n'est uni à aucun; Cependant il est uni à tous. Ce célèbre Philosophe, dirai-je? ou Athée, qui a dit que l'assemblage de tout ce qui existe constitue l'Essence Divine, & qui nous fait envisager les êtres corporels comme le corps de la Divinité, a débité une grande extravagance, s'il a voulu dire que l'Essence Divine consistoit dans cet assemblage. Mais il y a un sens très-juste, selon lequel on peut dire que l'Univers entier est le corps de la Divinité. En effet, comme j'appelle mon corps cette portion de matière, que je porte, que je remue, que je promène comme bon me semble; aussi Dieu agit par sa volonté sur toutes les parties de l'Univers. Il obscurcit le soleil, il calme les vents, il commande à la mer. Mais cette notion même exclut de Dieu toute corporalité, & prouve que Dieu est un esprit. Que si Dieu semble quelquefois se représenter avec des pieds, avec des mains, avec des yeux; dans ces portraits il a prétendu plutôt nous donner des emblèmes de ses attributs, que des images proprement dites de quelques parties qu'il possède. Aussi, quand il se les attribue, il leur donne une si vaste étendue.

étendue, qu'on aperçoit facilement que ce n'est pas dans un sens grossier qu'il les faut entendre. S'il a des mains, ce sont des mains qui *présent les montagnes au cro-* Ef. 40.
chet & les côteaux à la balance, & qui me- 12.
surent dans leurs paumes les eaux profondes
de la mer. S'il a des yeux, ce sont des yeux qui percent dans les lieux les plus reculez. S'il a des pieds, ce sont des pieds qui s'appuient du Ciel sur la terre; *Car le Ciel est son thrône, & la terre* Esaie 66:
est le marche-pied de ses pieds. S'il a une 1.
voix, elle est comme le bruit des grosses
eaux qui brise les Cedres du Liban, qui Pf. 29.7.
fait sauteler le Mont Sirjon, & faoner les 3c.
biches.

Et cela me fait souvenir d'un beau passage de Platon. Il disoit que les Dieux, sur tout celui qu'il appelloit le premier bon & la beauté inéfable, ne pouvoient se comprendre que par le seul entendement, & par la distraction des choses sensibles: Que pour contempler la Divinité, il faut s'élever au dessus des idées terrestres; que les yeux ne sçauroient le voir, que les oreilles ne peuvent l'ouïr; Pensée que Julien l'Apostat, grand partisan de ce Philosophe, exprime si noblement dans la satyre contre les Césars. Ainsi tout concourt à l'établissement de notre premier principe, que Dieu est un esprit, Mais

Mais prouver que Dieu est un esprit, & prouver qu'il n'occupe point de lieu, de la manière dont notre imagination se le représente, selon nous, c'est établir la même thèse.

Je sçai combien il est mal-aisé de faire sentir cette conséquence, non seulement à ceux du peuple, qui n'ayant pas accoûtumé de méditer, sont plus excusables d'avoir des idées confuses; mais à ceux même, qui ayant cultivé les sciences, sont plus engagez à épurer leurs pensées. Il est même souvent plus facile de faire concevoir certaines vérités à des esprits, s'il faut ainsi dire, entièrement vuides, qui étant destituez de connoissance ont plus de défiance d'eux-mêmes & plus de docilité, qu'à ces cerveaux remplis d'une science faussement ainsi nommée, & qui ayant accoûtumé d'avoir un grade supérieur dans la société, portent impatiemment qu'on les renvoye aux rudimens de la raison & du sens commun. En général, nous avons un si étrange penchant à corporalifer l'esprit, que lors même que nous connoissons qu'une substance spirituelle est exempte de parties étenduës, nous ne pouvons concevoir qu'elle subsiste sans être placée dans un lieu. Témoin tant de distinctions chimériques parmi les Philosophes,

sophes, le lieu des corps, le lieu des esprits. Témoin tant de frivoles questions même parmi les Théologiens. Témoin la manière dont nous concevons que notre ame est logée dans notre corps.

Mais cette erreur, pour être conforme à un préjugé si général, n'en est pas moins erreur pourtant, & il n'y a aucun de nous, qui voulant bien écouter sa propre raison, & consulter ses idées naturelles, ne soit porté, sans autre secours que celui de sa méditation, à reconnoître qu'un esprit ne peut remplir un lieu. Car ce qui est esprit n'a point de parties, ce qui n'a point de parties n'a point de figure, ce qui n'a point de figure n'a point d'étendue, ce qui n'a point d'étendue ne peut avoir de situation dans un lieu proprement ainsi nommé. Car qu'est-ce qu'être dans un lieu, si ce n'est remplir un espace? Qu'est-ce que remplir un espace, si ce n'est s'ajuster avec le corps dont on est environné? Comment s'ajuster avec le corps dont on est environné, sans avoir des parties? Et comment avoir des parties, sans être corporel? Que si vous donnez à l'esprit une étendue proprement ainsi nommée, chaque pensée particulière de l'esprit sera une portion détachée de cette étendue, comme cha-
que

que partie du corps est une portion détachée du corps entier ; chaque opération de l'esprit sera une modification de cette étendue, comme chaque opération du corps est une modification du corps ; & en ce cas il n'y aura point d'absurdité à dire qu'une pensée est ronde, carrée, figurée, ce qui ne va à rien de moins qu'à confondre l'esprit avec la matière. Ainsi cette fausse idée de l'immensité de Dieu, telle que notre imagination se la forme, lors qu'elle se représente l'essence de cet être suprême, comme remplissant des espaces infinis, de la manière dont nous sommes logez dans nos maisons, est une idée fausse qui doit être soigneusement écartée.

Quelles notions devons-nous donc nous former de l'immensité de Dieu ? Et dans quel sens concevons-nous que l'esprit infini est présent par tout ? M. F. les bornes de nos connoissances sont si étroites, notre sphère est si resserrée, nous avons si peu d'idée des esprits, même de nos esprits propres, & à plus forte raison de celui qui donne l'être à tous les autres, qu'il n'y a aucun génie dans le monde, quelque relevé que vous le supposiez, qui après les plus grands efforts de méditation puisse vous dire ; Voilà jusqu'où s'étendent les attributs de Dieu ; Voilà
une

une idée complete de son immensité & de sa toute-présence. Cependant à l'aide d'une saine raison , sur tout avec le secours de la révélation , on peut vous donner, sinon des idées completes, du moins des idées distinctes sur ce sujet: On peut, sinon vous indiquer tous les sens selon lesquels Dieu est immense, du moins vous en marquer, quelques-uns. On peut, sinon vous montrer toute la vérité, du moins vous la découvrir en partie. Or M. F. Nous pouvons concevoir l'immensité de Dieu non comme un attribut particulier, si j'ose ainsi dire, de la divinité, comme la bonté, la sagesse, mais comme l'étendue ou l'infinité de plusieurs autres. Nous regardons ici l'immensité de Dieu, comme cette propriété universelle qui fait que Dieu se communique à tout, qu'il se répand sur tout, qu'il est le grand mobile de tout. Ou pour nous borner à quelques idées plus distinctes encore: L'esprit infini est présent en tout lieu, I. par une science sans bornes; II. par une influence générale. III. Par une direction universelle. Dieu est par tout; parce qu'il voit tout, parce qu'il influë sur tout, parce qu'il dirige tout. C'est ce que nous devons prouver & établir. Mais si vous voulez juger avec équité, & de ce que
vous

vous avez entendu, & de ce que vous allez entendre, vous devez penser M. F. que le sujet que nous traitons n'a aucun rapport ni avec vos plaisirs, ni avec vos domestiques, ni avec votre politique, ni avec aucun de ces objets qui vous occupent pour l'ordinaire, & qui remplissent votre ame toute entière; & par conséquent, si vous voulez nous suivre dans cet Océan immense que nous tâchons de vous faire parcourir, il faut tendre votre méditation, & comme fortir hors de vous mêmes.

Première idée de l'immensité de Dieu, sa toute science. Dieu est présent par tout, par ce qu'il voit tout : C'est la principale pensée du Prophète; *Eternel tu m'as sondé ; tu m'as connu ; tu sais quand je m'assieds & quand je me leve ; tu aperçois de loin ma pensée ; tu m'enceins, soit que je marche, soit que je m'arrête, & tu as accoutumé toutes mes voies. Même avant que la parole soit sur ma langue ; voici, ô Eternel, tu sais déjà tout ce que je vais demander. Tu me tiens serré par derrière & par devant. Ta science est trop merveilleuse pour moi, & je n'y saurois rien comprendre.* Après cela viennent les paroles de notre texte. *Où irai-je arriére de ta face, &c.*

N'envifageons donc pas la divinité, à l'exemple des scholastiques, comme un
point

point fixe sur l'universalité des êtres. Envisageons l'universalité des êtres comme un point, & la Divinité comme un œil immense qui voit tout ce qui se passe dans ce point, & tout ce qui peut s'y passer, & qui, par l'intelligence qui l'anime, fait une combinaison exacte de tous les effets de la matière, & de toutes les dispositions des esprits.

I. Dieu connoit tous les effets de la matière. Un ouvrier expert prend une portion de matière conforme à l'ouvrage qu'il médite, en fait diverses roties, les agence les unes avec les autres, & voit par les règles de son art ce qui doit résulter de leur assemblage. Supposez un génie vaste, exact, qui sçache aller de principe en principe, & de conséquence en conséquence. Après avoir prévu ce qui doit résulter de deux roties qu'il auroit jointes ensemble, il en ajoutera une troisième par son imagination, & il aura des vûes aussi certaines sur cette troisième que sur la première & sur l'autre. Après en avoir imaginé une troisième, il en imaginera une quatrième, qu'il agencera avec les autres par son imagination; après la quatrième, une cinquième, & ainsi à l'infini. Un tel homme pourra démontrer mathématiquement, & d'une manière exacte & infaillible, ce qui

devroit resulter d'un ouvrage qui seroit ainsi composé de toutes ces roües diverses. Supposez ensuite que cet ouvrier, ayant observé exactement l'effet que peut produire sur ces roües cette matière subtile, dans les tourbillons de laquelle nous sommes environnez , & qui par son action & son mouvement continuel, use , frotte , consume tous les corps; cet ouvrier vous dira encore avec la même justesse quel tems chacune de ces roües doit durer , & dans quel tems tout l'ouvrage sera détruit. Donnez ensuite à cet ouvrier une vie & une industrie proportionnée à son imagination, donnez lui les matériaux & les instrumens qui se raportent à ses idées; il fera un ouvrage vaste, immense, dont il pourra combiner avec exactitude tous les différens mouvemens, & prévoir tous les différens effets avec évidence. Il verra avec évidence dans quel tems le mouvement sera communiqué de la première de ces roües à la seconde, dans quel tems de la seconde à la troisième, dans quel tems de la troisième à la quatrième, & ainsi du reste. Il prédira tous les mouvemens différens, & tous les effets qui doivent resulter de leurs combinaisons diverses.

Ce n'est là qu'une supposition, M. F.,
mais

mais c'est une supposition qui nous conduit à ce qu'il y eut jamais de plus réel. Dieu est cet ouvrier ; Dieu est ce génie vaste, exact, infini. Il tire du sein du néant une matière sans mouvement & sans forme. Il donne à cette matière de la forme & du mouvement. Il fait un certain nombre de roües ; ou plutôt il en fait sans nombre. Il les agence comme bon lui semble. Il y répand ensuite un certain degré d'agitation dirigée par les loix de sa sagesse. De-là naît ce monde qui frappe nos yeux. Je conçois, à l'aide de cet ouvrier dont nous vous avons rapporté l'exemple, que Dieu a vû par son intelligence ce qui doit resulter de l'arrangement de toutes ces roües qui entrent dans la composition de ce monde, & qu'il en a scû faire des combinaisons exactes. Il a vû qu'une certaine quantité de mouvement, imprimée à une certaine portion de matière, devoit produire de l'eau ; qu'une autre quantité de mouvement imprimée à une autre portion de matière devoit produire du feu ; qu'une autre devoit produire de la terre, & ainsi du reste. Il a prévû avec la dernière précision ce qui devoit resulter de cette eau, de ce feu, de cette terre, joints ensemble, & agitez par cette quantité de mouvement qu'il y a impri-

mée. Par l'inspection des seules loix du mouvement il a prévû les incendies, il a prévû les naufrages, il a prévû les tremblemens de terre, il a prévû les vicissitudes du tems, il a prévû celles qui doivent mettre des bornes au tems, lors que

2. Pier. *les Cieux passeront avec un bruit sifflant de*
 3. 10. *tempête, lors que les élemens seront dissous par la chaleur, lors que la terre & les ouvrages qui sont en elle brûleront entièrement.*

Mais si Dieu a pû combiner tout ce qui devoit resulter des loix du mouvement imprimé à la matière, il a pû combiner ce qui devoit resulter de ces lumières, de cette liberté, de toutes ces facultez qui font l'essence des esprits; & lors qu'il a formé tous ces êtres spirituels qui composent le monde intelligible, il a connû quelles feroient à jamais toutes leurs idées, tous leurs projets, toutes leurs délibérations.

Je sçai bien qu'une conséquence particulière qui suit de cette doctrine, a fait récrier quelques Théologiens sur la thèse générale; & que sous le prétexte spécieux de disculper la Divinité sur l'entrée du péché au monde, ils ont soûtenue que Dieu ne pouvoit connoître à quoi se déterminoit un agent libre, parce que s'il avoit prévû l'abus que l'homme devoit faire de sa liberté, en se déterminant

nant

nant au crime, son amour pour la justice l'auroit engagé à le prévenir. Mais raisonner de cette manière, c'est, en voulant résoudre une difficulté, laisser la difficulté dans toute sa force.

On se fonde sur ce principe, qu'un Dieu qui est infiniment juste, & infiniment puissant, doit déployer, s'il est permis d'ainsi dire, toute l'infinité de ses attributs pour empêcher l'injustice. Mais ce principe est d'une fausseté palpable. Témoin cette même permission du péché que l'on nous objecte. Vous ne voulez pas reconnoître que Dieu a prévu que l'homme tomberoit dans le péché: Reconnoissez du moins qu'il a prévu que l'homme y pourroit tomber, & qu'en formant une créature libre, il a connu que cette créature pouvoit se tourner ou du côté de la vertu; ou du côté du vice: Reconnoissez du moins que Dieu pouvoit créer l'homme avec tant de lumières & avec tant de secours; il pouvoit lui présenter sans cesse les motifs de la sainteté avec tant de force, & lui faire voir si vivement quelles seroient les suites funestes de sa rébellion; il pouvoit accompagner de tant d'attraits son obéissance, & de tant de dégoûts la seule pensée de la soustraction à ses ordres; il pouvoit tellement éloigner de l'homme tou-

tes les tentations du crime, que jamais il ne seroit devenu criminel. Cependant il l'a créé d'une autre manière: Par conséquent il est faux, même dans votre système, que Dieu ait fait tout ce qu'il pouvoit pour empêcher l'entrée du péché au monde. Par conséquent il est faux qu'un être qui aime parfaitement la justice, doive déployer toute l'étendue de ses attributs pour prévenir le péché, & pour établir la vertu. Par conséquent le principe sur lequel vous vous fondez, en niant cette combinaison que Dieu peut faire des dispositions des esprits, est un principe insoutenable; & résoudre la difficulté de cette manière, c'est la laisser dans toute sa force.

Que si vous consultez la révélation, vous verrez que Dieu s'y attribue une connoissance universelle des esprits. Il dit *qu'il les connoit, qu'il les sonde, qu'il les pèse*. Il prévoit, il prédit les afflictions qu'endurera la postérité d'Abraham en Canaan, l'endurcissement de Pharaon, l'incrédulité des Juifs, la foi des Gentils, le retranchement du *Christ*, la venue du *Conducteur*, c'est-à-dire de Vespasien & de Tite qui détruiront la Ville & la sainte Cité; Et par conséquent nous sommes fondez à soutenir que Dieu connoit toutes les pensées des es-

Jerem.

17. 10.

Apoc.

2. 23.

Gen. 15.

13.

Exod. 3.

17.

Dan. 7.

25. 26.

esprits, & tous les sentimens du cœur, comme nous l'étions à avancer qu'il voit tous les mouvemens de la matière.

Peut-être voudriez-vous, M. F. qu'on portât plus loin la spéculation. Peut-être voudriez-vous qu'on débrouillât les difficultés immenses dont ce sujet est susceptible. Peut-être souhaitez-vous qu'on vous fît comprendre, d'une manière plus claire & plus distincte, comment il est possible que des objets immenses soient toujours présens à cette intelligence suprême. Mais quelle bouche mortelle pourroit exprimer des vérités si sublimes, & quel génie pourroit les concevoir ! C'est sur cela précisément que nous devons nous récrier avec le Prophète : *Ta science est trop merveilleuse pour moi, & je n'y V. 6.*
sçaurois rien comprendre. En général nous concevons que la sphère des connoissances divines n'est arrêtée par aucun de ces obstacles qui bornent l'esprit de l'homme.

L'esprit de l'homme est uni à une portion de matière ; il ne peut faire aucune opération, sans que le cerveau s'agite, sans que les esprits s'échauffent, sans que les sens prêtent leur concours. Mais le cerveau se lasse, mais les esprits se dissipent, mais les sens s'épuisent, & la moindre altération dans le corps arrête

le génie le plus pénétrant & le plus actif. Mais Dieu, comme nous l'avons représenté, pense, réfléchit, médite sans cerveau, sans esprits, sans secours des sens: ne participant point à leur nature, il ne participe point à leur altération, & puise ainsi l'intelligence immédiatement du trésor même de l'intelligence.

L'esprit de l'homme doit son existence à un être supérieur, à une cause étrangère qui ne lui donne que les idées que bon lui semble, & à qui il a plû de lui cacher des mystères sans nombre. Mais Dieu, Dieu non seulement ne doit pas son existence à une cause étrangère, mais tout ce qui existe lui doit son être. Ses idées ont été les modèles de tout ce qui existe, & il n'a qu'à se contempler soi-même pour le connoître parfaitement.

L'esprit de l'homme est naturellement un être fini; & par conséquent il ne peut envisager qu'un cercle d'objets dans un instant; le grand nombre d'idées le confond, pour vouloir trop voir il ne voit rien; il faut qu'il contemple successivement ce qu'il ne peut contempler dans un moment unique. Mais Dieu a un esprit infini. Il peut d'un seul regard voir l'Univers entier. C'est la première idée de l'immensité de Dieu. Comme je suis
cen-

considérez être dans cet Auditoire ; parce que je vois les objets qui y sont, parce que je suis témoin de ce qui s'y passe : Dieu est par tout parce qu'il voit tout, parce que les voiles les plus impénétrables, parce que les ténèbres les plus épaisses, parce que les distances immenses ne sçauroient rien soustraire à sa connoissance. Volez dans le plus haut des airs ; fuiez dans les campagnes les plus reculées, enveloppez-vous dans l'obscurité la plus noire, par tout, par tout, vous ferez sous ses regards. *Où irai-je loin de ton esprit ? Où fuirai-je derrière de ta face ? &c.*

Mais la science de Dieu n'est pas une science nuë, mais sa présence n'est pas une présence oisive : c'est une science efficace, c'est une présence accompagnée d'action & de mouvement. Nous avons dit II. que Dieu est par tout, parce qu'il influë sur tout, autant que cela s'accorde avec ses perfections ; Remarquez cette restriction : Car comme nous traitons le sujet le plus fertile en controverses, & que dans un discours d'une heure il n'est pas possible de répondre à toutes les objections, quand on le pourroit d'ailleurs, nous mettrons une barrière universelle à toutes vos difficultés. Nous entendons une influen-

ce qui s'accorde avec les perfections divines ; & si de nos propositions générales vous tiriez quelque conséquence qui choquât les perfections, concluez de cela même que vous les avez étenduës au de-là de leurs justes bornes. Nous disons donc que Dieu concourt à toutes choses, autant que cela s'accorde avec ses perfections.

Actes. 17. 28. Nehe. 9. 6. Pl. 39. 14. Job. 10. 10.

Quand des êtres nouveaux paroissent, il y est. Il influe sur leur production ; Il donne à tous la vie, le mouvement & l'être. *Toi seul, ô Eternel ! tu as fait les Cieux des Cieux, & toute leur armée, & tout ce qui y est, les mers & toutes les choses qui y sont, tu vivifies toutes choses, & l'armée des Cieux se prosterne devant toi. Eternel, je te célébrerai, parce que j'ai été fait d'une étrange manière, tes œuvres sont merveilleuses, & je le connois très-bien. L'agencement de mes os ne t'a point été caché, lors que j'ai été fait en un lieu secret, & comme de broderie dans les plus bas lieux de la terre. Tes yeux m'ont vu lors que j'étois comme un peloton, & toutes ces choses s'écrivoient dans ton livre lors qu'elles se formoient, même lors qu'il n'y en avoit aucune. Tes mains ont pris la peine de me façonner, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps ; Tu m'as revêtu de peau & de chair, tu m'as composé d'os & de nerfs.*

Quand

Quand les êtres se conservent, il y est :
 Il influë sur leur conservation. *Eternel,*
ta gratuité atteint jusques aux Cieux, & Ps. 36. 6.
ta fidélité jusques aux nuës ; Tu conserves
les hommes & les bêtes. Quand tu ouvres
ta main elles sont rassasiées ; Caches-tu ta
face elles sont troublées ; retires-tu leur
souffle, elles défailent & retournent en leur
poudre. Mais si tu renvoies ton esprit, elles
sont créées de nouveau.

Quand le monde est bouleversé, il y
 est. Il influë sur les guerres, sur les pe-
 stes, sur la famine, sur toutes ces vicif-
 situdes qui bouleversent le monde. Si
 nous ne recueillons pas les productions
 de la nature, c'est lui qui a rendu la ter-
 re une terre de fer, & les Cieux des Cieux
 d'airain. Si la paix succède à la guerre,
 ou si la guerre succède à la paix, c'est
 lui qui fait l'un & l'autre. Quand des
 lions cruels ravagent les Colonies de Cutha,
 c'est lui qui les a envoyez. Quand les
 vents déchainez renversent ces digues
 immenses que votre industrie leur oppo-
 se, & quand un feu dévorant réduit vos
 maisons en cendre ; c'est lui qui fait des
 vents ses anges, & de la flamme de feu ses
 ministres. Levit. 26. 19.
1. Rois 17. 25.
Hebr. 12.

Quand tout succède selon nos vœux,
 il y est. Il influë sur la prospérité. Si
 l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui bâtif-
 sent Ps. 127.
1.

sent travaillent en vain : si l'Eternel ne garde la Ville, celui qui garde fait le guet en vain. C'est en vain que vous vous levez matin, que vous vous couchez tard, & que vous mangez le pain de douleur. C'est Dieu qui donne du repos à celui qui l'aime.

Quand notre esprit est éclairé, il y est.
 Ps. 36. Il influë sur nos lumières. Car c'est par
 10. sa lumière que nous voyons clair, & c'est lui
 Jean. 9. qui illumine tout homme venant au monde.
 5.

Quand notre cœur se range à ses de-
 voirs, il y est. Il influë sur nos vertus.
 Philip. 2. C'est lui qui fait avec efficace le vouloir &
 13. le parfaire selon son bon plaisir. C'est lui
 Phil. 1. qui nous donne non seulement de croire
 29. mais de souffrir. C'est lui qui donne la
 Jaq. 1. 5. sagesse libéralement à tous, & qui ne la re-
 fuse à personne de ceux qui la lui demandent.

Quand d'épaisses ténèbres nous cou-
 vrent, il y est. Il influë sur les ténèbres.
 2. Thef. Il donne efficace d'erreur pour croire au men-
 2. 11. songe. Va engraisse le cœur de ce peuple &
 Ef. 6. 9. rend leurs oreilles pesantes, bouche leurs yeux,
 de peur qu'il ne voye de ses yeux & qu'il n'en-
 tende de ses oreilles.

Quand nous violons la justice, il y
 est. Il influë sur les péchez, même sur
 les plus grands des péchez. Témoin
 Exod. 4. Pharaon de qui il endurecit le cœur. Té-
 21. moin Simei à qui Dieu avoit dit *Maudi*
 2. Sam. *David*. Témoin ce que dit Esaïe, que
 16. 11. *l'E-*

l'Eternel a versé un esprit de tourdissement Esa. 19. 14.
dans toute l'Egypte.

Quand ces hommes qui font des Dieux sur la terre projettent & délibèrent, il y est. Il influë sur la politique. C'est lui qui tient le cœur des Rois en sa main, & Prov. 21. 1. qui les fléchit comme le cours des eaux. C'est lui qui donne les Rois en sa colère & qui les ôte en sa fureur. Oféc. 13. 11. C'est lui qui fait d'Assur la verge de sa colère. Esa. 7. 10. Hérode & Pilate ne A& 4. 27. font rien que ce qu'il a lui même auparavant résolu dans ses conseils.

Quand nous vivons, quand nous mourons; il y est. Il influë sur la vie & sur la mort. Job 14. 5. Les jours de l'homme sont déterminés, le nombre de ses mois est entre tes mains, tu lui as prescrit ses limites, il ne les Ps. 68. 20. passera point. Les issues de la mort 1. Sam. 2. 6. appartiennent à l'Eternel. Il fait descendre dans la fosse & il en fait remonter.

Il influë sur les plus petits événements comme sur les plus considérables. Son action n'étant pas lassée par les soins des grandes choses, il peut s'occuper des plus petites sans préjudicier aux autres, Matt. 10. 30. compter les cheveux de notre tête, ne pas même laisser tomber un poil sans sa volonté.

Mais quand il se communique à tout, quand il agit ainsi sur tout, quand il se répand ainsi à tout; Il a des vües, il rapporte

porte tout à ses vues, il fait tout servir à ses conseils, & c'est la III. idée que nous attachons à son immensité & à sa toute présence. Dieu est présent par tout, par ce qu'il dirige tout.

Tire-t-il des êtres du sein du néant ? C'est pour manifester ses attributs, c'est pour avoir des sujets sur lesquels il répand ses graces, c'est pour sortir hors de lui même, & pour faire entonner à l'Univers un concert qui publie la gloire & l'existence du Createur. *Car les choses*

Rom. 1.
20.

invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa divinité, se voient comme à l'œil, étant considérées dans ses ouvrages. Les Cieux ra-

Pf. 19.
1. 2. &c.

content la gloire du Dieu fort, l'étendue publie l'ouvrage de ses mains. Un jour dégorge des propos à un autre jour, une nuit montre sience à une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage; toutes fois leur voix est ouïe.

Conserve-t-il les créatures ? C'est pour les ramener à ses desseins, desseins dont aucun homme mortel ne peut comprendre la profondeur ; mais desseins que nous connoîtons un jour, & dont nous admirerons la sagesse en la connoissant, comme nous l'adorons aujourd'hui même, lors que nous ne la connoissons pas.

Envoïe-t-il les pestes, les guerres, les famines ? C'est pour faire sentir sa justice à ceux qui ont abusé de ses bontez ;
c'est

c'est pour vanger ses loix violées, la Religion méprisée, l'Eglise abandonnée dans l'oubli.

Nous accorde-t-il des prospérités ?
C'est pour nous attirer par des *cordages* Osée.
d'amour : C'est pour se faire connoître à 11. 4.
nous par cette charité qui fait son essence : C'est pour nous rendre imitateurs de celui qui ne *se laisse jamais sans témoignage en faisant du bien.* Act. 14. 17.

Nous donne-t-il des lumières ? C'est pour nous découvrir les pièges qui nous environnent, les misères qui nous menacent, le lieu d'où nous sommes venus, le genre de vie que nous devons suivre, le but où nous devons tendre.

Nous communique-t-il des vertus ? C'est pour nous animer dans notre carrière; C'est pour nous faire sentir qu'il y a un bras puissant, qui nous tire de l'abîme où notre corruption naturelle nous avoit mis; c'est afin que nous travaillions nous même à notre salut *avec crainte* Philip.
& tremblement, parce qu'il fait en nous avec 2. 12. 13.
efficacité le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir.

Nous envoie-t-il des ténébres ? C'est pour nous faire respecter cette vérité à laquelle nous avons résisté.

Nous abandonne-t-il à nos vices ? C'est pour nous punir de quelque autre vice
que

que nous avons commis d'une manière libre, volontaire; En sorte que si nous le savons bien comprendre, jamais son amour pour la vertu ne paroît dans un plus grand jour, que lors qu'il abandonne les hommes au vice de cette manière.

Suscite-t-il des Rois? C'est toujours pour leur imposer le devoir d'administrer la justice, de protéger la veuve & l'orphelin, de maintenir l'ordre & la Religion: Mais souvent pour permettre qu'ils violent la justice, qu'ils foulent le peuple, qu'ils soient les fleaux de sa colère: Mais souvent pour nous enseigner le peu de cas qu'il fait des grandeurs humaines, puis qu'il les confie quelque fois à des hommes indignes, à des hommes que la volupté entraîne, que l'ambition domine, que leur propre éclat éblouit, à des hommes qui se jouent de l'ordre, qui vendent leur conscience, qui trafiquent de foi & de Religion, qui sacrifient l'ame de leurs enfants aux passions infames dont ils sont dominez eux-mêmes.

2. Pier. Prolonge-t-il notre vie? C'est parce
 3. 15.
 Nom. 2. qu'il nous attend, c'est par ce qu'il ouvre en notre faveur des *trésors de patience*
 4. & de longue attente qui nous invitent à la repentance.

Nous appelle-t-il à mourir? C'est pour

pour ouvrir ces livres éternels où nos actions sont enrégistrées ; C'est pour recueillir nos ames dans son sein , pour les lier au *faisseau de vie*, pour les mêler avec ces rachetez innombrables de toutes nations , de tous les peuples , de toutes les langues.

1. Sam.
25. 29.

Apoc. 7.
9.

Telles sont les idées de l'immensité de Dieu. C'est ainsi que Dieu voit tout , qu'il anime tout , qu'il agit sur tout. C'est dans ce sens qu'il fait entendre ces voix magnifiques de l'Écriture ; *Seroit-il vrai que Dieu habiteroit dans cette maison ? Voilà même les Cieux , les Cieux des Cieux ne sauroient le comprendre. Ainsi a dit l'Éternel, quelle maison me batiriez-vous ? Ne remplis-je pas moi le Ciel & la terre ? Suis-je un Dieu de loin ? Ne suis-je pas un Dieu de près ? Quelcun se pourra-t-il cacher dans quelque cachette où je ne le voye point ?* C'est ce qu'ont entrevû les Payens , lors qu'ils ont dit que la divinité étoit un cercle dont le centre est par tout , dont la circonférence n'est nulle part ; que toutes choses sont pleines de Jupiter ; qu'il remplit tous ses ouvrages ; que dans quelque lieu qu'on le fuye on est toujours sous ses yeux. C'est ce qu'ont voulu dire les sectateurs de Mahomet , lors qu'ils ont avancé que là où il y a deux personnes , Dieu y fait le troisième,

1. Rois.
8. 27.

Esai. 66.

1.
Jer. 23.
24.

sième, que là où il y en a trois il y fait le quatrième. C'est sur tout la pensée de notre Prophète, dans tout ce Cantique dont nous expliquons une partie. *Eternel, tu m'as sondé, & tu m'as connu. Tu connois quand je m'assieds & quand je me leve; Tu aperçois de loin ma pensée. Tu m'engeins soit que je marche, soit que je m'arrête, & tu as accoutumé toutes mes voyes. Même avant que la parole soit sur ma langue, voici ô Eternel tu connois déjà le tout: Tu me tiens serré par derrière, par devant, & tu as mis sur moi ta main. Ta science est trop merveilleuse pour moi, & elle est si haut élevée, que je n'y saurois atteindre. Où irai-je loin de ton esprit? Où fuirai-je derrière de ta face? Si je monte aux Cieux, tu y es, si je me couche au sépulchre t'y voilà. Si je prens-les ailes de l'aube du jour, & que je me loge au bout de la mer, là même ta main me conduira & ta droite m'y saisira. Si je dis, au moins les ténèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi; même les ténèbres ne me cacheront point à toi, & la nuit resplendira comme le jour & les ténèbres comme la lumière.*

Mais peut-être durant le cours de cette méditation avez-vous murmuré, de ce que nous vous offrions un objet, dont toutes les lumières de l'Univers ne peuvent vous donner que des idées imparfaites.

Suf-

Suspendez votre jugement , vous allez voir à quoi ces lumières , tout incomplètes qu'elles sont , doivent nous conduire. Vous allez voir quelles salutaires conséquences se tirent des efforts , même des impuissants efforts que nous faisons, pour connoître ainsi la grandeur & la toute présence de Dieu ; nous entrons dans la conclusion , ou pour mieux dire , dans la partie principale & dans le grand but de ce discours.

Notre première réflexion roule sur les difficultez mêmes que nous Applic-
cation: trouvons, à nous fixer sur des sujets tels que celui que vous venez d'entendre. Vous l'avez éprouvé sans doute, si vous avez fait quelque effort pour nous suivre, on se lasse, on s'égare, on se perd, quand on veut sortir, s'il faut ainsi dire, de la matière. Notre esprit ne trouve presque rien de réel, là où il ne trouve rien de sensible; comme si toute l'essence des êtres étoit corporelle, il ne sait où se prendre lors qu'il ne voit point de corps pour se soutenir, & il a besoin du secours de l'imagination, pour se représenter même les choses qui ne sont point susceptible d'images. Et cependant, ce qu'il y a de plus grand & de plus noble dans la nature des êtres, ce sont les esprits;

prits ; & cependant les plus sublimes
 sujets , ces anges qui sont *continuellement*
devant Dieu , ces Séraphins qui *couvrent*
 Esai. 6. *leur face* en sa présence , ces Chérubins
 71. qui sont les ministres de ses volonteZ ,
 ces *dix mille milliers* qui le *servent* & qui
 Dan. 7. *sont continuellement devant lui* ; & cepen-
 10. dant ce qu'il y a de plus glorieux dans
 l'homme ; ce qui l'élève au dessus des
 animaux , cette ame faite à l'image de
 Dieu même ; & cependant l'être des
 êtres , la beauté souveraine , tous ces
 êtres sont spirituels , abstraits , dégagés
 des sens & de la matière. Il y a plus , ce
 qui nous plaît & qui nous enchante dans
 les corps , cela même vient d'un sujet
 abstrait , spirituel , dégagé du corps ;
 sans votre ame les alimens n'ont plus de
 goût , les fleurs n'ont plus d'odeur , la
 terre n'a plus d'émail , le feu n'a plus
 de chaleur , les étoiles n'ont plus d'é-
 clat , le soleil n'a plus de lumière. La
 matière par elle-même est brute ,
 grossière , destituée de toutes les qua-
 litez dont notre imagination la re-
 vêt , mais qui sont propres à notre
 ame. Que devons-nous conclurre de
 cette réflexion ? Mes Freres , avez-vous
 quelque idée de votre noblesse , de vo-
 tre grandeur primitive ? Avez-vous en-
 core quelques sentimens sortables à des
 êtres

êtres formez à l'image du Créateur? Vous devez, foibles comme vous êtes, bornez en quelque façon à la matière, vous devez déplorer votre misère, vous devez gémir de cette nécessité qui confond en quelque sorte cette ame avec un peu de poussière; vous devez soupirer après cet état bien-heureux, où l'ame rapide, libre, dégagée méditera sur des objets dignes d'elle. C'est là le premier devoir que nous voulions vous prescrire.

La seconde réflexion roule sur la majesté de notre Religion. Sans doute celle-là doit être censée la plus véritable Religion, qui nous donne de plus grandes idées de Dieu. Qu'on juge de nos Livres sacrez & de notre Religion par cette règle: où voyons-nous les attributs de l'être suprême mis dans un plus grand jour? Qu'y a-t-il de plus noble que cette idée de Dieu? Que peut-on concevoir de plus sublime, qu'un être à qui rien n'échappe, devant qui toutes choses *sont* *nuës & découvertes*, & qui d'une seule ^{Hébr. 4.} ^{13.} vûë se forme l'idée de tous les êtres présents, passez, à venir, existents, possibles, qui applique dans un même tems sa pensée avec une égale facilité aux corps, aux esprits, aux dimensions du tems & de la matière? Que peut-on con-

cevoir de plus noble, qu'un être qui se prête à tout, qui se répand sur tout, qui influe sur tout, qui donne la vie & le mouvement à tout? Que peut-on concevoir de plus noble, qu'un être qui dirige la conduite de tout l'Univers, qui fait tout concourir à ses desseins, qui sçait rapporter également à l'ordre, les vertus des bons, les vices des méchants, les louanges des bienheureux, les blasphèmes des victimes que sa vengeance s'immole dans les enfers? Quand nous trouvons dans quelque Philosophe Payen, à travers mille pensées fausses, mille notions confuses, mille imaginations creuses, quand nous y trouvons quelques-uns de ces traits dont nos Livres sont parfemez, nous sommes prêts de nous écrier au miracle, nous transmettons ces lambeaux de divinité, si j'ose ainsi dire, à la postérité la plus reculée, & ces idées, toutes tronquées, toutes fouillées qu'elles sont, fondent à ceux qui les ont eues une réputation immortelle. Sur ce principe, quel respect, quelle vénération, quelle déférence devons-nous avoir pour ces Patriarches, pour ces Prophètes, pour ces Evangélistes, pour ces Apôtres qui ont parlé de Dieu d'une manière si sublime! Mais ne vous étonnez pas de leur supériorité

sur

fur ces grands génies ; s'ils n'avoient eu comme les autres que la raifon humaine pour guide, comme eux ils fe feroient égarez. S'ils ont parlé fi bien de Dieu, c'eft qu'ils avoient reçu cet *Efprit* qui connoit les chofes profondes de Dieu. C'eft que toute l'*Ecriture* eft divinement infpirée. C'eft que la prophétie n'a pas été aportée par la volonté humaine, mais que les saints hommes étant infpirez ont parlé.

1. Cor.
2. 10.
2. Tim.
3. 16.
2. Pier.
1. V. 1.

Faites une troifième réflexion. Cette grandeur de Dieu lève une des plus grandes pierres de fcandale que les incrédules & les efprits forts trouvent dans la Religion. Elle juftifie tous ces myftères ténébreux que notre foible raifon ne fçauroit comprendre. Nous ne voulons pas nous fervir de cette réflexion pour donner carrière à l'imagination des hommes, & pour authorifer tout ce qui fe présentera à nous fous l'idée du merveilleux. Tout ce qui eft incompréhensible n'eft pas divin, & par cela feul qu'une idée nous paffe, on ne doit pas nous engager à la recevoir. Mais quand une Religion a d'ailleurs de bons garants de fa divinité; quand nous avons des argumens qu'une telle révélation vient du Ciel; quand nous fçavons certainement que c'eft Dieu qui a parlé, devons-nous être furpris, fi les idées de

Dieu qui viennent de si bon lieu , nous confondent & nous absorbent ? J'avoüe que quand je consulte ma propre raison , je n'y sçaurois découvrir certains mystères de l'Évangile. Mais aussi quand je pense à la grandeur de Dieu ; quand je veux porter mes regards sur ce vaste Océan ; quand j'envisage cet immense Tout , rien ne m'étonne , rien ne m'arrête , rien ne me paroît devoir être rejeté , quelque incompréhensible qu'il puisse être. Lors qu'il s'agit de Dieu je suis prêt à tout croire , à tout admettre , à tout recevoir , pourvû que je voye que c'est Dieu lui-même qui parle , ou qu'on me parle de sa part. Après cela je ne m'étonne plus qu'il y ait en Dieu une essence unique en trois personnes distinctes , un seul Dieu , & cependant un Père , un Fils , & un St. Esprit. Après cela je ne m'étonne plus que Dieu puisse prévoir tout , sans contraindre tout ; permettre le péché sans forcer le pécheur ; destiner les êtres libres & intelligents à telle & telle fin , sans leur ôter pourtant leur intelligence & leur liberté. Après cela je ne m'étonne plus que la justice de ce Dieu ait demandé une réparation proportionnée à sa grandeur , que sa bonté l'ait donnée cette réparation , & que Dieu ait puisé dans le
sein

sein de ses miséricordes un dessein, un mystère d'un Dieu incarné, mystère qui fait l'admiration des Anges, l'achèvement des esprits forts, l'écueil de la raison, la matière des louanges des bienheureux : Mystère qui est le *grand mystère* par excellence, mais dont la grandeur n'a rien qui nous le doive faire rejeter, puisque la Religion nous le propose comme le grand effort des vertus du Dieu incompréhensible, & que c'est sur la foi du Dieu incompréhensible même qu'elle nous appelle à le croire. Il falloit, ou que la Religion ne nous dit rien de Dieu, ou qu'elle nous en dit des choses au dessus de notre portée, & que même, en ne nous montrant que le rivage de cet immense Océan, elle nous fît découvrir une étendue où nos foibles yeux seroient absorbez. Mais ce qui m'étonne, mais ce qui me passe, mais ce qui m'effraye, c'est de voir une petite créature, c'est de voir un petit homme, c'est de voir un petit rayon de lumière reluisant au milieu de quelques organes foibles, c'est de le voir disputer de raison avec l'être suprême, faire tête à cette Intelligence qui tient le timon du monde, contester lors qu'elle parle, argumenter lors qu'elle prononce, appeler de ses décisions, & rejeter même après

1: Tim.
3. 16.

son témoignage les dogmes qu'elle ne peut mettre au niveau de ses idées. Entre dans ton néant créature mortelle. Quelle est la fureur qui t'anime ? & comment prétens-tu que ce point, que cet atôme qui fait ton essence se mesure avec l'être suprême, avec celui qui remplit le Ciel & la Terre, avec celui que

1. Rois. 8. 27. *les Cieux même les Cieux des Cieux ne sauroient comprendre ? Trouveras-tu le fonds de Dieu en le sondant ? Trouveras-tu parfaitement le tout puissant ? Ce sont les hauteurs des Cieux, qu'y feras-tu ? Ce sont les profondeurs de l'abîme, qu'y connoîtras-tu ? Il étend*

Job. 11. 7. *l'Aquilon sur le vuide ; Il suspend la terre sur le néant ; Il serre les eaux dans sa nuée. Les colonnes des Cieux s'ébranlent à sa menace. Et voila ce sont les bords de ses voyes, combien est petite la portion que nous en connoissons ? Et qui est-ce qui pourra comprendre*

Job. 26. 7. &c. *le bruit éclatant de sa puissance ? Ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme, & je t'interrogerai, & je te ferai voir quelle est ta science. Où étois-tu quand je fonçois la terre ? Dis le moi, si tu as de l'intelligence ? Qui est-ce qui en a réglé les mesures ? Qui est-ce qui a mis le niveau au dessus d'elle ? Sur quoi sont plantez ses pilotis ? Qui a mis la pierre angulaire pour la soutenir ? Quand les étoiles du matin s'éjouïssent ensemble, & que les fils de Dieu chantoient en triomphe ?*

Quand

Quand je mis la nuée pour sa couverture, & l'obscurité pour ses langes. Quand j'établis sur elle mon ordonnance, & que je lui dis, tu viendras jusques là, tu ne passeras pas plus avant? Que celui qui dispute avec Dieu ré-^{Pf. 139.}ponde à ceci. O Dieu ta science est trop mer-^{6.}veilleuse pour moi, & je n'y scaurois rien comprendre!

Mais M. F. feroient-ce là toutes les conclusions que nous tirerions de ce texte? Ne remporterions-nous de ce discours que des spéculations? Ne ferions-nous que croire, qu'admirer, que nous récrier? Ah! je vois sortir de cette idée de Dieu toutes les vertus que la Religion vous présente! Si telle est la grandeur du Dieu que j'adore, misérable! qu'elle doit être ma pénitence! Vermiféau que je suis, & que Dieu foule sous ses pieds, qu'il peut écraser & réduire en poudre par un seul acte de sa volonté. Je me suis rebellé contre le grand Dieu; j'ay voulu l'émouvoir à jalousie, comme ^{1. Cor.}si j'étois plus fort que lui; j'ay outragé ^{10. 22.}cette majesté que les Anges de Dieu adorent; je l'ay attaquée avec audace & avec fureur, sur son thrône & dans son empire. Y a-t-il de trop cuisants remors pour réparer des péchez, que la grandeur de l'offensé & la petitesse de l'offenseur doivent faire paroître si atroces?

Si

Si telle est la grandeur de Dieu, quelle doit être notre humilité ! Grands du monde, Divinitez mortelles qui vous enorgueillissiez devant Dieu, opposez-vous au Dieu immense : Voyez ces idées éternelles, cette science infinie, cette influence générale, cette direction universelle ; entrez dans cette mer immense de vertus & de perfections, qu'êtes-vous ? Un grain de poudre, un atome, un point, un rien.

Rom. 8. 30. Si telle est la grandeur de Dieu, quelle doit être notre confiance ! *Qui est-ce qui sera contre nous si Dieu est pour nous ?* Pauvre créature batuë dans le monde comme par autant de vents, par la faim, par la maladie, par le mépris, par la misère, par la nudité, par l'exil ; Ne crains point dans un vaisseau dont Dieu est lui-même le Pilote.

Mais sur tout, si telle est la grandeur de Dieu, si Dieu est par tout, quelle doit être notre vigilance ! Et pour ramener ce discours à l'idée que nous avons en le commençant, quelles impressions doit faire sur des ames raisonnables cette pensée, Dieu me voit ! *Quand tu étois sous le figuier*, disoit J. C. à Nathanaël *je te voyois*. On ne fait ce que vit J. C. sous ce figuier, & ce n'est pas ici le lieu de le rechercher ; mais sans doute

il s'agit là de quelque mouvement dont Nathanaël étoit bien persuadé qu'aucun homme n'avoit pû être le témoin. Aussi dès que J. C. lui eut adressé ces paroles il crut, & il dit ; *Maître tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* M. F. Dieu tient aujourd'hui à chacun de vous le même langage ; *Quand tu étois sous le figuier je te vois.*

Hypocrite, lors que revêtu d'un voile de Religion, paré d'un extérieur pieux, tu cachois un cœur impie, & tu prétendois imposer à Dieu & aux hommes, *je te vois* ; Je développis tous ces replis ; J'éclaircissois toutes ces ténèbres ; Je perçois toutes ces profondeurs.

Enfant du siècle ; qui avec une prudence véritablement infernale fais donner une belle couleur aux objets les plus odieux, qui parois ne pas haïr ton prochain, par ce que tu ne l'attaques pas à main levée ; ne pas fausser ton serment, parce que tu as l'art de l'éluder ; ne pas fouler le pupille, parce que tu fais lui imposer silence ; *Je te vois*, quand tu portois ces coups déguisez, quand tu recevois ces présents, quand tu accumulois ces richesses iniques qui crient contre toi.

Voluptueux, qui avois honte de produire tes excès à la lumière du soleil ; *Je te*
te

1. Cor.
6. 15.

te vois, lors qu'avec le secours de ces barres, de ces verrouils, de cette obscurité, & de ces ténèbres, de ces précautions compliquées tu te dérobois à la vue des hommes, tu violois le temple du St. Esprit, & tu en faisois les membres d'une femme impure.

M. F. Ces discours que l'on vous adresse vous absorbent peut-être par leur nombre. Cet amas d'idées morales vous confond peut-être, au lieu de vous éclairer, & pour être engagé à trop de réflexions vous n'entrez véritablement dans aucune. Voici une Religion abrégée. Voici une morale en trois mots. Allez dans vos maisons, portez par tout cette réflexion, Dieu me voit, Dieu me voit. A tous les pièges du démon, à toutes les tentations du siècle, à tous les apas de la cupidité opposez la cette réflexion, Dieu me voit, Dieu me voit. Si revêtu d'une forme humaine il étoit toujours sur vos pas, s'il vous suivoit en tout lieu, s'il étoit toujours devant vous avec ce front majestueux, avec ces yeux étincelants, avec ces regards terribles; Pourriez-vous devant cette auguste présence lâcher la bride à vos passions? Mais vous venez de l'entendre; Il est par tout, ce front majestueux; Ils vous suivent par tout, ces yeux étincellans; Ils vous
consi-

confidèrent par tout , ces regards terribles. Sur tout que dans cette semaine de préparation à l'Eucharistie, recueillis, rentrez dans nous mêmes , occupez à fouiller dans cette conscience, & à y découvrir tant de foiblesse, tant de corruption, tant de dureté, tant de sources impures, fécondes en excès, que cette idée nous frappe; Dieu me voit. Dieu me voit, tel que je viens de me voir moi même, impur, ingrat, rebelle; Qu'elle nous porte cette idée, à la componction, aux larmes, aux regrets, à la conversion, à une communion Sainte, fervente, couronnée de graces & de vertus. Heureux! si après notre examen, nous avons un nouveau cœur, un cœur agréable à ces yeux qui les sondent & qui les pénètrent. Heureux! si après notre communion, après un nouvel examen, nous pouvons dire avec le Prophète; *Eternel! tu as sondé mon cœur, tu m'as examiné, tu n'as rien trouvé que d'agréable à tes yeux.* ^{Psa.}
Ainsi soit-il. A Dieu soit honneur & ^{139. 1.} gloire à jamais. Amen.



S E R M O N

S U R L E S

DÉVOTIONS PASSAGÈRES.

Que te ferai-je, Ephraïm ? Que te ferai-je, Juda ? Puis que votre gratuité est comme une nuée du matin, & comme une rosée du matin qui s'en va. Osée Chap. 6. Vers. 4.

TROISIÈME SERMON.



O N a vû peu d'aussi beaux jours dans l'Eglise que ceux qui nous sont décrits dans le Chapitre XIX. de l'Exode, & dans quelques-uns de ceux qui le suivent. Dieu n'avoit jamais versé ses bénédictions sur un peuple avec une plus riche abondance. Jamais peuple n'avoit marqué une reconnoissance plus vive, ni
une

une pieté plus fervente. La mer rouge étoit traversée; Pharäo & son insolente Cour étoit englouti dans les ondes; l'accès à la terre promise étoit ouvert; Moïse le législateur des Juifs avoit été admis sur la Sainte Montagne, pour puiser dans le sein de Dieu la félicité dans sa source, & pour la porter ensuite au milieu de sa nation; à ces grandes faveurs étoient ajoutées des promesses plus grandes encore, & Dieu disoit; *Vous avez vu ce que j'ay fait aux Egyptiens. Vous avez vu comment je vous ay portez sur des ailes d'aigle. Voici maintenant si vous obéissez exactement à ma voix, & si vous gardez mon alliance, vous serez mon plus précieux joyau d'entre tous les peuples, quoi que toute la terre m'appartienne.* Le peuple est frappé de tant de merveilles. Chacun est occupé des mêmes objets; chacun paroît animé d'un même desir; & comme nous le disions dans le discours précédent, tous les cœurs semblent réunis & on n'entend plus qu'une voix en Israël: *Nous ferons tout ce que l'Eternel nous à dit.* Mais cette dévotion eut un grand deffaut; c'est qu'elle ne dura que quarante jours. Dans quarante jours la délivrance d'Egypte; la catastrophe de Pharäo, la mer traversée, l'alliance renouvelée, dans quarante jours, vœux, promesses, serments tout

Exod.
19. 4. 5.

Exod.
24. 3.

fut effacé du cœur & de la mémoire. Moïse ne paroïssoit plus, l'éclair ne brilloit plus, le tonnerre ne résonnoit plus, & les Juifs firent un veau en Horeb, se prosternèrent devant l'ouvrage de leurs mains, & changèrent la gloire de Dieu en l'image d'un veau qui broute, pour parler avec l'Écriture. C'est ce qui attira à Moïse ce sanglant reproche de la part de Dieu. Va, dit Dieu à Moïse, à ce Moïse toujours fervent pour le salut de son peuple, toujours prêt à plaider pour lui; *Va descens, car ton peuple que tu as fait monter d'Égypte s'est corrompu, ils se sont bientôt détournés de la voie que je leur avois commandée. Ils se sont bien-tôt détournés,* voilà le grand deffaut de leur dévotion; voilà ce qui rendit leur dévotion funeste & infructueuse.

Pfe. 106.
17.

Exod.
32. 7. 8.

Ce portrait vous est-il étranger M. F.? Cette histoire n'a-t-elle rien qui vous regarde d'une maniere directe? Y eut-il jamais de jours plus solempnels que ceux que nous célébrons dans ces conjonctures? * Dieu vint-il jamais à nous avec plus de graces? Allâmes-nous jamais à lui avec plus de vœux? D'un côté cette année qui se renouvelle, & qui rappelle à nos esprits tant de discours effrayants que nous adressèrent les ministres de J. C. au com-

* Prononcé le premier Dimanche de l'année 1710. jour de Communion.

commencement de l'année dernière , tant de coups frapez, sur qui? Sur les ennemis de Dieu? Hélas sur l'Etat, sur l'Eglise; tant de personnes enlevées au milieu du champ de bataille; tant d'autres entraînées par le tourbillon des choses humaines; tant de périls en un mot dont nous étions menacez, mais dont ta miséricorde ô Dieu nous a affranchis : D'un autre côté cette table sacrée, ces symboles augustes, ces gages précieux de l'amour de Dieu; ces arrhes de notre félicité éternelle, tous ces objets n'égalent-ils pas ce jour aux plus beaux de notre vie? Tous ces objets ne nous disent-ils pas que les *bondes des Cieux, & que les fontaines du grand abime*, de l'abime de la miséricorde ont été ouverts en notre faveur. Si le Ciel a ainsi répondu à la terre (nous aimons à le reconnoître M. F. & nous embrassons avec avidité cette occasion de faire votre éloge) la terre a répondu au Ciel. A en juger par l'extérieur vous avez épuisé nos souhaits & surpassé nos espérances. Il falloit se préparer à la Sainte Cene, vous vous y êtes préparé. Il falloit venir dans ce Temple, vous y êtes venus. Il falloit écouter la parole de Dieu, vous l'avez écoutée. Il falloit faire des promesses, vous en avez fait. Il nous sembloit, en voyant ce ma-

Genes.
7. 11.

tin ce peuple venir avec une égale ardeur à la table de J. C. il nous sembloit lui entendre dire comme autrefois les Israélites; *Nous ferons tout ce que l'Eternel nous a dit.*

Mais vous le dirons - nous M. F. un nuage obscurcit les lumières de cette solemnité. Je vous crains, dirai-je dans quarante? hélas je vous crains dans quatre jours. Ces temples vont être fermés, cette table ne paroît plus, la voix des serviteurs de Dieu va cesser de retentir à vos oreilles, & je crains que Dieu ne dise de vous; *Ils se sont bien-tot détournés de la voye que je leur avois commandée.*

Ne nous contentons pas de prévoir le mal, travaillons à le prévenir. C'est la destination de ce discours. Il roulera sur les dévotions passagères. Nous vous adressons ces paroles, ces tendres paroles qui nous engagent à bien plus de réflexions qu'elles ne semblent en présenter d'abord à l'esprit, & dont toutes nos réflexions ne sçauroient épuiser le sens: Nous vous adressons de la part de Dieu ces tendres paroles; *Que te ferai-je Ephraïm? Que te ferai-je Juda? Puis que votre gratuité est comme une nuée du matin, comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va.*

Ainsi nous voudrions rendre vos dons à l'égard de Dieu, aussi fermes que ceux de Dieu à votre égard. Ces dons que
Dieu

Dieu vous a faits *sans repentance*. L'alliance qu'il a traitée avec vous porte cette clause ; *Quand les montagnes crouleroient , quand les côteaux se remueroient ma gratuité ne se départira point de toi , l'alliance de ma paix ne bougera point*. Il faut aussi que nos dons envers Dieu soient *sans repentance*. Il faut que nous puissions lui dire aussi ; *Quand les montagnes crouleroient , quand les côteaux se remueroient , ma fidélité ne se départira point de toi , l'alliance que j'ay traitée avec toi ne bougera point. J'ay juré & je le tiendrai d'observer les ordonnances de ta justice*. Amen.

Rom. 11.
29.

Esai. 54.
10.

Pf. 117.
106.

Que te ferai-je, Ephraïm ? Que te ferai-je Juda ? Ephraïm, Juda ne sont pas les termes de notre texte qui ont un plus grand besoin d'explication. Vous savez que depuis le Schisme de Jéroboam, arrivé sous Roböam fils de Salomon, le peuple de Dieu, qui avoit été réüni jusqu'alors sous un même gouvernement, constitua deux Royaumes, celui de Juda & celui d'Israël. Celui de Juda dont Jérusalem étoit la capitale, celui d'Israël dont Samarie étoit la capitale, & qui est désigné du nom d'Ephraïm dans nos Ecritures. *Juda, Ephraïm* marquent donc l'un & l'autre de ces Royaumes. Cela n'a pas besoin de preuves, & s'il y a quelque chose à remarquer à cette occa-

sion, c'est qu'il est étonnant que la plupart des Interprètes, qui sont souvent l'école des uns des autres, ayent parlé du ministère d'Osée comme n'étant destiné qu'au Royaume d'Israël; au lieu qu'il paroît par ce texte & par plusieurs autres, qu'il étoit adressé & au Royaume de Juda & à celui d'Israël tout ensemble.

Mais de toutes les conjectures peu heureuses, je doute s'il pourroit y en avoir quelque une qui le fût moins que celle de quelques interprètes, qui mettent notre texte au rang des textes profétiques. La *gratuité* dont il est ici parlé, marque selon eux la miséricorde que Dieu devoit déployer sous les périodes de l'Évangile. Cette *rosée* signifie le Messie. *Le matin, la gratuité est comme la rosée du matin* désigne l'économie nouvelle. Et comme chacun propose ses pensées sous quelque apparence de fondement, on ne manque pas d'en alléguer en faveur de celle-ci. Cette expression, dit-on, *la gratuité* ne marque pas la gratuité que le peuple exerce, mais celle qui est exercée envers le peuple, & là dessus on vous allégué le génie de la langue Sainte & divers passages qui justifient ce tour d'expression, comme celui-ci; *Mon peuple pend attaché à sa rebellion pour dire à sa rebellion contre moi.* *La rosée*, ajoute-t-on signifie le Messie,

Osée.

11. 7.

Messie , car il est promis sous cette em-
blème dans divers passages de l'Écritu-
re. *Le matin* marque l'Œconomie nou-
velle, qui nous est souvent annoncée sous
cette idée par les Prophètes , & tout ce
texte; *Ta gratuité est comme la rosée de l'aube
du jour qui s'en va* , est une merveilleuse
opposition de la loi à l'Évangile. La
loi étoit comme une grêle qui ravage la
terre , l'Évangile est une rosée , qui la
réjouit ; la loi étoit une sombre nuit ,
l'Évangile est un jour sérain , *ta gratuité
est comme la rosée de l'aube du jour qui s'en
va* , c'est à dire qui vient. Voilà bien
des vérités qui ne sont point à leur pla-
ce. *Ta gratuité* peut signifier la gratuité
qu'on exerce envers toi ; le Messie nous
est représenté comme une *rosée* ; l'œco-
nomie de l'Évangile est promise sous
l'emblème d'un matin , tout cela est vrai,
mais tout cela n'est point à sa place. Ce
mot de *gratuité* , qui forme la première
erreur de ce Commentaire, peut être en-
tendu de la piété en général. Il a cette
signification dans plusieurs passages de
l'Écriture. Le substantif qui en est dé-
rivé se prend ordinairement pour les
pieux , & si nous en croyons un célèbre Grotius.
critique , c'est du mot *Hasidim* les pieux
qu'est dérivé celui d'*Esseens* , qui étoit le
nom d'une secte parmi les Juifs ; ainsi

nommée, parce qu'elle faisoit profession d'une piété plus soutenuë que les autres. Une *gratuité* qui est *comme la rosée du matin qui s'en va*, c'est une piété aparente, mais qui est de peu de durée, & toutes ces paroles ; *Que te ferai-je, Ephraïm? Que te ferai-je Juda? puis que votre gratuité est comme la rosée du matin qui s'en va*, sont un reproche de Dieu à son peuple sur l'inconstance de ses dévotions. Envifageons ce texte sous cette face. Et considerons I. la nature, II. l'inutilité des dévotions passagères, c'est le but de tout ce discours.

Première
partie.

QUelle est cette *gratuité* ou cette piété, qui est *comme la nuée du matin* ou *comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va*? Nous n'entendons ici ni ces dehors trompeurs des hypocrites, qui sous des voiles de ferveur & de Religion cachent des cœurs irreligieux & profanes ; ni la disposition de ces Chrétiens, qui après s'être élevez jusques au Ciel par les élans de leur zèle, sont rapellez au monde par leur propre fragilité, éprouvent même les mouvements de la cupidité, après s'être laissez entrainer par ceux de la grace. La dévotion que nous voulons dépeindre, va plus avant dans la Religion que cette première disposition, mais elle ne va pas si loin que la seconde. La

La dévotion passagère dont nous parlons n'est pas l'hypocrisie. L'hypocrisie n'est pas capable de suspendre un seul moment les coups de la justice divine, & elle est moins propre à l'éteindre qu'à l'embraser. Ce n'est point aux hypocrites que Dieu tient ce tendre langage; *Que te ferai-je Ephraïm? Que te ferai-je Juda? Leur sentence est déclarée, leur malheur est tout préparé. Hypocrites, Esaye a bien prophétisé de vous, disant ce peuple m'honore vainement de ses lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi: Malheur à vous Scribes, Pharisiens, hypocrites. Leur portion sera avec les hypocrites là où il y a des pleurs & des grincements de dents.*

Matt: 5.

Matt: 23

13.

La piété que nous voulons dépeindre n'est pas aussi celle du fidelle foible & chancelant. Quelque imparfaite que soit cette piété, elle est pourtant véritable. Sans doute, c'est un objet bien humiliant pour le fidelle que ces bornes étroites qui le renferment, & qui l'arrêtent dans l'activité de sa dévotion. Qu'il lui est doux, dans ces heureux jours de sa vie, où perdant le monde de vüe, il est tout occupé du Ciel, qu'il lui est doux de s'élever, alors au dessus des sens & de la matière, de monter avec Dieu comme autrefois Moïse sur la Sainte Montagne & là de s'entretenir avec Dieu, de lui

parler de la Religion , du salut , de l'éternité ! Qu'il lui est doux de se dédomager alors du temps qu'il a perdu sur la terre , de verser ses larmes dans le sein de Dieu , de donner l'effort à son amour , de lui dire avec de Saints hommes ; *Seigneur*

Jean. 21.

15.

Pf. 73.

28.

Pf. 63.6.

*tu fais que je t'aime ! Approcher de Dieu c'est mon bien. Je suis rassasié comme de graisse & de moëlle ! & que c'est une chose mortifiante pour lui , après avoir donné de si grands objets à ses méditations , d'être forcé , par la foiblesse de sa nature , de revenir au monde & de s'occuper de quoi ? D'un habit , d'un domestique , d'un rien ! Sur tout , que c'est une chose mortifiante pour lui , après avoir goûté des plaisirs si purs de se trouver encore sensible à ceux du péché ! Mais après tout , cette piété quoi qu'imparfaite est pourtant véritable. Elle doit bien nous humilier , mais elle ne doit pas nous confondre , & ce seroit être animé d'un esprit trop sévère que de l'enveloper avec cette piété qui est *comme la nuée & comme la rosée du matin qui s'en va.**

La piété dont nous parlons tient le milieu entre ces deux dispositions. Comme j'ay dit , elle ne va pas si avant que la seconde dans la carrière de la Religion , mais elle va plus avant que la première. Elle est sincère , en cela elle est

est supérieure à l'hypocrisie , mais elle est infructueuse ; en cela elle est inférieure à la piété du Chrétien foible & chancelant. Elle est assez vive pour faire connoître le crime , mais non pas pour le faire corriger ; assez , pour faire promettre avec sincérité , mais non pas pour faire tenir avec fermeté ; assez , pour attendrir le cœur , mais non pas pour le transformer ; assez , pour arracher des larmes , mais non pas pour déraciner de mauvais penchans. C'est une certaine piété de temps , d'occasion , de circonstance qui se diversifie en mille espèces , qui a des causes sans nombre : & pour entrer dans quelque détail , c'est une piété qui doit ordinairement sa naissance , ou aux catastrophes publiques , ou aux fêtes solennelles , ou à l'ap proche de la mort , mais qui s'évanouit incontinent avec les causes qui la faisoient naître.

I. Nous entendons par cette piété qui est comme la *rosée de l'aube du jour qui s'en va* , celle qu'excitent pour l'ordinaire les catastrophes publiques. Un Etat prospère , son commerce fleurit , ses armées triomfent , son suffrage donne le branle à l'Univers. Les vices , suites ordinaires de la prospérité , naissent du sein de la prospérité même. La conscience

science dort au milieu du tumulte des passions, & à mesure que la corruption grossit, la fécurité augmente, la patience de Dieu se lasse; & par les coups dont elle frappe, ou par ceux dont elle menace de fraper, elle enleve cette prospérité, du moins elle menace de la faire voir bien-tôt enlevée. Les sinistres messagers de la vengeance de Dieu viennent signifier leur commission formidable. Ces vents, dont il fait ses anges, font déjà entendre leurs sons affreux; ces flames de feu, dont il fait ses ministres, font déjà voir leur épouvantable lüeur. La peste, la guerre, la famine, messagers du courroux céleste, préparent leur redoutable ministère. Un personnage appelé la mort & un autre appelé sepulchre, ce sont les termes de l'Apocalipse, reçoivent cet ordre sanguinaire, allez courez exterminatez, par la mortalité, par l'épée, & par la famine la quatrième partie de la terre. Chacun voit dans le malheur public sa perte particulière. Capernaüm élevée jusques au Ciel s'en va précipitée jusqu'aux enfers. Les Jonas se promérent dans Ninive, & font retentir ses murs de ces sons lugubres; Encore quarante jours & Ninive sera détruite. Encore quarante jours & Ninive sera détruite. Ou pour laisser les noms empruntez, & pour rapprocher

Hébr. 1.
7.

Apoc.
6. 8.

Luc. 10.
11.

Jon. 3.
4.

procher nos portraits des originaux qui nous en ont fourni la matière : Vos Pasteurs affranchis de leur timidité ou de leur lâcheté naturelle, méprifants ces petits Tyrans, dirai-je ? ou ces vermif-seaux qui voudroient qu'au milieu d'un peuple tout libre nous fussions les seuls esclaves, que tandis qu'on voit les vices courir déchainés, la parole de Dieu fût liée, & que dans l'exercice d'un ministère de réformation, nous fussions plus lâches que des Evêques de Cour ou des Prédicateurs des Princes ; vos Pasteurs vous font entendre leur voix : on vous fait remonter jusqu'à votre première origine : on retrace à vos yeux ces Edits cruels, ces prescriptions sanguinaires, ces fleaux de sang, ce tas de morts & de mourants qui ont été, s'il faut ainsi dire, les premiers fondemens de cette République ; De ce que vous fûtes alors, on passe à ce que vous êtes aujourd'hui ; on vous représente quel fut le but que Dieu s'étoit proposé, en signalant ainsi sa miséricorde envers vous ; on vous dit que ç'avoit été de vous engager à étendre la vérité dans les climats idolâtres, à la défendre dans les pais cruels & persécuteurs, à la maintenir dans votre sein propre, & à éloigner ainsi du milieu de vous la profanation, l'in-

l'incrédulité , l'Athéisme. On vous
 somme si vous avez répondu à ces vûës,
 Hébr. si ces *mains chancelantes*, si ces *genouils*
 12. 12. *dejointes* ; si ces voiles de superstition étendus encore dans les lieux de votre domination, si cette *froissure de Joseph* négligée, si l'irreligion levant insolument la tête au milieu de vous, & se trouvant si souvent chez ceux qui devoient travailler à la bannir de chez les autres, si ces objets ne témoignent pas contre vous. On vous fait voir la Divinité prête à vanger ces rebellions ; & s'il est permis d'ainsi dire, l'on prêche à la lueur de l'éclair, & au son même du tonnerre. Alors chacun est frappé de ces objets, tous les cœurs semblent réunis, chacun veut se *mettre à la brèche pour détourner la fureur de Dieu*. Le Magistrat descend de son tribunal, le marchand quitte son négoce, l'artisan laisse son ouvrage, le libertin suspend ses plaisirs ; vœux, prières, protestations, larmes, attendrissements, promesses, promesses même sincères, rien ne manque à vos dévotions. Les Anges s'en réjouissent ; la Divinité même fléchie ou retenue montre un visage appaisé ; le grain regerme, la guerre finit, du moins elle affermit une sécurité qu'elle avoit si fort ébranlée ; mais avec la première prospérité, l'on reprend

Amos.
6. 6.

Pf. 106.
23.

prend sa dépravation première ; même nonchalance pour la vérité, même froideur pour l'Église, même incrédulité, même profanation. Voilà le premier ordre de cette piété, qui est *comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va*. Apprenons le des versets qui précèdent notre texte, & voions dans l'image de l'ancien peuple la notre propre. *Venez, dirent-ils quand le Prophète eut annoncé à Juda la captivité de Babylonne, & aux dix Tribus leur transport en Assyrie; Venez, retournons à l'Eternel, car c'est lui* Osée 6. 1. *qui a déchiré, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il bandera nos playes. Il nous aura remis en vie dans deux jours, au troisième il nous aura rétablis. Dès qu'ils avoient du repos, dit Néhémie, ils retournoient à* Néhé. 9. 28. *mal-faire en ta présence, c'est pourquoi tu les abandonnois aux mains de leurs ennemis. Puis ils crioient à toi, & tu les exauçois des Cieux. Que te ferai-je, Ephraïm ? Que te ferai-je, Juda ? Puis que ta gratuité est comme une nuée du matin, & comme une rosée du matin qui s'en va.*

La seconde classe des dévotions passagères, est celle qui doit sa naissance aux solemnitez religieuses. La Providence, qui veille pour notre salut, a établi dans son Église, non seulement un ministère ordinaire pour cultiver notre piété, mais elle

elle a voulu qu'il y eût certaines époques extraordinaires propres à la réveiller, & elle s'est ainsi proportionnée à notre foiblesse. Car quelques grandes que soient les vérités de la Religion, il est certain qu'elles perdent de leur force par l'habitude où nous sommes de les voir, & nous ne les envisageons qu'avec sécheresse, quand on nous les montre toujours sous les mêmes faces. Il faut qu'il y ait des jours où l'on les revête de je ne sçai quoi d'extraordinaire, & où l'on remüe, s'il faut ainsi dire, les grands ressorts de la Religion. C'est à quoi sont destinées nos solemnitez. C'est sur tout un des principaux usages de la sainte Cène. Quand la sainte Cène ne serviroit qu'à ce dessein, quand il seroit vrai, comme le prétendent quelques-uns, que Dieu n'y a pas annexé des faveurs particulières, qu'il n'y vient pas à nous avec des redoublemens de graces, ce seroit un foible prétexte pour s'en éloigner, & cet usage qu'on ne peut contester seroit toujours une raison suffisante pour y appeler ceux qui ont leur salut à cœur. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est particulièrement le but de ces jours solennels, qui donne occasion à ces dévotions passagères dont nous vous entretenons, & qui produit pour l'ordinaire

cette

cette piété qui est comme *la nuée du matin*, & comme *la rosée de l'aube du jour* qui s'en va.

Nous ne voulons pas désigner ici un caractère de Chrétiens trop odieux, même pour être mis dans la classe vitieuse que nous produisons maintenant. Car M. F. on voit un ordre de gens bien singuliers au milieu de nous. On en voit, qui plongez dans tout l'excès de la mondanité veulent pourtant participer à nos mystères : quelque effort que nous faisons pour les en éloigner, & quelque soin que nous prenions de les en déclarer indignes. Ils veulent même y participer avec quelque sorte de préparation & de bienséance. Pour cela ils retranchent une certaine portion du tems destiné à leurs excès, mais ils la marquent si juste, qu'il est aisé de voir qu'ils regardent la dévotion plutôt comme un fardeau, que comme un exercice doux & salutaire. Ils suspendront durant le jour qui précède la Communion, & durant celui qui le doit suivre, les actes de leurs habitudes. Ils communieront dans cet intervalle, résolus de reprendre immédiatement après, leur premier genre de vie. Quelle dévotion ! Dévotion où l'ame brûle de l'amour du monde & de ses plaisirs, lors que l'on fait au dehors

H

quel-

quelque démarche apparente d'amour pour Dieu & pour la Religion ! Dévotion où l'on dispute à J. C. ces mêmes jours qu'on ne lui donne qu'à regret & avec contrainte , & où l'on murmure peut-être du génie de la Religion qui met l'ame à la torture , & qui la force d'être trois jours entiers hors du jeu & de la débauche ! Dévotion où l'on trame le dessein de trahir son Sauveur comme Judas , lors même que comme lui l'on est assis à sa table ! Ces gens là n'ont pas besoin qu'on les caractérise. On ne fait jamais de communion qu'on ne proteste contre eux : c'est à eux particulièrement que l'on crie, arrière , arrière ; & si à la faveur d'une discipline trop modérée ils échappent à l'excommunication Ecclésiastique, ils ne sçauroient échaper aux anathèmes que Dieu lance dans sa parole contre les indignes communiants.

Mais nous voulons marquer ici un autre caractère. C'est celui de ces Chrétiens qui ne donnent pas tête baissée dans tous les crimes, mais qui s'en réservent quelques uns , quelques uns mêmes de ceux dont l'Évangile prononce que ceux qui les commettent *n'hériteront pas le Royaume de Dieu* ; ces Chrétiens qui ne commettent pas ces crimes avec cette brutale fureur qui rend l'ame inaccessible

ble au remors & à la réflexion , & qui ont un desir sincère jusqu'à un certain degré de se corriger. Ils prennent un temps qui devroit suffire pour les préparer à la communion. Ils entrent alors dans leur conscience. Ils méditent les grandes vérités de la Religion , cette justice exacte qui paroît dans toutes les loix de l'Evangile ; cet amour pour l'ordre qui y brille de toutes parts ; ce riche présent de son propre fils que Dieu a donné à l'Eglise. Ils sont touchez de ces objets. Ils appliquent ces vérités à leur état. Ils promettent à Dieu de se réformer. Mais peu de jours après la communion , non seulement ils retombent dans quelques actes vitiens , mais ils s'abandonnent comme auparavant à l'habitude vicieuse , & persistent dans cet état jusqu'à la première communion où ils reprennent le même exercice de dévotion , pour retomber ensuite dans les mêmes vices : en sorte que toute leur vie est un retour continuel de la repentance au péché , du péché à la repentance. C'est le second ordre de gens que nous voulions désigner. C'est la seconde classe des dévotions passagères.

Mais de toutes les dévotions de ce genre , celle qui a le plus besoin qu'on la caractérise , par ce qu'aprochant de

plus près de la véritable piété, elle peut être plus facilement confondue avec elle, c'est celle qui vient des approches de la mort, & qui s'évanouit ensuite dès qu'on croit la mort reculée.

De tous les Prédicateurs le plus énergique, le plus pressant, le plus pathétique, c'est la mort. Que peut-on nous dire dans cette chaire, que la mort ne nous dise avec plus de force encore? Quelle vérité peut-on nous annoncer, que la mort ne nous annonce encore avec plus d'évidence? Nous parle-t'on de la vanité du monde? La mort nous en parle avec plus de force encore. Ces voiles impénétrables dont elle couvre tous les objets de la terre, cette nuit affreuse dont elle les envelope, ces ordres irrevocables qu'elle nous donne de les quitter, cette force insurmontable qu'elle emploie pour nous en arracher, représentent les vanitez du monde, mieux que les discours les plus pathétiques. Nous parle t'on des horreurs du péché? La mort nous en parle avec plus de force encore. Ces douleurs qu'elle nous envoie, ces symptomes auxquels elle nous expose, ce tombeau qu'elle ouvre à nos yeux, nous représentent mieux les horreurs du vice que les discours les plus pathétiques. Nous parle-t'on du
prix

prix de la miséricorde de Dieu? La mort nous en parle avec plus de force encore. Cet enfer qu'elle ouvre sous nos pieds, ces exécuteurs de la vengeance divine qu'elle range autour de notre lit d'infirmité, ces flèches envenimées qu'elle décoche contre nous, nous représentent mieux le prix de la miséricorde divine que les discours les plus pathétiques. Lors donc qu'une maladie qu'on croit mortelle est envoyée à un homme, qui a assez de sentiment & de lumière pour n'être pas inaccessible aux motifs & aux réflexions, mais qui n'a pas un assez grand fonds de respect pour l'ordre, ni d'amour de Dieu pour s'attacher à la vertu, c'est alors que s'élève cette *nuée du matin*, cette *rosée de l'aube du jour* qui s'évanouit incontinent.

J'en atteste plusieurs de vous. Rappelez à votre souvenir ces temps mémorables de votre vie, où une soudaine fraïeur, des symptomes sinistres, des douleurs cuisantes, un médecin pâlisant, & plus que tout cela une déffaillance universelle de vos facultez, sembloient vous condamner à une mort prochaine. Souvenez-vous de cette prudence que vous eutes de faire, au moins en aparence, de votre salut votre soin unique, éloignant le monde, écartant vos propres en-

fants, ne conversant qu'avec votre pasteur seul. Souvenez-vous de cette docilité avec laquelle, renonçant à la répugnance que nous avons de penser à nos défauts & d'en entendre parler les autres, vous écoutiez avec respect tout ce que l'on se donnoit la liberté de vous dire sur cet humiliant sujet, vous souffriez les plus mortifiants détails, vous fournissiez vous-mêmes des articles au procès qu'on vous intentoit. Souvenez-vous de ces soupirs que vous poussiez, de ces larmes que vous versiez, de ces reproches que vous vous faisiez, de ces noms odieux que vous vous donniez à vous même. Souvenez-vous de ces protestations, de ces vœux, de ces résolutions, de ces promesses. Que sont devenus tous ces beaux projets de conversion & de pénitence, qui devoient avoir tant d'influence sur votre vie? Le degré de votre piété se regla selon le degré de votre maladie. La ferveur de votre dévotion sembla hauffer & baisser, selon le mouvement de votre poux & le battement de vos artères. Les flames de votre zèle diminuèrent avec l'ardeur de la fièvre dont vous étiez consumez, & le retour de la santé fut le retour parfait du crime. Cet homme qui prioit, qui méditoit, qui s'élevoit jusques au Ciel

par

par les élans de sa piété, est aujourd'hui tout plein du monde. Vous êtes l'original que nous voulions dépeindre, vous êtes dans notre troisième classe des dévots passagers, & votre piété est ce troisième ordre de *nuée du matin, de rosée de l'aube du jour qui s'en va*. Nous en avons vu la nature. Voions en l'insuffisance. Fournissons ainsi la dernière partie de ce discours, & sentons l'énergie de ce reproche: *Que te ferai-je Ephraïm? Que te ferai-je Juda? Puis que votre gratuité est comme une nuée du matin, & comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va.*

I. **D**Ans un jour comme celui-ci, où nous avons participé à ce qu'il y a de plus tendre dans la Religion; & où nous devons être susceptibles de ces attendrissemens, que la Religion est si capable d'exciter, écoutons un argument d'un genre singulier que notre texte propose contre les dévotions passagères; c'est un argument d'amour & de sentiment. *Que te ferai-je Ephraïm? Que te ferai-je Juda? puis que votre gratuité est comme une nuée du matin, & comme la rosée du matin qui s'en va.*

Seconde
partic.

Sans doute, toutes les images que Dieu emprunte dans nos Écritures pour se faire connoître à nous, celles qui sont prises

de nos infirmités , de nos passions , de notre amour , ou de notre haine , tout cela est trop imparfait pour représenter un Dieu, qui étant si élevé au dessus de l'homme ne peut être représenté par rien d'humain. Cependant toutes ces images ont un fonds & une réalité, un fonds & une réalité même qui conviennent à Dieu dans un degré éminent & proportionné à sa grandeur.

Dieu se représente ici comme un Prince qui auroit formé une étroite liaison avec un de ses sujets. Ce sujet y a paru sensible. Le Prince a signalé son amour par une profusion de graces. Ce sujet en a abusé. Le Prince lui a fait des reproches. On s'y est endurci. Aux reproches ont été ajoutées les menaces , les menaces ont été suivies de la suspension des graces. On a paru touché, emû, ranimé. Le Prince a reçu le pénitent à bras ouverts & a couronné son retour par un redoublement de faveurs. Le sujet ingrat en abuse encore. Le Prince reproche encore , menace encore , suspend encore les effets de son amour. Pour éloigner le même malheur on se sert du même moyen. Le sujet se prévaut de l'empire que l'amour de son Prince lui donne ; & le force encore de revenir. Le Prince aime cette violence. Mais le
perfi-

perfidé sujet connoiffant ce foible , retombe autant de fois dans fon ingratitude que fon bien-faiteur fe laiffe aller aux fuggeltions de fon amour , & devient ainfi également barbare, foit quil paroiffe fenfible à l'amour qu'on lui portoît , foit qu'il paroiffe n'en avoir point de fentiment. Car M. F. on a bien moins de peine à s'arracher d'un ami tout perfidé , que de celui qui n'est perfidé qu'à moitié. Ces retours équivoques & ces apparences de tendrefle font bien plus cruéllés , qu'une ingratitude totale & qu'une haine déclarée. Dans une entière rupture l'ame est bien tot déterminée. Mais dans ces liaifons imparfaites on est livré à mille penfées oppofées ; on fe fent partagé entre la crainte de fe donner à l'ingratitude & celle de fe refufer à la fidelité. Encore une fois cette image est fans doute infiniment au deffous de Dieu , c'est pourtant celle qu'il emprunte. *Que te ferai-je Ephraim ? Que te ferai-je Juda ? Puis que votre pieté est comme la nuée du matin , & comme la rosée du matin qui s'en va.* Ephraim , Juda : Pourquoi déchires-tu mon cœur tour à tour par tes vertus & par tes vices ? Que ne me laiffes-tu me donner tout entier à toi ou m'en détacher tout entier ? Que ne me laiffes-tu donner un libre cours à mon

amour ou à ma colére? Que ne me laisses-tu me glorifier par ton retour, ou par ta ruine? Tes dévotions arrêtent mon bras. Tes crimes embrasent ma fureur. Détruirai-je un peuple qui a recours à ma clémence? Conserverai-je un peuple qui se soustrait à mes Loix? *Que te ferai-je Ephraïm? Que te ferai-je Juda? Puis que votre gratuité est comme la nuée du matin, & comme la rosée du matin qui s'en va.* C'est le premier argument que nous opposons aux dévotions passagères, un argument d'amour & de sentiment.

Cette première réflexion nous conduit à une seconde. Elle roule sur l'injustice de ces dévotions. Car quelques vaines qu'elles fussent, le peuple vouloit que Dieu les couronnât de ses bienfaits. Lisez ce que nous en dit le Prophète Esaïe au chap. 58. de ses Révélations; *Ils me cherchent chaque jour, ils prennent plaisir à sçavoir mes voies, ils sont comme une nation qui auroit suivi la justice. Puis ils disent, pourquoi avons-nous jeûné, & tu n'y as point eu d'égard? Pourquoi avons-nous affligé nos ames, & tu ne t'en es point soucié.* Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que quelque injustes que fussent ces plaintes, Dieu y avoit quelquefois égard. Car quoi qu'il sçache pénétrer jusques au fonds des cœurs, & démêler la véritable piété

piété d'avec ce qui n'en a que l'écorce ,
 il a tant d'amour pour la repentance
 qu'il en récompense quelquefois mêmes
 les dehors , & qu'il en couronne jus-
 qu'aux apparences. Voiez sa conduite à
 l'égard d'Achab. Achab étoit un mé-
 chant Roi : Dieu lui fait dénoncer ses
 jugements & s'apprête à les exécuter.
 Achab déchire ses vêtements , il revêt
 le sac & la cendre , il se couche dans la
 poussière. Que dit Dieu à Elie ? *N'as-*
tu pas vu qu' Achab s'est humilié devant moi ?
& parce qu'il s'est humilié je ne ferai point
venir le mal sur la ville. Je ne ferai point
venir le mal sur la ville ! Achab a-t-il donc
 renversé les Autels des Idoles ? A t'il
 restitué le bien mal acquis ? A-t-il rom-
 pu ses alliances avec les ennemis de
 Dieu ? Non. Cependant *Achab s'est hu-*
milié, & à cause de cela je ne ferai point ve-
nir le mal sur la Ville. Tant il est vrai
 ce que nous disons que Dieu aime tant
 la repentance qu'il en couronne quelque
 fois les dehors , & qu'il en récompense
 quelquefois jusqu'aux aparances.

1. Rois
21. 29.

Le peuple connoissoit cette condes-
 cendance de Dieu , & il en abusoit de
 la façon la plus odieuse. *Venez retour-*
nons à l'Eternel ; car c'est lui qui a déchiré,
mais il nous guérira ; il a frappé, mais il ban-
dera nos plaies ; il nous aura remis en vie
dans

Osée.
6. 1.

dans deux jours, & au troisième il nous aura rétablis. Et quand il nous aura rétablis nous reprendrons notre premier genre de vie. Quand l'orage sera passé, nous vomirons de nouveau nos blasphèmes contre celui qui peut exciter les tempêtes. N'est-ce pas là l'excès, n'est-ce pas le comble de l'injustice ?

III: Il y a de la contradiction entre ces deux époques de notre vie, entre l'époque de nos dévotions & celle de nos crimes. Le motif qui détruit l'une doit nécessairement détruire l'autre; un homme qui raisonne conséquemment doit opter, ou n'avoir point de ces périodes de dévotion, ou les répandre sur tout le cours de sa vie. Oui, il faut opter; ou il faut communier avec une piété réelle, intérieure, qui ait de l'influence sur la conduite; ou il faut n'avoir aucun de ces sentiments superficiels dont on est animé dans cette action. Il faut opter; ou il faut donner tête baissée en Philosophe inébranlable, dirai-je? ou en bête brute dans les abîmes de la mort; ou il faut que la piété qu'on témoigne alors se répande dans toute la vie. Avoir ces dispositions l'une sans l'autre, c'est tomber dans une manifeste contradiction. Que supposent ces solemnitez qu'on celebre, lors que l'Etat est prêt à
 se

se bouleverser ? C'est qu'un Dieu juste veille sur cet Univers, dispense les biens & les maux , abîme tot ou tard les Etats. qui péchent avec insolence , & montre enfin une justice d'autant plus sévère, que sa patience a été plus longue. Si nous croïons tout cela, il faut donc travailler à régler la conduite de l'Etat sur ces grands principes ; & si nous ne le croïons pas , il faut donc ne pas s'humilier, ne pas jeûner , ne pas *baïsser la tête comme le jong*. Que supposent ces recueillemens , ces protestations , ces soupirs, ces promesses que nous aportons à la table de J. C. ? C'est que Dieu nous a aimez , c'est qu'il a porté la charité jusqu'à nous donner son fils , c'est qu'un Chrétien doit rendre à J. C. amour pour amour , & vie pour vie. Si nous croïons tout cela nous devons être toujourns à Dieu ; & si nous ne le croïons pas il faut donc ne pas communier , ne pas se recueillir , ne pas protester , ne pas promettre. Que suppose tout cet apareil de dévotion que nous revêtons au lit de mort ? C'est que l'ame est immortelle ; c'est qu'il y a une vie après la mort ; c'est qu'une éternité de bonheur , ou une éternité de misère nous attend. Si nous croïons cela, nous devons donc rapporter nos actions à ces grandes vérités ;

Esai. 58.
5.

& si

& si nous ne le croïons pas, si l'ame n'est pas immortelle, si l'enfer & le paradis sont des chimères, il ne faut donc point revêtir cet appareil de Religion au lit de la mort. Mais telle est notre petitesse, quand nous cessons de penser aux choses, il nous semble que les choses ne sont plus. Quand nous avons eu l'art d'éloigner de notre esprit certaines vérités, il nous semble que ces vérités ne subsistent plus. Quand nous sommes parvenus à ne pas penser à notre Juge, il nous semble que notre Juge n'existe plus. Nous sommes comme les enfants, quand ils veulent se dérober à la vue de ceux qui veillent sur eux, ils ferment les yeux, & ils s'imaginent ensuite qu'on ne les voit plus.

IV. Chaque partie de notre dévotion suppose quelque action dans la vie, en sorte que si cette action manque, tout ce qu'il y avoit de prix dans la dévotion s'évanouit par cela même. Nous écoutons un discours; dans ce discours on nous annonce quelque vérité de Religion qui a une relation intime & inséparable avec la conduite de nos mœurs. On nous dit qu'il faut être Juge intègre, ami désintéressé, dépositaire fidèle. Nous faisons bien d'être attentifs à ce discours. Mais si après l'avoir oui, nous violons

tou-

toutes ces règles , si nous sommes Juges obliques , amis ingrats , dépositaires perfides ; & si par ce que nous avons écouté ce qu'il falloit faire nous nous en croions dispensés , ne renversons-nous pas l'ordre & la destination de ce discours ? Nous participons à la Sainte Cene , nous y venons pour serrer les nœuds qui nous unissent à J. C. pour nous détacher de la terre , pour nous préparer à l'éternité , nous faisons bien de participer à la Sainte Cene. Mais si après y avoir participé nous relâchons ces nœuds qui nous unissent à J. C. nous nous attachons à la terre , nous nous éloignons de l'éternité ; & si , sous prétexte que nous avons fait les démarches qui se rapportoient à ces devoirs , nous négligeons ces devoirs mêmes , ne renversons-nous pas alors la destination de la Sainte Cene ? Ces raisonnemens sont si clairs , qu'il semble qu'il est inutile de les mettre dans un plus grand jour. Cependant la plus part des gens raisonnent de cette manière ; J'ai été à l'Eglise , j'ai écouté un sermon , j'ay communié : Je puis donc à présent donner l'effort à mes passions. Et c'est parce - que vous avez été à l'Eglise ; c'est parce - que vous avez écouté un sermon ; c'est parce - que vous avez communié , c'est à cause de cela que
vous

vous devez vous emploier tout entiers à faire l'ouvrage auquel toutes ces dévotions étoient destinées.

V. Les dévotions passagères répondent peu au but général de la Religion. Ce but, c'est de réformer l'homme, c'est de le transformer, c'est de le rendre semblable aux Saints glorifiés, c'est de l'approcher de la nature de Dieu même. Mais que fait à ce but ce torrent rapide de dévotion, lors qu'il est destitué d'une conduite soutenuë. Si lors que je jeûne, je déracine le monde de mon cœur; Si reconnoissant l'énormité de ma vie passée, je travaille à la réformer; Si donnant le coup de mort au vieil homme, je forme le nouveau au dedans de moi; & si j'éleve ainsi l'édifice de la grace sur celui de la corruption, alors je raporte le jeûne au grand but de la Religion. Mais que dit Dieu du jeûne d'un autre genre? *Est-ce*

Esaï. 58.
5.

là le jeûne que j'ay choisi, que l'homme afflige son ame pour un jour? Est-ce en courbant la tête comme le jong, & en étendant le sac & la cendre? Apelleras-tu cela jeûne, & jour agréable à l'Eternel? Et que dit Dieu en général des dévotions extérieures? Quai-

Esa. 1.
11.

je à faire, dit l'Eternel, de la multitude de vos sacrifices? Je suis las d'holocaustes & de parfums, & quant à vos nouvelles Lunes je n'en puis suporter l'ennui. Qui a requis cela de

vos

vos mains ? Qui a requis cela de vos mains ? La réponse semble s'offrir d'elle même à l'esprit. N'est-ce pas toi qui as établi ce culte , qui as bâti un temple superbe , & qui as ordonné que les Juifs montassent à Jérusalem ? Ces Sabats , ces convocations , ces nouvelles lunes ne te doivent-elles pas leur origine ? Non , quand elles sont destituées de fonds & de réalité. Je suis las d'holocaustes , & quand à vos nouvelles lunes je n'en puis supporter l'ennui. De même difons de toutes nos dévotions quelles qu'elles puissent être , lors qu'elles ne répondent pas à cette destination , & difons-le en particulier du sacrement de la Sainte Cene : Je suis las de vos préparations : Je suis las de vos Sacrements : Je suis las de vos soupirs : Je suis las de vos larmes : Je suis las de ces dévotions qu'un moment voit naitre , & qu'un moment voit dissiper , & quand à vos résolutions je n'en puis plus supporter l'ennui. Que te ferai-je Ephraïm ! Que te ferai-je Juda ? Puis que votre gratuité est comme la nuée du matin , & comme la rosée de l'aube du jour qui s'en va.

VI. Les dévotions passagères doivent rendre suspectes toutes les promesses de grace que nous pourrions vous adresser ,

I

lors

lors même qu'après mille retours trompeurs de piété & de pénitence, vous en auriez un véritable. Que pensez-vous sur cette question ? Un homme qui a vécu dans le crime, se trouve couché dans un lit d'infirmité. Le sentiment de ses maux & la crainte d'une mort prochaine le font rentrer dans sa conscience. Il appelle un Directeur, il lui ouvre son ame, il confesse ses péchez, il pleure, il gémit, il proteste mille & mille fois, qu'il déteste sa vie passée, & qu'il ne demande qu'à la réformer. Il se persuade lui même qu'il est réellement converti, & il en persuade aussi les autres. On lui promet la paix de Dieu : On étale en sa présence toutes les consolantes déclarations qui sont répandues dans l'Évangile. Le malade revient au monde, il recouvre sa santé première ; & oubliant tous ces projets de conversion & de pénitence, il suit son premier genre de vie, mêmes intrigues, mêmes emportements, même arrogance. Cet homme se trouve une seconde fois dans le lit d'infirmité. Il appelle encore une fois son Pasteur : Il lui ouvre encore son ame : Il s'accuse encore : Il gémit encore : Il proteste encore de son amendement & de sa conversion. Sur le même principe on lui donne les mêmes

mes espérances. Il revient au monde comme la première fois , & comme la première fois il fausse tous ses serments. Cet homme est visité d'une troisième maladie , & fait les mêmes démarches , & veut qu'on lui fasse les mêmes promesses. On demande comment un Pasteur doit se conduire à l'égard d'un pareil homme. Que pensez-vous sur cette question ? Vous savez notre commission. C'est d'annoncer la paix de Dieu à ceux qui reviennent à lui avec sincérité , & de bonne foi. Les indices de la sincérité & de la bonne foi , ce sont les œuvres : au deffaut des œuvres , les indices de la bonne foi & de la sincérité , ce sont les protestations & les promesses. Ces indices ont été trompeurs dans l'homme dont nous parlons. Le retour de la promesse à la violation , a été aussi prompt que celui de la violation à la promesse. Sommes-nous en droit de présumer que le pénitent connoit mieux son cœur & l'expose plus naturellement cette troisième fois, qu'il ne l'avoit fait la première & la seconde ? Comment ne serions-nous pas incertains sur son état , comment lui adresserions-nous d'autres promesses , que de tremblantes & de douteuses , puisque Dieu revêt en quelque sorte ces sentiments dans les paroles de notre texte ?

Que te ferai-je Ephraïm ? Que te ferai-je Juda ? Puisque votre piété est comme une nuée du matin qui s'en va ?

Considérez enfin la fausse prudence d'un homme qui partage sa vie de cette manière, entre des époques de dévotion & des époques criminelles. Il semble d'abord que c'est là le comble de la sagesse, & que celui qui y est parvenu a trouvé l'art inouï de réunir la récompense de la vertu avec les plaisirs du vice. D'un côté pour quelques momens donnez à la Religion, il s'épargne ces rigueurs qu'éprouvent ceux qui lui font le sacrifice entier de leur penchant, & pour avoir suspendu durant quelque tems les actes de ses passions, il goûte la douceur de s'y abandonner ensuite. D'un autre côté, il écarte l'orage que la Justice divine préparoit à ses rebellions, & acquiert ainsi par des pratiques d'un instant, une protection que les autres n'achètent que par un dévoïement perpétuel. Détrompons-nous. Un cœur partagé de cette manière ne jouït d'aucun repos. La grande cause des peines que nous éprouvons dans le chemin du salut c'est que nous n'y marchons qu'en partie, & que notre ame ne cesse de floter, entre le monde & la Religion. Le monde combat la Religion, la Religion

com-

combat le monde. Le cœur ainsi partagé est le champ de bataille où ce violent combat se livre. Pour vouloir jouir des délices de la vertu & de celles du péché, on ne jouit véritablement d'aucune, & l'on participe aux peines de l'un & de l'autre. Se déterminer, prendre son parti, & le prendre sage, c'est la source de la véritable paix & de la solide félicité.

D'ailleurs cet état de suspension que Dieu revêt dans notre texte, est un état violent qui ne sçauroit être de longue durée. Les mêmes motifs de support qui retiennent le courroux de Dieu, jusqu'à un tems, ne peuvent le retenir dans un autre. Témoin ce Roïaume de Juda, dont il est parlé dans notre texte, & qui fut livré enfin à la fureur des Chaldéens. Témoin cet Ephraïm, je veux dire le Roïaume des dix Tribus, sur la destinée desquelles Dieu paroît encore flottant. Il se détermine enfin : Elles furent dispersées enfin, ces Tribus, & confondües avec ces peuples corrompus & idolatres dont elles avoient suivi la corruption & l'idolatrie. Nous avons besoin aujourd'hui de tous les secours de l'histoire, & de toute la pénétration des Historiens pour en découvrir quelque trace ; si les secours de l'histoire, si la pénétra-

tion des Historiens peuvent nous en découvrir en effet.

Applica-
tion.

MAis pourquoi remonter ainsi jusqu'aux plus anciens périodes du monde, pour prouver une vérité qui frappe nos yeux & dont nous avons présentes tant de sanglantes démonstrations ? S'il y a eû une année depuis la fondation de cet Univers, s'il y a eû une année propre à prouver ces terribles vérités, c'est celle que nous venons de finir. Les funestes événements dont elle a été marquée, & dont nous avons été, sinon les victimes, du moins les témoins, sont trop récents, & trop connus pour que nous nous arrêtions à les retracer. Elle fera proposée, cette année, à la postérité la plus reculée comme un des exemples les plus effrayants de la vengeance divine. Les prédicateurs à venir l'alégueront comme St. Jude autrefois la subversion de Sodome & le déluge universel. On dira à vos descendants que l'année mille sept cents neuf, la patience de Dieu lassée envers l'Europe envelopa dans une même condamnation l'ami, l'ennemi, presque toute l'enceinte de cette belle partie du monde. Ils diront qu'on vit tous les fleaux de Dieu de concert d'échainez pour perdre les peuples. Ils
feront

feront parcourir à leurs auditeurs les vastes païs du Nort ; & montreront le Boristhène teint de sang, la contagion allant avec rapidité comme sur les ailes du vent d'une ville à une autre ville, d'un Roïaume à un autre Roïaume, d'une Province à une autre Province ; ravageant dans une Semaine tant de milliers de personnes, tant de milliers dans une autre. Ils parleront de ces Monarchies, l'objet des prétensions de deux Princes, & par les sanglantes images des exécutions qui y ont été opérées, ils feront douter si c'étoit le desir de conquérir ces Royaumes, ou le desir de les détruire, qui avoit armé le bras de ces deux Rivaux. Ils représenteront le Théâtre sanglant de la Flandre, & peindront, sur tout avec de vives couleurs, ces troupes animées d'une égale fureur, les unes pour deffendre des postes qui sembloient n'avoir besoin que d'eux-mêmes pour leur deffense, les autres pour attaquer des retranchements que l'art & la nature sembloient avoir mis hors de toute atteinte. Ils montreront ces diverses troupes acharnées, donnant un spectacle de fureur inouï jusques alors, portant des coups reciproques, soit par la grandeur de la défaite, soit par le prix de la victoire. Ils parleront de ce Roïaume

La Ba-
taille de
Malpla-
quet.

Lettre
Pastorale
Fléchier.

l'un des plus fertiles de l'Europe, & ils rapelleront cette disette, en ceci plus cruelle que la famine, qu'elle fait souvent périr d'une mort plus lente. Ils feront entendre le laboureur hurlant sur les grands chemins. Ils représenteront *une férocité soudaine s'emparant de tous les esprits, les hommes se saisissant des convois publics, s'arrachants le pain les uns des autres, ne reconnoissants plus de retenüe, plus de bonne foi, plus de Religion.*

Tant de victimes immolées à la vengeance divine. M. F. tant de fleaux ravageants la terre, tant de coups ébranlants l'Europe, sur tout tant de part que nous avons aux crimes qui avoient allumé le courroux du Ciel, sembloient bien devoir faire crouler les fondements de cet Etat, & enlever d'une mort violente la plus grande partie de ces auditeurs. Cependant il subsiste encore cet Etat, graces à tes miséricordes infinies mon Dieu, il subsiste encore cet Etat; & quoi qu'affligé, quoi que pressé, quoi que lassé d'une guerre longue, cruelle, il subsiste avec autant de grandeur & autant de gloire qu'aucun Etat de l'Univers. Et ils subsistent encore ces auditeurs, graces à tes miséricordes mon Dieu, ils sont encore sous nos yeux, & par une espèce de miracle, ils ont été préservez jus-

jusqu'au commencement de cette année. Que dis-je qu'ils ont été préservez ? Ils ont été couronnez. Et comment commence-t-elle cette année que nous ne devions jamais voir, cette année marquée de tant de fleaux, de la peste, de la guerre, de la famine ; comment commence-t-elle pour nous ? Elle commence par l'ouverture des Cieux. Elle commence par notre participation à ce qu'il y a de plus auguste dans la Religion. Elle commence par la descente du Saint Esprit dans nos cœurs. Elle commence par le renouvellement de notre alliance avec Dieu, & s'il m'est permis d'ainsi dire, elle commence, par l'aveu que Dieu nous fait, que l'amour qu'il nous porte ne lui permet pas de nous détruire, quelque dignes que nous soions d'être détruits : *Comment te mettrois-je Ephraïm ? Comment te livrerois-je Israël ? Comment te ferai-je tel qu'Adma & que Tséboïm ? Mon cœur est agité au dedans de moi. Mes com-*

Osée 11:

8.

passions sont ensemble échauffées. Non je n'exécute point l'ardeur de ma colère. Je ne retournerai point à détruire Ephraïm. Ah ! pourquoi faut-il qu'une joie si pure soit mêlée de la juste crainte que vous abuserez de ses graces ? Pourquoi faut-il qu'à travers de tant de bien-faits nous soions contraints de voir un avenir de

Deut. 11.
12.

vengeance? République chérie du Ciel, & sur laquelle Dieu a continuellement les yeux depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, pourquoi faut-il que nous te fassions aujourd'hui de si tristes augures en te faisant de si tendres vœux? Et vous fidelles qui nous écoutez, pourquoi faut-il qu'en vous souhaitant une année heureuse, nous soions contraints de vous en annoncer une funeste?

Car enfin, quel garant avons-nous que cette année sera plus Sainte que tant d'autres? Quel garant avons-nous que cette communion sera plus efficace que tant d'autres? Quel garant avons-nous que ces résolutions auront plus d'influence sur notre vie que tant d'autres? Quel garant avons-nous que cette dévotion ne sera pas comme tant d'autres *une nuée du matin, une rosée de l'aube du jour qui s'en va*? Et par conséquent, quel garant avons-nous que ce n'est point ici la dernière année de cette République? Quel garant, que ce n'est pas la dernière communion & la dernière invitation de la grace, pour plusieurs de ceux qui nous écoutent?

Osée.
6. 5.

Ah M. F. mes chers frères, voici Dieu qui vous *charpente* encore par ces *Prophètes*, pour me servir de l'expression qui suit immédiatement mon texte. Le voici qu'il

qu'il vous tuë encore par les paroles de leur bouche. Le voici, qui en la présence de ses anges qui assistent dans ces assemblées, le voici qu'il vous dit encore, *Que te ferai-je Ephraïm ? Que te ferai-je Juda ? Puis que votre piété est comme la rosée du matin qui s'en va.*

Deux grands motifs parmi tant d'autres, deux grands motifs, vous présentent aujourd'hui à la conversion, le Sacrement de l'Eucharistie, auquel vous avez participé ce matin ; l'incertitude de votre vie que vous retrace le renouvellement de cette année.

Le Sacrement de l'Eucharistie, cette paix de la conscience, ces consolations intérieures, ces douceurs ineffables, ces joies inénarrables & glorieuses que vous avez senties ce matin, si vous les avez senties véritablement, & si ce ne font pas là, par rapport à vous, des idées destituées de sens & de vérité: Quoi! quatre jours, quatre jours effaceroient-ils ces impressions? Quoi! une société mondaine, une tentation des sens, une raillerie profane, vous feroient-elles fausser tous vos sermens & violer toutes vos résolutions? Ne tombez point dans la puérité dont nous vous parlions dans le corps de ce discours; ne croiez pas que ces grandes vérités qui vous remplissent aujourd'hui, cesseront d'être, parce

1. Pier.
1. 8.

parce que vous cesserez d'y penser. Jésus est mort pour vous : Jésus s'est donné à vous : Jésus vous demande votre cœur : Jésus vous promet une éternité de félicité, cela est vrai aujourd'hui ; cela ferai vrai demain , dans huit jours , au milieu de vos tentations & de vos plaisirs. Et que pourroit donc vous offrir le monde qui vous tint lieu de ce Paradis qui est descendu dans votre conscience , de ce Jésus qui s'est donné à vous ce matin d'une manière si tendre ?

A ce premier motif, ajoutez celui de la vanité de la vie , vanité que vous retrace le renouvellement de l'année. Je fai combien ce motif est foible sur le plus grand nombre de nous. L'idée du passé nous rassure pour l'avenir , & parce qu'on n'est jamais mort , il semble qu'on ne doit jamais mourir.

Mais M. F. vous nous forcez aujourd'hui de retracer à vos yeux les plus lugubres images, dont ils puissent être frapez. Vous nous forcez de r'ouvrir toutes les plaies , qui commençoient à se fermer , & d'anticiper sur toutes les larmes , que vous ferez appeller à répandre dans le cours de cette année. On ne peut pas nous persuader , il faut nous convaincre ; on ne peut pas nous détacher de la terre, il faut nous en arracher.

Vous

Vous trompoit-on l'année dernière, quand on vous dénonçoit, que plusieurs de ceux qui en voyoient le premier jour, & qui étoient venus dans ce Temple, ne fourniroient point l'année entière ? L'événement n'a-t-il point vérifié cette triste prédiction ? Répondez-moi, veuves défolées, qui avez vû expirer entre vos bras ces époux, objets d'un amour si pur & si tendre ; Répondez-moi tristes enfans, qui avez accompagné vos Pères à la sépulture. Combien de Jacobs affligés pleurent encore leur mère ? Combien de Davids qui disent dans l'amertume de leur cœur, *Abfalom mon fils, Abfalom mon fils, que ne suis-je mort à ta place ?* Combien de Josephs, qui ont à peine achevé ces tristes jours, qu'on destine au deuil de celui de qui on a reçu la naissance ? Combien de Bénonis qui sont venus à la vie, en donnant le coup de mort à celle qui les porta dans ses flancs ? Combien de Marthes & de Mariés qui arrosent de leurs larmes le tombeau de leur frère enseveli depuis quatre jours, & déjà püant ? Combien de voix plaintives retentissent en Rama ? Combien de Rachels éplorées qui ne veulent point de consolation, parce que leurs enfans ne sont plus ?

II. Sam. 18. 33.

Matt. 3: 18.

Après avoir envisagé l'année qui vient de

de s'écouler , jetez les yeux sur celle que nous commençons aujourd'hui. Quels cris n'entendrait-on point dans cet auditoire, si au-lieu de ces discours vagues que nous vous adressons , Dieu nous donnoit dans ce moment de pénétrer dans l'avenir , de lire dans ses décrets , d'y voir la destinée des personnes qui nous écoutent , & de vous dire à chacun ce qui vous intéresseroit dans cette révélation nouvelle ? Là , vous verriez cet homme superbe qui s'enfle par le vent de sa vanité , confondu dans la même poussière , avec le plus vil d'entre les hommes. Ici cette femme voluptueuse qui ne refuse rien à ses sens , vous la verriez couchée dans un lit d'infirmité , placée entre les douleurs d'une maladie mortelle , & la juste crainte de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur. Ailleurs cet homme de guerre qui est couronné de lauriers , & qui en cherche une moisson nouvelle dans la Campagne prochaine , couvert d'une tragique poussière , baigné dans son propre sang , & trouvant sa sépulture dans ce même lieu , où son imagination lui offroit un champ de Victoire. Par tous les endroits de cet auditoire , à droite , à gauche , devant , derrière , à vos côtes , à votre place , je vous montrerois
des

des cadavres , & dans cette supposition celui qui nous écoute peut-être avec le plus d'indolence , & qui se moque en secret de ceux que notre voix épouvante , serviroit lui même de preuve aux vérités que nous prêchons, & occuperoit la première place dans cette liste fatale.

M. F. la Providence ne nous honore pas de ces révélations. Nous n'avons pas l'esprit Prophétique ; mais vous avez des yeux , vous avez une mémoire , vous avez une raison , & vous ne pouvez pas douter que la mort ne s'immole plusieurs de vous , dans le cours de cette année. Sur qui tombera l'orage ? Qui justifiera le premier notre prédiction ? Vous n'en savez rien ; & voilà ce qui vous fait braver la mort ; voilà sur quoi sont fondez ces systêmes de votre vanité qui vous attachent à la terre.

M. F. Etablissez votre tranquillité & votre bonheur sur des fondemens plus fermes & plus solides. Que si vous êtes frappez en effet des motifs que cette journée vous présente ; si résolu à présent de travailler à votre Salut , vous craignez seulement que vos résolutions ne s'évanouissent , nous vous donnons encore une leçon , nous vous demandons une chose aisée dans la pratique ; C'est que pendant chaque jour de l'année que
vous

vous commencez, vous vous recueillez, un quart-d'heure, & vous pensiez à la mort. Là, enveloppez-vous par la pensée dans vos langes mortuaires; descendez dans votre cercueil; allumez vos flambeaux funébres. Là, représentez-vous une famille éplorée, un médecin pâlisant, une pompe mortuaire. Là, considérez vos amis, vos enfans, vos titres, vos thrésors enlevez pour jamais. Là, frapez votre imagination de ces idées salutaires, de livres ouverts, de thrones dressez, d'actions pesées dans des balances de justice. Là perdez-vous dans la sombre œconomie de l'avenir.

Après avoir écouté nos exhortations, recevez nos vœux. D'abord je me tourne vers les murs de ce Palais, où se forment ces loix d'équité & de justice qui font la gloire & la félicité de ces Provinces; où s'agitent ces grandes questions, qui ont tant d'influence sur la Religion & sur l'Etat, & qui donnent le branle à toute l'Europe; Nourrisiers de l'Eglise, nos Maitres & nos Souverains: Dieu veuille affermir ce pouvoir que vous soutenez avec tant de gloire! Dieu veuille maintenir entre vos mains, les rênes de cette République que vous conduisez avec tant de sagesse & avec tant de douceur! Dieu veuille vous faire
parti-

participer les premiers à cette prospérité, & à cet éclat que vous répandez sur ce peuple ! Dieu veuille qu'on voie sous votre ministère la Religion s'affermir, la justice & la paix sourdre de la terre, le nom Belgique redouté, cette nation triomfante, & après vous avoir élevé au faite des grandeurs terrestres, Dieu veuille vous élever à la véritable gloire !

Je me tourne aussi vers vous illustres personnages, qui représentez dans ces Provinces les premières têtes du monde Chrétien ; & qui faites voir, en quelque manière, au milieu de cette assemblée, des Princes, des Electeurs, des Républiques, des Rois ; Dieu veuille ouvrir tous ses trésors en faveur de ces hommes sacrez, qui sont des Dieux sur la terre & dont vous portez l'auguste caractère ; & pour leur faire soutenir dignement le poids du pouvoir suprême : Dieu veuille leur conserver des Ministres tels que vous êtes, qui sachent faire aimer & craindre tout ensemble l'autorité souveraine ! Dieu veuille maintenir une ligue formée pour la sûreté de toutes les nations, & de tous les peuples ! Et afin de former des vœux plus dignes encore de la Majesté de ce lieu & de la Sainteté de ce Ministère ; Dieu veuille vous unir non seulement par un même intérêt tem-

K

porel,

porel , mais par les liens d'une même foi ; nous donner d'avoir un même Dieu pour Père , un même Jésus pour Rédempteur , un même esprit pour guide , une même gloire pour espérance ! A la vue de ces Maîtres de l'Univers à qui je viens d'adresser ma voix, je rentre dans mon neant , & j'eusse renfermé ces souhaits dans mon ame ; Mais les vœux que je leur adresse , sont les vœux de cette assemblée , ce sont les vœux de cet Etat , ce sont les vœux de toute l'Eglise.

Nous vous bénissons aussi sacrez Lévités de Seigneur , Ambassadeurs du Roi des Rois , Ministres de la nouvelle alliance, qui portez écrit sur vos fronts *la sainteté à l'Eternel* & sur vos poitrines *les noms des enfans d'Israel*. Et vous Conducteurs de ce troupeau qui êtes comme associés avec nous dans l'œuvre du Ministère ; Dieu veuille vous animer du zèle de sa maison ! Dieu veuille que vous suiviez toujours pour modèle le *grand Pasteur & Evêque de vos ames* ! Dieu veuille *qu'après avoir prêché aux autres , vous soiez trouvez recevables & qu'ayant amené plusieurs enfans à la justice, vous re-luisiez dans le Ciel , comme des étoiles à perpétuité.*

Exod.
30. 28.
29. 36.

1. Pier.
2. 25.

Dan. v.
12. 3.

Recevez les ces vœux Pères & Mères
de

de famille , heureux de vous voir renaître en d'autres vous mêmes , plus heureux encore de mettre dans l'assemblée des premiers nez ceux que vous mîtes dans cette vallée de misères ! Dieu veuille que vous fassiez de vos maisons des sanctuaires à sa gloire , & de vos enfants des offrandes à celui qui est le *Père des esprits* & le *Dieu de toute chair* !

Hebr.
12. 9.
Nombr.
16. 22.

Recevez les ces vœux gens de guerre , vous qui après tant de combats, semblez appeler à de nouveaux combats encore ; vous qui après être échapez à tant de périls, voiez une nouvelle carrière de périls qui vous est ouverte encore ; puissiez-vous avoir le Dieu des batailles combattant sans cesse pour vous ! Puissiez-vous voir la Victoire constamment attachée à vos pas ! Puissiez-vous en terrassant l'ennemi faire l'épreuve de cette maxime du sage , *que celui qui est le maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes* !

Proverb.
16. 32.

Recevez les ces vœux jeunes gens ; Puissiez-vous être à jamais préservez de la contagion de ce monde dans lequel vous venez d'entrer ! Puissiez-vous voïer à votre salut le tems précieux dont vous jouissez ! Puissiez-vous vous souvenir de votre *Créateur aux jours de votre jeunesse* !

Ecc'ési.
12. 3.

Recevez les ces vœux vieillards qui avez déjà un pied dans le tombeau ; di-

Matr. 5. s. fons plutôt qui avez déjà *votre cœur*
 21. au ciel là où est *votre trésor* ; Puissiez-
 2. Cor. vous voir *l'homme intérieur fortifié* à me-
 4. 16. sure que *l'extérieur tombe !* Puissiez-vous
 voir réparées par les forces de votre ame
 les foiblesses de votre corps ; & les por-
 tes des tabernacles éternels s'ouvrir , lors
 que la maison de poussière croulera sous
 ses fondements !

Recevez les ces vœux contrées déso-
 lées, qui êtes depuis tant d'années le
 théâtre sanglant de la plus sanglante guer-
 re qui fut jamais : Puisse l'épée de l'E-
 Jér. 47. ternel *enivrée de tant de sang rentrer enfin*
 6. *dans son fourreau !* Puisse l'Ange exter-
 minateur qui ravage vos Campagnes , ar-
 rêter enfin ces exécutions sanguinaires !
 Esai. 2. 4. Puissent les épées être changées en hoyaux &
 les halebardes en serpes , & la rosée du Ciel
 succéder à cette pluie de sang qui vous
 couvre depuis tant d'années !

Nos vœux sont-ils épuisez ? Hélas !
 dans ce jour de joie oublierions-nous nos
 douleurs ? Heureux habitans de ces Pro-
 vinces , importunez tant de fois du re-
 cit de nos misères , nous nous réjouïssons
 de votre prospérité, mais refuseriez-vous
 votre compassion à nos maux ? Et vous
 Amos. 4. *tisons recoux du feu , tristes & vénérables*
 11. débris de nos malheureuses Eglises , mes
 chers frères , que les malheurs des temps
 jetté-

jettèrent sur ces bords , oublierions-nous les malheureux restes de nous mêmes ? Gémissements des captifs , Sacrificateurs sanglotants , vierges dolentes , fêtes solemnelles interrompuës , chemins de Sion couverts de deuil , Apostats , Martyrs , sanglants objets , tristes complaints , émouvez tout cet auditoire.

Jérusalem si je t'oublie , que ma dexte s'oublie elle-même , que ma langue s'attache à mon palais , si je ne me souviens de toi , si je ne te mets pour le premier sujet de ma réjouissance. Jérusalem , que la paix soit dans ton avant-mur , & la prospérité dans tes Palais ! Pour l'amour de mes frères & de mes amis , je prierai pour la paix de Jérusalem.

Pse. 122.
6. &c.

Pseau.
137. 5.
6.

Dieu veuille être touché, sinon de l'ardeur de nos vœux, du moins de l'excès de nos misères ; sinon des malheurs de notre fortune , du moins de la désolation de ses sanctuaires ; sinon de ces corps que nous trainons par tout l'univers, du moins de ces ames qu'on nous enlève !

Et toi Prince redoutable que j'honorai jadis comme mon Roi , & que je respecte encor comme le fleau du Seigneur , tu auras aussi part à mes vœux. Ces Provinces que tu menaces , mais que le bras de l'Eternel soutient ; ces climats que tu peuples de fugitifs , mais de fugitifs que la charité anime ; ces murs

qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue ! Dieu veuille oublier ces fleuves de sang dont tu as couvert la terre, & que ton regne à yû répandre ! Dieu veuille effacer de son livre ces maux que tu nous as faits, & en recompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir ! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Eglise le ministre de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses graces, & le ministre de ses miséricordes !

Je reviens à vous M. F. Je vous comprends dans tous mes vœux. Dieu veuille faire descendre son esprit sur cette assemblée ! Dieu veuille que cette année soit pour nous tous une année de bienveillance, une préparation à l'éternité.

Esaie 45.
&c.

O Cieux envoyez la rosée d'en haut, que les nuées fussent distiler la justice, que la terre s'ouvre, & qu'on produise le salut.

Mais il ne suffit pas de vous souhaiter ces biens, il faut vous les procurer, il faut les puiser à la source. Il ne suffit pas qu'un homme mortel ait fait des vœux en votre faveur, il faut en de-

1. Tim.
6. 15.

mander la ratification au *Dieu bien heureux ;*

reux ; Il faut aller jusqu'au throne de Dieu même , luster avec le Dieu fort, le forcer par nos prières , & par nos larmes, & ne le point laisser aller jusques à ce qu'il nous ait bénis. Magistrats, Peuple, Soldats, Citoiens, Pasteurs, Troupeau, venez, fléchissons le genouil devant le Monarque du monde : & vous volées d'oiseaux , soucis rongeurs , soins de la terre éloignez - vous & ne troublez point notre sacrifice.

Exod.
32. 26.





S E R M O N

SUR LA DIVINITÉ

DE JESUS-CHRIST.

Puis je regardai, & j'entendis la voix de plusieurs Anges autour du throne & des Anciens, & leur nombre étoit dix mille fois dix mille, & mille fois mille: Et ils disoient à haute voix; L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir puissance, & richesses, & sagesse, & force, & honneur, & gloire, & louange. J'entendis aussi toutes les créatures qui sont au Ciel, & en la terre, & sous la terre, & dans la mer, & toutes les choses qui y sont, disant; A celui qui est assis sur le throne, & à l'Agneau soit louange, & honneur, & gloire, & force, aux siècles des siècles. Et les quatre animaux disoient amen: & les vingt-quatre Anciens se prosternèrent, & adorèrent celui qui est vivant aux siècles des siècles.

Apoc. Ch. 5. Vers. 11. 12. 13. 14.

¹
QUATRIÈME SERMON.



Uoi que la superstition & l'Athéisme n'ayent pas été celles des armes que le Démon a employées avec le moins de succès ; ce ne sont pourtant ni les plus formidables , ni les plus difficiles à repousser. C'est l'excès de la stupidité qui a causé la superstition , c'est l'excès de la corruption qui a donné la naissance à l'Athéisme. Un peu de lumière , un peu de droiture , suffit par se préserver de l'un & de l'autre. La superstition est si opposée à la raison , que l'on est épouvanté de voir la terre , l'eau , le feu , l'air , les minéraux , les passions , les maladies , la mort , les hommes , les bêtes , les Démons mêmes , placez par les idolatres , sur le thrône du Souverain , & élevez aux honneurs suprêmes. Bien loin que l'on se sente du panchant à imiter une conduite si monstrueuse , on auroit peine à la croire , si elle n'étoit attestée par le concours unanime des voïageurs , & des historiens ; si l'on ne voïoit encore au-jourd'hui dans les monuments de l'Antiquité , ces autels , ces divinitez ,

ces adorateurs, & si la fureur du monde Chrétien dans un siècle de connoissance & de lumière, n'étoit un trop fidèle garant de celle dont a pû être animé le monde païen dans des siècles de ténèbres & d'ignorance. Le Systéme de l'Athéisme est si peu lié, les conséquences en sont si funestes & si odieuses, qu'il n'y a que ceux qui veulent se perdre, qui se perdent par cette voye. La question sur l'existence du Créateur est décidée par tout ce qu'il y a de créatures. Hors de nous, au dedans de nous, dans notre esprit, dans notre corps, par tout nous trouvons des preuves d'un premier moteur. Il nous presse, il nous entoure;

Psc. 139.
1. 3. 7.

Eternel tu m'enceins, soit que je marche, soit que je m'arrête tu me tiens serré par devant, par derrière. Où irai-je loin de ton Esprit; où irai-je loin de ta face?

Mais il y a une autre classe d'argument contre nos mystères, qui se présente d'abord à l'esprit sous une idée bien différente. Il y a un systéme d'erreur, qui bien loin de paroître avoir la grossièreté pour principe, comme la superstition, ou la corruption comme l'Athéisme, semble sortir du sein de la vérité & de la vertu; & si l'on peut ainsi dire, avoir été exprimé de la propre substance de la raison & de la Religion même.

me. Je parle de ce système, qui tend à dégrader le Sauveur du monde de sa divinité, & à le ranger parmi les simples créatures. Il y a en apparence tant de distance entre un enfant qui naît dans une crèche, & le Père de l'éternité; entre ce Jésus qui converse parmi les hommes, & ce Dieu qui porte toutes choses par sa parole toute puissante; entre ce crucifié qui expire sur une Croix, & celui qui du throne du Souverain où il réside, reçoit les honneurs supérieurs, qu'il n'est pas étonnant si la raison humaine trouve ces objets opposés, & impossibles à concilier. Ce système paroît aussi fondé sur la vertu, sur la vertu même la plus noble & la plus transcendante, sur le zèle, sur la ferveur. Il s'agit en apparence de soutenir les droits dont Dieu est le plus jaloux, sa divinité, son unité, son essence. Il s'agit de prévenir l'idolâtrie. Aussi ceux qui défendent ce système se donnent pour ce qu'il y eut jamais de plus illustre dans l'Eglise. Ce sont des Phinées & des Eléazars, qui ne se font ceins de leur épée que pour maintenir la gloire de l'Eternel. Ce sont des Pauls dont l'esprit s'aigrit, en voyant renouveler l'idolâtrie d'Athènes. Ce sont des Elies émus à jalousie pour l'Eternel des armées.

Mais si les partisans de l'erreur sont si zéléz

Esai. IX.

5.
Hébr. I.
3.

Actes
Ch. 17.
16.

1. Rois
Ch: 19.
10.

zéléz & si fervents , les Ministres de la vérité feront-ils dans la froideur & dans l'indolence ? Si l'on attaque la divinité du Fils de Dieu avec des armes si puissantes & si vénérables , n'y opposerons-nous pas des boucliers plus puissans , & plus vénérables encore. Nous nous aigrissons à notre tour ; Nous sommes à notre tour *émus à jalousie pour l'Eternel des armées*, & nous consacrons au-jourd'hui notre ministère à la gloire de cet Homme-Dieu , dont nous sommes les ministres. Pour vous prouver le dogme de sa Divinité , nous ne vous renverrons pas aux Philosophes du siècle ; leurs lumières étoient trop courtes pour atteindre à la sublimité de ce mystère. Nous ne vous ferons pas écouter vos Docteurs ; la vérité passant par leur bouche perd quelquefois de sa force. Ce sont les Anciens , ce sont les Anges , ce sont les quatre Animaux , ce sont ces milliers & ces *dix mille milliers* , qui assistent continuellement devant le throne de Dieu : Ce sont eux qui rendent à J. C. les honneurs supérieurs. Nous ne vous prêcherons point d'autre Théologie que leur Théologie : Nous ne prescrirons point d'autre culte , que leur culte. Non non , intelligences célestes , *Anges puissants en vertu qui faites les commandemens de Dieu ; Ministres de son bon plai-*

Dan. 7.
10.

Pse. 103.
10. 21.

plaisir, nous ne venons pas aujourd'hui dresser autel contre autel entre le Ciel & la terre. L'extrême distance que vos perfections mettent entre vous & nous, qui rend la pureté de votre culte si supérieur au notre, n'en change pas la nature. Nous venons mêler nos parfums à celui que vous ne cessez de faire fumer à ce Jésus, qui est l'objet de vos adorations, & de vos hommages. Voi Seigneur Jésus, voi aujourd'hui, les créatures qui sont sur la terre prosternées devant ton throne, comme celles qui sont dans le Ciel. Ecoute un concert unanime. Reconnois une même voix. *L'Agneau qui est mis à mort, est digne de recevoir, puissance, richesses, sagesse, force, honneur, & gloire, & loüange. A celui qui est sur le throne & à l'agneau, soit loüange, honneur & gloire aux siècles des siècles. Et que chacun se prosterne & qu'il adore celui qui est vivant aux siècles des siècles Amen.*

C'est donc par raport au dogme de la divinité du Sauveur du monde, & par raport à ce dogme uniquement, que nous allons considerer les paroles de notre texte. Elles pourroient donner lieu à des discussions d'un autre genre. On pourroit demander d'abord, ce que marquent les vingt quatre Anciens dont il est ici parlé. Peut-être désignent-ils les Ministres

1. Chron. 23. nistres de l'ancienne œconomie; par allusion aux vingt-quatre Classes de Sacrificateurs que David avoit partagées. On pourroit demander encore ce que marquent ces quatre animaux? Peut-être sont-ce des emblèmes des quatre Evangélistes. On pourroit proposer des questions sur l'occasion de ce Cantique, sur le nombre, sur le ministère, sur les perfections de ces Intelligences dont il est ici parlé; mais toutes nos réflexions sur ces articles seroient peu certaines, ou peu importantes. Comme j'ai dit, nous nous bornons à un seul sujet, & nous allons fonder sur trois propositions, le dogme de la divinité de notre Sauveur. I. J. C. est souverainement adorable, il est souverainement adoré par les Etres les plus dignes de notre émulation. II. Il implique contradiction que Dieu communique les honneurs de l'adoration à une simple créature. III. Nos idées sur cet article sont parfaitement conformes à celles des siècles dont l'orthodoxie est la mieux établie, & la moins suspecte.

Première
rePartie.

J. C. est souverainement adorable, il est souverainement adoré par les Etres les plus dignes de notre émulation; c'est la première de nos propositions.

Nous

Nous ajoutons le terme de souverainement à celui d'adorer, pour lever une équivoque, dont cette proposition est susceptible. L'Écriture ne distingue pas, comme l'ont fait quelques Théologiens avec si peu de fondement, plusieurs sortes d'adorations religieuses. On n'y trouve point ces distinctions d'adoration de *latrîe*, d'adoration de *dulie*; mais elle distingue une adoration *religieuse* & une adoration *civile*. Ainsi il est dit dans le Chapitre xix. de la Génèse, Vers. 1. que Lot ayant vû deux hommes courut au devant d'eux & *se prosterna*; Et il y a dans l'Hébreu qu'il les *adora*. Nous avons des exemples sans nombre du même genre. Pour ôter cette équivoque; pour marquer que nous entendons l'adoration suprême, nous avons dit que J. C. étoit souverainement adorable, & souverainement adoré. Mais en quoi consiste cette adoration suprême? L'intelligence de cet article, & en général de tout ce discours dépend de cette notion. Il faut la donner aussi distincte qu'il nous est possible. L'adoration suppose trois dispositions en celui qui la rend; Elle suppose aussi trois choses en celui à qui elle est renduë.

I. L'adoration suppose l'éminence de perfections en celui à qui elle est renduë

duë. Elle suppose aussi par cela même en celui qui la rend un hommage de l'esprit relatif à cette éminence. L'adoration est une disposition de notre esprit, par laquelle nous reconnoissons que Dieu excelle par dessus toutes les créatures, pour grandes, pour nobles, pour sublimes qu'elles puissent être. Nous reconnoissons qu'il n'a point de supérieur, qu'il n'a point d'égal. Nous reconnoissons qu'il est souverainement sage, souverainement puissant, souverainement heureux. En un mot nous reconnoissons que tout ce qui peut être conçu de perfections, il le possède sans bornes, au degré le plus élevé, & par exclusion à tout autre être. Dans ce sens il est dit que notre Dieu est le *seul*

Deut. 6. *Eternel, qu'il est seul sage, qu'il possède seul l'immortalité.*

4. Tim.

6. 16.

Jud. 25.

II. L'adoration suppose en celui à qui elle est renduë, qu'il est souverainement aimable, souverainement communicatif, souverainement bon. La bonté est une perfection. Elle étoit déjà comprise dans la notion que nous avons donnée de l'être adorable : mais nous en faisons une classe particulière dans cet article, parce que dans le précédent nous avons considéré la Divinité sans aucun rapport à notre bonheur,

au lieu que nous la considérons ici par la liaison qu'elle a avec la félicité de l'homme. Or c'est la bonté de Dieu qui met cette relation entre Dieu & nous : c'est elle qui réduit, en quelque façon, à notre portée, & qui met en mouvement toutes ces autres perfections, dont l'immenfité nous absorbe, & dont l'éclat nous ébloüit. L'adoration suppose en celui qui la rend, une adhérence du cœur, par laquelle nous nous attachons à lui comme à notre Souverain bien. C'est une effusion de l'ame, qui nous le fait regarder comme la source de tous les avantages dont nous jouissons, & de tous ceux dont nous pouvons jouir encore. Elle nous fait sentir, que nous lui devons *la vie, le mouvement & l'être.*

Act. 1.
25.

Elle nous fait dire avec un Prophète; *Quel autre ai-je au Ciel que toi ? Je ne prens plaisir qu'en toi dans la terre des vivans. Approcher de Dieu c'est mon bien.*

Psc. 73.
v. 27.

Psc. 2. v.
11.

O que bien-heureux sont tous ceux qui se retirent vers lui !

Enfin l'adoration suprême, suppose en celui à qui elle est renduë, un empire Souverain sur tout ce qui existe. Elle suppose chez celui qui la rend ce dévouëment parfait, cette soumission sans bornes, par laquelle nous reconnoissons que nous lui sommes responsables de

L

tous

tous les instans de notre durée ; qu'il n'y a ni action si indifférente , ni circonstance si peu considérable , ni soufle , pour ainsi dire , si subtil , qui ne lui doive être consacré. C'est cet hommage universel , par lequel nous avoions qu'il est seul notre maître , qu'il est seul en droit de nous prescrire des loix , qu'il peut seul régler le genre de vie que nous devons suivre ; & que tous les honneurs que nous rendons aux créatures , soit à ceux qui nous ont donné le jour , soit à ceux qui nous gouvernent dans la société , est subordonné à l'honneur que nous lui devons à lui-même.

Telle est l'idée que nous devons nous former de l'adoration suprême. Idée qui est non seulement très propre à nous diriger dans les dogmes de la Religion , ainsi que nous l'allons voir tout-à-l'heure ; mais idée même qui nous instruit plus particulièrement sur la pratique. Idée infiniment capable de nous faire connoître si nous sommes dans l'esprit de la Religion , ou si nous n'en atteignons que la superficie & que l'écorce , si nous sommes idolâtres ou si nous sommes religieux. Car ces trois dispositions sont par elles-mêmes si étroitement jointes ensemble , qu'il n'est pas possible de les séparer. C'est pour cela que l'obéissance

aux ordres de Dieu est vivement prêchée dans la Religion, comme une partie essentielle des hommages que nous lui devons. C'est pour cela qu'il est dit que *l'avarice est une idolatrie : Que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, & se rendre attentif, que la graisse des moutons : Que le péché de rebellion est une divination, & la transgression un Théraphin ou un idole.*

Col. 3.
5.
1. Sam.
15. 21.

Toutes ces choses étant ainsi établies nous disons que J. C. est souverainement adorable : Nous disons aussi, qu'il est souverainement adoré par les Intelligences les plus dignes de nous servir de modèle. Il est souverainement adorable ; C'est une question de droit. Il est souverainement adoré ; C'est une question de fait.

I. La question de droit est décidée, par l'idée que l'Écriture nous donne de J. C. Elle lui attribue ces trois choses que nous devons supposer en celui à qui l'adoration est rendue ; Elle veut que nous lui rendions ces trois hommages, que l'adoration suppose à celui qui la rend.

L'Écriture lui attribue premièrement, cette éminence de perfections qui doit entraîner après elle l'hommage de notre esprit. Quelle perfection pourriez-vous

concevoir , qui ne soit attribuée à J. C. par les Autheurs sacrez ? Est-ce l'éternité ? L'écriture vous dira , qu'il *existoit au commencement , qu'il étoit avant Abraham , qu'il est , qu'il étoit , qu'il doit être.* Est-ce l'immensité ? L'écriture vous dira , que *là où il y a deux ou trois assemblez en son nom , il se trouve au milieu d'eux ; que lors qu'il monte dans le Ciel il est avec les Apôtres sur la terre. Est-ce la toute-puissance ? l'Écriture vous dira , qu'il est le tout-puissant. Est-ce la toute-science ? L'Écriture vous dira , qu'il fait toutes choses , qu'il n'a pas besoin qu'on lui enseigne ce qui est dans le cœur de l'homme , qu'il sonde les cœurs & les reins. Est-ce d'être invariable ? L'écriture vous dira , qu'il est le même hier , au-jour d'hui , & éternellement ; que lors même que les Cieux périront , il sera permanent ; que lors qu'ils s'envieilliront , lors qu'ils seront changez , lors qu'ils seront renouvelez , comme un vêtement , il sera toujours le même & que ses ans ne vieilliront point. De-là vient qu'elle lui attribue , une parfaite égalité avec son Père , car il n'a point réputé rapine d'être égal à Dieu. De là vient qu'elle dit que toute plénitude de divinité étoit en lui. De-là vient, qu'elle l'appelle Dieu par excellence : On appellera son nom le Conseiller, l'admi-*

Jean 1.1.

Jean. 8.

58.

Apoc.1.8

Mart.18.

20.

Ibid. 28.

20.

Apoc. 1.

8.

Jean.21.

17.

Jean 2.

24.

Apoc. 2.

23.

Hébr.13

8.

Psea.

102. 27.

Philip.

2. 6.

Col 2.9.

Esai.9.5.

*l'admirable, le Dieu fort, Le Prince de paix
le Père d'éternité. O Dieu ! ton Dieu t'a
oint d'huile de lieſſe par deſſus tous tes con-
ſorts. Au commencement étoit la parole, &
cette parole étoit avec Dieu, & cette parole
étoit Dieu. Nous ſommes dans le véritable,
à ſçavoir en J. C. Il eſt le vrai Dieu & la
vie éternelle. De là vient, qu'elle l'apel-
le le grand Dieu, ſur toutes choſes béni éter-
nellement.*

Pſe. 45.
8.

Hébr. 1.

9.
Jean, 1.

2. 3. &c.

1. Jean.

5. 20.

Tit. 2.

15.
Rom. 9.

L'Ecriture attribuë auffi à J. C. cette ſouveraine communication, cette bonté ſuprême, cette intime rélation avec notre félicité, qui eſt le ſecond titre d'adoration, & qui fonde le ſecond hommage de celui qui rend l'adoration, l'hommage du cœur. De là vient que l'Ecriture ſainte nous le fait enviſager encore comme la ſource de tout ce que nous poſſédons. Si les Cieux roûlent ſur nos têtes pour nous ſervir de pavillon ; ſi la terre eſt ferme ſous nos pieds pour nous ſervir de ſoûtien, c'eſt lui qui en eſt l'auteur. Car toi Seigneur tu as jadis fondé la terre, & les Cieux ſont l'ouvrage de tes mains. Si des créatures ſans nombre, prochaines & éloignées, contribuent au bonheur de l'homme, c'eſt lui qui les a formées. Car ſans lui rien de ce qui a été fait n'a été fait. Et par lui ont été créées toutes les choſes qui ſont aux

Pſeau.

102. 26.

Jean 1. 3.

Col. 1.

16. 17.

Cieux & en la terre, les visibles & les invisibles, les thrones, & les dominations, les principantez, & les puissances, toutes choses ont été faites par lui & pour lui. Il est avant toutes choses, & toutes choses subsistent par lui. Si les Juifs ont reçu des délivrances miraculeuses dans l'Egypte, s'ils ont remporté des victoires immortelles sur ces nations qu'ils mirent en déroute; c'est lui qui les a procurées:

Esaï 63. Car l'Ange de sa face les a délivrez lui-même, il les a rachetez par son amour, & par sa clémence, il les a portez & les a élèveez en tout tems. Si les ténèbres se dissipent de dessus la face de l'église; c'est lui

Jean 1.9. qui a fû les faire évanouir: Car il est la véritable lumière qui illumine tout homme venant au monde. Si nous sommes reconciliez à Dieu; c'est lui qui fait cette paix;

Ephes. Car nous avons rédemption par son sang. Et le bon plaisir du Père a été de reconcilier par
1.7. Col. 1. lui toutes choses à soi, ayant fait la paix par
19.20. le sang de la croix, sçavoir tant les choses qui sont aux Cieux, que celles qui sont sur la terre. Si nous avons reçu un Consolateur, c'est lui qui nous l'a envoié; Car

Jean 16. je vous dis en vérité il vous est expédient que
7. je m'en aille. Car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous, mais si je m'en vais je vous l'enverrai. Si nos ames sont portées dans le sein de Dieu après

cette

cette vie, c'est par ses mains adorables.

Seigneur Jésus reçois mon Esprit. Si nos ^{Act. 7.}

corps sortent du tombeau, s'ils sont ra-^{59.}

pellez à la vie, après même qu'ils ont

été réduits en poussière, c'est lui seul

qui les ranime; Car je suis la résurrection ^{Jean 11.}

& la vie; celui qui croit en moi encore qu'il ^{25. 26.}

soit mort il vivra; & quiconque croit en moi

ne mourra jamais.

Enfin l'Écriture attribué à J. C. le

troisième titre d'adoration, l'Empire

sur les créatures; ce titre qui fonde ce

troisième hommage de l'adorateur, je

veux dire le dévouement de la vie.

Je regardois dans les visions de nuit, dit le

Prophète Daniel, & je vis un fils de l'hom- ^{Daniel}

me qui venoit avec les nuées des Cieux jus- ^{7. 13.}

qu'à l'ancien des jours; & il luy donna la

Seigneurie & l'honneur & le regne. Tous

les peuples, & toutes les nations & les lan-

gues le serviront: sa domination est une do-

mination éternelle, & son regne ne sera point ^{Pseau. 2.}

dissipé. L'Éternel m'a dit tu es mon Fils, ^{7. 8c.}

je t'ai aujourd'hui engendré; demande moi &

je te donnerai pour ton héritage les Nations,

& pour ta possession les bords de la terre. Tu

les briseras avec un sceptre de fer: tu les met-

tras en poussière comme le vaisseau d'un Po-

tier. O très-puissant ceins ton épée sur ta ^{Pseau.}

cuisse, revêts ta magnificence & ta majesté. ^{43. 4. 5.}

Tes flèches seront aiguës, & entreront dans

le cœur de tes ennemis. Les Peuples tomberont sous toi. Ton throne ô Dieu ! est à toujours & à perpétuité. Le sceptre de ton royaume, est un sceptre de droiture. Le Seigneur a dit à mon Seigneur sieds toy à ma dextre, jusqu'à ce que j'aye mis tes Ennemis pour le marche-pied de tes pieds. L'Eternel transmettra de Sion le sceptre de sa force; Il te dira domine au milieu de tes ennemis. La question de droit est donc suffisamment éclaircie.

Pseau.
110. 1.
&c.

La question de fait suit immédiatement de l'autre. Si J. C. est souverainement adorable, il est souverainement adoré, par les intelligences qui doivent nous servir de modèle. Cette adoration est recommandée par l'Ecriture, par cette même Ecriture, qui nous défend d'adorer d'autre que Dieu. Elle nous pré-

Hebr. 1. 6. écrit d'adorer J. C. Tous les Anges de Dieu l'adorent. Le Père ne juge personne; il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Il a reçu un nom par dessus tous noms, afin qu'au nom de Jésus tout genouil se ploye. Les vingt quatre Anciens se prosternent & adorent celui qui est vivant aux siècles des siècles. Tous les actes particuliers de l'adoration, ceux mêmes, qui sont censez des actes d'idolatrie, lors qu'ils sont rendus à d'autres qu'à Dieu, sont rendus

Jean 5.
22.
Phil. 2. 9.

lus à J. C. par l'ordre de nos Ecritures. La prière, cette prière dont il est dit, *Comment invoqueront-ils celui à qui ils n'ont point crû?* La prière est adressée à J. C. Rom. 10. 14. *Ils lapidoient St. Etienne, priant & disant Seigneur Jésus reçois mon esprit.* La confiance, cette confiance dont il est dit; *Maudit soit l'homme, qui se confie en l'homme;* cette confiance est un hommage rendu à J. C. *Celui qui espère en lui ne sera point confus.* Le Baptême, ce Baptême dont il est dit, qu'il doit être administré au nom du Père, ce Baptême est un hommage rendu à J. C. il est administré en son nom; *Allez, enseignez toutes les Nations, les baptizants au nom du Père & au nom du Fils.* Le Serment: ce serment, dont il est dit; *Tu adoreras un seul Dieu & tu le serviras, tu jureras en son nom;* ce serment est un hommage rendu à J. C. *Je dis la vérité en Christ, & je ne mens point, ma conscience me rendant témoignage par le St. Esprit.* La bénédiction, cette bénédiction dont il est dit; *L'Eternel te benie, & te garde;* cette bénédiction est un hommage rendu à J. C. *Grace vous soit & paix de la part de Dieu notre Père, & de par le Seigneur J. C.* Enfin la louange suprême, cette louange dont il est dit; *A Dieu seul sage soit honneur & force &c.* est un hommage rendu

Rom. 10.

14.

Hebr. 7.

59.

Jéré. 11.

5.

Rom.

10. 11.

Matt. 28.

19.

Deut. 6.

13.

Rom. 9.

1.

Exod. 6.

24.

Rom. 1.

7.

1 Tim.

1. 17.

du à J. C. Puis je regardai , dit maintenant notre texte , & j'entendis la voix de plusieurs Anges autour du Throné , & à l'Agneau , soit loüange , & honneur & gloire , & force aux Siècles des Siècles. Pesez cette expression dont Dieu se servoit , pour donner plus de poids au commandement de n'adorer que lui seul : *devant ma face ; Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face.* Il vouloit que cette pensée , toujours inculquée dans l'ame de l'ancien Peuple , qu'il assistoit au milieu d'eux d'une façon singulière , qu'il étoit leur Chef & leur Général , qu'il marchoit à la tête de leur Camp , qu'il conduisoit lui-même leurs Armées , les retint , & leur fit comprendre , combien des hommages divins rendus en sa présence-même à d'autres qu'à lui , lui seroient outrageux. Mais ici les quatre Animaux , les vingt quatre Anciens , les Anges , les dix mille , les mille fois mille , dans le Ciel ; sous les yeux de Dieu , à la vuë du Throné de sa gloire adorent J. C. , & ne rendent aucun honneur à celui qui est assis sur le siège de la Divinité , qu'ils ne rendent à J. C. même.

Réünissez maintenant toutes ces réflexions M. F. Voyez dans quelle contradiction tombe un esprit , qui admettant la Divinité de nos Ecritures , refuse

se de regarder J. C. comme le Dieu Souverain. Non, J. C. n'est pas le Dieu Souverain, mais il a cette éminence de perfections, qui constitue l'essence du Dieu Souverain : il est éternel comme lui, il est immense comme lui, il est tout-puissant comme lui, il *connoît toutes choses* comme lui, il *sonde les cœurs & les reins* comme lui, il possède *toute plénitude de Divinité* comme lui, & mérite comme lui, l'hommage le plus profond de nos esprits. Non, J. C. n'est pas le Dieu Souverain, mais il a cette bonté, cette communication, qui est le grand caractère du Dieu Souverain. Il a fait les Cieux & la terre comme lui ; il a formé toutes les créatures comme lui ; il a opéré les merveilles faites en faveur de l'ancienne Eglise ; il nous éclaire comme lui, il nous sanctifie comme lui. Il nous sauve, il nous ressuscite, il nous glorifie comme lui, & mérite comme lui le plus profond hommage de notre cœur. Non, J. C. n'est pas le Dieu Souverain, mais il est ordonné de l'adorer comme lui. St. Etienne prie J. C. comme lui ; les fidèles espèrent en J. C. comme en lui. Ils jurent en J. C. comme en lui. Ils bénissent en J. C. comme en lui. Qui ne sent ces contradictions ? Ainsi notre première preuve est
suffi-

suffisamment établie. J. C. est souverainement adorable ; J. C. est souverainement adoré par les intelligences les plus dignes de nous servir de modèle. Mais il implique contradiction, que les honneurs de l'adoration soient communiqués à une simple créature. C'est notre seconde proposition, & le second point de ce discours.

Seconde
Partie.

CETTE adoration suprême, dont nous avons donné l'idée, ne peut être communiquée à aucun Être, que cette éminence de perfections, l'indépendance, l'éternité, la toute-présence ne lui soit aussi communiquée : l'adoration suprême ne peut être communiquée à aucun être, que cette bonté souveraine, cette source immédiate essentielle de félicité ne lui soit communiquée : l'adoration suprême ne peut être communiquée à aucun être sans que cet empire absolu, immense, sans bornes ne lui soit aussi communiqué. Or communiquer toutes ces choses à une créature c'est lui communiquer la Divinité. S'il implique donc contradiction, que la Divinité soit communiquée à une créature, en sorte que ce qui a eu un commencement, devienne ce qui n'a point eu de commencement ; il implique aussi
con-

contradiction, que ces choses soient communiquées à une simple créature; par conséquent il implique contradiction qu'un être créé devienne souverainement adorable; par conséquent avoir prouvé que J. C. est souverainement adorable, c'est avoir prouvé qu'il est le Dieu Souverain.

Aussi quelque importante que soit notre seconde proposition, nous aurions supposé qu'elle est suffisamment prouvée, si l'Écriture ne sembloit affirmer positivement, que le titre de souverainement adorable, est un titre acquis à J. C. & qui lui vient, non de ce qu'il est dans l'éternité, mais de ce qu'il a fait dans le tems. *Le Père ne juge personne*, dit J. C. lui-même, *mais il a donné tout jugement au fils, afin qu'ils honorent le fils, comme ils honorent le Père.* Où vous voyez que J. C. ne semble honorable comme le Père, qu'en vertu du pouvoir de juger le monde, qui lui a été donné dans le tems. *Il s'est anéanti soi-même, il a pris la forme de serviteur, il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, c'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé;* où vous voyez encore que J. C. semble n'avoir reçu cette exaltation qu'en vertu de ce profond anéantissement, dans lequel il est entré; & de cette profonde obéissance qu'il

Jean. v.
22. 23.

Phil. 2.
7. &c.

qu'il a renduë à son Père. Et dans notre texte il semble encore, que ces acclamations, que ces loüanges, que ces adorations, dont les bien-heureux honorent le Sauveur du monde, ne lui sont renduës qu'en vertu de ce sacrifice, qu'il a présenté dans le tems. Car après que ces Intelligences célestes ont dit dans le verset qui précédé ; *Tu es digne de prendre le livre, & d'en ouvrir les seaux ; car tu as été mis à mort, & tu nous a rachetez à Dieu* : ils ramènent ce motif d'adoration, ils adorent J. C. sous l'idée d'un Agneau, & ils disent, *Digne est l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir puissance, richesses, sagesse, &c.*

La difficulté vient d'une équivoque dans le terme d'adoration, qui peut s'entendre, ou de ce fonds de Divinité, qui rend de toute éternité celui qui le possède digne des honneurs supérieurs : ou de cet honneur particulier que Dieu mérite par quelque exploit qu'il a operé dans le tems. La première sorte d'adoration ne peut être acquise. Elle est essentiellement à celui à qui elle est renduë. Nous l'avons prouvé. Mais le second genre d'adoration, cette partie de l'honneur suprême qui est renduë à Dieu, en vertu de quelque exploit nouveau,

veau,

veau , cet honneur lui est acquis ; & bien loin que l'acquisition de cet honneur nouveau , prouve que celui à qui il est rendu , n'est pas Dieu essentiellement , elle est au contraire un argument invincible que la Divinité lui est essentielle. Par exemple : Dieu est essentiellement adorable ; cependant toutes les fois qu'il nous accorde quelque grace nouvelle , il acquiert un nouveau titre d'adoration.

Appliquez cette remarque à J. C. Comme Dieu il est essentiellement adorable. Mais J. C. qui est Souverainement adorable comme Dieu , peut nous faire quelque faveur nouvelle. En ce sens il peut acquérir un nouveau titre d'adoration , parce qu'il nous fournit un nouveau motif de l'adorer. Et quel motif plus puissant pourroit nous être proposé que celui de cet anéantissement profond , où il est entré pour notre salut ? Or les Auteurs sacrez dans les passages que nous avons citez , parlent de ce dernier genre d'adoration. Ils ne disent pas que J. C. a acquis le fonds de Divinité , qui rend essentiellement adorable celui qui le possède. Cela impliqueroit contradiction. Ils disent seulement que par les bien-faits qu'il nous a communiquez dans le tems , il a acquis
sur

sur nous dans le tems un nouveau titre d'adoration ; & cela est démontré par rapport au passage des Philippiens , qui paroissoit le plus difficile. Car bien loin que St. Paul y établisse , que J. C. n'a eu les perfections qui rendent un être adorable , que depuis son anéantissement , il enseigne expressément le contraire , il dit expressément que J. C. avant que d'avoir été en *ressemblance d'homme* , ne réputoit point rapine d'être égal à Dieu ; qu'avant que de prendre la *forme de serviteur* , il avoit la *forme de Dieu*. Mais lors que J. C. étoit en *forme de Dieu* , lors qu'il ne réputoit point rapine d'être égal à Dieu , il étoit souverainement adorable. Par conséquent J. C. n'est pas seulement adorable , parce qu'il *a été fait à la ressemblance de l'homme* , & parce qu'il *a pris la forme de serviteur*.

C'est assez sur la seconde proposition. Donnons quelques momens à la discussion de la troisième. Agitons la célèbre question, touchant la foi des trois premiers Siècles sur la Divinité du Sauveur du monde ; & prouvons que nos idées touchant le dogme de la Divinité de J. C. sont parfaitement conformes à celles des tems , dont l'orthodoxie est la moins suspecte. C'est notre troisième partie.

UN des hommes les plus célèbres de la Communion de Rome , un de ceux qui auroit été le plus sûr guide que l'on pût choisir pour se conduire jusqu'aux premiers Siècles , si l'on avoit pû s'assurer que la droiture de son cœur, égaloit les lumières de son esprit, & les richesses de sa mémoire ; cet homme, dis-je, a été l'étonnement de tous les Sçavans , lors qu'il a raporté, des profondes recherches qu'il a faites dans l'antiquité, l'odieuse thèse que ce n'a été que depuis le Concile de Nicée, que le dogme de la Divinité de J. C. a été généralement reçu dans l'Eglise. C'est encore un problême, quel a été le motif qui a pû porter cet habile Jésuite à soutenir un paradoxe si opposé en apparence à ses connoissances. Mais laissant au Scrutateur des cœurs cette question à décider, disons seulement, que cet Auteur a été percé de mille coups par un grand nombre de nos Docteurs, & de ceux de l'Eglise Romaine. Un Traité fait à ce sujet par un illustre Prélat de l'Eglise Anglicane , est entre les mains de tous les Sçavans. L'Autheur y prouve avec la dernière évidence, que les Pères qui ont vécu avant le Concile de Nicée, ont soutenu, I. que J. C. subsistoit

Troisième
Partie.
Pétau.

Bullus.

stoit avant sa naissance. II. Qu'il étoit de la même essence que le Père. III. Qu'il avoit subsisté avec lui de toute éternité. Ramasser les divers passages des anciens que cet Auteur a employés, n'est pas l'ouvrage d'un discours. Nous allons prendre une route plus proportionnée aux limites de ces exercices, pour parvenir au même but. I. Nous indiquerons les principales précautions qu'il faut prendre, pour entendre les sentimens des Docteurs des trois premiers siècles sur cet article. II. Nous vous dirons plus particulièrement en quoi ce sentiment consiste, & comme cet article est le précis de plusieurs volumes, & s'il faut ainsi dire, la substance des travaux des plus grands hommes, il est digne de votre attention.

I. Pour répondre aux difficultez que l'on pourroit puiser dans les écrits des Pères contre la thèse que nous soutenons, il faut admettre la solution générale que nous opposons aux objections qu'on puise de l'Écriture Sainte même. On nous presse par ces passages où J. C. parle de lui comme d'un simple homme. A cela nous répondons que la difficulté ne fait rien contre nous. Selon nous J. C. est Dieu & homme. On ne peut pas plus conclurre de ce que le St.

Ef-

Esprit en parle quelquefois comme d'un simple homme, qu'il n'est pas Dieu; que l'on peut conclurre qu'il n'est pas homme, de ce qu'il en parle quelquefois comme d'un Dieu.

II. Il faut remarquer que quoi-que les Pères aient enseigné que J. C. étoit de la même essence que son Père, ils ont crû pourtant qu'il y avoit je ne sçai quelle subordination entre les trois personnes qui sont l'objet de notre culte. Ils ont regardé le Père comme la source de la Divinité, & ont prétendu que la génération du Fils, donnoit au Père une primauté sur le Fils, & la procession du St. Esprit une primauté au Fils sur le St. Esprit; *Nous ne sommes pas Athées, dit Justin Martyr, nous qui adorons religieusement le Créateur de cet Univers; nous mettons dans le second rang J. C. qui est le véritable Fils de Dieu, & nous plaçons dans le troisième ordre l'Esprit Prophétique.* Et comme ces premiers Docteurs de l'Eglise ont quelquefois trouvé des contredisans sur cela même; ils ont avancé dans la chaleur de la dispute quelques propositions outrées que nous ne sçaurions adopter, comme celle-ci entre plusieurs autres, elle est d'Origène; *Qu'il y ait eu dans la multitude des croïans, des gens que s'éloignant des sentimens reçûs par les*

Apol. 2.
ad Ant.
Pium.

Origene
contre
Cels.
liv. 8.

autres, ont affirmé témérairement que J. C. est ce Dieu de l'universalité des créatures; à la bonne heure, nous ne suivons pas cette opinion, nous qui ajoûtons foi à la parole du Fils qui a dit, le Père est plus grand que moi. L'avantage que les Ariens tirèrent de ce dogme-là, le fit abandonner à plusieurs après le Concile de Nicée, & leur fit expliquer de l'humanité de J. C. les passages dans lesquels il se reconnoissoit inférieur au Père. C'est la méthode de St. Athanase, de St. Cyrille d'Alexandrie, & de plusieurs autres; ce fut surtout celle de St. Augustin, qui, pour prouver que c'est de l'humanité de J. C. seulement que ces expressions doivent s'entendre, fait cette remarque, que jamais elles n'ont été employées à l'égard du St. Esprit, que jamais il n'a été dit du St. Esprit que le Père est plus grand que lui.

Voi. A-
thanas.
dialog.
contre
les Ma-
ced.

Cyrill.
Alex. de
verâ fide,
c. 26.

Aug. E-
pist. 66.
& liv. 2.
de Trin.
c. 6.

III. Les Pères, qui ont vécu avant le premier Concile de Nicée, ont admis une génération du Fils de Dieu faite avant la fondation du monde, & qui n'est autre chose que cette vertu qui est sortie du sein du Père lors qu'il a créé cet Univers. Il faut prendre garde de ne pas se laisser tromper par des argumens tirez de ces fortes de passages. On ne peut pas conclurre que ces Docteurs aient

aient crû que J. C. n'existoit point avant la fondation du monde , parce qu'alors il étoit comme forti du sein de Dieu. Voici un exemple de la manière dont il s'exprimoit sur cette génération. *Je vais présentement*, dit Tatien, *découvrir plus clairement les mystères de notre Religion. Dieu étoit au commencement, or nous avons appris que ce Commencement est la puissance du Verbe. Car le Seigneur de toutes choses étoit alors toute la substance de l'Univers, parce qu'il n'y avoit alors aucune créature de faite il existoit seul. Or par sa volonté simple son Verbe sortit dehors. Or le Verbe ne s'avança pas dans le vuide, mais fut le premier ouvrage de l'Esprit, & nous sçavons que c'est là le principe du monde. Ce Père appelloit cela découvrir clairement les mystères de notre Religion, peut-être trouvera-t-il des contredisans. Quoi qu'il en soit, il paroît par ce passage, & par un grand nombre d'autres, que les anciens Docteurs de l'Eglise ont crû que J. C. avoit été alors produit d'une certaine façon qu'ils expliquoient selon leurs idées. Nous ne nions pas qu'ils n'aient eu cette pensée. Nous soutenons seulement que ce qu'ils ont avancé de cette production faite dans le tems, ne prouve pas qu'ils n'aient admis la génération éternelle de J. C.*

Tatien
Orat.
con. Græ.
Voi.
Theoph.
Ant. 2.
lib. ad
Autol.
Tertul-
lien. adv.
Prax. p.
505. edit.
de Ri-
gault.

IV. Il ne faut pas prétendre que certaines expressions, qui ont été affectées aux orthodoxes depuis la tenuë du Concile de Nicée, ayent été reçûës, & reçûës dans le même sens avant le Concile. On voit ordinairement, que quand deux partis disputent avec chaleur sur quelque question, ils affectent certaines expressions, dont ils font comme leur livrée. Et comme on ne trouvera jamais des termes propres pour exprimer cette union, & cette distinction iné-
 fable qui se trouve entre le Père, le Fils & le St. Esprit: il ne faut pas s'étonner si l'on a varié dans l'Eglise sur cet article. *La nécessité*, dit Saint Augustin, en parlant des termes emploiez à l'oc-
 casion de la dispute avec les Ariens, *la nécessité a donné la naissance à ces mots lors qu'on avoit besoin d'une longue discussion pour éviter les embûches des hérétiques.* Nous reconnoissons donc que quelques-uns ont avancé que le Père & le Fils avoient deux *Essences* diverses, ou deux *Natures* différentes. C'est ainsi que s'exprimoit, au rapport de Photius, Pierius Prêtre & Martyr; ainsi Denis de Rome, dans une Lettre contre les Sabelliens, déclame contre ceux qui divisoient la Divinité en trois *Hypostases*, ou en trois *Personnes*; ainsi les ortho-
 xes

Aug. liv.
 7. de
 Trin. c.
 4.

Photi.
 Bib Cod.
 119.

Atha. de
 Syn. Nic.

xes assemblez en Concile à Sardes , se
 plaignent de ce que la faction hérétique
 veut établir , que le Père , le Fils & le
 St. Esprit font trois *Personnes* diverses ;
Carnous avons appris de nos Ancêtres, ajoutent ces Pères , & c'est là la tradition *Catholique & Apostolique*, qu'il n'y a qu'une *Personne dans la Divinité*. La question n'est pas , si les Docteurs des premiers siècles ont employé les mêmes termes, que ceux des siècles suivans, ce que nous ne prétendons pas. *Il ne faut pas exciter des disputes odieuses touchant les noms, pourvu que d'autres syllabes renferment la même opinion.* Mais la question est , s'ils ont eu les mêmes idées , si quand ils ont dit, qu'il y avoit trois *Essences* dans la Divinité, & une seule *Personne*, ils n'ont pas entendu par *Essence* ce que nous entendons par *Personne*; & par *Personne*, ce que nous entendons par *Essence*.

Théod.
 Hist.
 Eccl. lib.
 2. c. 8.

Greg.
 Nazian.
 tract. in
 S. lumi.
 na.

V. Il faut prendre garde de ne pas
 poser pour principe , que les Pères se
 soient exprimez avec tant de justesse ,
 que leurs paroles aient toujours été les
 plus propres à donner une idée claire de
 leurs sentimens ; ni qu'ils aient toujours
 raisonné d'une manière si serrée & si uni-
 forme , que quelques-unes de leurs thé-
 ses posées dans certaines pages de leurs
 livres , n'aient paru quelquefois com-

battre celles qu'ils avoient posées dans une autre page. Le sens de tel passage d'Origène ou de Tertulien, partage les Sçavans. Les uns soutiennent, que ces Docteurs ont eu cette idée: les autres qu'ils ont eu cette autre idée. Chacun prétend marquer quelle est précisément celle qu'ils ont eue en effet. N'y a-t-il pas quelquefois un troisième parti à prendre? C'est que Tertulien & Origène, d'ailleurs grands hommes, n'ont pas eu des notions distinctes de ce qu'ils vouloient exprimer, & ne se sont pas toujours bien entendus eux-mêmes.

Enfin la dernière précaution qu'il faut prendre, pour entendre les sentiments des premiers Docteurs de l'Eglise; celle qui demande une attention toute particulière: c'est de ne pas se laisser surprendre par des écrits supposez. On fait quelle a été sur cet article la foiblesse presque générale des Chrétiens de ce tems-là. On fait particulièrement quelles ont été les menées des Ariens. On fait qu'ils ont fait souvent suppléer la force à la raison, & la ruse à la force, lors que le pouvoir leur a manqué. Parmi les écrits que nous désignons, ceux qui ont des marques les plus certaines de réprobation, sont souvent ceux qui portent des titres les plus vénérables.

Tel

Tel est parmi tant d'autres, celui qui a pris le beau nom de *Constitutions Apostoliques*. On ne peut assez s'étonner, qu'un homme qui ne sauroit sans injustice être taxé d'ignorance sur les écrits des Anciens Pères, vienne d'avancer cette insoutenable proposition, que ce Livre est d'une autorité Apostolique. Ce Docteur menace l'Eglise d'un gros volume, pour établir sa pensée, & pour la faire servir ensuite au dessein funeste qu'il a formé, & qu'il déclare de renouveler l'Arianisme. Le tems apprendra aux sçavans sur quelles raisons inouïes cet homme fonde ses prétensions. Mais qui pourra se convaincre qu'un Livre, dont la supposition a été reconnue par ceux même, qui avoient un plus grand intérêt à en défendre l'autenticité, par les Bellarmins, les Baronius, les Pétaus, les du Perrons & tant d'autres; un Livre qu'aucun des Pères, ni aucun des Conciles, de ceux-mêmes qui ont fait la liste des Livres Canoniques, n'a jamais compris dans ce Canon; un Livre dont on ne voit aucune trace dans les trois premiers Siècles, & dont on a peine à en découvrir quelques-unes dans ceux qui les ont immédiatement suivis; un Livre rempli de (a) passages de l'E-

Le Docteur Vison.

Bellar. de Script. Eccl. sec. 1. Baro. Tom. 1. an. 32. Du Perr. de Euch. l. 2. ch. 1.

Conc. Laodic.

Troisième Conc. de Carthage.

M 5

cri-

(a) Voi. liv. 1. c. 5. p. 203. ed. d'Amf. de Cotel. liv. 2. c. 13. pag. 221. liv. 2. c. 3. pag. 214. liv. 8. cap. 12. p. 402. la fin. Liv. 4. c. 3. p. 293.

criture Sainte mal citez ; un Livre qui fait des décisions contraires à celles des autres Livres sacrez , (b) comme ce qu'il ordonne touchant l'observation du Sabbath , (c) comme ce qu'il prescrit touchant les Femmes grosses , (d) comme ce qu'il permet à un Maître d'avoir commerce avec son Esclave , (e) comme les titres qu'il donne à l'Evêque , auxquels il attribué la prééminence sur les Magistrats , sur les Princes , sur les Rois , (f) comme toutes les Cérémonies qu'il prescrit touchant le baptême , (g) comme l'observation des jeûnes , des fêtes , (h) comme l'idée qu'il donne des temples qu'il faut construire ; (i) un Livre qui établit la prière pour les morts , & qui veut que l'on offre pour eux le Sacrement de l'Eucharistie ; (k) un Livre qui adopte des contes notoirement fabuleux , comme le prétendu Combat de Simon le Magicien avec St. Pierre ; (l) un Livre où il se trouve des choses contradictoires , comme

(b) Liv. 2. c. 36. pag. 246.

(c) Liv. 8. c. 28. pag. 351.

(d) Liv. 8. c. 32. pag. 413.

(e) Liv. 2. c. 34. pag. 245.

(f) Liv. 7. c. 22. pag. 368.

(g) Liv. 5. c. 17. 18.

(h) Liv. 2. c. 57. pag. 251.

(i) Liv. 8. c. 12. pag. 403.

(k) Liv. 2. c. 14. liv. 6. c. 9. pag. 222. & 338.

(l) Compar. liv. 8. ch. 4. avec liv. 8. c. 46.

me ce qu'il dit de St. Etienne, dans un endroit comparé avec ce qu'il en dit dans un autre ; (m) Un Livre où l'on voit des choses prophanes, comme cette comparaison, qu'il fait de l'Evêque à Dieu le Père, de J. C. au Diacre, du St. Esprit à la Diaconesse ; qui pourra, dis-je, se convaincre qu'un tel Livre aura eu les Apôtres pour Auteurs, ou les hommes Apostoliques ?

Telles sont les précautions qu'on doit prendre, pour entendre la doctrine des Docteurs des premiers Siècles, sur le dogme que nous expliquons. Voici les preuves de notre conformité avec eux.

I. Les Pères qui ont suivi la doctrine du Concile de Nicée, n'ont point prétendu enseigner une Théologie nouvelle. Les Ariens au contraire ont fait gloire d'être les premiers inventeurs de leur propre système. Voici un passage de St. Athanase, qui prouve le premier membre de cette proposition : *Nous démontrons que notre doctrine est parvenue de Docteur en Docteur, jusqu'à nous. Mais vous quel Père pouvez-vous citer, qui soit le garant de vos sentimens ? Vous les trouvez tous opposés à vos pensées, & il n'y a que le démon, l'Auteur de votre système, qui y puisse servir de garant.* Voici un passage de Théodoret, qui prouve le second

Athan.
lib. 1. de
Synod.
Nic. Decret.

mem-

(m) Liv. 2. c. 26. pag. 239

Theod. membre de la proposition : *Ils se vantent*
 hist. Ec- *d'être les premiers inventeurs de leurs dog-*
 clef. li. *mes ; ils se glorifient de ce que des choses qui*
 1. c. 4. *n'étoient jamais montées dans l'esprit d'aucun*
 Voi. So- *homme leur ont été révélées.*
 crate

Hist. Ec- II. Les Juifs ont accusé les premiers
 clef. l. 5. Chrétiens d'idolatrie, parce qu'ils ado-
 c. 10. roient J. C. comme Dieu, & les pre-
 miers Chrétiens n'ont pas nié qu'ils
 n'adorassent J. C. comme Dieu. Ils ont
 seulement soutenu que l'adorer de cette
 manière n'étoit pas une idolatrie. Voi-
 ci un passage de Justin, pris de son Dia-
 logue avec Tryphon. Le Juif lui dit :
Ce que vous soutenez que Christ est Dieu, ce-
la me paroît non-seulement paradoxé & in-
croïable, mais insensé. Voici la réponse
 de Justin, qui sert de preuve au second
 membre de la proposition : *Je sai, dit-*
il, que ce discours paroît incroyable, sur tout
aux gens de votre Nation, qui ne veulent ni
croire, ni entendre les choses qui sont de l'Es-
prit de Dieu.

III. Les Payens ont aussi reproché
 aux Chrétiens l'adoration qu'ils ren-
 doient à J. C., & les Chrétiens n'ont
 point taxé ces reproches de calomnie.
 Pesez sur tout ces paroles d'Arnobé. Un
 Payen lui fait cette objection : *Vous ado-*
rez un homme né. Quand cela seroit vrai,
 répond Arnobé, *les bien-faits qu'il a ré-*
 pan-

pandus sur nous si libéralement & en si grand nombre, ne lui acquerroient-ils pas le titre de Dieu? Mais puisqu'il est Dieu réellement & sans aucune équivoque, ni ambiguïté, croyez-vous que nous nierons que nous lui rendons les honneurs supérieurs? Quoi, répondra quelqu'un en furie, J. C. est donc Dieu? Oui répondons nous il est Dieu, il est le Dieu de toutes les puissances intérieures. Origène répond au Philosophe Celsus, qui lui reprochoit de croire qu'un homme revêtu d'un corps mortel est Dieu: Que ces Accusateurs, dit-il, sachent, que ce Jésus que nous croions Dieu & fils de Dieu, est le Verbe de Dieu; son corps mortel & son ame ont reçu de grandes choses de son union & de son mélange avec le Verbe, & ayant participé à la Divinité ont été admis à la nature Divine.

Arnob.
lib. 1.

Origène
contre
Celse.
liv. 3.

IV. Quand il s'est élevé des Docteurs dans l'Eglise, qui ont porté atteinte à la Divinité de J. C. ils ont été censez hérétiques, & ont été rejettez comme tels, témoin l'exemple d'Artémon, témoin celui de Théodote, témoin celui de Paul de Samosate. Il leva l'étendart contre la Divinité du Sauveur du Monde. Six des plus célèbres Evêques furent choisis par le Synode d'Antioche, pour luy écrire (a) une Let-

Euseb.
Hist.
Eccl. lib:
5. c. dern.
Euseb.
ibid.

(a) Elle est dans le Tom. 2. de la Bibliot. des Pères.

Voi. A-
than. lib.
de Syn,
Arim. &
Seleuc.

Lettre, que nous avons encore aujourd'hui, & dans laquelle ils témoignent croire que J. C. subsiste de toute éternité avec son Père. A quoi nous ajouterons ce passage d'Origène; (a) *Représentons selon notre pouvoir ce qui constitue l'hérésie: Celui-là est hérétique qui a de fausses idées de notre Seigneur J. C. Tels sont ceux qui nient qu'il soit le premier né, le Dieu de toute créature, le Verbe, la Sagesse, qui est le principe des voies de Dieu, formée avant qu'il eût rien produit, avant les siècles, engendré avant les Collines.*

V. Les Pères des trois premiers siècles ont fait une profession invariable de n'adorer que Dieu seul. C'étoit là comme le premier caractère distinctif de leur Religion. Cependant les premiers Chrétiens adoroient J. C. témoin la Lettre de Pline, qui dit, *qu'ils chantoient à J. C. des Hymnes, comme à un Dieu*; témoin Justin Martyr, qui dans l'Apologie à Antonin, dit expressément que *les Chrétiens servent religieusement, & adorent le Père, le Fils & le St. Esprit*; & dans cette même Apologie il assure que *la doctrine constante des Chrétiens, celle qu'ils ont reçue de J. C. même, c'est de n'adorer que Dieu seul*; témoin cette célèbre Lettre des fidèles de

(a) Apol. Pamph. Mart. dans le 4. vol. des œuvres de St. Jerom. l'édit. de Froben.

de Smyrne; que les Payens accufoient d'être portez à rendre aux reliques de St. Polycarpe des honneurs Divins : Il n'est pas possible difent ces fidelles, que nous abandonnions J. C., ni que nous adorions d'autres que lui. Nous adorons J. C. qui est le Fils de Dieu; mais pour les Martyrs disciples de J. C. & imitateurs de fes vertus, nous les aimons comme ils en font dignes, à cause de l'amour invincible qu'ils ont eû pour leur Maître & leur Roi. De là vient que

Euseb.
Hif. Eccl.
liv. 7. c.
30.

Paul de Samofate qui nioit la Divinité de J. C. ne permit pas que l'on continuât de chanter des Hymnes à son honneur.

Euseb.
Hif.
Eccl. lib.
5. c. 28.

Et Eufébe se fert de cet argument pour prouver le dogme que nous foutenons. Les Pfeaumes, dit-il, & les Hymnes compozez il y a long tems par les fidelles, ne publient-ils pas que J. C. est le verbe de Dieu, qu'il est Dieu lui même?

Enfin parmi des passages sans nombre des Pères qui déposent en notre faveur, il y en a de si clairs, de si exprès, que nous-mêmes, qui voulons prouver qu'ils ont crû la Divinité du Sauveur du monde, ne pourrions pas substituer à notre gré des termes plus forts que ceux qu'ils ont emploiez. Pesez ces paroles de Tertulien : J. C. dit-il, a eu la substance de la nature humaine, & la substance de la nature Divine : d'où vient que nous di-

Tertull.
de carne
Christ.

sons

sons qu'il est né, & qu'il n'est point né; qu'il est charnel, & qu'il est spirituel; qu'il est infirme, & qu'il est puissant; qu'il est mortel, & qu'il est vivant: Proprietez, ajoûte ce Père, qui marquent la condition de sa nature humaine & de sa nature Divine.

Pesez celles-ci. Elles sont du même

Apolo-
get.
CXXI.

Tertulien: Nous aprenons que Dieu a proféré cet Esprit que nous appellons Verbe, que Dieu en le proférant l'a engendré, que pour cela il est Fils de Dieu, parce que la substance de Dieu & la sienne ne sont qu'une même substance. Il en est de même que d'un rayon qui sort du corps du soleil. Cet astre en le produisant, lui donne une portion de sa lumière qu'il ne perd pourtant pas. Ainsi en la génération du Verbe, l'esprit dérive de l'esprit, & Dieu dérive de Dieu. Comme la clarté d'un flambeau est prise d'un autre flambeau qui lui a communiqué sa lumière; la clarté demeure toute entière au flambeau dont elle est tirée, & n'y souffre aucune diminution. Il en est ainsi de Dieu, ce qui est sorti de lui est Dieu, & Fils de Dieu, & tout ensemble Dieu & son Fils sont un même Dieu. Il suit que cette distinction d'Esprit à Esprit, de Dieu à Dieu, n'est point en la substance, mais en la Personne.

Pesez encore ces paroles. Elles sont d'Hyppolite Martyr: Tu es celui qui existes toujours. Tu es avec le Père exempt de

Bibl.
Patr.
tom. 12.

commen-

commencement & éternel comme le Saint Esprit. Pesez encore celles-ci ; elles sont d'Origène , qui examine quels sont les dogmes nécessaires à salut. Il met dans la première classe celui-ci ; que J. C. qui étoit Dieu incarné étant devenu homme, n'a pas cessé d'être Dieu. Pesez encore celles-ci ; elles sont de Justin Martyr : Parce que nous n'adorons pas le Démon on nous nomme Athées , & nous demeurons d'accord que nous le sommes à l'égard de ces Dieux ; mais non à l'égard du vrai Dieu , avec lui nous honorons & adorons le Fils. Pesez encore celles-ci ; elles sont du Pape Félix : Nons croïons que J. C. est le Fils éternel de Dieu & le Verbe.

Origen.
contrc
Celse
liv. 3.

2. Apo:
log.

Concil:
Ephes.
Act. 1.

De tous les articles de notre discours, il n'y en a aucun qui fut susceptible d'une plus longue étendue que celui-ci. A la lettre il fourniroit le sujet d'un gros volume. Nous avons aporté nos soins à presser & à serrer notre matière. Faisons quelques réflexions d'un autre genre sur notre texte.

Nous venons d'aporter nos soins à prouver que J. C. est souverainement adorable, & souverainement adoré. Chrétiens quelle idée nous formons-nous de ce dogme ? Croïons-nous avoir fait tout ce à quoi il nous engage, lorsqu

N. que

Applica-
tion.

que nous avons signalé notre zèle à le soutenir, & à le défendre? Serions-nous de ces hommes bizarres, qui après l'avoir établi avec chaleur, quelquefois même avec aigreur, mettant sur le compte de la Religion ce qui étoit le fruit de leur passion, témoignent par leur conduite qu'ils croient avoir acheté par là le droit de refuser à J. C. cette obéissance sans bornes, qui suit d'une manière si directe du dogme de sa Divinité? Les Autheurs sacrez, que nous avons suivis pour guides, lors qu'il a été question de prouver ce dogme, les Autheurs sacrez en ont tiré des conséquences d'un genre bien différent. Ils l'ont fait servir à embraser notre amour pour un Dieu, *qui a tant aimé le monde qu'il a donné son propre fils.* Ils l'ont fait servir à nous élever aux espérances les plus sublimes, n'étant pas possible *que celui qui nous a donné son propre Fils ne nous donne toutes choses avec lui.* Ils l'ont fait servir à presser toutes les vertus, particulièrement l'humilité, cette vertu si essentielle au Chrétien, & à sacrifier lors que l'ordre nous y appelle; ces titres de Noble, de Souverain, de Potentat, de Monarque, à l'exemple de cet Homme-Dieu, *qui étant en forme de Dieu, & ne réputant point rapine d'être égal à Dieu,*
s'est

Jean 3.
16.

Rom. 3.
31.

Phil. 2.6

s'eſt pourtant anéanti lui-même. Ils l'ont fait ſervir à relever l'excellence de l'Evangile ſur celle de la Loi, & à faire ſentir par cette ſupériorité d'œconomie, combien la piété doit être portée aujourd'hui à un degré plus éminent, qu'elle ne devoit l'être autrefois. Car Dieu aiant Hébr. 1. anciennement parlé à nos Pères par les Prophètes, a parlé à nous en ces derniers jours par ſon Fils. Ils l'ont fait ſervir à démonſtrer que la condition du mauvais Chréſtien ſera infiniment plus mal-heureuſe après la vie, que celle d'un mauvais Juif. Car ſi la parole prononcée par les Anges a été ferme, comment echaperons-nous ſi nous négligeons un ſi grand ſalut, qui nous a été premièrement annoncé par le Seigneur? Ils l'ont fait ſervir à juſtifier cette rigueur. Hébr. ch. 2. v. 2. Car ſi ceux qui avoient mépriſé la Loi de Moïſe Hébr. 10, 28. mouroient ſans miſéricorde, ſur la dépoſition de deux ou de trois témoins, de combien pires tourmens penſez-vous que ſera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu? Ils l'ont fait ſervir à dépeindre le défefpoir, qui faiſira ceux qui verront venir dans une pompe divine, celui qu'ils auront mépriſé ſous les voiles d'une chair mortelle. Car ceux qui l'ont percé le ver- Jean. 19. 39. ront, & les Rois de la terre, & les Prin- Apoc. 6, ces & les riches, & les Capitaines, & les 15. Puiſſans, & tout eſclave, & tout libre ſe

cacheront dans les cavernes & dans les rochers des montagnes, & ils diront aux montagnes & aux rochers, tombez sur nous & cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le throne, & de l'Agneau, car le jour de sa colere est venu, & qui est-ce qui pourra subsister ?

Notre seconde réflexion roule sur cette multitude d'intelligence qui assistent continuellement devant le throne de Dieu. Voiez ce qu'en dit Daniel: *mille milliers le servent, dix mille milliers assistent devant luy.* Voiez ce qu'en dit Michée: *J'ai vû l'Eternel assis sur son throne, & toute l'armée des Cieux se tenant devant lui à droite & à gauche.* Voiez ce qu'en dit le Ps. LXVIII. *La chevalerie de Dieu se compte par vingt mille & par des milliers redoublez.* Voiez ce qu'en dit St. Luc; *Il y eut une multitude d'armées célestes loüant Dieu & disant, Gloire soit à Dieu aux lieux très-hauts.* Voiez ce qu'en dit J. C. *Penses-tu que je ne puisse maintenant prier le Père, & il me donneroit présentement plus de douze légions d'Ange? Voiez ce qu'en dit notre texte: Leur nombre étoit dix mille fois mille & mille fois mille.* M. F. Une des tentations les plus délicates où le fidelle se trouve exposé sur la terre est celle de s'y voir méprisé. Il se croit quelque fois *seul* du parti de l'Eternel

com-

Dan. vij.
9.

1. Rois.
22. 19.

V. 18.

Luc. 2.
13.

Mat. 26.
53.

1. Rois.
19. 10.

comme Elie. Il est contraint de dire quelquefois comme Josué; *Choisissez à qui vous voulez servir, mais pour moi & ma maison nous servirons à l'Eternel.* L'Eglise est encore aujourd'hui le *petit troupeau*, & si nous ne pouvons pas dire de la profession extérieure comme St. Paul: *Voiez votre vocation que vous n'êtes ni beaucoup de sages, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles*, on peut le dire trop justement du fonds & de l'essence du Christianisme. Non, *Nous ne sommes pas beaucoup de Nobles.* On appelle nobles dans le monde, ceux qui ont des titres anciens, ou qui prétendent les avoir, & l'on a souvent honte de ceux qui J. C. a annoblis, de ceux qu'il a aggrégés dans sa famille, rendus *participans de la nature Divine & transformez de gloire en gloire par son Esprit*, & nous avons peu de ces nobles là. Non, *nous ne sommes pas beaucoup de puissants.* On appelle puissants dans le monde, ceux qui savent surmonter les difficultez qu'ils rencontrent dans le chemin de la fortune, ceux qui, malgré un monde de contredisans, savent arriver au faite des grandeurs humaines, & font servir les difficultez même que l'on oppose à leurs desseins, de moyens pour y réussir. On n'a souvent qu'une idée basse de ceux qui se concentrent dans

Jos. 24

15.

Luc. 12

32.

1. Cor.

1. 26.

2. Pct. 1.

4.

11. Cor.

3. 16.

leur vertu , & qui s'en servent en même tems comme de bouclier & d'épée , pour triompher dans cette guerre que nous avons contre la chair & le sang , contre

Eph. 2. 2. le *Prince de la puissance de l'air* & sa redoutable cohorte , & nous avons peu de ces Puissans-là. Non , nous ne sommes pas beaucoup de Sages : On appelle sages dans le monde , ceux qui par les secrets impénétrables d'une profonde politique trouvent des voies nouvelles pour maintenir les Etats , & tirer de la prospérité publique , de quoi fournir à leur faste particulier ; & l'on regarde souvent avec mépris ceux qui ont la crainte de l'Eternel , qui est le commencement & le chef de la sagesse , de cette sagesse entre les parfaits qui nous est enseignée dans l'Évangile : & nous avons peu de ces sages-là. Quoi donc le vice & le mensonge auront-ils plus de partisans que la vertu & la vérité ? Quoi donc , en nous soumettant à Dieu , aurons-nous moins d'approbations que si nous nous soumettions au Démon ? M. F. perdons cette puérile idée que nous nous formons pour l'ordinaire. Cessons de regarder ce petit nombre d'hommes qui nous environnent comme l'universalité des Intelligences ; & cette terre , ce point , cet atome , comme l'immensité de l'étendue. Ouvrons les

Proverb.

1. 7.

1. Cor.

2. 6.

les

les yeux. Que notre texte faſſe aujourd'hui ſur nous l'effet, que produiſit la voix d'Elifée ſur celle de ſon ſerviteur. Tout à coup ils ſe voient entourez de ſoldats, d'armées, de chariots, envoieez de la part du Roi de Syrie, pour enlever Elifée. Le ſerviteur en eſt épouvanté, *belas ! mon Seigneur*, dit-il, *que ferons-nous ? Ne crains point*, répond Elifée, *ceux qui ſont avec nous ſont en plus grand nombre que ceux qui ſont contre nous.* Et Elifée pria & dit, *ô Eternel, ouvre ſes yeux afin qu'il voie ; & l'Eternel ouvrit les yeux du ſerviteur, & il vit ; Et que vit-il ? Il vit une montagne pleine de chariots de feu autour d'Elifée.* Fidèles vous qui croïez être ſeuls du parti de l'Eternel, vous qui frémiſſez de voir ces troupes formidables envoieées par l'ennemi de votre ſalut, & qui dites ; *Que ferons-nous ? Ne craignez point*, *Ceux qui ſont avec vous ſont en plus grand nombre que ceux qui ſont contre vous.* O Eternel, ouvre leurs yeux & qu'ils voient. Voïez Chrétiens, voïez ſi vous êtes ſeuls. Voïez ces dix mille milliers qui ſervent Dieu Dan. 7. & qui ſont continuellement devant lui. Voïez 10. ces armées céleſtes qui ſont autour de ſon trône à droite & à gauche. Voïez cette 1. Rois: 22. 19. Pf. 68. chevalerie qui ſe compte par milliers. Voïez 18. ces légions d'Angeſ & d'Anciens, dont

Apoc. 9. le nombre est de vingt mille fois dix mille.
16. Ce sont là vos compagnons ; ce sont là vos approbateurs ; ce sont là vos défenseurs.

Mais quelles sont les délices de ces Intelligences ? Vous l'avez ouï M. F. & c'est notre troisième réflexion : cette félicité, ces délices consistent à rendre à Dieu des honneurs suprêmes. *Puis je regardai & j'entendis la voix de plusieurs Anges, &c. & ils disoient à haute voix : L'Agneau qui a été mis à mort, est digne de recevoir puissance, & richesse, & force, & honneur, &c.* Réflexion si propre à nous humilier & à nous confondre, nous dont le goût est si dépravé & si corrompu. Je sçai que rien n'est moins du ressort de la dispute que le goût. Je sçai que ce qui est délicieux à l'un, est insipide à l'autre, & que comme il y auroit de la bassesse à vouloir qu'un esprit sublime prît plaisir aux occupations grossières d'un artisan, il y auroit aussi de l'injustice à vouloir qu'un artisan prît plaisir aux nobles spéculations du génie sublime. Je sçai que la différence qui est entre nous & ces Intelligences, ne peut permettre, que nos plaisirs soient du même genre. Mais après tout, est-elle donc si énorme cette différence, qu'il doive y avoir une si immense disproportion

tion dans nos délices? N'aspirons-nous pas comme elles au bonheur divin? Et si la nature humaine qui couvre cette substance spirituelle qui nous anime, nous met si fort au dessous d'elles; l'honneur qu'elle a reçu cette nature, par l'incarnation de ce Verbe, qui *n'a pas pris les* Hébr. 27
Anges, mais la semence d'Abraham, n'est-16.

il pas plus que suffisant pour combler les abîmes que la sublimité de leur essence mettoit entre nous & eux, & pour nous faire soupirer du moins de la dépravation de notre goût, s'il ne peut suffire à nous le faire parfaitement réformer? Chrétiens, le plan de la félicité Evangélique est formé sur celui de la félicité céleste. Les Chrétiens sont apellez dès ici bas même à goûter ces plaisirs célestes, qui sont si doux aux bienheureux. Sentons ces plaisirs M. F.

Sentons le plaisir de rendre à Dieu l'hommage de l'esprit. Elevons nous à la sublime méditation de son Essence. Faisons nous de ses perfections l'idée la plus noble, la plus relevée que notre petitesse le peut permettre. Concevons autant qu'il nous est possible un Dieu sage, souverainement puissant, souverainement saint, souverainement miséricordieux. Faisons les combinaisons de tant d'attributs, & jugeant par l'éclat

de ces foibles traits des beautez de l'original, adorons cet Etre suprême.

Eph. 3.
18.
1. Tim.
6. 15.
Sentons le plaisir de rendre à Dieu l'hommage du cœur. Mesurons les dimensions de l'amour divin. Perdons nous dans *la longueur*, dans *la largeur*, dans *la hauteur*, dans *la profondeur de sa dilection qui surpasse toute connoissance*. Concevons quelle est la félicité de s'unir infiniment au Dieu *bienheureux*. Réfléchissons sur le bonheur d'une créature qui a une relation d'amour avec un Dieu, qui fait aimer avec tant de grandeur, avec tant de tendresse, avec tant de fermeté.

1. Pier.
4. 7.
Sentons le plaisir de rendre à Dieu l'hommage d'un dévouement entier, de luy soumettre ses desirs. Esclaves du monde, affranchissons-nous des sens & de la cupidité; secouons le joug de ces passions qui nous asservissent; *Assujettissons-nous à Dieu*; Goûtons ainsi la félicité de rentrer dans l'ordre, d'obéir à ce Dieu, dont tout le précepte consiste à aimer ce qui est souverainement aimable.

Il est vrai, monde trompeur, tu t'opposeras encore à nos véritables plaisirs. Il est vrai, chair sensuelle, tu nous solliciteras encore à des voluptez forttables à ta corruption. Il est vrai, pompe mondaine, tu nous fraperas encore de
ton

ton éclat ; mais aussi tu feras bien-tôt évanouie, pompe mondaine, mais aussi tu tomberas bien-tôt dans la poudre, chair sensuelle ! Mais aussi tu *passeras* ^{1. Cor.} bien-tôt *figure du monde* ^{7. 31.} trompeur ! Bien-tôt ces Auditeurs qui ont fait leurs efforts pour approcher de plus près des plaisirs des Anges, en approcheront entièrement. Bien-tôt ce troupeau sera confondu avec ces *vingt mille fois dix mille*. Bien-tôt ces voix qui vont faire retentir ces murs des loüanges du Créateur, les entonneront d'une manière plus noble, & feront retentir les voutes célestes des voix de mon texte ; *Digne est l'Agneau de recevoir honneur, puissance, richesse, force, gloire, loüange. A celui qui est sur le throne & à l'Agneau, soit loüange, honneur & gloire, aux siècles des siècles. Amen.*





S E R M O N

SUR LES TOURMENS

DE L'ENFER.

*La fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles. Apocalypse Chap. 14.
Vers. II.*

CINQUIÈME SERMON.



UX maux violents il faut des remèdes violents. C'est une maxime incontestable dans la science du corps humain; elle l'est aussi dans la Religion. Lors qu'une plaie est profonde, vous aurés beau en adoucir la superficie: le mal fera d'autant plus dangereux qu'il se renfermera dans l'intérieur, gagnera les parties nobles, consumera les entrailles, jusqu'à ce qu'il soit devenu entièrement incurable.

ble. Il faut sonder ; il faut couper ; il faut arracher ; il faut bruler ; & adoucissant les maux les plus criels par l'idée de la guérison , faire souffrir des douleurs de quelques moments , pour procurer une santé stable & solide. Ainsi dans la Religion quand le vice s'est emparé des esprits , quand il a gagné toutes les facultez de l'ame ; en vain mettriez-vous en avant des idées d'équité , d'amour , de reconnoissance ; en vain étaleriez-vous les Cieux avec leur pompe , l'Eglise avec ses beautés , la vertu avec ses charmes. Il faut décocher les flèches du Tout-puissant , ranger en bataille ses Armées ; inviter toutes ses fraieurs comme dans un jour solennel , & sachant ce que c'est que la crainte de l'Eternel porter les hommes à la foi, selon les expressions de l'Écriture.

Job. 6. 4.
Lament.
de Jer. 2.
22.
2. Cor. 5:
11.

M. F. ne nous répandons pas en déclamations contre les mœurs du tems. N'exagérons pas la dépravation des sociétés Chrétiennes pour louer les siècles passez , en faisant le procès au notre. Les hommes ont toujours été assez méchans , & les gens de bien ont toujours été assez rares. Il faut pourtant le reconnoître , il y a des tems & des lieux où le Démon fait jouer de plus grands ressorts , & travaille avec plus de succès au funeste dessein

sein de perdre les hommes. Démêlez cette réflexion. Le mal est violent; il faut un remede violent; & celui que nous vous apportons aujourd'hui excelle sans doute dans ce genre. Le St. Esprit nous conduit aujourd'hui par des routes différentes de celles par où il conduisoit autrefois les Hébreux. Et nous vous disons en changeant l'ordre des expressions d'un Apotre; vous n'êtes pas venus à la montagne de Sion; à la Cité du Dieu vivant; à la Jérusalem Celeste: Vous êtes venus au feu brûlant, au tourbillon, à l'obscurité & à la tempête. Nous traçons à vos yeux l'éternité avec ses abimes, l'étang de feu avec ses ardeurs, les démons avec leur rage, l'enfer avec ses horreurs.

Hébr.
12. 22.

1. Rois,
19. 12.

Zach. 2.
4. 7.

Grand Dieu suspends pour quelques moments le son *doux & coi* de ton Evangile. Qu'on n'entende point de quelques moments dans cet auditoire *ces sons éclatans* qui crient sur l'Eglise, *grace, grace, pour elle*; & que ces Anges bienheureux qui assistent dans nos assemblées, nous laissent pour quelque moments être attentifs aux misères des damnez. Je le dis à la lettre. Je souhaiterois que ces malheureux vous fissent voir pour un moment la pesanteur de leurs chaines, la voracité de leurs flammes, la puanteur de leur fumée. Heureux! si frapez de ces

ces affreux objets nous en concevions une sainte horreur, & si nous opposions désormais à nos tentations ces paroles de notre texte ; *La fumée, la fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles !*

Nous empruntons de St. Jean les paroles que vous avez ouïes. Dans les versets précédens il avoit parlé des Apostats & des Idolatres : il les a particulièrement en vûë dans celui-ci ; *Si quelcun* ^{Apoc. 14. 9.} *adore la bête & son image, s'il prend sa marque dans sa main ou dessus son front, il boira du vin pur versé dans la coupe de la colère de Dieu, & il sera tourmenté de feu & de soulfre, devant les Saints Anges, & devant l'Agneau, & la fumée de leur tourment, ajoûte-t-il dans la fuite, montera aux siècles des siècles.*

Mais ne pensez pas que cette sentence doive être restrainte à ces fortes de pécheurs. Elle est dénoncée à des coupables d'un autre genre, dans d'autres passages de l'Écriture. *Il a son van en sa main,* ^{Matt. 3. 12.} *disoit le Précurseur de J. C. il nettoiera son aire, il assemblera son froment ; mais il jettera la paille au feu qui ne s'éteint point.*

Ce ne sera donc pas aux Apostats seulement, & aux Idolatres, que nous prêcherons aujourd'hui. Quoi qu'hélas ! fut-il jamais plus nécessaire de leur parler

ler que dans nos jours ? Jamais siècle Chrétien vit-il des Apostats en si grand nombre, que celui pour lequel Dieu nous avoit réservés ? J'aimerois à me transporter sur les mafures de nos Temples, j'aimerois à faire résonner aux oreilles de tant de nos frères qui ont renié leur foi & leur Religion, la voix de l'Apôtre ; *Si quelcun adore la Bête & son image, il sera tourmenté de feu & de soulfre, & la fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles.*

Nous confiderons donc ce texte dans une vûë plus générale, & nous divisons ce discours en trois parties. I. Nous prouverons que le dogme touchant l'éternité des peines est clairement révélé. II. Nous examinerons les objections que la raison y oppose ; nous montrerons qu'il n'a rien d'opposé ni aux perfections de Dieu, ni à la nature de l'Homme. Notre III. partie regardera ceux qui admettent la vérité du dogme des peines éternelles, mais qui vivent dans l'indolence fans en avoir l'âme frappée. C'est tout le plan de ce discours.

Première partie. **N**Otre première proposition, c'est qu'il y a un Enfer, des peines infinies dans leur degré, & éternelles dans leur

leur durée. Et nous n'avons pas deſſein d'établir ici d'une manière vague, qu'il y a des peines & des recompensés après la vie; de produire ici à vos yeux tant de ſolides argumens que l'on puiſe des ſentimens de la conſcience, des déclarations de nos Ecritures, des confuſions de la ſociété, de l'unanimité de tous les peuples ſur cet article, & des attributs de Dieu même. Argumens qui mettant dans tout ſon jour la vérité d'un jugement, & d'une autre vie, doivent confondre à jamais ces libertins & ces incrédules, qui font gloire de révoquer en doute l'un & l'autre. Nous nous adreſſons à une autre ſorte de gens. A ceux qui ne nient pas la vérité des peines de l'Enfer, mais qui en diminuent la durée; à ceux qui, ſoit par reſpect pour les attributs de Dieu, ſoit pour favoriſer leur propre indolence, tâchent de ſe perſuader, que ſ'il y a des peines après la mort, du moins elles ne feront ni ſi générales, ni ſi longues, ni ſi terribles qu'on ſe l'imagine.

Tel étoit dans l'Egliſe primitive ce Origène.
Père ſi fameux par la beauté, & en même tems par les travers de ſon génie; par les coups qu'il a portés aux ennemis de la Religion, en combattant leurs erreurs, & par les coups qu'il a portés à la Religion

○

gion

gion même, en publiant des erreurs atroces dans leur genre, & presque infinies dans leur nombre. Il disoit que cette éternité de peines étoit opposée, non-seulement aux attributs de Dieu, mais même à un caractère essentiel des choses créées qui est l'instabilité; & mêlant des chimères à ses erreurs, il ajoûtoit que les Esprits, après avoir été purifiez par les flammes de l'Enfer, rentreroient dans le sein de la Divinité, & qu'ils s'en détacheroient ensuite; que Dieu, pour punir leur légéreté, les logeroit dans de nouveaux corps, & qu'ainsi l'éternité ne seroit que des révolutions périodiques.

Tels étoient encore des Docteurs Juifs, qui reconnoissoient un Enfer pour la plûpart, mais qui prétendoient qu'il n'auroit point de lieu pour les Israélites, pas même pour les plus coupables, à la réserve de ceux qui auroient abjuré le Judaïsme; ils croioient que ceux-là même, après douze mois de tourmens seroient absolument anéantis.

Tel a été presque de nos jours le Chef d'une célèbre secte, & quelques-uns de ses disciples. Ils veulent que l'ame des bons & des méchans soit également anéantie à l'heure de la mort: avec cette différence que celle des méchans doit
l'être

l'être pour jamais, au lieu que celle des autres doit s'unir un jour à un corps glorieux : que ceux des méchans qui vivront, lors que J. C. viendra pour juger le monde, sont les seuls qui paroîtront en jugement, pour y entendre leur condamnation : mais qu'après avoir été absorbez par ce feu qui doit consumer le Monde, feu qu'ils disent être celui de la *gehéne*, dont parle l'Écriture, ils seront anéantis avec les Démons & les feux mêmes de l'Enfer, en sorte qu'il ne restera rien selon eux dans la nature des êtres que les sieges des bien-heureux. Mat. 5.
22.

Telles sont les suppositions de ceux qui combattent ce dogme que nous avons dessein d'établir. Refutons les.

I. L'Écriture ne laisse aucun lieu à cette bizarre opinion, que les méchans n'auront point de part ni au jugement, ni à la résurrection. Que voudroit donc dire St. Paul dans le Chap. 2. de son Épître aux Romains ? *Par ta dureté & par ton cœur qui est sans repentance, tu t'amas- ses la colère pour le jour de la colère, & de la déclaration du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres.* Que voudroient dire ces paroles de la seconde Épître aux Corinthiens ? *Il nous faut tous, tous comparoitre devant le tribunal de Christ, afin que chacun remporte dans son* V. 4. 5.
27. Cor. 2.
v. 10.

corps selon ce qu'il aura fait , soit bien, soit mal? Que voudroit dire St. Jean? Je vis les morts grands & petits qui se tenoient devant Dieu. La mer rendit les morts qui étoient en elle, tous, tous les hommes furent jugez, & quiconque ne fut point trouvé au livre de vie, fut jetté dans l'étang de feu.

Apoc. 20. 12. Jean 4. 23. 5c. 28:9 Que voudroit dire J. C. ? L'heure viendra en laquelle tous, tous ceux qui sont dans les sépulchres entendront la voix du Fils de Dieu, & sortiront, sçavoir ceux qui auront bien fait en résurrection de vie, mais ceux qui auront mal fait, en résurrection de condamnation. Il est permis de glozer sur tout.

Wolzo. Mais qu'y a-t-il de plus absurde, par exemple, que la gloze de ceux, qui prétendent que par la résurrection, dont il est parlé dans ces dernières paroles, il ne faut pas entendre une résurrection proprement dite, mais la sanctification qui est souvent appellée une résurrection dans nos Ecritures? La sanctification fait-elle donc ressusciter les uns en résurrection de vie, les autres en résurrection de condamnation?

II. L'Ecriture nous enseigne clairement que les peines des damnez ne se borneront point à l'anéantissement, mais que ce seront des peines réelles & sensibles. C'est encore ce qui paroît par divers passages. Il seroit bon à cet homme de n'être

n'être point né, disoit J. C. en parlant du traître Judas; donc il étoit réservé à ce malheureux un état pire que celui de l'anéantissement. Car si la peine de son crime n'eût consisté qu'à être anéanti, Judas aiant déjà goûté les douceurs de la vie, étoit plus heureux d'avoir été que de n'avoir point été. *Je vous dis* (ce sont les paroles de J. C.) *je vous dis que ceux de Sodome & de Gomorrhe seront traitez plus tolerablement, que vous au jour du jugement.* Donc il y a des peines plus réelles que l'anéantissement; car si Sodome & Capernaüm étoient également anéanties, il ne seroit pas vrai de dire que l'une seroit traitée un jour plus tolerablement que l'autre.

Matt.
10. 15.

Les descriptions qui nous sont faites dans d'autres endroits ne sçauroient souffrir que nous bornions les peines de l'Enfer à l'anéantissement. C'est un *ver*, c'est un *feu*, ce sont des *chaines*, c'est une *obscurité*; ce sont des *pleurs*, ce sont des *grincemens de dents*. Expressions qu'il faudra éplucher dans la suite. Aussi les Disciples de ce Chef de Secte que nous combattons, ont-ils renié ces deux points de la doctrine de leur Maître; & n'osant revoquer en doute, ni la généralité de ces peines, ni leur réalité, ils se sont contentez de s'inscrire en faux contre leur éternité.

Marc. 9.
44.
Jud. 6.
Mat. 8.
12.

Mais il paroît III. par l'Écriture que ces peines seront éternelles. Elle nous représente une autre vie, comme un tems où la repentance, où la miséricorde n'auront point de lieu, & où les malheureux ne connoîtront que le tourment, & le desespoir. Elle compare la durée des misères des damnez, à la durée de la félicité des bien-heureux. Elle appelle constamment ces peines éternelles, & ne laisse aucune ombre à la pensée, qu'elles doivent prendre fin. *Allez maudits au feu éternel, qui est préparé au Diable, & à ses Anges. Leur ver ne mourra jamais, leur feu ne doit jamais s'éteindre. Si ta main droite te fait choper, coupe la; car il te vaut mieux entrer manchot en la vie que d'être jetté au feu éternel. Le Diable qui les séduisoit fut jetté dans l'étang de feu & de soulfre, où est la Bête, & le faux Prophète, & ils seront tourmentez jour & nuit aux siècles des siècles.* Et dans notre texte; *La fumée de leur tourment montera aux siècles des siècles.* Ces déclarations sont formelles.

Mat. 25.

14.

Marc. 9.

44.

Mat. 8. 8.

Apoc.

20. 10.

Mais comme le mot d'éternel ne signifie pas toujourns l'éternité proprement dite, on présume que le St. Esprit en attribuant l'éternité aux peines des damnez, n'a peut-être pas voulu marquer, qu'à la lettre elles dussent n'avoir point de fin, mais

mais seulement qu'elles dureront pendant plusieurs siècles.

Il est vrai, M. F. le mot d'*éternel* ne signifie pas toujours une éternité proprement dite. Il a d'autre sens; il en a même plusieurs, & particulièrement trois principaux. Quelquefois l'éternité est attribuée à ces êtres qui sont aussi anciens que le monde. C'est ainsi qu'il est parlé des *Colines éternelles*, ou des *côteaux d'éternité*. Généf. 49. 26. Quelque fois il se prend pour ce qui a une durée aussi longue que sa nature le peut permettre. C'est ainsi qu'il est dit, que le serviteur qui n'aurait pas voulu accepter sa liberté dans la septième année de son esclavage servirait *éternellement*, c'est à dire jusqu'au Exod. 21. 6. tems du Jubilé, car alors la République des Juifs devoit prendre une face nouvelle, & tous les esclaves étoient libres. Quelquefois il exprime ce qui est parfait dans son genre & qui n'a point de suc- Hébr. 7. cession. C'est ainsi que le sacrifice de Melchisédec & celui de J. C. dont l'autre n'étoit que l'ombre, *demeurent éternellement*. Il faut donner à ce terme un de ces sens métaphoriques dans les occasions suivantes.

I. Lors que ce qui est nommé éternel dans un passage est dit dans d'autres devoir finir. Ainsi il est dit que les loix

cérémonielles doivent durer éternellement. Il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, parce que tous les Prophètes nous avertissent que cette économie devoit prendre fin. Mais l'Écriture Sainte ne restraint, dans aucun passage, ce qu'elle a établi dans d'autres touchant l'éternité des peines de l'Enfer.

Voi. Jud.
7.

II. Il faut donner un sens métaphorique à ce terme, lors que l'Histoire Sainte nous apprend que ce qui est appelé éternel a pris fin en effet. Ainsi il est clair que le feu de Sodome ne fut point éternel, puis que nous voions dans l'Histoire sainte qu'il fut éteint après que cette malheureuse ville fut consumée, il n'est appelé éternel que parce qu'il dura jusqu'à ce que Sodome fut reduite en cendre. Mais quelle histoire pourroit nous engager à prendre dans ce sens l'éternité qui est attribuée aux tourmens des malheureux?

III. Il faut donner un sens métaphorique à ce terme, lors que l'éternité répugne à la chose à laquelle elle est attribuée; comme il répugnoit qu'un serviteur mortel servît éternellement un Maître mortel. Mais nous prétendons que le dogme touchant l'éternité des peines n'a rien qui implique contradiction.

Et

Et c'est ce qui nous conduit à notre seconde partie, où nous devons examiner les objections que la raison oppose au dogme de l'éternité des peines.

SI le dogme de l'éternité des peines Seconde partie. simplifioit contradiction, cela viendrait ou de la part de l'homme qui doit subir ces supplices, ou de la part de Dieu qui menace de les infliger.

La nature de l'homme n'a rien qui répugne ni à la longueur, ni au degré des peines dont nous voulons établir le dogme. Etendez dans votre esprit ces réflexions que nous ne ferons qu'indiquer. Pensez qu'il n'y a qu'un acte exprès de la volonté de Dieu qui puisse anéantir une ame. Faites réflexion qu'il n'y a personne au monde qui puisse s'assurer que Dieu veuille faire cet acte, à moins d'une révélation. Considérez que tout ce que nous voyons, tout ce que nous connoissons de notre ame, ses craintes & ses espérances, son amour & sa haine, tout nous fait présumer qu'elles sont faites pour une éternité de bonheur ou de misère. Représentez-vous d'où viennent à l'ame ces plaisirs & ces sensations, ce commerce de mouvemens & de sensations, de sensations & de mouvemens; & souvenez-vous de cette vérité mise

from
cing di'p'obed
 dans un si grand jour par nos Philosophes modernes, que c'est la volonté de Dieu qui fait que de ce que les parties de notre main sont dissoutes par l'action du feu, il en résulte un sentiment de douleur dans notre ame, en sorte que s'il lui plaît d'unir l'ame des damnés aux parties d'un feu éternel, & que de l'activité de ce feu il résulte de violentes douleurs dans leur ame, il ne fera rien en cela dont il ne nous ait fait voir des exemples dans la nature.

Sur tout pesez bien cette réflexion. Prenez de tous les Philosophes les systêmes que bon vous semble; croiez l'ame spirituelle; croiez la matérielle par sa nature; croiez que par sa nature elle doit s'évanouir avec le corps; croiez qu'elle doit subsister après ses ruines; quelque parti, dis-je, que vous preniez, jamais vous ne sçauriez nier ce principe, & je ne sçai si aucun Philosophe l'a jamais nié; c'est que Dieu par un acte de sa puissance peut conserver l'ame & le corps éternellement; fussent-ils périssables par leur nature, & cet acte de sa volonté fût-il une création toujours nouvelle. Or ce principe posé, tous les argumens que vous prétendriez tirer de la nature de l'homme, pour prouver qu'elle répugne à l'idée que l'Écriture nous donne

ne

ne des peines de l'Enfer s'évanoüit par cela même.

Mais Origène n'entroit point dans ces réflexions. Avec toute cette fertilité qui lui fit composer jusqu'à six mille traitez, si nous en croïons St. Epiphane, & malgré tout son Grec & tout son Hébreu, c'étoit un très-méchant Philosophe. L'Eglise en corps condamna sa doctrine. Toute sa Philosophie étoit prise des idées Platoniciennes, & graces à Dieu, M. F. qui nous fait vivre dans des siècles plus éclairés, & qui a commis le soin de notre éducation à des Maîtres plus sages que les Platons & les Aristotes. Voilà les objections qu'on tire de la nature de l'homme, voici celle qu'on tire de la nature de Dieu même.

Adver.
hæref.
lib. 2.

De quelque côté que je me représente un Être souverainement parfait (c'est ainsi que raisonne un homme qui veut ébranler le dogme que nous soutenons) de quelque côté que j'envisage un Être souverainement parfait, je ne sçaurois me convaincre qu'il veuille exposer ses créatures à des tourmens éternels. Toutes ses perfections me rassurent contre les terreurs que cette doctrine semble devoir inspirer. Si j'envisage la Divinité comme un Être libre, il me paroît qu'ayant dénoncé des sentences de condamnation, elle

elle s'est réservé le droit de les revoquer ou de les exécuter à la rigueur ; d'où je tire cette conséquence , que personne ne peut décider de quel côté sa liberté le fera pancher. Si je considère Dieu comme un Être bon , je ne sçaurois accorder le dogme d'un supplice éternel avec celui d'une miséricorde infinie : ces entrailles de charité avec ces flammes dévorantes, ces titres de *pitoiable* & de *tardif à colére*, avec l'exécution de cet arrêt ; *Allez maudits au feu éternel, qui est destiné au Diable & à ses Anges.* Enfin si je me représente Dieu sous l'idée d'un Législateur équitable , je ne sçaurois comprendre comment des crimes commis dans un période qui finit , seront punis par des périodes sans bornes. Qu'on suppose en même tems la plus longue & la plus criminelle vie qui fut jamais ; qu'on rassemble , s'il est possible , les vices de tous les hommes , dans un seul ; qu'on étende la durée de la corruption, depuis le moment où ce monde fut tiré du sein du néant , jusqu'à celui de sa destruction ; toujourns ces vices seront finis , & une peine sans limite excédera toujourns celle que méritent des vices limitez , & par conséquent ce dogme ne peut convenir avec la justice divine.

Il y a des Libertins qui se forment
ces

Exod.

34. 6.

Matt. 25.

41.

ces difficultez & qui aiment à s'y affermir, pour diminuer les justes horreurs excitées dans leur ame par l'idée de l'enfer, & pour pécher avec confiance. N'entrons pas avec des esprits de ce genre dans un détail de réponses & de repliques. Quand nous leur accorderions tout ce qu'ils semblent demander, il seroit toujours démontré qu'il y a de l'extravagance à trouver dans ces objections une ombre de raison pour pécher avec confiance. Quand au lieu d'une peine infinie dans son degré, & éternelle dans sa durée, on n'auroit à souffrir dans l'enfer que mille années de tourmens, quand on ne seroit pendant ces mille ans que dans l'état où se trouve un homme tourmenté de la pierre ou de la goutte, ne faudroit-il pas être insensé, même dans cette supposition pour s'abandonner au crime? Tous les charmes dont le Démon se sert pour nous attirer ne sont-ils pas, absorbés par l'idée d'un période de mille ans, auquel nous reduisons pour un moment tous les supplices de l'enfer? Qu'un agonisant est digne de pitié, lors qu'il ne peut opposer aux frayeurs de la mort que cette seule pensée, peut-être les peines de l'Enfer seront-elles moindres en durée, & en degré que l'Écriture ne le représente!

On

On a aussi cédé à ces objections par un principe de zèle pour la gloire du Créateur. Quelques Prédicateurs & quelques Théologiens, sous prétexte qu'ils ont vû des hommes foibles, que le dogme de l'Enfer jettoit dans des doutes sur les perfections Divines, ont crû devoir leur ôter cette pierre de scandale. Ils ont laissé préfumer que l'idée que Dieu avoit donnée des peines éternelles, étoit seulement destinée à effraier les impénitens, & qu'il étoit permis de croire que Dieu relâcheroit enfin de sa rigueur. Mais quand le but de Dieu, en dénonçant des peines éternelles, n'auroit été que d'aterrer le pécheur, seroit-ce à nous de nous opposer à ses sages desseins, & d'ôter d'une main profane les digues qu'il voulut opposer à nos crimes? Voudrions-nous pénétrer dans ses Conseils, & après avoir comme extorqué sa confiance, aurions-nous encore l'indiscrétion de la publier: semblables à ce téméraire de la fable, qui non content d'avoir dérobé le feu du Ciel, en voulut animer les hommes? Ne soyons jamais *sages par dessus ce qu'il faut être sage*. Annonçons l'Évangile tel qu'il a plû à Dieu de nous le commettre. Il n'a pas jugé que le dogme d'une punition éternelle blessât la Sainteté de ses attributs. Ne croions pas

Rom. 12.
3.

pas qu'ils en soient bleffez.

Toutes ces réflexions ne lèvent point la difficulté. Nous vous ouvrons quatre sources de solutions.

I. Faites attention à cette vérité générale. C'est qu'il n'est pas vrai-semblable, que Dieu menace les hommes d'un tourment, dont l'exécution seroit opposée à ses attributs. Si la vérité d'un Enfer, tel qu'il nous est dépeint dans nos Ecritures, choquoit quelque une des perfections du Créateur, jamais ces tourmens n'eussent été dénoncez. L'éminence de la sainteté de Dieu ne sauroit permettre, qu'il voulût épouvanter les hommes par l'idée d'une peine; qu'il ne peut infliger sans injustice: & veu la foiblesse de nos esprits; & les bornes de nos connoissances, nous ne devons pas raisonner de cette manière; cela est injuste, donc cela n'est pas révélé. Il falloit dire; cela est révélé, donc cela n'est pas injuste.

II. Prenez chaque partie de l'objection que l'on tire de chacune de ces perfections de Dieu, qu'on dit combattre le dogme que nous soutenons. L'argument que l'on tire de la liberté de Dieu, nous jetteroit d'erreur en erreur, & d'absurdité en absurdité. Car si Dieu est libre de relâcher une partie
de

de la peine qu'il nous dénonce , il est libre également de relâcher toute la peine. Si l'on conclud de ce qu'il est libre de relâcher une partie de cette peine qu'il la relâchera en effet , nous pouvons présumer qu'il n'est pas absurde de soutenir aussi qu'il relâchera toute cette peine. S'il n'est pas absurde de présumer que Dieu relâchera toute la peine qu'il dénonce aux impénitens , voilà le systéme de la conscience , voilà le systéme de la Providence , voilà tout le systéme de la Religion qui croûlent par cela même ; & si ces systémes croûlent , que deviendront , je vous prie , toutes ces perfections du Créateur que l'on prétendoit défendre ? Cette objection prise de la liberté de Dieu auroit peut-être quelque couleur , s'il n'étoit parlé de l'Enfer que dans ces passages où J. C. donnant un précepte l'appuie d'une menace. Mais lisez , par exemple , le Chapitre 25. de St. Mathieu , là vous trouverez des faits , des Prophéties , des narrations exactes & circonstanciées. Là il est dit que le monde doit finir , que J. C. doit descendre du Ciel , qu'il y aura un jugement , que les bons seront recompensés , que les méchans seront punis. Comment concilier ces choses avec la vérité de Dieu , s'il manquoit à l'exécution de quelcun de ces articles ?

La difficulté que l'on tire de la bonté de Dieu s'évanouira, si l'on rectifie les idées qu'on se forme pour l'ordinaire de cette vertu. La bonté des hommes est une vertu de tempéramment qui les fait souffrir, lors qu'ils voient leurs semblables dans la misère, & qui les porte par cela même à les soulager. En Dieu, c'est une vertu indépendante dans son origine, libre dans son exécution, & toujours restreinte par les Loix d'une équité inviolable & d'une exacte sévérité.

La Justice n'a rien d'opposé aux dogmes des peines éternelles. Il est insoutenable qu'un vice commis dans un tems borné, ne doive pas être puni pendant un période sans bornes. Ce n'est pas la longueur du tems employé à commettre un crime, qui doit décider du degré & de la durée de sa peine : c'est sa nature ; c'est sa noirceur ; c'est son atrocité. Bien loin que la justice de Dieu s'oppose au supplice des impénitents ; c'est elle qui le demande. Portez vos regards sur cette terre qui nous soutient, sur ce Soleil qui nous éclaire, sur ces alimens qui nous nourrissent, sur toutes ces créatures qui, aiant été destinées à l'usage de l'homme, par la bonté du Créateur, étoient autant de motifs de nous dévouer à sa gloire. Considérez quelle fut

la patience de Dieu , quelles les occasions de pénitence offertes au pécheur , quels les secours qui lui avoient été fournis. Sur tout , entrez dans le Sanctuaire : fixez votre méditation sur le Verbe incarné : comprenez si votre esprit y peut suffire , ce que c'est qu'un Dieu qui s'a-

Phil. 2. 7. *néantit jusqu'à prendre la forme de serviteur :* considérez la grandeur de Dieu : approchez-vous de son throne : voïez ces feux étincelants qui partent de ses yeux , cette force & cette majesté qui sont dans son Sanctuaire : regardez ces armées célestes qui sont les ministres de ses volontez : formez-vous ainsi , s'il est possible , quelque idée de l'Etre suprême. Pensez que ce Dieu s'est uni à une chair mortelle , afin de souffrir pour nous tout ce que la fureur des hommes , tout ce que la rage des Démons pouvoient imaginer de plus rigoureux. Je ne sçai M. F. quelles impressions ces objets produisent sur vous. Pour moi j'avoïe , que si quelque chose étoit capable de me rendre la Religion Chrétienne suspecte ou problématique , ce seroit ce qu'elle nous dit touchant ce mystère. J'avoïe du moins que j'ai besoin de toute ma foi & de toute l'autorité de celui qui parle dans nos Ecritures , pour me persuader que Dieu ait voulu se ravalier de cette manière.

Que

Que si parmi les ténèbres dont ce mystère est couvert, je découvre quelque lueur pour le réduire en quelque sorte à ma portée, elle naît cette lueur des peines que Dieu infligera à ceux qui auront méprisé un si grand sacrifice. Après cela le dogme de l'éternité des peines n'a plus rien qui me paroisse opposé à la Justice Divine. Non, cet étang ardent avec sa fumée, cette éternité avec ses abîmes, ces Démonns avec leur rage, cet Enfer avec ses horreurs, n'ont rien qui me semble trop rigoureux, pour des hommes qui auront foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour une chose profane le sang de la nouvelle Alliance, crucifié de nouveau le Seigneur de gloire. Si nous examinons de cette manière chaque partie de l'objection que l'on nous oppose, nous aurons une seconde source de solutions pour y répondre.

Hébr. 10.
29.

III. Le dogme des degrez de peines nous en fournit une troisiéme. Je me suis toujours étonné que ce dogme étant établi d'une manière si claire dans nos Ecritures, on en ait fait si peu d'usage parmi les Chrétiens. Quand nous parlons des peines de l'autre vie, nous appellons tout Enfer, indifféremment & sans distinction. Nous concevons tous les malheureux comme précipitez dans le même abîme,

comme accablez des mêmes chaînes, comme rongez d'un même ver. Nous ne concevons pas qu'il y a autant de différence entre leur état, qu'il y en a eu entre la portion de génie qu'ils avoient reçûë, entre le degré de lumière dont ils avoient été éclairés, entre la différence des secours dont ils avoient été assistés; & que comme il n'y a, peut-être, pas deux hommes dans le monde qui aient été partagez également des dons du Ciel, il n'y a peut-être pas deux malheureux dans les Enfers dont l'état ait une parfaite égalité. Il y a une extrême distance entre un Payen & un Juif: il y a une extrême distance entre un Juif & un Chrétien: il y en a plus encore entre un Chrétien & un Payen. La maxime de l'Evangile, c'est qu'il *sera beaucoup rédemandé à celui à qui il a été beaucoup donné.* Il faut donc qu'il y ait autant de distance dans l'autre vie entre le supplice d'un Juif & celui d'un Payen, entre celui d'un Payen & celui d'un Juif, entre celui d'un Payen & celui d'un Chrétien qu'il y en eut entre l'état où Dieu les avoit mis sur la terre. Bien plus; il y a une distance très-grande entre Juif & Juif, entre Payen & Payen, entre Chrétien & Chrétien. Chacun dans son œconomie a plus ou moins de talens. Il faut donc qu'il

Lue. 12.
48.

qu'il y ait aussi de la différence entre le supplice de tel Chrétien, & celui de tel autre Chrétien : entre celui de tel Juif & celui de tel autre Juif : entre celui de tel Payen & celui de tel autre Payen. Et par conséquent quand on dit qu'un Payen sage dans son œconomie, & qu'un Chrétien insensé dans la sienne sont dans les Enfers, on parle d'une manière infiniment équivoque.

De combien de difficultez s'est-on laissé envelopper, pour n'avoir pas fait attention à ce dogme des différens degrez de peines ! De quel usage eut-il été, par exemple, pour répondre aux objections qu'on a faites sur la destinée des Payens. Comme on a considéré les peines de l'Enfer sous l'idée de toutes les plus vives douleurs, on n'a pû comprendre comment Dieu voudroit condamner les sages Payens, à un état qui ne paroïssoit sortable qu'à ces monstres qui bouleversent la société, & qui défigurent la nature. L'on a élargi la porte du Ciel ; on a admis d'autres voies pour y parvenir que ce nom de *Jésus qui seul a été donné aux hommes* : on a mêlé les Catons, les Socrates & les Aristippes, avec ces troupes rachetées de toutes les Nations & de tous les Peuples. *Au lieu que si*

Act. 4.
12.

Triste

diversité des peines, on eût trouvé que la condamnation des Payens n'a rien d'opposé aux perfections divines, pourvu que l'on ne l'envisage, que comme une peine proportionnée à ce qu'il y eut de défectueux dans leur état & de criminel dans leur vie. Car personne n'est en droit de taxer Dieu d'injustice sur les malheurs des Payens; à moins qu'il n'ait prouvé que le degré de leur peine excédera celui de leur crime; & comme personne ne peut faire cette combinaison, comme l'Écriture assure positivement que Dieu observera cette proportion, personne ne peut murmurer sans blasphème contre sa conduite.

Mais sur tout, de quel usage le dogme des différens degrez de peines est-il pour éclaircir celui de leur éternité? Prenez ce principe que l'Écriture établit d'une manière si claire: pressez en toutes les conséquences: étendez-les aussi loin qu'elles pourront être portées: donnez même carrière à votre imagination, jusqu'à ce que vous aiez réduit les peines que tels & tels souffriront dans les Enfers, à ce degré qui vous serve de solution aux difficultez que vous trouviez dans le dogme de l'éternité de ces peines: quelque système que vous adoptiez sur cet article, j'ose même dire, quelque difficulté que

que vous puissiez rencontrer en le suivant , il sera toujours plus raisonnable, ce me semble, de faire d'un dogme clairement révélé une clef pour pénétrer dans les difficultez d'un autre dogme clairement révélé aussi, que de heurter de front les décisions de l'Écriture. Il sera plus raisonnable d'étendre, s'il faut ainsi dire, le dogme des divers degrez de peines, que de nier celui de leur éternité.

IV. La quatrième source de solution est une maxime dont un Théologien ne doit jamais se départir, & que nous voudrions inculquer à tous ceux qui ont l'influence qu'ils donnent à la raison sur la Religion. C'est que nous savons bien en général quels sont les attributs de Dieu, mais nous sommes très-ignorans quand il s'agit de déterminer jusqu'où leur sphère doit s'étendre. En général nous savons bien que Dieu est libre, qu'il est juste, qu'il est miséricordieux. Mais nous sommes très-ignorans quand il s'agit de déterminer jusqu'où ces perfections doivent aller, parce que leur infinité absorbe la capacité de notre esprit. Un exemple rendra notre pensée plus sensible. Supposez deux Philosophes qui eussent subsisté avant la fondation du monde, & qui eussent

discouru ensemble sur le plan de ce monde que Dieu alloit former. Supposez que le premier de ces Philosophes eût soutenu cette thèse. Dieu va tirer du néant des créatures intelligentes ; il pourroit leur communiquer des lumières qui les conduiroient nécessairement au souverain bien ; mais il va leur donner une raison, qui, par le mauvais usage qu'ils en feront, les conduira de l'ignorance dans le vice, du vice dans la misère. D'ailleurs, Dieu va former un monde où l'on verra presque toujours la vertu dans les fers & le crime sur le throne, les Tyrans couronnez, & les gens de bien confondus. Supposez que le premier de nos Philosophes eût soutenu cette thèse : le second ne se fut-il pas récrié contre ce plan ? N'eut-il pas été en apparence fondé à soutenir, que Dieu étant plein de bonté, il n'étoit pas possible qu'il créât des hommes à qui l'existence seroit funeste, qu'étant souverainement saint, il n'étoit pas possible qu'il permît l'entrée du péché dans le monde ? Cependant quelque apparentes qu'eussent été les raisons de ce Philosophe, l'événement a justifié les raisons de l'autre. Il est constant que Dieu a fait le monde sur le plan de celui-ci, & il est aussi constant que ce monde n'a rien qui

qui choque ses attributs , quelques peines que nous aïons encore aujourd'hui à répondre à ces objections. Mais c'est notre petitesse , ce sont les bornes de notre esprit , & l'immensité de Dieu même , qui nous empêchent de voir jusqu'où ses attributs doivent aller.

Appliquez tout ce que nous venons de vous dire à la matière que nous traitons. Vous trouvez que l'idée de l'Enfer répugne aux attributs de Dieu ; vous ne pouvez pas comprendre comment un Dieu juste punira des péchez finis , par des supplices qui n'auront point de fin ; comment un Dieu miséricordieux pourra abandonner sa créature à des misères éternelles. Vos difficultez ont de la couleur , j'en conviens. Vos raisons paroissent fondées , je l'avoüe. Mais souvenez-vous que les attributs de Dieu sont infinis , & que vos lumières sont bornées. Souvenez-vous de ces deux Philosophes disputans sur le plan du monde. Souvenez-vous que l'événement a condamné les difficultez du second , pour justifier le plan du premier. Or la révélation des peines futures est dans notre systéme ce que l'événement est dans celui de ce premier Philosophe. Elles sont révélées. Vous y trouvez des oppositions avec les attributs de Dieu ;

cette opposition doit s'évanouir à la lumière de nos Ecritures.

Ainsi nous avons indiqué quelques preuves pour le dogme des peines éternelles. Nous avons travaillé à faire voir qu'il n'y a rien ni dans la nature de Dieu, ni dans la nature de l'homme qui répugne à ce que nous apprend l'Écriture, sur le degré & sur la durée des peines des malheureux. Nous laissons maintenant toutes ces idées, nous ménageons pour notre dernière partie le peu de momens qui nous restent, après vous avoir présenté le dogme des peines éternelles comme enseigné dans l'Écriture, comme approuvé par la raison, nous devons vous le faire envisager comme un objet touchant, affreux. Mais tandis que nous ménageons autant qu'il nous est possible votre attention & votre patience, faites quelque effort sur vous-mêmes; & si jamais, si jamais par indulgence pour notre personne, ou par respect pour notre parole, vous nous ouvrites l'accès de vos cœurs, accordez-le à ce qui nous reste à vous proposer.

Troisième
me partie.

Nous devons considérer la qualité des peines de l'Enfer, & leur durée. Leur qualité est exprimée dans ces termes; *une fumée, un tourment.* Leur durée est
mar-

marquée dans la fuite , lors qu'il est dit , que *la fumée de ce tourment montera aux siècles des siècles.*

I. La qualité des peines de l'Enfer est exprimée dans ces termes *une fumée, un tourment.* Ce sont des expressions métaphoriques qui peuvent se rapporter à cinq idées : la privation du bonheur Céleste, les sensations douloureuses , les remors, l'horreur de la société , & le redoublement du crime.

La I. idée de l'Enfer, c'est la privation du bonheur céleste : idée que nous ne sommes pas capables de nous bien dépeindre dans cette vie. Nous avons des yeux de chair & de sang. Nous jugeons du bonheur & de la misère selon cette chair & ce sang, selon que les choses se rapportent à notre famille, à nos mœurs, à notre profession, & nous ne pensons presque jamais que nous avons des ames immortelles. Dans le grand jour de l'éternité tous ces voiles seront ôtez. Ces ténèbres se dissiperont : ces bandeaux tomberont des yeux : on connoitra le souverain bien, & quel sera l'état d'une ame qui n'apprendra à le connoître que pour en être à jamais privée ! Représentez vous un homme qui sera contraint de voir, & qui éprouvera par son expérience, que les plaisirs, que les
gran-

grandeurs, que toutes les richesses du monde, ne font que du vent & de la fumée ; que la véritable félicité consiste à communiquer avec Dieu, à être témoin de ses perfections, à participer à sa gloire, & pour me servir des emblèmes prises de l'Écriture, représentez vous un homme qui verra la chambre Nuptiale de l'Agneau, l'appareil de son triomphe, le Palais de sa magnificence, & qui verra toutes ces grandeurs comme des objets, dont ses crimes lui interdisent la jouissance. Quels regrets, quelles larmes, quel désespoir ! Maître de la nature, Être des êtres, assemblage adorable de toutes les perfections, Père éternel, Fils bien aimé, Esprit Saint, Corps glorifié de mon divin Rédempteur, Archanges, Chérubins, Séraphins, Puissances, Dominations, assemblages des premiers nez, milliers d'Ange, Apôtres, Martyrs, Saints de tous les temps & de tous les lieux, Couronne immarcescible, lumières, communications de l'ame avec son Dieu, thrône de gloire, rassasiement de joie, torrents de délices éternelles, que je vois, que je connois & que je desire, lors même que vous m'étes arrachez par la Justice vangereffe, me vois-je donc exclus à jamais de vos douceurs inéfaibles ? N'étes-vous offerts à mon ame que
pour

pour mieux me faire connoître ma misère ? & ne renfermez-vous tant de félicité dans votre enceinte, que pour me rendre plus sensible à ma perte & à ma douleur ?

Nous marquons II. des sensations douloureuses. C'est à cela que se rapportent toutes ces expressions de l'Écriture que nous avons déjà rapportées, de *tenébres*, de *soif rongeante*, de *obscurité*, de *chaines*, de *feu*, de *étang ardent*, à un tel point que tel damné estimeroit comme un bien sans prix *une goutte d'eau, pourra* Luc. 16: *fraîchir sa langue.* Nous n'osons pas dé- 24. terminer s'il y aura à la lettre des feux allumez dans l'Enfer. Mais si vous joignez à ce que nous vous avons dit, du pouvoir que Dieu a d'exciter dans nos ames, les sensations que bon lui semble ; si vous joignez à cette réflexion, cette remarque, que l'Écriture emploie presque par tout l'idée du feu pour exprimer les peines de l'Enfer, vous serez portez à vous persuader que plusieurs des malheureux souffriront à la lettre les tourmens qu'endureroit un homme qui seroit livré en proie aux flammes: soit que Dieu agisse immédiatement sur leur ame, soit qu'il les unisse aux parties d'un feu proprement ainsi nommé. Le nom que l'Écriture donne au feu de l'Enfer

Mat. 5.
22.

fer a même quelque chose de particulier. Elle l'appelle le *feu de la gébene*. Sçavez-vous ce que c'est que cette *gébene*? Le mot est composé de deux autres qui signifient la *vallée de Hinnon*. Cette vallée fut renduë fameuse par les sacrifices abominables que les Juifs firent à Moloc. Ils avoient une figure de bronze; cette figure étoit creuse; ils y renfermoient leurs enfans; ils allumoient des feux ardens, en sorte que ces misérables victimes de la superstition étoient consumées dans cette machine rougie & embrasée. Voilà l'image de l'Enfer. Image terrible! Nous n'avons pas ici besoin d'idées abstraites & de pensées métaphysiques. Qui est-ce de nous qui pourroit souffrir patiemment, d'avoir pendant une heure sa main dans le feu? Qui est-ce qui ne frémiroit d'être condamné à passer un jour dans cette machine monstrueuse? & que seroit-ce, que seroit-ce, d'y être éternellement? Quand on voit un criminel garrotté, livré à l'exécuteur de la justice humaine; & prêt à servir de proie aux feux & aux flammes, à ce spectacle la nature frémit, la chair frissonne, & les cris de ce malheureux percent le cœur, & bouleversent les entrailles. Que sera-ce d'être livré soi-même à l'exécuteur de la vengeance divine?

vine? Que sera-ce de servir de matière au feu de l'Enfer? Que sera-ce, chair délicate, organes foibles du corps humain, quand vous serez jettez dans des flammes si vives & si dévorantes?

La troisiéme idée des peines des damnés, c'est le remors. Les peines de l'esprit sont aussi vives & aussi sensibles que celles du corps. La douleur d'un homme qui vient de perdre une personne qui lui étoit chère, l'inquiétude d'un autre qui craint les spectres & les fantômes, les ennuis d'un solitaire, l'émotion d'un criminel qui attend une sentence de mort; sur tout l'agitation d'une conscience qui se sent coupable, ce sont là des peines aussi vives & aussi sensibles que celles qui sont excitées par les tourmens les plus cruels. Quels effets ne produisent point les remors? Ils font trembler les Tyrans. Ils font heurter les genouils des Belsatsars dans leur Cour: ils rendent le voluptueux insensible: ils mettent le scélerat à la torture: ils font plus. Tel qui a nié sur les chevalets & étendu sur les géhenes, a été forcé par ses remors de confesser l'horreur de ses crimes, de se dénoncer à ses Juges, & de demander lui-même une mort plus supportable, que la pensée des attentats qui l'ont méritée. Ce sera l'état des
dam-

D.n.5.6.

damnez. Ce sera là ce ver qui ne mourra point , & qui consumera leur ame. Ce sera ce vautour cruel qui dévorera leurs entrailles. La conscience sera forcée de rendre hommage au Dieu vangeur. Elle sera forcée d'avouer, que les motifs de l'Évangile étoient propres à toucher un homme qui n'auroit pas endurci sa face comme un rocher. Elle sera forcée de sentir, que les marques d'amour que Dieu lui avoit données eussent pénétré un cœur susceptible de reconnaissance. Elle sera forcée de reconnoître, que les secours de l'Esprit de Dieu étoient plus que suffisans en eux-mêmes. Elle sera forcée d'avouer que sa perte vient d'elle-même, qu'elle a sacrifié son salut à des chimères , à des néants plus néants que le néant même. Le témoignage d'une bonne conscience a soutenu les Martyrs dans les feux & dans les tortures, lors qu'ils se disoient à eux-mêmes : j'endure pour la vérité, je plaide pour une bonne cause , je porte la croix de mon Sauveur , je suis le martyr de Dieu même. Mais quand à des tourmens terribles vous ajoûtez encore des reproches de la conscience : quand on se dit à soi-même : je suis l'auteur de ma peine, je souffre pour mes propres crimes, je suis la victime du vice, je suis

la

la victime du Diable , rien n'égalé ces horreurs & ce désespoir.

Une quatrième idée est prise de l'horreur de la société. Car quelle que soit la misère d'un homme sur la terre , il la supporte avec patience quand il est consolé par des discours sages : quand un ami lui ouvre son sein , quand un Père partage ses souffrances , quand une main charitable vient essuyer ses larmes. Les discours d'une personne grave & pathétique adoucissent les maux , suspendent les douleurs , & charment les plus cruels supplices. Mais quelle société bon Dieu que celle de l'Enfer ! Représentez-vous, vous-mêmes , à vous-mêmes , condamnez à passer votre vie avec ces hommes odieux , qui semblent n'être formés que pour troubler le monde. Représentez vous renfermez dans une étroite prison avec une troupe de scélérats. Représentez vous étendus dans un lit de mort , n'ayants pour Consolateurs que des Traîtres & des Bourreaux. C'est une image de l'Enfer. Quelle société bon Dieu ! Les Tyrans de l'Eglise , les assassins , les blasphémateurs , le Démon avec ses Anges , le Prince de l'air avec ses infames cohortes.

De toutes ces idées il en résulte une cinquième. C'est le redoublement du

Q

cri-

crime. L'amour propre est la grande passion de l'homme. C'est elle qui met toutes les autres en mouvement, & toutes les autres n'en sont que des branches & des dépendances. Il ne dépend pas de l'homme d'aimer un être qui n'a point de relation avec son bonheur. Et il n'est pas possible qu'il ne haïsse celui qui s'emploieroit à le rendre misérable. Comme la Divinité déploiera ses attributs, pour aggraver les supplices des damnés, ils ne donneront point de bornes à leur haine, leur tourment excitera leur haine, leur haine aggravera leur tourment. Et n'est-ce pas là le comble de la misère? Haïr par la nécessité de sa nature l'être parfait; l'être suprême, la beauté Souveraine, Dieu pour tout dire en un mot. Cette idée ne présente-t-elle pas à vos esprits l'état le plus triste & le plus affreux? Un des plus beaux raions de la gloire des Bienheureux, c'est cet amour consommé qu'ils portent à leur Créateur? Un des traits les plus horribles de l'Enfer, c'est que l'amour divin en est exclus, & que les damnés y vomissent autant de blasphèmes contre Dieu, que les Bienheureux dans le Paradis y font retentir d'Hallelujas à sa gloire.

Vous venez de voir les qualitez des
pei-

peines des damnez ; jetez maintenant les yeux sur leur longueur & sur leur durée. Et que vous dirons-nous M. F. pour vous faire percer dans ces profondeurs ? Voudrons-nous nombrer l'innombrable , & mesurer ce qui n'a point de bornes ? Entreprendrons-nous de vous faire comprendre l'incompréhensible ? Et vous entretiendrons-nous ici de nos imaginations & de nos chimères ?

Quand je veux me représenter l'éternité, je me fers de tout ce que l'on connoît , de tout ce qu'on peut concevoir de plus long & de plus durable. J'entasse imagination sur chimère , & chimère sur imagination. D'abord je me représente ces vies longues , qui sont l'objet des desirs des hommes ; ces vieillards qui virent quatre ou cinq générations , & qui eurent part eux seuls à l'Histoire de tout un Siècle. Je fais plus , je vais fouïller dans les Chroniques anciennes, je remonte jusqu'au Siècle des Patriarches, & je me représente ces vies étendues, jusqu'à mille ans , & je me dis à moi-même, l'éternité n'est rien de tout cela. Tout cela n'est qu'un point au prix de l'éternité.

Après m'être représenté des objets réels , je m'en forme d'imaginaires. Je vais de notre Siècle jusqu'à la publica-

tion de l'Évangile, de la publication de l'Évangile jusqu'à celle de la Loi, de la Loi jusqu'au déluge, du déluge jusqu'à l'Époque de la création. Je joins cette Époque à celle de nos jours, & je me représente Adam encore vivant aujourd'hui. Si Adam avoit vécu jusqu'à ce jour; s'il avoit vécu misérable; s'il avoit passé tout ce tems dans un feu ou sur une rouë; quelle idée se formeroit-on de son état? A quel prix consentiroit-on de s'exposer à tant de misères? Quel régime paroîtroit beau s'il étoit suivi de tant de malheurs? Cependant ce n'est pas la l'éternité. Tout cela n'est rien au prix de l'éternité.

Je vais encore plus loin. Je vais de supposition en supposition, & je joins chimère à chimère. Je prends le plus grand de tous les nombres. J'ajoute Siècles sur Siècles, millions de Siècles à millions de Siècles. Je forme un nombre fixe de tous ces nombres, & j'arrête là mon imagination. Après cela je suppose que Dieu voulût créer un monde tel que je le vois aujourd'hui. Je suppose qu'il voulût créer atome après atome, & qu'il emploïât à la création de chaque atome ce tems fixe que j'ai marqué. Quel tems ne faudroit-il point avant que ce monde fût fait? Mais je
 sup-

suppose qu'il arrangeât ces atomes ; qu'il gardât dans leur arrangement la méthode qu'il avoit suivie dans la création. Quel tems avant que ces atomes fussent arrangez ! Enfin je suppose qu'il voulût d'échanger & anéantir ce monde , & qu'il suivît encore le plan qu'il eut dans leur arrangement , & dans leur création , quelle durée immense n'y seroit point consumée ! Cependant ce n'est pas là l'éternité. Tout cela n'est qu'un point au prix de l'éternité.

Rassemblez maintenant toutes ces suppositions M. F. & les années de ce vieillard , & cette vie des Patriarches , & la longueur chimérique de celle d'Adam , & ce tems que Dieu auroit consumé à créer ce monde que nous avons supposé , & celui qui se fût passé à l'arranger , & celui qu'il eût falu ensuite pour le détruire. Faites encore , si vous pouvez , un période fixe , multipliez ensuite ce période , & supposez que vous eussiez passé , à le multiplier , autant de tems que ce période en contient ; à la lettre , ce n'est pas là l'éternité. A la lettre , tout cela n'est rien au prix de l'éternité.

Mon Dieu ! une seule nuit passée dans les tourmens , dans les ardeurs d'une fièvre , au milieu des flots de la mer , entre la vie & la mort , paroît d'une longueur

immense! Il semble à celui qui y est exposé, que le Soleil a oublié de reprendre son cours, & que la nature est bouleversée. Quel sera donc l'état de ces malheureux, lors qu'après avoir roulé dans les espaces que nous venons de dépeindre, ils feront cette accablante réflexion que ce n'est là qu'un atome de leur misère! Quel sera leur désespoir, lors qu'ils se diront à eux-mêmes qu'il faut parcourir encore une fois ces périodes énormes; encore cette privation du bonheur céleste; encore ces flammes dévorantes; encore ces cruels remors; encore ces crimes & ces blasphèmes! Pour jamais! Pour jamais! Ah M. F. M. F. que cette parole est rude même dans la vie! Qu'un malheur est grand quand il est sans ressource, quand on se dit à soi-même pour jamais! Pour jamais dans les fers! Pour jamais dans les chaînes! Pour jamais dans une prison! Pour jamais ma réputation! Pour jamais ma famille! Pauvres mortels que vous avez la vie courte d'appeler ainsi pour jamais un temps qui finit avec votre vie! Quoi cette vie, cette vie qui passe avec la rapidité de *la navette d'un tisseran*, cette vie qui s'évanouit *comme une pensée*, appelez-vous cela pour jamais? Mais les périodes absorbans de l'éternité, mais l'en-

Job. 7. 6.

Pse. 90.

19.

l'entassement des Siècles , ce sera là , si j'ose ainsi dire , le pour jamais des damnés.

Je succombe sous le poids de ce sujet. Et je l'avoué, quand je vois que mes amis, que mes relations, que ce peuple, que ce troupeau , que moi-même, quand je pense, que nous sommes menacez de ces tourmens , quand je vois dans la froideur de mes dévotions, dans la langueur de mes charitez, dans la légèreté de mes résolutions & de mes projets , des preuves, ne fût-ce que des probabilités de ma misère future, je trouve dans cette pensée un poison mortel qui se répand dans tous les états de ma vie, qui me rend la société ennuyeuse , les aliments insipides, les plaisirs dégoutants , & la vie amère. Je ne suis pas surpris que la pensée de l'Enfer ait fait des mélancholiques, qu'elle ait renversé des cerveaux, qu'elle ait porté les uns par un martyr vivant à rompre tout commerce avec les humains ; & obligé les autres à subir les tourmens les plus violents & les plus terribles. Mais plus la terreur que cette pensée nous inspire est grande, plus nous sommes inexcusables, si elle demeure sans fruit. L'idée de l'éternité absorbe tout. L'idée de l'éternité doit renverser tous nos projets. Pour échapper à

un malheur éternel il faut tout souffrir : il faut tout surmonter : il faut tout entreprendre : il faut s'offrir en sacrifice : il faut se crucifier soi-même. Que chaque atome de notre corps serve de victime à la pénitence ; que chaque moment de notre vie nous expose à un nouveau martyr ; heureux encore si nous pouvons nous dérober à ce glaive flamboyant qui pend sur nos têtes, & fuir arrière de ces gouffres & de ces abîmes de feu, que nous voïons ouverts sous nos pieds !

M. F. y avez-vous bien réfléchi ? Avez-vous bien écouté tout ce que nous venons de vous dire ? Peut-être avons-nous affoibli ces grandes vérités. Peut-être en avons-nous laissé en arrière. Il me semble pourtant que si vous aviez bien conçu celles que nous vous avons annoncées, vous seriez des hommes nouveaux.

Pensez que nous n'avons point outré les matières, que tout ce que nous avons dit est tiré de nos Ecritures, de ces mêmes Ecritures que vous faites profession de croire ; en sorte que si vous révoquez ces grandes vérités en doute, il faut que vous renonciez à votre Foi, à votre Religion ; à votre Christianisme.

Pensez que nous avons puisé nos preuves

ves de ce Livre de l'Écriturè que vous regardez comme le plus consolant & le plus doux, je veux dire de l'Évangile. Renoncez une fois à ce malheureux préjugé, que sous l'Évangile on ne doit point vous parler de l'Enfer. Au contraire, c'est l'Évangile qui le révèle dans tout son jour ; c'est l'Évangile qui le prouve ; c'est l'Évangile qui le dépeint ; c'est l'Évangile qui dit ; *Allez maudits au feu éternel* ; c'est l'Évangile qui dit que *celui qui aura connu la volonté du Maître & ne l'aura pas faite sera battu de plus de coups* ; c'est l'Évangile qui dit que *si nous péchons volontairement après avoir connu la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour le péché, mais une attente terrible du jugement & la terreur d'un feu qui doit dévorer les adversaires*,

Mat. 25.

4¹.

Luc. 12.

47.

Hébr. 10.

26.

Pensez, que les images que nous vous avons données de l'Enfer, sont au dessous de la vérité, que la vérité les surpasse infiniment encore, & que tous ces changemens que la mort apportera à nos ames, ne feront que nous rendre susceptibles de nouvelles misères.

Pensez que cela même qui semble diminuer les horreurs de l'Enfer à l'égard d'un Payen, ou d'un Chrétien élevé dans la superstition & dans l'ignorance, le dogme des divers degrez de peines, n'a rien qui ne doive augmenter ces horreurs

à l'égard des Chrétiens tels que nous sommes pour la plûpart.

Pensez au genre de personnes que Dieu réserve à cet état. Ce ne sont pas seulement les assassins, les empoisonneurs, les voleurs de grand chemin : ce sont les Apostats, ceux qui connoissent la vérité, ceux qui pour des intérêts mondains sacrifient à l'idolatrie la profession de la vérité : ce sont les avares, les usuriers, les injustes, les gourmands, les impudiques, les implacables, les froids, les tièdes.

Pensez ensuite qu'il faut s'aveugler volontairement, pour ne pas reconnoître que dans cette ville, que dans cette Eglise, que dans ce troupeau, que dans cette assemblée, que dans le nombre de ces auditeurs qui nous écoutent & qui nous regardent, il se rencontre de ces personnes, & venez jusqu'à cette réflexion ; moi-même, moi-même je suis peut-être dans un état de damnation, je suis peut-être dans la liste fatale de ceux que ces supplices menacent.

Allez encore plus loin. Pensez que cette vie est le seul tems qui vous est donné pour prévenir de si grands malheurs. Après la vie, plus d'exhortations, plus de sermons, plus de soupirs, plus de larmes efficaces, plus de lieu à la repentance.

Après

Après cela, pensez à la briéveté de la vie. Pensez que vous n'avez peut-être qu'une année, peut-être qu'un mois, peut-être qu'un jour, peut-être qu'une heure, peut-être qu'un moment pour vous dérober à ce malheur : en sorte que peut-être (ô Dieu détourne ce funeste augure) peut-être quelcun de ceux qui nous écoutent, éprouvera aujourd'hui, aujourd'hui tous ces tourmens & toutes ces peines.

Enfin, pensez à l'esprit qui nous anime dans ce moment, au but de notre discours, & pour dire plus encore, pensez à ce que Dieu fait à présent en votre faveur. Du sein de ses compassions, du fonds des entrailles de sa charité, il vous cherche, il vous exhorte, il vous conjure, il vous crie d'éviter des maux si affreux, il vous conjure de ne pas vous perdre, il vous crie ; *Mon peuple, ô si* Psea. 81.
9.
tu m'écoutois ! Jérusalem reçois instruction, Jére. 6.
de peur que mon affection ne se retire de toi. 8.
Et pourquoi, pourquoi mourriez - vous, ô Ezech.
13. 31.
maison d'Israël ?

O que si nous sommes sages, ces pensées vont prendre d'empire sur notre cœur ! O que s'il nous reste quelque étincelle de raison, l'image affreuse de l'Enfer va désormais faire d'impression sur nos ames !

Idées effraïantes d'un Jugement & d'un Enfer, puissiez-vous être présentes à mon esprit, toutes les fois que le monde voudra souiller mon ministère par les attraits de la vanité & de la gloire! Idées effraïantes d'un Jugement & d'un Enfer, puissiez-vous fraper tous ces auditeurs pour donner du succès à ce discours, & du poids à tout notre ministère! Idées effraïantes d'un Jugement & d'un Enfer, puissiez-vous nous suivre toûjours, afin que connoissant ce qu'il y a de terrible dans la justice qui nous est dénoncée, & de précieux dans la grace qui nous est encore offerte, nous nous rendions capables de participer à la gloire que je vous souhaite, M. F, au nom du Père, du Fils & du St. Esprit. Amen.





S E R M O N

SUR LE RAVISSEMENT DE SAINT PAUL

Au troisiéme Ciel.

Je connois un homme en Christ, lequel il y a quatorze ans passez (si ce fut en corps je ne sai, si ce fut hors du corps je ne sai, Dieu le sait) lequel dis-je a été ravi jusqu'au troisiéme Ciel. Et je sai qu'un tel homme, si ce fut en corps, ou si ce fut hors du corps, je ne sai, Dieu le sait, a été ravi en Paradis, & a oui des paroles inénarrables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. II. Ep. aux Cor. Chap. 12. v. 2. 3. & 4.

SIXIEME SERMON.

S'Il y a un texte dans nos Écritures capable d'embrafer, & en même tems de mortifier la curiosité humaine, c'est celui que vous venez d'entendre. Nous ne parlons

lons pas d'une curiosité vaine & téméraire ; nous parlons même d'une curiosité en apparence fondée sur la raison , & sur la justice. Une des principales causes du peu d'ardeur que nous avons pour les biens célestes , c'est qu'il n'y a aucun témoin d'expérience , qui après en avoir goûté les douceurs, nous en ait donné des idées claires & distinctes. Il est difficile d'aimer ce que l'on ne connoit point. St. Paul semble avoir été réservé de Dieu pour suppléer à ce défaut , & pour remplir, s'il faut ainsi dire, ce vuide de la Religion. Par une œconomie surnaturelle il va dans l'autre monde avant la mort ; il en revient avant la résurrection universelle. Toute l'Eglise attentive lui demande un détail touchant l'autre vie. Et comme les Israélites, après avoir envoié des Espions dans la terre de promesse , bruloient du desir de les voir , & de les entendre, afin de savoir si ce pais méritoit les travaux qu'il falloit endurer pour y arriver : aussi les Chrétiens attendent que St. Paul leur dise ce qu'est cette félicité , dans laquelle ils sont apellez d'entrer , par une porte si étroite. Ils semblent tous lui demander ; *Qu'avez-vous oui ? Qu'avez-vous vû ?* Afin de décider sur son rapport la grande question , *s'ils travailleront*

ront encore à surmonter les obstacles qui se rencontrent dans le chemin du Salut, ou s'ils en abandonneront le dessein. Mais St. Paul ne répond point à cet attente : il garde un profond silence sur les objets qui ont été offerts à son esprit : il ne parle de son ravissement que pour l'opposer à ces faux Docteurs qui méprisoient son ministère : & pour toute description du Paradis, il nous fait l'aveu de l'impuissance où il est de le décrire. *Je connois un homme en Christ. (Un homme en Christ, c'est-à-dire, un Chrétien, & l'Apôtre se désigne ainsi lui-même.) Je connois un homme en Christ, lequel il y a quatorze ans passez (si ce fut en corps je ne sai, si ce fut hors du corps je ne sai, Dieu le sait) lequel dis-je a été ravi jusqu'au troisième Ciel. Et je sai qu'un tel homme, (si ce fut en corps, ou si ce fut hors du corps, je ne sai, Dieu le sait,) a été ravi en Paradis, & a oui des paroles inénarrables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer.*

Nous nous proposons aujourd'hui M. F. de travailler à résoudre la difficulté, qui naît de ce silence de l'Apôtre. Nous nous proposons d'agiter cette singulière, mais intéressante question ; Pourquoi la félicité céleste est-elle inénarrable ? Pourquoi n'est-il pas permis à l'homme de l'exprimer ? Nous vous donnerons bien
d'a.

d'abord quelques éclairciffemens sur les expressions de notre texte, & nous verrons I. Quelle est l'époque dont il est ici question. *Je connois un homme en Christ lequel il y a quatorze ans passez.* II. Ce qui est dit touchant la manière de ce ravissement, *si ce fut en corps, si ce fut hors du corps je ne sai, Dieu le sait.* III. Ce qu'il faut entendre par le *Paradis* & par le *troisième Ciel*. Enfin quelle idée il faut attacher à ces choses *inénarrables*, dont parle ici notre Apôtre, & ce sera là notre première partie. Mais dans la seconde, qui sera la principale de ce discours, nous examinerons cela même que nous venons d'indiquer, nous verrons si le silence de l'Écriture sur notre félicité à venir n'a rien qui doive ralentir l'ardeur que nous avons d'y arriver, & nous vous ferons sentir que rien n'est plus capable de nous donner de grandes idées du Paradis, que ces voiles mêmes qui nous en dérobent la vûë. Si vous entrez dans le but de ce discours, il fera sur vous l'effet auquel nous rapportons toutes nos exhortations, toutes nos instances; c'est d'allumer dans vos cœurs un desir ardent d'aller à Dieu. C'est de vous faire dire avec un Prophète; *O Dieu combien sont grands les biens que tu reserves à ceux qui te craignent!* C'est de vous mettre dans la

situa-

situation de notre Apôtre , qui après avoir été ravi jusqu'au troisième Ciel ne pouvoit plus vivre sur la terre , avoit les yeux ouverts à tous les chemins de la mort , ne parloit plus que de mourir , que d'achever sa course , que d'être absent du corps , que de déloger , que d'être avec Christ ce qui lui étoit beaucoup meilleur.

2. Tim.
4. 7.
2. Cor.
5. 8.
Philip. 1.
23.

LA question touchant l'époque dont parle l'Apôtre; *Je connois un homme en Christ, il y a quatorze ans passés*, nous occuperoit beaucoup plus de tems que nous n'en avons pour tout cet exercice , si nous voulions la traiter à fonds. Jamais Prédicateur n'eut une occasion plus propre, pour faire perdre une heure à des auditeurs en discussions inutiles, & en citations importunes. Nous pourrions vous fournir ici un ample catalogue des pensées des Interprètes , & des raisons sur lesquelles chacun appuie les siennes. Nous pourrions vous dire d'abord que quelques-uns prétendent que ces quatorze ans, marquent le tems écoulé depuis la conversion de St. Paul, & que son ravissement arriva dans ces trois jours

Première partie.

Act. 9. 9.

où il fut sans boire , sans manger , sans ouvrir les yeux , & vous citer là-dessus Capel, Lira , Cave , Toftat , & plusieurs Auteurs inconnus au plus grand

R nom-

nombre de ceux qui nous écoutent.

Nous pourrions ajoûter que quelques autres raportent cette époque à la VIII. année du Christianisme de St. Paul, la quarante quatrième de J. C. & la douzième après sa mort.

Nous pourrions vous faire voir que d'autres prétendent, sans doute avec plus de vrai-semblance, que l'Apôtre eut ce ravissement, lors qu'après sa dispute avec Barnabas, monument de l'infirmité des plus grands Saints, il prit un chemin différent du sien. Ceux qui font dans cette pensée allèguent ce qui est dit au Chapitre 22. des Actes: *Il arriva*, dit

ACT. 22.
17. *St. Paul lui-même, comme je priois dans le temple, après mon retour à Jérusalem, que je fus ravi en extase.* Vous sentez bien qu'en étendant un peu chacun de ces articles, nous serions bien-tôt parvenus à la fin de notre heure. Mais ces discussions font peu du ressort de cette chaire, & certainement nous avons des choses plus importantes à vous proposer.

La manière dont St. Paul a été ravi demande un second éclaircissement. Il l'a exprimée d'une façon propre à mettre des bornes à notre curiosité. *Si ce fut en corps je ne sçai, si ce fut en esprit je ne sçai;* aussi ne prétendons-nous pas nous arrêter à rechercher ce que St. Paul ignoroit lui-même.

Re-

Remarquons seulement que Dieu se manifestoit autrefois en plusieurs sortes différentes. Quelquefois c'étoit par des voix , (a) témoin celle qui parloit de la nuée; (b) témoin celle qui parloit du buisson; (c) témoin celle qui parloit d'Horeb; (d) témoin celle qui parloit du tourbillon; (e) témoin celle qui parloit du Propitiatoire.

Quelquefois il se communiquoit par des songes. C'est ainsi qu'il se déclara à Jacob, à Abimélec, à l'Echanson de Pharao.

Quelquefois il envoioit des visions à ceux mêmes qui étoient éveillez. C'est ainsi qu'il fit voir à Moïse un buisson ardent qui brûloit sans se consumer: c'est ainsi qu'il fit voir à Balaâm un Ange qui tenoit une épée dans sa main: c'est ainsi qu'il fit voir à Josué le Chef des armées de l'Eternel.

Quelquefois il se communiquoit à eux par inspiration, accompagnée de mouvemens qui les forçoit à parler. Témoin ces énergiques paroles; *La parole de l'Eternel m'est tournée en opprobre chaque jour. C'est pourquoi j'ai dit je ne ferai plus mention de lui. Mais il y a eu dans mon cœur comme un feu ardent renfermé dans mes os, & je suis las de le porter.*

R 2

Mais

(a) Exod. 16. 10. (b) Exod. 3. 4. (c) Exod. 19. 16.
 (d) Job 38. 1. (e) Exod. 25. 22.

Mais parmi toutes ces dispensations miraculeuses, la plus noble étoit celle qui se faisoit par *Ravissement*, ou par *Extase*. Elles ont quelque différence. Nous appellons *l'Extase* cette attention tendüe, cette application à un objet, cette forte contention, ce concentration de pensées, ce recueillement parfait qui fait que celui qui est en *Extase* se distrait des sens, oublie son corps, est tout entier à l'objet de sa méditation.

Le *Ravissement* est peut-être un degré au dessus de *l'Extase*. Il se fait quelquefois en esprit. C'est lors que Dieu, par un effet de cette suprême puissance qu'il a sur l'ame des hommes, y excite les mêmes idées, lui fait apercevoir les mêmes objets dont elle seroit frappée, si le corps auquel elle est unie étoit réellement dans un lieu dont il est très éloigné. C'est ainsi qu'il faut expliquer le ravissement d'Ezéchiel, & celui dont St. Jean nous parle dans l'Apocalypse.

Il se fait quelquefois en corps: c'est ainsi que Philippe, après avoir converti & baptisé l'Eunuque de la Reine Candace, fut *enlevé par l'Esprit*, en sorte que *l'Eunuque ne le vit plus*.

Act. 8.
39.

Quoi que St. Paul ait peu parlé de la manière dont Dieu se révéla à lui, il en dit assez pour montrer que c'est du *Ravisse-*
vise-

vissement qu'il nous parle. Mais si c'est de celui qui transportoit le corps dans un autre lieu, si c'est de celui qui ne transportoit que l'esprit : s'il y a même une différence réelle entre le Ravissement & l'Exstase, c'est ce que personne ne peut décider sans témérité. C'est ce que l'Apôtre ignoroit lui-même; *Si ce fut en corps je ne sçai, si ce fut en esprit je ne sçai, mais je sçai qu'un tel homme a été ravi jusqu'au troisième Ciel, & au paradis.*

Le troisième Ciel, le Paradis autre sujet d'éclaircissement. Le troisième Ciel est le siège des bien-heureux, celui où Dieu donne les marques les plus éclatantes & les plus pompeuses de sa présence, & personne ne le conteste. Mais l'autre expression de St. Paul, celle du Paradis a causé des débats parmi les Sçavans. On a agité depuis long-tems la question si le Paradis & le troisième Ciel désignoient un même lieu. Quelques Interprètes modernes l'ont nié avec chaleur. Un grand nombre d'anciens Pères l'avoient fait avant eux. Ils regardoient le Paradis comme un séjour où les ames attendoient la résurrection, & ils le distinguoient du Ciel. Justin Martyr disputant contre Triphon met dans la même liste l'erreur qui nie le dogme de la résurrection, & l'opinion qui suppose que les

ames font avec Dieu après la mort. Ils suivoient en cela les préjugés des Juifs. Plusieurs d'entre eux croient que l'ame des gens de bien va dans le Jardin d'Eden, jusqu'au jour de la résurrection; de là vient qu'ils ont ce formulaire de prières pour les mourants: *Que son ame soit recueillie dans le jardin d'Eden, qu'elle ait sa part dans le Paradis, qu'elle se repose, & qu'elle dorme en paix jusqu'à ce que vienne le Consolateur qui fera entendre la paix aux Pères. O vous qui êtes commis sur les trésors du Paradis ouvrez lui en maintenant les portes.*

Mais cette erreur, pour avoir été foit-tenüe depuis long-tems, & par des Interprètes de grand nom, n'en est pas moins erreur pourtant. Plus d'argumens que nous n'avons le tems d'en apporter le démontrent. Lisez seulement la prière que J. C. fit à son Père quelque tems avant sa mort, vous verrez qu'il demande d'aller à la félicité céleste. Il dit aussi au brigand; *En vérité je te dis que tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis.* Le Paradis est donc le lieu où Dieu donne les symboles les plus augustes de sa présence, & n'est point différent du troisième Ciel.

Que si vous demandez pourquoi ce nom est donné au troisième Ciel, il faut remon-

remonter jusqu'à sa première origine. Ceux qui se sont attachez à la sèche étude des Etymologies, nous assurent que ce mot vient des Perfes, qui apelloient *Paradis* les parcs & les jardins des Rois. Il désigna ensuite tous les lieux de cette espèce. Il passa des Perfes chez les Grecs, chez les Hébreux, chez les Latins. Nous le trouvons employé en ce sens dans Néhémie, dans l'Ecclésiaste, dans plusieurs Auteurs profanes, & les Juifs donnèrent ce nom au jardin d'Eden, où Adam avoit été placé. On le trouve au 2. Chapitre de la Genèse. Sommes-nous montez dans cette chaire pour agiter des questions de ce genre ? En voilà assez, en voilà trop pour cet article.

Pollux
Ono-
mast.

Neh. 2. 8.
Eccl. 2. 5.

Il ne nous reste plus qu'un éclaircissement à donner. *Je sçai qu'un tel homme, ajoute l'Apôtre, a ouï des paroles inénarrables, des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. Voir des choses, ouïr des paroles, sont des phrases souvent synonymes dans le style des Auteurs sacrez, & ce n'est pas sur cela que tombe la difficulté de cet article. Mais que veut dire l'Apôtre, lors qu'il assure que les paroles qu'il a ouïes, ou les choses qu'il a vûës sont inénarrables, qu'il n'est pas permis à l'homme de les expliquer ?* Avoit-il

reçût quelque défense de raconter le détail de sa vision ? En avoit-il perdu l'idée ? Ou si ces choses étoient d'un genre à ne pouvoir être exprimées par une bouche mortelle ? Chacune de ces pensées est soutenable.

Plusieurs ont adopté la première. Ils ont crû que Dieu avoit révélé des mystères à St. Paul, qu'il lui avoit défendu de les révéler à d'autres ; & que l'Apôtre, après avoir été ravi au troisième Ciel, avoit reçu un ordre semblable à celui qui fut donné à St. Jean dans un
 v. 4. Chap. 8^e. de l'Apocalypse ; *Cachéte les choses que les sept tonnerres ont fait entendre, & ne les écris point.* C'est ainsi que les Payens apelloient certains de leurs mystères, *inéfabes*, parce qu'il étoit défendu de les révéler. C'est ainsi que les Juifs apelloient le nom de Jéhova *inéfabable*, parce qu'il n'étoit pas permis de le prononcer.

La seconde opinion n'est pas déstituée de vrai-semblance. Comme l'ame de St. Paul fut sans commerce sensible avec son corps pendant son ravissement, il est probable que les objets dont il fut frappé, n'ayant laissé aucune trace dans son cerveau, il perdit la mémoire d'une partie de ce qu'il avoit aperçû.

Mais

Mais rien ne nous contraint de nous borner à ces sens. Le mot de l'original, *inéfable, inénarrable*, signifie souvent ce qui n'est pas d'une nature à pouvoir être expliqué; c'est ainsi qu'il est dit que le St. Esprit excite en nous des gémissements *inéfables*; c'est ainsi que St. Pierre parle de *la joie inénarrable & glorieuse*, & nous verrons tout à l'heure que la félicité céleste est inénarrable dans ce sens.

Rom. 8.

26.

1. Pier.

1. 8.

Au reste, parmi ceux qui ont recherché quelles pouvoient être ces choses que l'Apôtre nomme *inénarrables*, quelques-uns ont dit que c'étoit l'essence divine; d'autres que c'étoit l'ordre Hiérarchique des intelligences célestes; d'autres que c'étoit la beauté des ames glorifiées; d'autres que c'étoit le mystère de la vocation des Gentils & de la rejection des Juifs; d'autres que c'étoit la destinée de l'Eglise Chrétienne dans ses divers périodes. Pourquoi vouloir borner les choses que vit notre Apôtre? Il fut ravi jusqu'au Siége des bien-heureux, il y jouit sans doute de la félicité dont ils y jouissent.

Que l'on ait exercé son imagination sur cette question, à la bonne heure. Mais on ne peut voir sans indignation, que les Inventeurs de pieces supposées aient porté l'insolence, jusqu'à forger des

ouvrages, qu'ils raportoient à l'Esprit de Dieu même, & où ils prétendoient que ces myftères étoient expliquez. St. Epiphane nous raconte que d'anciens hérétiques, c'étoient les *Gaianites* ou *Cainites*, avoient imaginé un Livre, adopté par les Gnostiques. Ils'apelloit l'Ascension de St. Paul, & on prétendoit que ce Livre découvroit quelles étoient ces choses inénarrables que l'Apôtre avoit ouïes. St. Augustin parle du même ouvrage, comme d'un Livre supposé. Nicéphore dit qu'on racontoit sous l'Empereur Théodose, que l'on avoit trouvé à Tarse dans la Maison de St. Paul, un coffre de marbre, enseveli dans la terre, & qui renfermoit l'Apocalypse de St. Paul. Il refute même cette fable par le témoignage d'un homme de Tarse, qui étoit âgé & Membre du Presbytère. Le fourbe qui est l'Auteur de l'ouvrage attribué à Denis l'Aréopagite, & qui se donne pour ce fameux profelyte de notre Apôtre, se vante de lui avoir entendu raconter des choses merveilleuses touchant la nature, la gloire, les dons, les beautez des Anges, & c'est sur ce témoignage qu'il apuie l'idée chimérique, qu'il donne de la Hiérarchie céleste.

Laissons toutes ces conjectures frivoles,

Hæref.
38.

Traité
98. sur
St. Jean.

Hist. Ec.
clef. Liv.
12. chap.
34.

les, & toutes ces fables profanes. Vous avez oui notre Commentaire ; Je connois un homme en Christ, lequel il y a quatorze ans passez (si ce fut en corps je ne sai, si ce fut hors du corps je ne sai, Dieu le sait) lequel dis-je a été ravi jusqu'au troisième Ciel. Et je sai qu'un tel homme, (si ce fut en corps, ou si ce fut hors du corps, je ne sai, Dieu le sait,) a été ravi en Paradis, & a oui des paroles inénarrables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. Un homme en Christ, c'est-à-dire, un Chrétien. Les 14. ans probablement doivent se compter depuis la séparation de St. Paul d'avec Barnabas. Ce *Ravissement* marque cette action de Dieu, qui transportoit le corps des Saints dans des lieux éloignez, ou qui appliquoit fortement leur esprit à quelque objet de ce lieu. *Le troisième Ciel & le Paradis*, c'est le Siége des bien-heureux. Les *paroles inénarrables* que St. Paul y oïit, ou les *choses inénarrables* qu'il y vit marquent la gloire céleste, qui est apellée *inénarrable*, ou parce que Dieu avoit défendu à l'Apôtre de la découvrir, ou parce qu'il en avoit perdu l'idée, ou plutôt parce qu'en effet cette gloire est d'une nature à ne pouvoir être expliquée par des mots, ni entenduë par des hommes qui vivent sur la terre. Ainsi nous avons fait

l'offi-

l'office d'interprète. Mais après avoir chargé, s'il faut ainsi dire, votre mémoire de ces éclairciffemens puifez dans nos commentaires, nous devons maintenant donner à notre méditation de plus grands objets, & examiner, comme j'ai dit, cette fingulière, mais intéressante question; pourquoi la gloire céleste est-elle de nature à ne pouvoir nous être racontée? Pourquoi n'est-il pas permis à l'homme de l'expliquer? Nous devons nous servir de cette impuissance même, où nous sommes de la d'écrire, pour vous en donner de grandes idées, & pour allumer dans vos ames de fervans desirs de la posséder. C'est notre seconde partie.

Seconde
partie.

Nous raportons à trois notions générales la félicité des bien-heureux. Les bien-heureux dans le Ciel I. ont de grandes lumières. II. Ils ont de nobles inclinations. III. Ils ont des plaisirs sensibles. Un défaut de génie nous empêche de pouvoir comprendre leur lumière: Un défaut de goût nous empêche de connoître leurs inclinations: Un défaut de facultez nous empêche de savoir quels sont leurs plaisirs. A ces trois égards la félicité céleste est *inénarrable*: à ces trois égards il *n'est pas permis à l'homme de l'exprimer.*

I. Les

I. Les bien-heureux dans le Ciel ont de grandes lumières : Un défaut de génie nous empêche de les comprendre.

Sur la terre nous manquons de plusieurs idées. Nous n'en avons à proprement parler que deux : celle du corps, celle de l'esprit. A cela se rapportent toutes nos perceptions, toutes nos spéculations, toutes nos connoissances. Et quelque effort qu'aient faits plusieurs Philosophes, pour prouver que nous connoissons des êtres mitoiens entre l'esprit & la matière, ils n'ont pû le persuader aux autres, peut-être n'ont-ils pû se le persuader à eux-mêmes. Mais si tous les êtres qui font du ressort de nos connoissances se rapportent à ces deux idées, qui est-ce qui peut assurer qu'il n'y en ait point d'autres en effet? Qui est-ce qui peut soutenir que les esprits & les corps ont épuisé la toute-puissance du Créateur? Qui est-ce qui osera avancer que cette intelligence infinie, à qui l'Univers doit son existence, n'ait trouvé que deux idées dans ses thrésors? Peut-être que les bien-heureux dans le Ciel ont l'idée de certains êtres, qui n'ont aucun rapport avec tout ce que nous concevons sur la terre. Peut-être que Dieu imprima cette idée dans l'ame de St. Paul. Peut-être que c'est là une
des

des raisons de l'impossibilité où il est de décrire ce qu'il a vû. Car quand nous parlons aux autres hommes, nous supposons qu'ils ont des ames semblables à la notre, doüées des mêmes facultez, enrichies des mêmes notions : nous avons certains signes, certains mots pour exprimer ce que nous concevons : nous obligeons les hommes à rentrer dans eux-mêmes, à suivre leurs principes, à examiner leurs notions. C'est ainsi que nous nous communiquons nos connoissances les uns aux autres. Mais tout cela est impraticable à l'égard de ces êtres que connoissent les bien-heureux. Il n'y a point de notion à cet égard qui nous soit commune avec eux. Nous n'avons point de terme pour les exprimer : Dieu seul peut imprimer de nouvelles idées à nos ames, & tout ce que les hommes peuvent faire, c'est de nous rendre attentifs à celles que nous avons déjà, & de nous aider à les démêler.

Sur la terre, nous ne connoissons qu'imparfaitement ces deux sortes d'êtres, dont nous avons quelques notions. Nos idées sont incomplètes. Nous n'apercevons qu'imparfaitement les corps & les esprits. I. Nous n'avons que des idées imparfaites des corps, & sans entrer ici dans la discussion de tant de questions

ftions métaphysiques , dont ce fujet seroit fufceptible , & pour en donner un exemple à la portée de chacun de nous ; la grandeur des corps & leur petiteffe nous passent presque également. D'abord nous nous formons l'idée d'une portion de matière , nous la divisons jusqu'aux plus menuës parties , nous la reduisons en poussière , jusqu'à ce qu'elle devienne entièrement imperceptible à nos sens. Au defaut des sens , nous faisons suppléer l'imagination. Nous divisons par cette imagination , partie après partie cette même portion de matière , jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à un tel degré de petiteffe , qu'elle échape à notre imagination , comme elle avoit échapé à nos sens. Quand les sens & l'imagination s'arrêtent , nous appellons la pensée à notre secours , nous consultons l'idée que nous avons de la matière : nous la divisons encore par la pensée. La pensée va au delà de l'imagination & des sens. Mais après avoir été jusqu'à un certain point, elle se trouve absorbée à son tour , & nous sommes également confondus , soit que nous voulions admettre un progrès infini dans cette division , soit que nous voulions nous arrêter à un certain point déterminé.

Ce que nous disons de la petiteffe des
corps,

corps, nous le difons auffi de leur grof-
 feur. Nous pouvons au fecours des fens,
 de l'imagination & de la penfée aug-
 menter une maffe, l'imaginer encore
 plus grande, la concevoir encore au de-
 là; mais quand nous avons agi, imagi-
 né, réfléchi, & lors qu'après avoir con-
 çû une certaine étenduë, nous voulons,
 nous en représenter une plus grande,
 nous fentons que la matière nous abfor-
 be par fa grandeur, comme elle nous
 avoit échapé par fa petitesse. Ainfi nous
 n'avons que des idées incomplètes de
 la matière.

Pour ce qui concerne les esprits, nous
 les connoiffons plus imparfaitement en-
 core. Qui est-ce qui donna jamais des
 idées claires des esprits? Qui est-ce qui
 a fçû expliquer tout ce dont un esprit
 est capable? Qui est-ce qui a déterminé
 la liaifon qui se trouve entre cette faculté
 qui sent en nous, & celle qui réflé-
 chit? Qui est-ce qui a connu comment
 un esprit peut communiquer fes penfées
 à un autre esprit? Qui est-ce qui a con-
 çû comment un esprit peut agir sur un
 corps, & un corps sur un esprit? Il est
 donc démontré, ce me semble, que nous
 ne connoiffons qu'imparfaitement les
 choses mêmes dont nous avons des
 idées.

Les

Les bien-heureux dans le Ciel en ont de completes : Ils pénètrent jusqu'aux moindres parties de la matière, ils découvrent toutes les merveilles, tous les ressorts, toute la subtilité des moindres parties des corps qui renferment de petits mondes, des abrégés du grand monde, non moins propres à faire admirer la sagesse du Créateur. Ils parcourent ces vastes espaces, ces globes célestes, ces sphères immenses dont nous ne pouvons revoquer en doute l'existence, mais qui nous confondent par leur masse & par leur multitude. Les bien-heureux dans le Ciel connoissent la nature des esprits, leurs facultez, leurs relations, leur commerce, leurs loix. Mais tout cela est inexplicable. Peut-on changer nos sens ? Peut-on étendre notre imagination ? Peut-on ôter les bornes qui retrécissent nos pensées ?

Sur la terre nous ne voïons qu'imparfaitement les relations qui se trouvent entre les choses mêmes que nous connoissons. Quelque bornées, quelque incompletes que soient nos idées, nous ferions pourtant des progrès dans la recherche de la vérité si nous sçavions réfléchir, nous recueillir, porter notre attention jusqu'à un certain degré, comparer les êtres les uns avec les autres,

aller ainsi de ce que nous connoissons jusqu'à ce que nous ne connoissons pas encore. Les hommes sont plus ou moins sçavans, selon qu'ils sçavent plus ou moins être attentifs. Un homme élevé dans le bruit, dans le tumulte, un homme que le bruit & le tumulte suit partout est incapable de recueillement, parce que portant toujours avec lui une source de distraction, il ne peut réfléchir profondément sur aucun objet abstrait & dégagé de la matière. Mais un Philosophe accoûtumé à méditer, peut suivre un principe jusqu'à un degré entièrement inaccessible à l'autre. Cependant quelque expert que l'on soit dans l'art de l'attention, elle a aussi toujours des bornes étroites: parce que nous avons toujours un corps; parce que ce corps excite toujours des sentimens dans nos ames; parce que nos ames sont toujours distraites par ce sentiment; parce que, pour méditer, il faut un grand concours de ces esprits nécessaires à l'entretien de notre corps, en sorte que l'attention lassée, épuisée fait violence à ce corps; en sorte que si à l'aide d'un concours extraordinaire d'esprits, nous voulions tendre notre cerveau jusqu'à un certain degré, cet effort nous seroit funeste.

Les bien-heureux dans le Ciel n'ont point

point leur attention partagée par l'action des sens. St. Paul par une œconomie surnaturelle eut son ame, sinon séparée du corps (car il ne sçait lui-même si son ravissement fut *en corps ou hors du corps*) du moins il l'eut délivrée de cette distraction continuelle que nous avons par notre union avec la matière. Il pût être recueilli, attentif, concentré aux choses que Dieu offrit à son esprit. Il pût voir la liaison des desseins de Dieu, l'harmonie de ses ouvrages, l'enchaînement de ses volontez, la combinaison de ses attributs : objets sublimes qu'il ne pouvoit découvrir à des hommes incapables de cette attention, sans laquelle ces objets ne sçauroient être conçûs.

M. F. cette première raison du silence de notre Apôtre sur la félicité céleste, ne produit-elle pas déjà dans vos ames l'effet auquel nous destinons ce discours ? N'y allume-t-elle pas déjà un desir ardent d'arriver à cette félicité ? Ame de l'homme susceptible de tant d'idées, de tant de connoissances, de tant de lumières, peux-tu séjourner sans frémir dans un corps qui resserre ta sphère, & qui t'y met des limites si étroites ? Philosophe qui te débats & qui t'agites, pour arriver à un degré de sçavoir incompatible avec la qualité d'homme : Géomé-

tre qui, après avoir bien pensé, bien médité, bien réfléchi, peut parvenir tout au plus à connoître les rélations d'un cercle ou d'un triangle; Théologien, qui après tant de sueurs & tant de veilles explique à peine quelque passage de la révélation, corrige à peine quelque préjugé à l'égard de Dieu, à l'égard de l'homme; Pauvres mortels que vous êtes dignes de pitié, & que tous les efforts que vous faites pour parvenir à une véritable science sont impuissans & inutiles! Il me semble que je vois un de ces animaux que l'épaisseur de leur sang, la grossiereté de leur humeur, le fardeau de cette maison dont la nature les charge, empêche de se mouvoir avec facilité; il me semble que je vois un de ces animaux vouloir parcourir dans une heure de vastes espaces. Il se débat, il s'efforce, il s'agite, il se félicite d'avoir avancé quelques pas, il se flatte d'arriver au but qu'il se propose. L'heure s'écoule, & il n'a parcouru encore qu'une espace qui n'est rien au prix de celui qui lui restoit encore à parcourir. Ainsi chargez d'un corps, remplis d'humeurs, enchaînez dans la matière, nous ne pouvons dans la vie avoir que des connoissances imparfaites. Il faut que ce corps tombe: il faut que cette prison se rom-

pe,

pe, il faut que cette ame se dégage pour pouvoir se donner l'effort, pour pénétrer dans l'avenir, & pour arriver à ce haut degré de connoissance que possèdent les bien-heureux. Ce n'est pas seulement la Révélation qui nous donne ces idées: ce n'est pas même la raison arrivée à ce degré de perfection auquel elle est parvenue aujourd'hui, les Payens même l'avoient connu. Nous avons dans le Phædon de Platon cette matière approfondie & comme épuisée. Socrate regarde son corps comme le plus grand obstacle à la recherche de la vérité. Et cela me fait souvenir d'un beau mot d'un Anacorète: exténué, infirme, accablé d'années, prêt à expirer il entonne des Cantiques. On lui fait cette question: Pourquoi chantes-tu? Ah! je chante, dit-il, je chante, parce que je vois tomber le mur qui m'empêche de voir Dieu. Oui ce corps est un mur qui nous empêche de voir Dieu. Tombe, tombe mur importun, tombe mur impénétrable, alors nous verrons Dieu. Mais par raport à des hommes chargez d'un corps tel que le notre, les lumières des bien-heureux sont des *choses inénarrables*.

Leurs inclinations sont la seconde notion de leur bonheur: un défaut de goût nous empêche d'en connoitre les dou-

ceurs. Tous les goûts ne sont pas semblables. Les hommes s'accordent assez sur les idées vagues d'honneur, de plaisir, de générosité, de noblesse. Mais ce qui paroît plaisir à l'un, est insupportable à l'autre; ce qui paroît noble, généreux à l'un, paroît bas, rampant, méprisable à l'autre. En sorte que l'idée que vous pourriez donner à un tel homme d'une vie digne de ses desirs, réveilleroit précisément en lui l'idée de la vie la moins desirable.

Qui fera comprendre à un homme plongé dans le négoce qu'il y a des plaisirs immenses à étudier la vérité, à augmenter ses connoissances, à découvrir des mystères? Qui fera comprendre à un avare, qu'on trouve des douceurs sans égales à se communiquer aux malheureux, à se prêter à leurs misères, à partager ses biens avec eux, & à s'approcher ainsi de *sa propre chair*, selon l'expression de nos Écritures? Qui fera comprendre à une ame lâche & rampante, qu'on trouve des délices à aller chercher la gloire à travers le fer & le feu, en bravant des périls certains, en affrontant une mort presque inévitable? En général, qui fera comprendre à un mondain que les joies les plus parfaites se trouvent dans les exercices de dévotion,

dans

dans cet effort de notre amour, dans ces effusions de nos cœurs, dans ces dépouillemens de nous mêmes, dont les Saints nous ont donné de si belles leçons & de si nobles modèles? *Ce sont là des choses qui se discernent spirituellement, l'homme animal ne les peut comprendre*, parce qu'il manque de ce goût, qui en fait seul sentir les charmes.

1. Cor.
2, 14.

Or M. F. quoi que l'Amour de Dieu soit le principe des vertus que possèdent les Saints glorifiés; & de celles des Saints qui sont encore sur la terre; quoi que les uns & les autres conviennent dans cette notion vague qu'aimer Dieu est la vertu Souveraine; cependant il y a une si énorme distance entre l'amour que nous avons pour Dieu sur la terre, & celui que sentent les bien-heureux dans le Ciel, qu'il en résulte des inclinations entièrement différentes.

Nous connoissons Dieu imparfaitement sur la terre, & notre amour pour lui est proportionnée à l'imperfection de nos connoissances. Ecouter sa parole; venir dans son Temple; chanter ses loüanges; participer à ses Sacremens; desirer une union dont nous n'avons pas même d'idée; pratiquer des vertus qui se rapportent à notre état; voilà le goût que nous donne cet amour; voilà les in-

clinations particulières qu'il fait naitre dans nos ames. Encore, combien de fois ces sentimens font-ils affoiblis par l'attachement que nous avons pour les Créatures ? Combien de fois font-ils trop foibles pour nous animer à ces exercices ? Combien de fois nous présentons nous devant Dieu comme des victimes qu'on traîne à l'autel ? Combien de fois faut-il que l'idée du devoir supplée au goût , & que l'Enfer ouvert sous nos pieds, fasse sur nos ames des effets que notre seul amour pour Dieu devoit y produire ? Mais quoi qu'il en soit, notre amour ne peut aller que jusques là. Ces dévoüemens parfaits, ces sacrifices volontaires, ces vertus qui ne se raportent qu'à Dieu seul nous sont inconnuës, & bien loin de les pratiquer, nous n'avons ni idées pour les concevoir nous-mêmes, ni termes pour les exprimer aux autres.

Les bien-heureux dans le Ciel connoissent Dieu parfaitement, & ont aussi un amour pour lui proportionné à la perfection de leurs connoissances, & des inclinations proportionnées à leur amour. Nous ne sçavons pas ce que peut produire sur un cœur l'idée d'un Dieu connu comme souverainement sage, comme souverainement puissant, comme souverainement miséricordieux,

comme souverainement aimable. Les bien-heureux dans le Ciel se plaisent à des exercices que l'Écriture désigne par des noms proportionnez à notre état. Cela s'appelle *jetter ses Couronnes aux pieds de l'Agneau*; regarder continuellement sa face comme des Courtisans celle de leur Roi; se couvrir devant son Trône; chanter de nouveaux cantiques; courir à ses ordres avec la rapidité des vents & de la flamme de feu; crier les uns aux autres, *Saint, Saint, Saint est l'Eternel des Armées*, bruler, remporter le nom de *Séraphin*, c'est-à-dire, brulant de zèle. Ce sont là des emblèmes. La chose même n'est pas à notre portée. Nous en ignorons l'effet, parce que nous en ignorons la cause. Nous en ignorons les douceurs, parce que nous manquons de ce goût qui peut seul les faire sentir.

Bien plus : avec le goût que nous avons sur la terre, telle joye des bien-heureux paroîtroit même aux plus grands Saints d'entre nous un véritable supplice. Une ~~de leur~~ plus grandes félicités des Saints glorifiez, c'est de ne rien aimer que Dieu, & par rapport à Dieu. Les sentimens qu'ils ont pour les autres êtres intelligens ne sont pas des sentimens de sang, d'esprits, de tempérament, comme ceux que nous avons ici

Apoc. 4.

10.

Luc. 12.

10.

Ésai. 6. 2.

Apos.

14. 3.

Hébr. 7.

Ésai. 6. 7.

des

bas. Ils sont dirigez par l'ordre. Ils se rapportent à Dieu seul ; en sorte que les bien-heureux ne sont touchez de la félicité & de la misère des autres, qu'autant que cela se rapporte à ces grands mobiles qui les animent. Mais cette félicité dépeinte à des hommes sur la terre, appliquée à des cas particuliers leur paroîtroit un véritable supplice. Le Père pourroit-il goûter une félicité, si on lui disoit qu'il ne la partagera pas avec son Enfant ? L'ami seroit-il tranquille, s'il pensoit que son ami seroit chargé à jamais de chaînes d'obscurité ? Avons-nous assez d'amour pour l'ordre, rapportons-nous assez nos inclinations à Dieu, pour avoir ce goût qui ne fait trouver des objets aimables, qui n'intéresse qu'autant qu'ils se rapportent à cet ordre & à cette gloire du Créateur ? Et ne sentons-nous pas qu'une félicité relative à un goût que nous n'avons pas, opposée, même à celui que nous avons, est une félicité *inénarrable* ?

La troisième notion que nous vous avons donnée du bonheur céleste, c'est celle des plaisirs sensibles. Un défaut de facultez nous empêche de les concevoir. Ne vous étonnez point de ce que nous faisons entrer des sensations de plaisir, dans l'idée d'une félicité toute pure

pure & toute sortable à la Sainteté de celui qui en est l'Auteur. Ne nous taxez pas de puiser dans les notions grossières de Mahomet les portraits que nous vous donnons du Paradis. Vous nous entendez souvent déclamer contre les plaisirs des sens. Mais ne confondons pas les choses sous prétexte de les perfectionner, & sous prétexte de condamner les plaisirs sensibles, ne regardons pas comme une imperfection de notre ame la puiffance qu'elle a d'en jouir. Non M. F. au contraire une de ses plus grandes perfections, c'est d'être susceptible de ces sentimens, de pouvoir flairer l'odeur des fleurs, favoriser le goût des alimens, entendre l'harmonie des sons & ainsi du reste.

Si nous déclamons contre vos plaisirs, c'est parce que vous sacrifiez souvent des plaisirs plus grands à ceux qui sont moindres, des plaisirs qui doivent durer éternellement à ceux d'une courte durée.

Si nous déclamons contre vos plaisirs, c'est parce que l'attachement que vous avez pour ceux de la terre, vous les fait regarder comme le Souverain bien, & vous empêche de soupirer après cette abondante portion que nous en aurons dans le Ciel.

Si

Si nous déclamons contre vos plaisirs; c'est parce que vous regardez les Créatures qui en sont les occasions, comme si elles en étoient les véritables Auteurs. Vous attribuez au feu la propriété essentielle de vous échauffer, aux alimens celle de flater votre palais, aux sons celle de chatoüiller votre oüie, vous regardez les Créatures comme autant de Divinités qui président sur votre bonheur: vous leur déférez vos hommages; vous prosternez votre imagination devant elles; & vous ne faites pas réflexion que Dieu seul peut produire des sensations dans votre ame, & que toutes ces Créatures ne sont que les instrumens, & les ministres de sa providence. Mais la maxime demeure dans toute sa vérité: c'est que la faculté de sentir les plaisirs est une perfection de notre ame, & un de ses plus beaux attributs.

Mais ce qui mérite une particulière attention, c'est que cette faculté que nous avons de recevoir des sensations agréables est extrêmement imparfaite, tandis que nous sommes sur la terre. Elle est bornée par l'action des sens. Son activité est arrêtée par les liens qui l'attachent à la matière. Nos ames sont capables d'un plus grand nombre de sensations, & de sensations portées à un plus haut

haut degré que celles que nous avons sur la terre. Comme il peut y avoir un progrès infini dans nos connoissances, il peut y en avoir aussi dans nos plaisirs. Les bien-heureux l'éprouvent dans le Ciel. Dieu exerce à plein dans leur ame le pouvoir qu'il a d'y exciter de vifs sentimens : il leur en communique de proportionnez à leur nature. C'est ce qu'il fit sur l'ame de St. Paul.

Les plaisirs que j'ai goûtés, dit cet Apôtre, ne sont pas de ceux qui pourroient être à votre portée. Pour vous faire connoître ce que j'ai senti, il faudroit que je créasse de nouvelles Loix de l'union de vos ames avec votre corps : il faudroit que je fusse suspendre celles de la nature: ou plutôt il faudroit que je fusse arracher votre ame à ce corps : il faudroit que je fusse vous ravir en extase, comme je l'ai été moi-même, & vû l'état où vous êtes, je croi bien mieux vous représenter ce que j'ai senti, en vous disant que ce sont des choses *inénarrables*, que si je voulois vous en faire des descriptions. Car quand il s'agit de représenter ce qui consiste dans des sensations vives & touchantes, il n'y a pas d'autre moïen que de les faire sentir : pour les faire sentir il faut trouver des facultez propres pour ces sensations. Or ces facultez vous

manquent. Il est donc impossible ici bas que vous connoissiez jamais ces sensations. Et il n'est pas plus en mon pouvoir de vous faire comprendre celles que j'ai eues, que de donner à un sourd l'idée des sons, à un aveugle celle des couleurs, ainsi du reste. Vous sentez donc M. F. que le défaut de facultez nous empêche de concevoir quels sont les plaisirs sensibles des bien-heureux, comme le défaut de goût & le défaut de génie nous empêche de comprendre quelles sont leurs inclinations & leurs lumières. Ainsi les principales raisons du silence de St. Paul, & de celui de l'Ecriture sur la nature de la félicité céleste, n'ont rien qui doive ralentir l'ardeur que nous avons d'y arriver; c'est une preuve de sa grandeur, & bien loin qu'il en doive diminuer le prix à nos yeux, c'est ce silence même qui doit nous en donner une plus grande idée. C'est ce qu'il falloit prouver.

Applica-
tion.

Que si le témoignage de l'Apôtre, si les décisions de nos Ecritures, si tout ce que vous venez d'entendre, si tout cela ne peut vous suffire, & si malgré l'impuissance où nous sommes de vous décrire la félicité céleste, vous voulez pourtant que l'on vous donne quelque idée de sa grandeur, nous pouvons vous en tra-

tracer un trait, un trait d'un genre singulier & qui mérite de réveiller votre attention. C'est un trait qui se rapporte au sujet que nous traitons. C'est l'ardent desir qu'avoit St. Paul de retourner à cette félicité, dont l'ordre de la Providence l'avoit arraché pour le rappeler encore au monde. Rien ne nous donne de plus grandes idées de la transfiguration de J. C. que les effets qu'elle produisit sur l'ame de St. Pierre. St. Pierre eût à peine vû quelques raions de la gloire de J. C. sur la sainte Montagne, qu'il en fut vivement frappé. Il ne vouloit plus en descendre: il ne vouloit plus retourner à Jérusalem: il avoit oublié, amis, relations, engagements: *Seigneur il est bon que* Matt. 17.
nous soions ici, faisons y trois tabernacles. 4.
L'idée du bonheur céleste fit de vives impressions sur St. Paul. Il y avoit 14. ans qu'il l'avoit vû. Il l'avoit même tû quatorze ans. Cependant cet objet le suivoit par tout, & par tout son ame étoit occupée du desir de le recouvrer. Et par quelle voie pouvoit-il le recouvrer? Ce n'étoit plus par une extase. Ce n'étoit plus par un ravissement. Il ne devoit pas être transporté comme Elie dans le Ciel sur un chariot de feu. Il devoit subir la Loi imposée à tous les enfans d'Adam: *Il est ordonné à tous les* Hébr. 9:
hom. 27.

Hommes de mourir. N'importe ; cette mort qui fait la terreur de tous les hommes est le principal objet de ses desirs. Mais que dis-je ? que la mort étoit la voie par où St. Paul devoit aller à la félicité céleste. Ce n'étoit pas une mort ordinaire. C'étoit une mort violente. Néron, le cruel Néron régnoit du tems de St. Paul, & un sang si Chrétien ne devoit pas échaper à un ennemi si capital du Christianisme. N'importe encore. Déploie ta fureur contre moi, Tygre altéré du sang Chrétien : J'affronterai le supplice. Approche exécuteur des ordres sanguinaires de ce monstre ; je monterai sur l'échaffaut avec constance ; je te présenterai la tête avec joie & avec constance. Nous le disions en commençant cette action, St. Paul ne parloit que de mourir, que d'être *absent du corps*, que d'*achever sa course*, que de *déloger*.

2. Cor. 1.4. & 3. *Nous qui sommes dans cette loge nous gémissons étant chargez. Nous aimons mieux être absens du corps pour être avec le Seigneur.* Ma vie ne m'est point chère pourvu qu'avec joie j'achève ma course, & le ministère que j'ai reçu du Seigneur. Mon desir tend à déloger pour être avec Christ. Ce qui m'est beaucoup meilleur. Plusieurs bravent la mort quand elle est éloignée & frémissent à son aspect. Mais la rapidité des

VOEUX

vœux de notre Apôtre redouble à mesure qu'ils approchent de leur centre, quand il est arrivé au dernier moment il triomphe: *J'ai combattu le bon combat.* 2. Tim
J'ai achevé ma course. J'ai gardé la foi. La 4. 7.
couronne de justice m'est réservée.

M. F. vous connoissez St. Paul. St. Paul étoit un grand génie. Quand la foi ne nous apprendroit pas qu'il a été inspiré par l'Esprit de Dieu, nous devrions toujours avoir de grandes idées d'un homme, qui avoit puisé ses connoissances dans ce qu'il y avoit de plus pur chez les Juifs, qui les avoit épurées par ce qu'il y avoit de plus sublime dans le Christianisme; d'un homme dont le cœur avoit toujours suivi les idées de l'esprit, qui s'étoit opposé au Christianisme avec zèle quand il croïoit le Christianisme faux, & qui avoit tourné tout son zèle du côté du Christianisme dès qu'il le crût émané de Dieu. St. Paul étoit un homme très-raisonnable, & nous avons dans ses écrits des monumens qui feront connoître sa raison, jusques à la consommation des siècles. Cependant cet homme si éclairé, si sage, si raisonnable, cet homme qui connoissoit les plaisirs du Ciel par expérience, ne trouve plus rien sur la terre qui puisse leur être comparé & qui mérite d'arrêter ses

T

vœux:

vœux : il trouve que ses plaisirs ne doivent point être comptez chèrement achetez ; à quelque prix que Dieu les ait mis & quoi qu'il en coûte pour y arriver ; *Tout bien compté*, dit-il, *compté* ce que je souffre & ce que je dois souffrir d'un côté, compté d'un autre côté la gloire dont j'ai été le témoin & dont je dois jouïr encore : *Tout*

Rom. 8. *bien compté, j'estime que les souffrances du*
18. *tems présent ne sont pas à contrepeser avec la*
Phil. 1. *gloire qui doit être révélée en nous. Mon de-*
23. *sir tend à déloger pour être avec Christ.*

Qui pourroit ici exprimer dignement ses transports pour vous les faire sentir avec plus de force , & s'il étoit possible pour les faire passer jusques dans vos cœurs ! Représentez - vous un homme , qui a vû cette gloire dont nous ne pouvons vous donner que des idées empruntées : représentez-vous un homme,

Jean. 14. *qui a parcouru ces saintes demeures qui*
2. *sont dans la maison du Père, un homme*

Dan. 7. *qui a vû le palais du Maître du monde, &*
10. *ces milliers ; ces dix mille milliers qui sont*

Apoc. 3. *autour de son throne ; un homme qui a*
12. *été dans cette nouvelle Jérusalem qui des-*

Apoc. *cend du Ciel, dans ces nouveaux Cieux, &*
21. 1. *dans cette nouvelle terre dont les habitans*

1. Cor. *sont les Anges, les Archanges, les Séra-*
18. 28. *phins ; dont l'Agneau est le soleil & le*

temple, & où Dieu est *toutes choses en tous :*
repré-

représentez-vous un homme qui a ouï ces concerts harmonieux , ces chœurs qui crient jour & nuit , *Saint , Saint*, ^{Esaïe 6. 3.} *Saint est l'Eternel des armées , tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire : un homme qui a entendu ces multitudes célestes qui disent Hallelujah le salut & la gloire sont de notre Dieu , & les vingt quatre Anciens répondent , Amen. Hallelujah réjouissons-nous & nous égairons , car les noces de l'Agneau sont venues & son Epouse est parée : représentez - vous un homme qui a été reçu dans le Ciel par ces Anges qui se réjouissent lors qu'un pécheur vient à s'amender , & qui redoublent leur joye lors qu'il est reçu dans le sein de la gloire : ou pour vous dire quelque chose qui ait plus de rapport avec l'idée que nous devons avoir de St. Paul , représentez-vous un homme couvert des flétrissures de *Christ*, voiant ce *Christ* dans le sein de Dieu : représentez-vous cet homme donnant un libre cours à son amour, embrassant son Sauveur , se collant à ses pieds, passant dans ces saints transports un tems qui s'évanoüit sans doute avec une rapidité sans exemple , & qui lui fit comprendre comment, dans la jouissance d'un bonheur parfait , mille ans passent aussi vite qu'un jour : représentez - vous cet homme revenant tout à coup dans cette*

^{Apoc. 19. 1 - 4.}

^{Luc. 15. 7.}

^{Gal. 5. 17.}

vallée de misère, voiant disparoitre ce troisiéme Ciel, ce Paradis, ces Archan- ges, ce Dieu, ce Jésus; Ah M. F. quels ne durent pas être les regrets d'un pareil homme! Quelle impatience de revoir tous ces grands objets! Que sont deve- nus tant de bonheur & tant de gloire! Ne les ai-je donc possédez que pour les reperdre! Dieu ne me les a-t-il montrez que pour me faire mieux sentir ma misé- re! O trop prompts & trop rapides mo- mens, ne puis-je donc vous rapeller! Ravissemens, transports, exstases, m'a- vez-vous laissé pour toujous! *Mon père, mon père, chariot d'Israël & sa chevalerie.*

Comme le cerf brame après le courant des eaux, ainsi mon ame brame après toi ô Dieu. Mon ame a soif du Dieu fort & vivant. Quand entrera-je, quand me présenterai-je devant la face de mon Dieu? Je rapellois ces choses dans mon souvenir, en déchargeant mon cœur, quand je marchois dans la troupe avec chant de triomphe! Eternel combien sont ai- mables tes tabernacles! Mon cœur languit, mon ame deffaut après les parvis de l'Eternel. Mon cœur & ma chair tressaillent de joye. O que bien-heureux sont ceux qui habitent dans tes parvis, & qui te louent jour & nuit! Tes autels, tes autels ô Dieu des ar- mées!

Rois 2.

12.

Pf. 42. 2.

3. &c.

Pf. 84. 1.

&c.

Mon Dieu, que n'avons-nous de pa- reils

reils privilèges aujourd'hui, afin d'avoir aussi de pareils sentimens! Abîmes impénétrables qui séparent le Ciel d'avec la terre, que n'êtes-vous comblez pendant quelque tems pour nous, comme vous le fûtes pour cet Apôtre! Torrens de délices éternelles que ne faites-vous couler jusqu'à nous quelques-uns de ces ruisseaux qui viennent de votre source, & que ne nous aprenez-vous par là à mépriser toutes ces délices trompeuses, qui nous fascinent & qui nous enchantent!

M. F. si cessant de desirer les secours que nous n'avons pas, nous voulions seulement nous prévaloir de ceux qu'il a plu à Dieu de nous accorder! Si nous voulions seulement écouter ce que l'Écriture nous enseigne touchant la félicité céleste! Si nous voulions examiner les preuves, les garans, les démonstrations que nous avons d'un bonheur éternel! Si nous voulions nous nourrir de ces idées, si nous voulions les opposer souvent à ces vuides, à ces riens qui font l'objet de nos desirs! Si nous voulions les comparer avec l'excellence de nos ames & la noblesse de notre origine, nous deviendrions comme Saint Paul. Rien n'arrêteroit notre zèle. La fin de la course occuperait tous nos vœux.

Alors on n'auroit plus besoin de détour pour nous parler de la mort. Alors nous nous réjouissons à cause de ceux qui nous diroient ; *Nous monterons à Jérusalem.*

Pf. 112.
1. &c.

Alors nous dirions ; *Nos pieds s'arrêteront dans tes portes ô Jérusalem , dans tes portes ô Jérusalem !* Alors nous verrions que la ferveur , que le zèle , que les transports sont les vertus des mourans !

Vous voudriez être ravi comme St. Paul au troisiéme Ciel, mais si ce bien vous est refusé quand à tous ces degrez, rien ne vous empêche d'aspirer à une de ses parties. Quand est-ce que St. Paul fut ravi jusqu'au Paradis ? Vous l'avez entendu , c'étoit pendant la priére. *Je priois*, dit-il, *& je fus ravi en extase.* Le mot *extase* est vague. Un homme *en extase* est celui dont l'ame est si fort attachée à un objet, qu'il est en quelque façon hors de son propre corps , & qu'il n'aperçoit plus ce qui s'y passe. On a vû des gens attachés aux sciences, tendre si fort leur méditation que durant ces momens ils étoient comme insensibles. L'*extase* dans la Religion est cette forte contention qui nous applique aux objets célestes. Si quelque chose peut produire cet effet, c'est la priére. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui *ferme la*
porte

Act. 22.
17.

porte de son Cabinet , qui perd le monde Matt. 6.
 de vûë, qui écarte toutes les idées ter-^{6.}
 restres , qui se concentre, qui se perd en
 Dieu, si j'ose ainsi dire, soit si pénétré
 d'admiration, de joie, d'amour, d'es-
 pérance qu'il en devienne comme *ravi*
en extase.

Mais il y a plus encore. C'est dans
 l'exercice de la prière que Dieu se com-
 munique à nous, de la façon la plus inti-
 me. C'est dans l'exercice de la prière
 qu'il s'unit à nous, de la façon la plus
 tendre. C'est dans l'exercice de la prière
 que les grands Saints ont eu ces fa-
 veurs signalées, qui sont l'objet de nos
 desirs. Un homme qui prie : un hom-
 me dont la prière roule sur le détache-
 ment des choses sensibles : un homme
 qui rougit de ce qu'il est si attaché à ces
 choses sensibles, & si peu frappé des beau-
 tez divines : un homme qui demande à
 Dieu de lui montrer quelque raion de sa
 gloire, de faire sentir à son ame quelque
 portion de la félicité qu'il nous prépa-
 re : un homme qui le conjure de l'animer
 par là, contre les difficultez qu'il rencon-
 tre dans sa carrière : un tel homme peut
 attendre d'être comme *ravi en extase*, ou
 par l'effet naturel de la prière, ou par
 les secours extraordinaires que Dieu ac-
 corde à ceux qui prient. De là ce zèle

de déloger semblable à celui de St. Paul : de là ce souvenir des douceurs que l'on a goûtées dans ces exercices , douceurs qui rendent insensibles aux plaisirs du monde. De là ces idées de ces momens heureux qui roulent dans l'esprit des quatorze ans entiers , & qui produisent à l'heure de la mort une ferveur non suspecte.

Car il y a une ferveur suspecte. J'avouë que quand je vois un homme qui a croupi toute sa vie dans le monde , qui n'a cherché que ses plaisirs , qui a excité son cœur à les goûter avec plus de vivacité , quand je vois un pareil homme être comme transporté , lorsque la mort arrive , revêtir les sentimens des grands Saints , dire *mon desir tend à déloger , mon ame a soif du Dieu fort & vivant* , devenir tout à coup un Séraphin brulant de zèle , j'avouë que je crains toujours que ce zèle ne doive sa naissance au jeu de la machine , ou à un bisarre devoir que s'imposent les malades , même ceux qui sont le plus attachez à la terre , de dire qu'ils sont pénétrez du desir de la quitter. Mais un homme qui pendant sa vie a pensé à l'éternité , qui s'est proposé l'éternité pour but , qui a comme anticipé par la priere sur les plaisirs de l'éternité , un homme qui , comme j'ai dit,

a été frappé, occupé, nourri de ces idées, un homme qui aiant passé sa vie dans ces Saints exercices, voit venir la mort avec joie, témoigne de la ferveur, montre du zèle, des transports, un tel homme n'a rien de suspect.

Et voilà une mort digne d'envie. Voilà le genre de mort que je te demande mon Dieu, lors qu'après t'avoir servi dans le sanctuaire, comme autrefois le Sacrificateur, tu voudras m'admettre dans le lieu très Saint. Voilà la mort que je vous souhaite à tous mes chers Auditeurs. Dieu veuille que chacun de vous inculque fortement dans son esprit ce grand Principe de la Religion, qu'il y a un *troisième Ciel*, un *Paradis*, un monde de félicité sur nos têtes! Dieu veuille que chacun de vous se persuade vivement que cette félicité est la seule desirable, la seule digne de Dieu, la seule digne de l'homme! Dieu veuille que chacun de vous dans ses méditations, dans ses prières, dans ces momens heureux de la vie du Chrétien, ou Dieu se communique si intimement à sa Créature, sente les avant-gouts de cette félicité; & qu'ainsi au lieu de craindre cette mort, qui va vous mettre en possession de tant de biens, vous la voyez avec joye, vous disiez; voici le moment

298 *Sermon sur le ravissement &c.*

Luc. 2.
29.

heureux que j'ai souhaité, après lequel j'ai soupiré, que j'ai anticipé par mes vœux ; *Seigneur tu laisses maintenant aller ton Serviteur en Paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton Salut.* Amen. Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais. Amen.





S E R M O N

SUR LES FRAÏEURS

DE LA MORT.

Puis donc que les Enfans participent à la chair & au sang, lui aussi pareillement a participé aux mêmes choses, afin-que par sa mort il détruisit celui qui avoit l'Empire de la mort, c'est à savoir le Diable: & qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort, étoient toute leur vie assujetés à la servitude. Hébr. Chap. 2. v. 14. & 15.

1

SEPTIEME SERMON.



Onnoitre la mort sans la craindre, c'est le plus haut degré de perfection où l'esprit humain soit capable de parvenir; c'est le plus haut point de félicité dont il soit susceptible de jouir dans

dans cette vallée de misère. Je dis connoître la mort sans la craindre, & c'est dans l'union de ces deux choses que se trouve cet effort de génie si digne d'émulation, & cette perfection de félicité, si capable d'embraser nos recherches & nos desirs. Car braver la mort sans la connoître; fermer les yeux à ce qu'elle a de hideux pour la combattre avec succès, bien loin que ce soit une disposition éminente, c'est un dérèglement d'esprit; bien loin que ce soit le plus haut point du bonheur, c'est le comble de la misère. On a vû des Philosophes s'affranchir (si tant est qu'ils l'aient fait véritablement, & si cet extérieur intrépide ne cachoit un cœur chancelant) on a vû des Philosophes s'affranchir des fraïeurs de la mort; mais ils ne la connoissoient point. Ils ne l'envifagoient que sous des idées empruntées. Ils se la figuroient, ou anéantissant la nature de l'homme, ou le faisant comparoître devant des tribunaux chimériques, ou suivie de quelque félicité imaginaire. On a vû des Héros du Siécle braver les fraïeurs de la mort: mais ils ne la connoissoient point. Ils se la représentoient couronnée de lauriers, illustrée de trophées, célébrée dans l'Histoire. On a vû, & l'on voit encore tous les jours des

li.

libertins braver les fraïeurs de la mort : mais ils ne la connoissent point. Leur indolence est la cause de leur fermeté , & ils ne goûtent de tranquillité qu'en éloignant l'idée d'un période , dont ils ne sauroient vaincre l'horreur. Mais ne pas se déguiser la mort ; l'envisager dans son véritable point de vûë ; fixer les yeux sur tous ses traits ; soutenir toutes ses fraïeurs ; en un mot , connoître la mort sans la craindre , disons-le encore une fois , c'est le plus haut degré de perfection , où l'esprit humain soit capable de parvenir ; c'est le plus haut point de félicité dont il soit susceptible de jouïr , dans cette vallée de misère.

La souveraine sapience vous montre aujourd'hui Chrétiens , quel est le chemin qui conduit à un but si noble. Elle forme ses Enfans au véritable Héroïsme. Elle fait ce que ni les Philosophes par leurs fausses maximes , ni les Héros du Siècle par leur courage affecté , ni le libertin par son endurcissement & son indolence , elle fait ce que l'univers entier n'auroit pû produire , & donne seule au Chrétien de connoître la mort sans la craindre. Tout cela est renfermé dans le texte que vous venez d'entendre ; *Pour la crainte de la mort les hommes étoient toute leur vie assujettis à la servitude.* Voilà

là la puissance de la mort : voilà son Empire : voilà son triomfe. *J. C.* par sa mort à détruit celui qui avoit l'Empire de la mort , à savoir le Diable , afin qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort étoient toute leur vie assujettis à la servitude. Voilà sa chute : voilà ses dépouilles : voilà sa défaite. Idées salutaires qui s'offriront tour-à-tour à notre esprit dans la suite de ce discours : Puis donc que les *Enfans* participent à la chair & au sang , lui aussi pareillement a participé aux mêmes choses , afin que par sa mort il détruisit celui qui avoit l'Empire de la mort , à savoir le Diable , & qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort étoient toute leur vie assujettis à la servitude.

Sur ces premières paroles , comme les enfans ont participé à la chair & au sang , il a fallu aussi qu'il participât aux mêmes choses , nous remarquerons seulement que par ces enfans il faut entendre en général les hommes , & les fidèles en particulier ; que par cette chair & ce sang il faut entendre , non la corruption , comme dans quelques autres passages de l'Écriture , mais la nature humaine ; que ce qu'il est dit que *J. C.* a participé comme les enfans à la chair & au sang , marque qu'il a eu un corps comme le notre. Après avoir fait ce peu de remarques sur ces

pre-

premières paroles , nous nous bornons aux deux idées que nous avons indiquées , & nous allons nous employer à prouver cette vérité capitale , *que J. C. par sa mort a détruit celui qui avoit l'empire de la mort , à sçavoir le Diable , afin qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort étoient toute leur vie assujettis à la servitude.*

Les fraïeurs de la mort sont exprimées d'une façon bien énergique dans les paroles de ce texte. Il nous représente un Tyran faisant marcher la mort à son commandement , & soumettant l'Univers entier à sa servitude. Ce Tyran , c'est le Diable. C'est lui dont il s'agit ici , & qui *par la crainte de la mort assujettit les hommes à la servitude.* Vous êtes épouvantez , peut-être , de voir tout le genre humain asservi à un Maître si odieux. On ne sçauroit pourtant le révoquer en doute , cet ennemi de notre salut a je ne sçai quel empire sur l'Univers.

Quoi-que l'Écriture nous parle peu de la nature & des fonctions de cet Esprit malheureux , elle nous en dit assez pour nous donner une grande idée de sa puissance , & pour nous le rendre formidable. L'Écriture nous dit I. qu'il sollicite les hommes au crime : témoin
ses

ses démarches auprès de nos premiers Pères : témoin ce que dit St. Paul dans le Chap. II. de l'Ep. aux Ephes. *qu'il agit avec efficace sur les enfans de rebellion* : témoin le nom de *Tentateur* qui lui est donné. II. Elle nous dit qu'il accuse les hommes devant Dieu de ces mêmes crimes qu'il les a sollicités à commettre : témoin le Prophète Zacharie, qui vit *Jehosua le grand Sacrificateur se tenant devant l'Eternel, & Satan debout à sa droite pour l'accuser* : témoin le nom d'*accusateur* que lui donne St. Jean dans l'Apocalypse. L'Écriture nous dit qu'il tourmente quelquefois les hommes : témoin l'histoire de Job , témoin ce que dit Saint Paul qu'il a *livré à Satan* l'incestueux de Corinthe. Cette puissance de livrer à Satan , pour le dire en passant , étoit une portion des dons miraculeux qui étoient donnez aux Apôtres , dons qui s'étoient perpetuez jusques aux siècles suivans, du moins si nous en croions Paulin , qui raconte qu'un scélérat fut livré par St. Ambroise au Démon qui le déchira. Enfin vous voiez que le Démon est appelé dans l'Écriture *le Dieu du siècle, le Prince de l'air*, vous voiez aussi qu'il y est représenté comme émouvant la mer , excitant des tempêtes , frappant les hommes de divers genres de plaies.

Mai

Matt. 4.
3.

3. 2.

1. Cor.
5. 5.

Paulin
de vit.
Ambr.

2. Cor.
4. 4.
Ephes. 2.
2.

Mais si le Démon est représenté comme aiant influence sur nos maux, il nous est représenté sur-tout comme en aiant sur notre mort, qui est le dernier & le plus formidable de tous. Les Juifs avoient ces idées. Ils ne se contentoient pas même d'une notion générale sur cet article. Ils entroient dans le détail (car M. F. ça été la maladie de tous les Siècles, de parler affirmativement sur les choses les plus cachées.) Ils disoient que le Démon qu'ils nommoient Samaël *avoit l'Empire de la mort* : que sa Puissance s'étendoit jusqu'à empêcher la résurrection des méchants. St. Paul dans notre texte adopte leur style, selon sa coutume, en rejetant leur erreur ; il qualifie le Démon, de *celui qui a l'Empire de la mort, & qui pour la crainte de la mort assujettit les hommes pendant toute leur vie à la servitude.*

Thalm.
in libr.
Capht.

Mais que cette image ne vous épouvante point, Chrétiens. *Il n'y a point d'enchantement contre Jacob. Il n'y a point de divination contre Israël. Maintenant est le Salut, la force, le Regne de notre Dieu, & la puissance de son Christ. Car l'accusateur de nos Freres, qui les accusoit devant notre Dieu jour & nuit, a été précipité, & il a été vaincu par le sang de l'Agneau.* Dévelopons nos réflexions. Trois idées rendent la mort redoutable à l'homme :

Nombr.
23. 23.

Apoc.
12. 10.

trois idées la défarment aux yeux du Chrétien. Les voiles qui couvrent au mourant l'œconomie où il va entrer; les remords qu'excite dans sa conscience le souvenir de ses crimes; la perte de ses titres, de ses honneurs, de tout ce qu'il possédoit sur la terre. Voilà principalement en quoi *celui qui a l'Empire de la mort assujettit les hommes à la servitude*. Voilà ce qui rend la mort formidable. La mort de J. C. tire le voile qui nous cache l'avenir, & est une preuve authentique de l'immortalité de l'ame: la mort de J. C. est un sacrifice présenté pour nos péchez à la justice divine; la mort de J. C. nous assure une éternité bien heureuse. Voilà trois idées qui défarment la mort aux yeux du mourant. Et voilà en abrégé le commentaire de ce texte. Le Démon nous faisoit craindre la mort par l'incertitude, touchant la nature de nos ames: la mort de J. C. nous rassure, parce qu'elle nous prouve que nos ames sont immortelles. Le Démon nous faisoit craindre la mort par le souvenir de nos crimes: la mort de J. C. nous rassure, parce qu'elle expie nos crimes. Le Démon nous faisoit craindre la mort, en nous rendant sensibles à la perte des biens que la mort nous va enlever: la mort de J. C. nous rassure, parce qu'elle nous est un

gage

gage de la félicité & de la gloire. La première de ces idées nous représente J. C. comme un Martyr, qui a scellé de son sang une doctrine toute fondée sur l'immortalité de l'ame. La seconde nous le représente comme une victime, qui s'offre pour nous à la justice divine. Et la troisième comme un Conquérant, qui nous a acquis par sa mort un Roïaume bien-heureux. Si nous n'avions d'autre but que de vous donner des idées vagues de la pensée des Auteurs sacrez, nous devrions mettre ici des bornes à ce discours. Mais ces vérités envisagées de cette manière feroient peu d'impression sur vous. Il faut les presser, & opposant à chaque article de l'Empire du Démon, celui du triomfe de J. C. mettre ainsi, dans le plus beau jour qu'il sera possible, cette vérité de notre texte, que *J. C. par sa mort a détruit celui qui avoit l'Empire de la mort, à savoir le Diable, afin qu'il en délivrât tous ceux qui, pour la crainte de la mort, étoient toute leur vie assujettis à la servitude.*

Première idée qui rend la mort redoutable: premier joug auquel le Prince de la mort asservit les hommes, la crainte du néant qu'il offre à leurs yeux. Le plus grand de nos avantages, celui qui est le fondement de tous les au-

tres, c'est l'existence : aussi vous voyez que les vieillards, quoi-qu'usez dans toutes leurs facultez, ont toujours je ne fai quelle supériorité sur les jeunes gens. Cette pensée qu'il fut un tems où ils existoient, tandis que les jeunes gens n'existoient point, cause cette supériorité; & les jeunes gens à leur tour sentent une supériorité qui leur vient de ce qu'un tems se prépare, où ils existeront, tandis que les autres ne seront plus. La mort termine en apparence un avantage qui est le fondement de tous les autres. Est-il étonnant qu'elle nous épouvante par cette idée ?

En vain nous alleguera-t-on, pour nous rassurer, les argumens que fournit une raison, même une raison bien dirigée : s'ils sont convaincans en eux-mêmes, & capables de frapper un esprit Philosophe, ils sont au dessus des esprits vulgaires, à qui les termes seuls de *spiritualité*, *d'existence* sont entièrement barbares. En vain nous alléguera-t-on ce qu'ont dit les plus senez d'entre les Payens sur cette matière, & ce que Tacite rapporte que Senéque entrant dans ce bain, qui devoit recueillir le sang qui fortiroit de ses veines, jetta de l'eau sur ses Serviteurs qui étoient autour de lui, ajoutant ces belles paroles, qu'il offroit cette eau en forme de

de Sacrifice à Jupiter Libérateur. Pour me rassurer contre une si grande fraïeur il me faut des guides plus fidèles que ma raison. Pour me persuader l'immortalité de mon ame, il faut des garants plus fidèles que les Socrates & que les Platons. Or ce guide, M. F., c'est la Croix de J. C., ce garant c'est J. C. mourant : deux principes démontrent cette vérité.

I. La doctrine de J. C. établit l'immortalité de l'ame.

II. La mort de J. C. est une preuve invincible de la vérité de sa doctrine.

Que la doctrine de J. C. établisse l'immortalité de l'ame, c'est-ce que personne ne nous conteste. Il ne faut qu'avoir des yeux pour s'en convaincre. Aussi ne ferons nous qu'une remarque sur cet article. C'est que le dogme de l'immortalité ne doit pas être considéré dans la doctrine de J. C., comme un de ces points qui lui sont peu essentiels, & sans lequel elle peut demeurer dans son entier. Le dogme de l'immortalité de l'ame est un point sans lequel il n'y a point de Christianisme, & hors duquel la Religion Chrétienne, cette Religion la plus pleine & la plus complète, devient précisément la plus imparfaite & la plus vuide. Toute la doctrine de J. C. roule sur ce

principe que nos ames sont immortelles. Pourquoi J. C. le Maître de la nature n'a-t-il qu'une crèche pour berceau, & qu'une étable pour Palais ? C'est que *son Regne n'est point de ce monde*: cela suppose l'immortalité. Pourquoi ne faut-il pas craindre les Tyrans qui nous traitent dans les prisons & dans les cachots, qui nous attachent à des croix, qui nous étendent sur des rouës ? C'est qu'ils ne peuvent que *tuer le corps*, & qu'ils ne peuvent rien sur l'ame : cela suppose l'immortalité. Pourquoi les Chrétiens s'estimeroient-ils malheureux, si au dépens de leur conscience ils parvenoient à la conquête de l'univers ? C'est *qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner tout le monde s'il fait perte de son ame* : cela suppose l'immortalité. Pourquoi ne sommes-nous pas les plus misérables des Créatures ? C'est que nous n'espérons pas *en Christ pour cette vie seulement* : cela suppose l'immortalité. Notre premier principe est donc au dessus de toute exception. La doctrine de J. C. établit le dogme de l'immortalité de l'ame.

Le second ne l'est pas moins. La mort de J. C. est une preuve de sa doctrine. Il avoit proposé sa mort, comme un signe auquel on pourroit reconnoître s'il étoit venu de Dieu. C'étoit là où il renvoioit
les

Jean. 18.
36.

Matt.
10. 28.

Matt.
16. 26.

1. Cor.
15. 19.

les incrédules. Ni la pureté de sa vie , ni la Sainteté de sa morale , ni l'éclat de ses miracles n'avoient encore pû les convaincre de la vérité de sa mission. Ils vouloient signes sur signes , & prodiges sur prodiges. J. C. se retranche à un seul; *Abbattez ce Temple ; Je le rebâtirai dans trois jours. La nation méchante & adultéresse demande un signe. Elle n'aura point d'autre signe que celui de Jonas.* Ce signe ne pouvoit être équivoque. Et ce signe a été accompli. Il n'y a plus de lieu de douter d'une vérité prouvée d'une manière si éclatante.

Marc.
15. 58.
Matt.
12. 39.

Nos Pères avoient inventé , sans doute avec plus de simplicité que de raison, une épreuve bien singulière pour s'assurer de la sincérité des accusez. Ils leur présentoient un fer chaud. Si le criminel avoit la constance de l'empoigner , s'il n'étoit point endommagé par l'action de ce métal embrasé , il étoit renvoïé absous. L'Histoire nous apprend que cette épreuve fut très usitée sous la troisième race des Rois de France. Elle étoit , comme nous avons dit , inventée avec plus de simplicité que de raison: personne n'étant en droit de supposer que Dieu fera un miracle, pour justifier son innocence aux yeux de ses Juges. Cependant j'avouë que si j'avois

Paquier
Recher.
de la Fra.
liv. 4. 2.

vû de mes yeux une pareille épreuve ; si j'avois vû cet élément qui dissout , & qui dévore les corps les plus durs , respecter la main d'un homme accusé , je serois frapé d'un pareil spectacle , & je ne douterois point de son innocence.

Esai. 43.
2. Mais que dirons-nous de J. C. après l'épreuve qu'il a faite ? Il a passé *par le feu*, & il n'en a point été *consumé*. Il est allé jusques dans le sein du Sépulchre , le Sépulchre l'a respecté , & ces autres infatigables , qui ne disent jamais *c'est assez*, se sont ouverts pour le laisser revenir à la lumière. Vous sentez la force de cet argument. J. C. étant mort, pour soutenir la vérité d'une doctrine toute fondée sur le dogme de l'immortalité de l'ame , il n'y a plus à douter que l'ame ne soit immortelle.

Savoir

Arrêtons-nous ici un moment , & avant que d'aller plus loin , considérons combien ce dogme si bien prouvé , si bien établi , est propre à nous rassurer contre les fraïeurs de la mort. Supposez pour un instant, que nous ne fussions rien sur l'état des ames après la vie , & sur l'économie dans laquelle nous devons entrer ; supposez que Dieu ne nous eût rien révélé sur cet article , si ce n'est que nos ames sont immortelles , un peu de méditation dans ce cas même , devoit nous
por-

porter plutôt à desirer la mort qu'à la craindre. Il est probable que l'ame dégagée de ses sens , dans lesquels elle est envelopée , subsistera d'une manière infiniment plus noble qu'elle ne faisoit ici bas , durant son union avec la matière. Nous sommes très convaincus que notre corps contribuera un jour à notre félicité , & que c'est une partie essentielle de notre être , sans laquelle notre bonheur est imparfait. Mais cette nécessité , qui attache les fonctions de l'ame sur la terre aux mouvemens irréguliers d'une matière déréglée , est un véritable esclavage. L'ame est prisonnière dans ce corps. Et cette comparaison a plus de justesse que vous ne pensez. Un prisonnier est un homme en lui-même susceptible de mille plaisirs , mais qui ne jouit pourtant que des biens compatibles avec le lieu qui le renferme : il ne parcourt que l'espace de ce cachot qui le retient : il ne voit la lumière que par l'ouverture de ce cachot : il n'a de commerce qu'avec ceux qui s'approchent de ce cachot. Qu'on lui ouvre les portes de sa prison : le voilà par cela même dans un état plus heureux. Dès lors il peut discourir avec tous les hommes du monde ; dès lors il peut regarder tout le corps de la lumière ; dès lors il peut parcourir l'univers entier.

Voilà le portrait de l'ame : prisonniere de ses sens, elle ne jouit que des biens qui ont du raport à ses sens : elle ne voit que par les peaux, & par les fibres de ses yeux : elle n'entend que par l'action des nerfs & du tympan de ses oreilles : elle ne pense que selon que son cerveau est différemment modifié. Peut-être, que dis-je ? il est démontré que l'ame est susceptible de mille plaisirs, dont elle n'a pas même d'idée. Un aveugle a une ame capable d'avoir la sensation de la lumière, s'il en est privé, c'est que ses sens sont mal disposez. Nos ames sont susceptibles de mille sensations : elles ne les reçoivent point dans cette œconomie d'imperfections & de misères, c'est parce que Dieu veut qu'elles ne sentent qu'à l'occasion des mouvemens de ces organes, & que ces organes étant bornez elles ne peuvent avoir que des sensations bornées. Mais qu'on donne l'effort à sa nature : qu'on rompe cette prison : voilà l'ame susceptible de mille plaisirs nouveaux. Pourquoi me montrez-vous ce cadavre ? Pourquoi déplorez-vous ces yeux fermez à la lumière, ces esprits dissipez, ce sang glacé dans ces veines, cette masse sans mouvement & sans vie ? Pourquoi dites-vous, mon ami, mon Père, mon Epoux n'est plus, il ne voit plus,

plus, il n'entend plus, il n'agit plus? Il ne voit plus, dites-vous? Il ne voit plus par ces raïons visuels qui se formoient dans sa retine, je l'avouë, mais il voit comme ces pures intelligences qui ne furent jamais revêtuës de chair mortelle. Il n'entend plus par l'action de la matière athérée: mais il entend comme un esprit pur. Il ne pense plus par l'intermiffion des fibres de son cerveau: mais il pense par sa propre essence, parce qu'ayant un esprit, la faculté de penser lui est essentielle & inféparable de sa nature.

Mais en vain serions-nous raffurez contre la crainte de n'être plus, si nous ne l'étions contre la crainte d'être misérables. En vain aurions-nous prouvé que nos ames font immortelles, si nous avons lieu de nous persuader qu'elles tomberont entre les mains d'un Dieu vangeur. En ce cas, ce qui fait la grandeur de l'homme feroit sa misère. Dissipons cette crainte; après avoir envisagé J. C. comme un Martyr, qui scelle de son propre sang la doctrine qu'il a prêchée, & sa mort comme un argument pour l'immortalité de l'ame enseignée dans cette doctrine: envisageons ce divin sauveur comme une victime que Dieu a substituée à notre place, & sa mort comme un sacri-

sacrifice offert à la justice divine, pour l'expiation de nos crimes; & prouvons qu'à ce second égard J. C. a détruit par sa mort celui qui avoit l'Empire de la mort, afin qu'il en délivrât tous ceux qui, pour la crainte de la mort, étoient toute leur vie assujettis à la servitude.

Un des principaux écueils qu'il faut éviter dans les controverses, & particulièrement dans celle-ci, c'est de se persuader que les argumens ont tous une force égale. Il faut bien prendre garde de marquer à chacun ses véritables limites, & dire: cet argument prouve jusques là, cet autre prouve jusques là. Il faut aller ainsi de degré en degré jusques à la vérité, & faire de ces argumens réunis une démonstration d'autant plus forte, qu'on aura accordé à ceux qui l'a contestent tout ce qu'ils pouvoient avoir quelque droit de demander. Sur ce principe nous divisons nos argumens en deux classes. Nous ne proposons les premiers que comme d'heureux préjugés en faveur du dogme de la satisfaction. Nous érigeons les autres en démonstrations. Voici la première classe.

I. Nous alléguons la raison humaine. Nous ne disons pas que la raison humaine puise dans ses propres lumières la vérité de ce dogme. Bien loin de là, nous sou-

soutenons que c'est là un de ces mystères qui sont infiniment au dessus de sa portée. *Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne sont point montées au cœur de l'homme.* Mais nous disons que ce mystère n'a rien qui choque la raison humaine, & qu'il ne renferme aucune ombre de contradiction. Que croïons-nous ? Que Dieu a uni la nature humaine à la nature divine dans la personne de J. C. à peu près comme il a uni le corps avec l'esprit dans la personne de l'homme. Nous disons que ce composé (passez-nous cette expression) ce composé d'humanité & de divinité a souffert dans ce qu'il a eu d'humain ; que ce qu'il y avoit de divin a donné du prix aux souffrances de l'homme, à peu près comme nous respectons un corps humain, non pas comme corps matériel, mais comme uni à une ame intelligente. Voilà dans quels termes nous proposons notre mystère. Il n'y a rien là qui renferme de la contradiction. Si nous disions que la divinité & l'humanité ont été confonduës ou commuées ; si nous disions que la divinité qui est impassible à souffert ; si nous disions que J. C. comme Dieu a satisfait à J. C. comme Dieu, la raison auroit lieu de se récrier ; mais nous disons que J. C.

a souff.

2. Cor.

2. 9.

a souffert comme homme ; nous disons que les deux natures ont été distinctes ; nous disons que J. C. souffrant , comme homme , a satisfait à Dieu soutenant les droits de la divinité. Voilà le premier pas que nous faisons dans cette carrière. Ce premier argument nous ne le portons que jusques là.

II. Notre second argument est pris de la justice divine. Nous disons que la justice divine n'a rien qui doive nous éloigner de ce dogme , & qui ne soit même très propre à nous y conduire. La justice divine seroit opposée à notre dogme si nous disions que J. C. innocent a souffert comme innocent ; mais nous disons qu'il a souffert comme chargé des péchez de tout le genre humain. La justice divine seroit opposée à notre dogme , si nous disions que J. C. a été chargé de nos péchez malgré lui : mais nous disons que ça été volontairement. La justice divine seroit opposée à notre dogme , si nous disions que J. C. s'est chargé des crimes des hommes pour les y affermir : mais nous disons qu'il s'en est chargé afin de les sanctifier en les pardonnant. La justice divine seroit opposée à notre dogme , si nous disions que J. C. en se chargeant de nos crimes a succombé sous leur poids , en sorte que l'univers a été privé

privé en faveur de quelques coupables de l'être le plus éminent qui pût jamais subsister : mais nous disons que J. C. en mourant pour nous est sorti vainqueur de la mort & du tombeau. Ainsi la justice divine n'a rien qui s'oppose à notre dogme.

Bien plus, elle nous y conduit directement. La satisfaction convient à ses droits, supposé que Dieu ait voulu sauver des coupables. Nous ne déciderons point ici la question, si Dieu peut, sans renier ses perfections, pardonner des péchez, & ne pas exiger de satisfaction. Quelque avantage que nous eussions contre ceux qui nous nient cette Thèse, nous ne voulons pas le presser ici. Mais toujours on sera contraint de nous accorder, que si la sagesse de Dieu trouve un moien de satisfaire avec éclat à la justice, lors même qu'elle répand ses bontez avec largesse; si elle peut donner à l'univers une preuve authentique de l'horreur qu'elle a pour le crime, lors même qu'elle pardonne au criminel; s'il y a une voie pour retenir à jamais les pécheurs dans la crainte, lors même qu'on leur fait miséricorde, il est plus à propos d'emploier ce moien que de ne pas le faire. C'est le second pas que nous faisons dans cette carrière. Nous ne por-

tons

tons ce second argument que jusques là.

III. Notre troisiéme considération est prise des sentimens de la conscience & de la pratique de tous les peuples. Prenez les peuples les plus polis, & les peuples les plus barbares; les nations les plus idolâtres, & celles qui ont eu les plus faibles idées de la Religion: consultez les Auteurs les plus anciens, & les Auteurs les plus modernes: transportez vous chez les Égyptiens, chez les Phéniciens, chez les anciens Gaulois, chez les Carthaginois, vous verrez que dans tous les tems, & dans tous les lieux, les hommes ont crû que la divinité vouloit qu'on lui offrit des sacrifices, des sacrifices mêmes qui eussent, autant qu'il étoit possible, de la proportion avec sa grandeur. De là ces temples; de là ces Hécatombes; de là ces victimes humaines; de là ce sang qui ruisseloit sur les autels, & tant d'autres pratiques, dont personne ne nous conteste la vérité. Quelle conséquence tirons-nous de cet article? La vérité de la satisfaction? Non: nous ne portons pas jusques là notre conclusion. Nous concluons seulement qu'on n'a pas lieu de se récrier contre la Religion Chrétienne, si elle nous apprend que Dieu a voulu que sa justice fût satisfaite par un sacrifice.

crifice expiatoire, avant que de donner un libre cours à sa bonté. Ce troisième argument nous ne le portons que jusques là.

IV. Une quatrième réflexion, c'est l'accord de notre foi sur cet article avec celle de tous les siècles qui se sont écoulés depuis J. C. jusqu'à nous. Tous les siècles du Christianisme ont parlé, comme nous, sur ce sacrifice. Abrégeons. Ceux qui voudront s'instruire à fonds sur cet article, trouveront un recueil exact des témoignages des Pères, à la fin du traité de la satisfaction composé par le fameux Grotius. Ainsi le dogme de la satisfaction n'est pas un dogme nouveau : Il est venu de siècle en siècle depuis J. C. jusqu'à nous. Nous ne portons cet argument que jusques là.

Notre cinquième réflexion roule sur le prodige de ce dogme. C'est là une des principales raisons qui porte ceux que nous combattons, à le rejeter. Il y a quelque chose de si grand dans ce sacrifice; la miséricorde de Dieu seroit allée jusqu'à un degré si éminent, qu'on ne peut pas s'imaginer que Dieu l'ait portée jusques là. Mais est-ce à nous à mesurer jusques où la bonté de Dieu peut aller? Est-il étonnant qu'un sacrifice que Dieu a, s'il faut ainsi dire, roulé

X

dans

dans son intelligence durant toute l'éternité ; un sacrifice qu'il a annoncé à l'homme depuis la chute ; un sacrifice auquel il a rapporté toute sa conduite envers l'Eglise ; un sacrifice qu'il a représenté par les types peint dans les cérémonies , prédit dans les oracles ; est-il étonnant qu'un tel sacrifice porte avec soi un caractère de grandeur ; & ne trouve-t-on pas dans cette grandeur même quelque chose digne de Dieu ?

Voilà une classe d'argumens que nous ne voulons vous faire envisager encore, que comme des préjugés en faveur du dogme de la satisfaction , & voici, ce me semble du moins, ce que nous sommes en droit d'en conclure. Un dogme dans lequel la raison humaine ne trouve aucune contradiction ; un dogme qui n'a rien d'opposé aux attributs de Dieu , & auquel les attributs de Dieu semblent même nous conduire ; un dogme conforme aux sentimens de la conscience & à la pratique des hommes dans tous les tems & dans tous les lieux ; un dogme reçu dans tous les siècles de l'Eglise Chrétienne ; un dogme qui dans toutes ses parties ne nous paroît avoir rien que de très-digne de Dieu , quand nous l'examinons au tribunal de notre méditation

tion propre ; un tel dogme n'a rien contre quoi nous devons nous effaroucher, & que nous ne devons être portez à recevoir, si nous le trouvons dans nos Ecritures.

Or M. F. il n'y a qu'à ouvrir l'Evangile pour y rencontrer des témoignages exprès sur cette matière, & il y a non-seulement un nombre infini de passages, mais une multitude de classes de ces passages.

Dans une première classe, il faut mettre tous ces passages qui disent que J. C. est mort pour nous. Il seroit difficile de les compter ; *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai donné* ; dit St. Paul aux Corinthiens, *c'est que J. C. est mort pour nous selon les Ecritures. J. C. a souffert une fois lui juste pour nous injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu.* C'est un passage de St. Pierre. 1. Cor. 15. 4.
1. Pier. 3. &c.

Dans une seconde classe, il faut mettre ces passages qui disent que J. C. a porté la peine que nous avons méritée. Le Chapitre LIII. d'Esaië roule tout entier sur cette matière. Les Apôtres ont tenu un même langage. Ils ont dit qu'il *a été fait péché ; qu'il a été fait malédiction pour nous ; qu'il a porté nos péchez en son corps sur le bois.* Gal. 3.
13.
2. Cor. 5. 24.
1. Pier. 2. 24.

Dans une troisième classe, il faut met-

tre tous ces passages où notre salut est envisagé comme étant le fruit de la mort de Christ. Ceux que nous combattons se fondent sur ce que nous avons établi dans notre première partie , que la mort de J. C. a été une preuve de la vérité de sa doctrine : ils disent que c'est la raison pour laquelle notre salut est regardé comme l'effet de cette mort. Mais si la mort de J. C. ne nous sauve, que parce qu'elle a féellé une doctrine qui nous conduit au salut, d'où vient donc que notre salut n'est jamais attribué à ses autres parties de son Ministère, qui n'ont pas moins contribué que sa mort à confirmer cette doctrine ? Les miracles de J. C. , par exemple, n'ont-ils pas été des preuves aussi authentiques de sa doctrine que sa mort ? D'où vient que notre salut ne leur est point attribué ? C'est cela même que nous disons. L'ascension, la résurrection, les miracles étoient bien nécessaires pour nous persuader que la colére de Dieu étoit apaisée ; mais sa mort seule étoit capable de l'appaïser. Vous sentirez mieux la force de cet argument , si vous considerez la liaison de notre texte avec ce qui le suit ;

Il falloit qu'en toutes choses il fût semblable à ses freres, afin qu'il fût un Souverain Sacrificateur qui fit la propitiation de leurs péchez

chez. Si la mort de J. C. ne nous sauve que parce qu'elle a scellé la vérité de sa doctrine , pourquoi étoit-il nécessaire qu'il revêtît notre chair ? S'il fut descendu du Ciel avec l'apareil de sa gloire ; si on l'eut vû sur Sion tel qu'on le vit sur Sinai , avec le feu des éclairs , avec le son du tonnerre , avec le cortège des Anges ; l'Évangile n'eût-il pas été infiniment mieux confirmé que par la mort d'un homme ? Pourquoi donc J. C. est-il mort ? C'est qu'il falloit que la victime de nos péchez mourût. C'est le raisonnement de St. Paul. Et c'est pour cela que jamais notre salut n'est attribué à la mort des Martyrs , quoi-que la mort des Martyrs ait été , comme celle de J. C. une preuve de la vérité de l'Évangile.

Dans une quatrième classe , il faut mettre tous ces passages qui nous font envisager la mort de Christ comme le corps & la réalité , dont tous les sacrifices n'étoient que la figure & que l'ombre. Nous en choisissons un seul dans la foule. C'est la plus grande partie de l'Épître aux Hébreux. Il est clair que le but de l'auteur est d'engager les Chrétiens à chercher dans le sacrifice de J. C. ce que les Juifs cherchoient vainement dans les autres. Or que cherchoient les

Juifs dans leurs sacrifices ? N'étoit-ce pas d'appaier la Divinité ? Si donc les sacrifices des Juifs n'exploient les péchez qu'en figure & qu'en ombre, si le sacrifice de J. C. en est la réalité & le corps, ne suit-il pas que J. C. a expié nos péchez réellement & à la lettre ? Dire que les sacrifices Lévitiques n'étoient pas offerts pour les grands crimes, mais seulement pour certains péchez externes qui fouilloient plutôt la chair, qu'ils ne portoient atteinte à la conscience, c'est vouloir soutenir une erreur par une autre erreur : car il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir que les sacrifices Lévitiques étoient offerts pour les péchez les plus atroces : n'y en eût-il pour témoin que le sacrifice anniversaire, dans l'oblation duquel Aaron mettoit les deux mains sur la tête du bouc vivant, confessant sur lui toutes les iniquitez d'Israël, & tous leurs forfaits, & le bouc portoit sur soi toutes les iniquitez. Ce sont les paroles du Lévitique.

Lév. 16.
21. 22.

Dans une cinquième classe, il faut mettre les circonstances de la passion de J. C. & de son agonie ; cette tristesse, ces craintes, ces agitations, ces cris, ces larmes, ces sueurs comme de sang, ces plaintes amères ; *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* L'argument que

Matt. 27.
46.

nous

nous en tirons vous paroitra plus pref-
fant encore, si vous faites cette réflexion,
qu'il n'y a jamais eu d'homme dans l'U-
nivers qui ait dû mourir avec tant de
joïe que J. C. s'il n'a souffert qu'une
mort ordinaire. J. C. mouroit avec une
parfaite soumission pour son Père, & un
amour fervent pour le genre humain. J.
C. mouroit avec une parfaite assurance
de la justice de sa cause & de l'innocence
de sa vic. J. C. mouroit parfaitement
persuadé de l'immortalité de l'ame & de
la certitude d'une autre vic. J. C. mou-
roit avec une assurance de bonheur dont
il alloit jouir après sa mort. Il étoit
venu de Dieu. Il y alloit retourner. Il
y devoit même avoir quelque chose de
plus particulier dans son triomphe que
dans celui du commun des fidèles. Par-
ce qu'il s'étoit anéanti souverainement
Dieu lui alloit donner un nom par dessus
tout nom. Une nuée lui devoit servir
de char de triomphe, & l'Eglise triom-
phante alloit s'écrier en le recevant;
Portes élevez vos lintaux, huis éternels
haussez - vous. Que fera donc Jésus-
C. ? Ira-t-il à la mort avec joïe ? Dira-
t-il comme St. Paul; *Mon desir tend à délo-*
ger ! S'écriera-t-il, On distribüe aujourd'hui
des couronnes & je vais pour y avoir part ?
Non, J. C. tremble, il pâlit, il craint, il

Phil. 2.9.

Psea. 24.

7.

suë des grumaux de sang. Pendant que les Martyrs avec de moindres lumières, avec de moindres motifs ont bravé la mort, ont affronté les plus cruels supplices, ont étonné leurs bourreaux. D'où vient cette différence? De cela même que nous soutenons. La mort de J. C. étoit bien différente de celle des Martyrs. Les Martyrs trouvoient la mort désarmée: J. C. mouroit pour la désarmer. Les Martyrs alloient au tribunal de la grace: J. C. alloit au tribunal de la justice. Les Martyrs plaidoient pour J. C. J. C. plaidoit pour les Martyrs. Que le Démon vienne donc m'épouvanter avec l'image de mes crimes, qu'il les trace devant mes yeux avec les plus noires couleurs, qu'il réunisse dans un point tout ce qu'il y eut de noir & de hideux dans ma vie; qu'il veuille m'épouvanter par l'idée de ce tribunal redoutable, où toutes les actions des hommes doivent être examinées; que tel que le Sacrificateur Jéhosua je me trouve même devant Dieu revêtu d'*habillemens sales* & aiant autour de moi Satan pour découvrir ma turpitude: j'entens aussi quelcun qui plaide pour moi: j'entens une voix qui crie; *Celui-ci n'est-il pas un tison recoux du feu? Qu'on lui ôte ses vêtements, qu'une thiare toute pure soit posée*

Zachar.
1. &c.

posée sur sa tête, qu'il soit revêtu d'habillemens nouveaux.

Envifageons maintenant la mort comme un naufrage universel, où sont enveloppez tous nos biens. Envifageons J. C. comme un Conquérant, & sa mort comme un gage d'un bonheur immense, dont la certitude nous console de la perte de ces biens que la mort va nous enlever.

Quand nous voulons bégaier dans cette chaire, sur la félicité que Dieu nous prépare dans un autre monde, nous empruntons des images de tout ce qui est capable de vous toucher & de vous plaire. Nous appellons à notre secours votre esprit avec ses perfections, votre corps avec ses beautez, la nature avec ses thrésors, la société avec ses charmes, l'Eglise avec ses triomphes, l'éternité avec ses abimes. De tous ces traits ramassez, nous composons le tableau de la félicité céleste.

L'esprit de l'homme nous fournit un trait, & nous disons: dans le Ciel votre esprit sera élevé au plus haut période de perfection où il soit capable d'atteindre; il aura de grandes lumières, il aura de grandes vertus, il sera *transformé de gloire en gloire.* 2. Cor.
3. 13.

Votre corps nous fournit un deuxième trait, & nous disons: dans le Ciel vo-

tre corps sera exempt de ces défauts qui le défigurent , de ces infirmités qui l'affaiblissent , de ces maladies qui le minent , de cette mort qui le renverse.

La nature nous fournit un troisième trait, & nous disons : dans le Ciel seront déployées toutes les richesses de la nature ; *les fondemens de la sainte Cité sont de jaspe, ses portes sont de perles, ses murailles sont d'or pur.*

Apoc.
21.2.&c.

La société nous fournit un quatrième trait, & nous disons : dans le Ciel il y a un choix des esprits les plus nobles ; des âmes les plus épurées ; des cœurs les plus généreux.

L'Eglise nous fournit un cinquième trait, & nous disons : dans le Ciel les Tyrans seront confondus, les Saints seront sur le trône, les Martyrs auront des palmes à la main & des couronnes sur leurs têtes.

L'éternité nous fournit un sixième trait, & nous disons : dans le Ciel il y aura un bonheur infini dans sa durée, & immense dans son degré, les années accumulées, les siècles amoncelés, n'en diminuèrent pas la longueur, & ainsi du reste.

Aujourd'hui, Chrétiens, que nous vous présentons la mort comme un naufrage universel où sont enveloppés vos biens,

biens , vos titres , vos grandeurs , vos richesses , vos societez , tout ce que vous étiez & tout ce que vous espériez d'être ; aujourd'hui qu'il s'agit de vous donner une idée de la félicité céleste, qui puisse vous faire voir sans frémir ce naufrage universel , où vous allez être enveloppez ; aujourd'hui nous voulons que vous conceviez le Ciel & le bonheur que Dieu vous y prépare sous une autre idée. Nous en traçons un nouveau trait dont l'éclat efface celui de tous les autres. Nous édifions sur le fondement de Saint Paul ; *Celui qui n'a point épargné son Fils , mais qui l'a livré pour nous à la mort , ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ?* Le bonheur céleste est le prix de la mort de J. C. Ramassez ici , M. F. tout ce qui est capable de relever dans vos esprits ce que cette mort a de grand.

Rom. 8.
21.

Envisagez là cette mort par rapport aux types qui l'ont figurée ; par rapport aux ombres qui l'ont tracée ; par rapport aux cérémonies qui l'ont représentée ; par rapport aux Oracles qui l'ont prédite.

Envisagez-la cette mort , par rapport aux foudres & aux carreaux qui ont été lancez sur la tête de J. C. Voïez cette ame accablée de tristesse ; ce sang découlant en terre ; cette coupe d'amertume

me où votre Sauveur est abreuvé ; écoutez ces insultes , ces calomnies , ces accusations , ces sentences d'iniquité : regardez ses pieds & ses mains clouez , ce corps qui n'est bien-tôt qu'une plaie , cette populace effrénée acharnée à sa croix & augmentant l'horreur de son supplice ; allez jusques dans le Ciel même , voiez le Père éternel versant sur la tête de son Fils toutes les phioles de sa colère ; voiez l'enfer de concertt avec le Ciel , & le Ciel avec la terre.

Envisagez-la cette mort , par rapport aux signes terribles qui l'ont accompagnée , par rapport à cette terre qui tremble , à ce soleil qui s'obscurcit , à ces pierres qui se fendent , à ces sépulchres qui s'ouvrent , à ces morts qui retournent à la lumière.

Envisagez-la cette mort , par rapport à la grandeur de Dieu & à la petitesse de l'homme , pour qui toute cette sanglante scène se passe.

Ramassez tous ces traits , & dites-vous encore , la mort de J. C. est tout cela. La mort de Jésus-Christ est le corps des figures , l'original des types , la réalité des ombres , l'accomplissement des oracles. La mort de J. C. est le rendez-vous général des fureurs du Tout-puissant , où toutes les flèches de sa justice ont

ont été lancées contre une seule personne , & toutes les phioles de sa colére versées sur une seule tête. La mort de J. C. est ce grand événement qui a obscurci le soleil , qui a ouvert les tombeaux , qui a fendu les pierres , qui a fait trembler la terre , qui a bouleversé la nature & les élemens. Suivez ces réflexions , arrêtez-lâ votre imagination.

La mort de J. C. ainsi conçûë, appliquez-lâ au sujet que nous traitons. La mort de J. C. ainsi conçûë, qu'elle vous serve à vous former une idée de la félicité céleste. Bâtissez encore sur le fondement de Saint Paul ; dites avec cet Apôtre : *Celui qui n'a point épargné son Fils , mais qui l'a livré pour nous à la mort ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ?* Vous regrettez le monde. Vous qui devez aller au Ciel. Et qu'est-ce que le Ciel ? C'est le prix de cette mort. *Celui qui n'a point épargné son Fils , mais qui l'a livré pour nous à la mort, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui.* Si le moïen est si grand , quelle doit être la fin ! Si les préparatifs sont si riches , quel sera l'événement ! Si le combat est si rude , quelle sera la victoire ! Si le prix est si inestimable, quel, quel sera le bien acquis à ce prix !

Après cela revenez au monde. M. F. Faites-nous votre difficulté. Que regrettez-

grettez-vous ? Vous, regrettez-vous des palais , des sceptres & des couronnes. Vous, regrettez-vous une houlette que vous portez , une cabane qui vous loge. Vous, regrettez-vous une société , une société dont les défauts, ou les perfection font souvent pour vous une source égale de misères. Ah ! phantôme, de notre cupidité , paroîtrez - vous encore à nos yeux , & tiendrez-vous bon encore contre ces biens réels que la mort de J.

Jer. 2. 13. C. nous acquiert ? Ah ! *Citernes crevas-*
sées , l'emporterez-vous encore dans nos esprits sur les *vives fontaines des eaux* ? Ah ! Sacrificateur de la nouvelle alliance , aurons-nous encore de la peine à te suivre , lorsque tu nous conduis dans les lieux saints, à la trace sanglante de ta croix & de ton martyre ? J. C. est un Conquérant qui nous a acquis un Roïaume de félicité & de gloire , sa mort est un gage précieux d'une éternité triomphante.

La mort n'a donc plus rien de redoutable pour le Chrétien. Dans le tombeau de J. C. sont dissipées toutes les fraïeurs qui se trouvoient dans le tombeau de la nature. Dans le tombeau de la nature, je vois une sombre nuit, à travers laquelle je ne puis percer : dans le tombeau de J. C. je vois la lumière & la

vic.

vic. Dans le tombeau de la nature je vois les peines de mes crimes : dans le tombeau de J. C. je vois mes crimes expiez. Dans le tombeau de la nature, je vois la triste destination d'Adam & de sa malheureuse postérité; *Tu es poudre & tu retourneras en poudre*: dans le tombeau de J. C. j'éclate en actions de graces. Où est, ô mort, ta victoire? Où est, ô sépulchre, ton aiguillon? Graces à Dieu qui nous a donné la victoire par J. C. notre Seigneur. Il a détruit par sa mort celui qui avoit l'empire de la mort, à sçavoir le Diable, afin qu'il en délivrât tous ceux qui pour la crainte de la mort étoient toute leur vie assujettis à la servitude.

Genés.
3. 19.

1. Cor.
15. 55.

MAis si ce sont là nos privilèges, n'est-ce pas un opprobre pour nous M. F. qu'élevez dans une Religion, qui nous fournit des armes si puissantes contre les fraieurs de la mort, nous ne puissions pour la plûpart l'envisager sans fraieur? Le fait n'est que trop avéré. Pour peu qu'on étudie le plus grand nombre des Chrétiens, on voit bien qu'ils regardent la mort comme le plus grand de tous les maux. Et pour peu qu'on assiste de mourants, on voit qu'il y en a très peu, très peu qui meurent sans regret, & qui n'aient besoin de toute

Applica-
tion.

te leur soumission, dans un tems où il semble qu'il faudroit s'abandonner aux transports & à l'allégresse. Une vapeur dans la tête nous dérange; un degré de chaleur de plus dans le battement de nos artères nous allarme; la moindre idée de la mort nous inspire je ne sçai quel sérieux sombre & mélancolique.

Mais ces craintes & ces terreurs, M. F. toutes surprenantes qu'elles nous paroissent, n'ont pourtant rien qui doive nous surprendre véritablement. Si s'appliquer la mort de Christ étoit une simple action de l'esprit, un simple mouvement du cœur, un simple aveu de la bouche: si s'appliquer la mort de Christ n'étoit que ce que se figure un pécheur endurci, ou ce que lui prescrit un Casuiste commode, vous ne verriez pas un Chrétien qui craignît la mort. Mais vous le sçavez, l'Évangile vous l'apprend, vos consciences vous le dictent; s'appliquer la mort de Christ, c'est une complication de devoirs, qui demande du soin, du tems, du travail, de la peine, & presque toute la vie; la plupart des Chrétiens négligent cet ouvrage pendant leur santé, est-il étonnant qu'ils tremblent à l'heure de la mort?

Rapellez à votre mémoire les trois manières dont J. C. a désarmé la mort.

Il l'a désarmée, en nous prouvant l'immortalité de nos ames, en faisant l'expiation de nos crimes, en nous acquérant une félicité éternelle.

Mais quelle efficace aura sur nous la mort de Christ, comme preuve de la vérité d'une doctrine qui établit l'immortalité de l'ame, si nous n'étudions ces preuves, si nous ne les ruminons dans notre esprit, si nous ne les pesons, si nous ne travaillons à en sentir la force, si nous ne nous munissons contre les difficultez que ce siècle malheureux, celui qui le plus de tous est fertile en difficultez, oppose à ces grands principes?

Quelle efficace aura sur nous la mort de Christ, comme sacrifice offert à sa justice divine pour nos péchez, si nous ne sentons la plénitude de ce sacrifice, si nous ne l'appliquons à notre conscience, si nous ne le présentons à Dieu par les mouvemens de notre foi; sur tout, si par une étude continuelle de nous-mêmes, si par un travail obstiné nous ne nous mettons dans les termes, & si nous ne revêtons les caractères de ceux qui ont droit de s'approprier ce sacrifice?

Quelle efficace aura sur nous la mort de Christ, considérée comme gage d'une éternité bien-heureuse; si nous ne rem-

plifions notre ame de cette éternité ; si nous n'en pénétrons notre cœur ; si nous tournons nos desirs du côté du monde ; si nous sommes industrieux à effacer les impressions que ces grands objets auroient faits ; si l'ame, à peine ébranlée de ces vérités qui devroient l'occuper toujours , nous rentrons incontinent dans le tourbillon des choses du monde , sans nous donner le tems de nous prévaloir de cette heureuse situation , & comme pour nous dérober aux mouvemens de la grace qui sembloient nous avoir touché. Ah , M. F. , puisque c'est là la conduite de la plûpart des Chrétiens , comme l'on ne peut pas s'empêcher de s'en convaincre , quand on ne se contente pas de les regarder dans ce temple , & de cette chaire ; mais quand on les suit dans la vie , & quand on perce ces foibles voiles de piété , & de dévotion qui les couvrent pendant une heure dans une assemblée ; puisque c'est là , dis-je , la conduite de la plûpart des Chrétiens , leurs craintes n'ont plus rien qui doive nous étonner.

La grande conclusion que nous devons tirer de toutes ces réflexions , M. F. n'est pas une conclusion abstraite & difficile à comprendre. C'est une conclusion aisée , naturelle , & qui s'of-

friroit

friroit d'elle-même à nos esprits, si nous n'étions pas si portez à nous aveugler; la grande conclusion que nous devons tirer de ces réflexions, c'est que si nous voulons mourir en Chrétiens, il faut que nous vivions en Chrétiens. Si nous voulons voir avec fermeté la dissolution de ce corps, il faut étudier ces preuves qui établissent l'immortalité de l'ame, & pouvoir dire avec St. Paul: *Je sçai* ^{2. Tim. 1. 12.} *à qui j'ai creu, & je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour là.* Si nous voulons ne pas craindre ce tribunal redoutable, devant lequel nous devons être jugez, il faut entrer dans les conditions de l'alliance de grace, afin de pouvoir dire avec le même St. Paul: *Je suis le plus grand de tous les pécheurs; mais miséricorde m'a été faite.* ^{1. Tim. 1. 13.} Si nous voulons quitter sans frémir tous ces objets qui nous environnent, & auxquels nous sommes si étroitement unis, il faut s'en détacher de bonne heure; placer de bonne heure *notre cœur là où* ^{Matt. 6. 21.} *est notre thésor*, & pouvoir dire avec le Prophète: *Quel autre ai-je au Ciel que toi? Voici je n'ai pris plaisir qu'en toi sur la terre* ^{Psea. 73, 25.} *des vivans.*

Si après avoir fait ces efforts, nous entendons notre chair se plaignant à la vûe de sa prochaine destruction; si notre

cœur frémit encore de la nécessité qui nous est imposée de mourir ; travaillons à nous rassûrer non-seulement contre cette crainte, mais même contre les soupçons qu'elle pourroit nous inspirer sur notre salut. Cette crainte de la mort n'est plus un crime alors, ce n'est plus qu'une foiblesse. C'est bien une marque que nous ne sommes pas parfaits, mais ce n'est pas une tache qui efface notre Christianisme. C'est une timidité, ce n'est pas une défiance. C'est bien un malheur qui nous empêche de sentir toutes les douceurs d'une bonne mort, mais ce n'est pas un obstacle qui nous empêche de bien mourir. Fortifions-nous. Que craignons-nous ? Dieu est un bon ami qui ne nous abandonnera pas dans l'adversité. Dieu n'est pas un Être cruel qui se plaise à nous rendre misérables. C'est un Dieu dont la bonté & la miséricorde sont les grands caractères. Il s'est engagé à nous rendre heureux. Ne doutons pas de sa promesse ; elle a été marquée du plus digne seau que nous puissions jamais demander, du sang de l'Agneau sans tache, qui est, non sur le seuil de nos portes, mais dans l'intérieur de nos consciences. L'Ange exterminateur respectera ce sang, & ne sçauroit porter les coups
con-

contre des ames qui en font marquées.

Après tout , M. ch. F. si les meilleurs Chrétiens , à la première idée de la mort , & dans les premiers momens d'une maladie mortelle, ne peuvent s'empêcher de craindre , si la chair murmure , si la nature se plaint , si la foi même semble chanceler ; la raison , la Religion , mais sur tout les secours de l'Esprit de Dieu, accordez aux prières & aux élans que pousse vers le Ciel un pareil Chrétien, dissipent toutes ces craintes. Le Dieu fort se laisse vaincre quand on le combat par des larmes & par des prières. Dieu ne résiste pas aux soupirs d'un fidèle, qui du fonds de son liét d'infirmité lui tend les bras , qui le conjure de sanctifier ses maux , qui le prie de le fortifier dans son agonie , qui lui crie du centre d'une ame pénétrée :
O Eternel, je remets mon ame entre tes mains. Reçois la mon Dieu. Eloigné de moi ces phantômes qui me troublent.
 Enleve moi à toi. *Dresse mes mains au combat, & mes doigts à la bataille. Tire-moi, afin que je coure après toi.* Enflamme ma dévotion ; & que mes élans embrasent soient comme un chariot de feu qui me porte dans ton Ciel. Les niïages que formoit celui qui avoit l'empire de la mort s'évanouïssent, les voiles qui couvroient l'é-

ternité se lèvent insensiblement ; l'esprit se convainc ; le cœur s'attendrit ; les desirs s'enflamment ; certains retours des saintes pensées qui avoient roulé dans nos ames , nous font entrer dans le grand but de la Religion , & le liêt d'infirmité devient un champ de triomphe. Il n'y a point de vos Pasteurs qui n'ait vû de pareils exemples.

Puissent tous ceux qui nous écoutent goûter ces consolations ! Puisse ce précieux sacrifice que J. C. a offert pour nous à son Père, en purifiant tous nos crimes, calmer toutes nos fraieurs ! Puisse ce grand Sacrificateur de la nouvelle alliance porter gravez sur sa poitrine tous ces Israélites mystiques, aujourd'hui qu'il est entré dans les lieux saints ! Et quand ces fondemens de poussière sur lesquels cette maison d'argile est apuïée, viendront à crouler sous nos pieds, puissions-nous tous élever nos ames sur les ruïnes du monde, & les placer dans le séjour de l'immortalité ! Heureux , heureux mille fois de mourir dans ces sentimens ! Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais. Amen.



S E R M O N

SUR LES MALHEURS DE

L' E U R O P E.

En ce même tems , quelques-uns qui se trouvoient là présents , lui racontèrent ce qui s'étoit passé touchant les Galiléens , desquels Pilate avoit mêlé le sang avec leurs sacrifices.

Et Jésus répondant leur dit , pensez-vous que ces Galiléens là fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens , parce qu'ils ont souffert de telles choses ?

Non vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez , vous périrez tous semblablement.

Ou pensez-vous que ces dix-huit , sur lesquels la Tour de Siloé tomba & les tua , fussent plus coupables que tous les habitans de Jerusalem ?

Non vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez , vous périrez tous semblablement.

Luc. 13. ver. 1. 2. 3. 4. 5.

HUITIÈME SERMON.

Sopho.
III. 6.

J'Ai exterminé des Nations , j'ai rendu leurs places desertes , j'ai sapé leurs Villes jusqu'aux fondemens ; & je disois , au moins tu recevras instruction , & ta demeure ne sera point retranchée. C'étoit la voix pathétique que Dieu fit entendre autrefois par le ministère de Sophonie. Etoit-ce pour le tems d'alors , ou si c'étoit une Prophétie pour ceux qui le devoient suivre ? Sans doute , Mes Frères , cette voix convenoit aux Juifs du tems du Prophète. Ils ne voïoient autour d'eux que Nations exterminées , que lieux mis en désolation , que Places renduës desertes , que Villes sapées jusqu'aux fondemens. Les jugemens de Dieu avoient fondu , non-seulement sur les Peuples idolâtres ; mais les dix Tribus en avoient été acablées. Les Juifs , au lieu d'en recevoir instruction , imitérent les crimes de ceux que Dieu avoit exterminés , & s'atirèrent une même peine.

Mais si ces paroles conviennent aux tems d'alors , hélas ! qu'elles ont de rapport avec les notres ! Que voïons-nous autour de nous ? Nations exterminées ,
Places

Places rendues désertes , Villes sapées jusqu'aux fondemens. Les fleaux de Dieu sont sur l'Europe, nous en sommes environnez ; en recevons-nous instruction ? J'en atteste vos consciences, M. F. examinez... Mais ne précipitons point le but de ce discours. Nous nous proposons aujourd'hui de vous montrer, avec quels yeux nous devons envisager les jugemens que Dieu déploie sur nos semblables. Vous avez entendu les paroles de notre Texte. Nous ne nous arrêterons qu'un moment à vous en marquer l'occasion ; & nous apporterons tous nos soins à en presser le but principal.

Après vous avoir dit un mot touchant ces Galiléens, desquels Pilate avoit mêlé le sang avec leurs sacrifices, & touchant la funeste chute de cette Tour qui écrasa dix-huit personnes sous ses ruines ; nous travaillerons à examiner , I. Le faux esprit dans lequel les hommes considèrent les jugemens que Dieu déploie à leurs yeux sur leurs prochains. II. Le véritable esprit selon lequel ces jugemens doivent être considerez. Nous vous donnerons la première de ces idées, à l'occasion de ces tragiques accidens, dont il est parlé dans ce Texte, & du rapport qui en fut fait à Jésus-Christ. Nous vous donnerons la seconde, à l'oc-

caſion de la réponse de J. C. même: *Penſez-vous que ces Galiléens fuſſent plus pécheurs que tous les autres Galiléens? Penſez-vous que ces dix-huit perſonnes fuſſent plus dignes de punition que les autres habitans de Jérusalem? Non, vous diſ-je, mais ſi vous ne vous amendez, vous périrez tous ſemblablement.* En conſidérant ce texte ſous cette vuë, nous apprendrons à prévenir les jugemens de Dieu ſur nous, par la manière dont nous enviſagerons ceux qu'il déploie ſur les autres. Ainſi ſoit-il.

Quel fut le ſujet de la cruauté de Pilate, & du ſupplice qu'il infligea à ces Galiléens? C'eſt ce qui eſt difficile à déterminer. Les plus exacts de nos Interprètes, nous aſſurent qu'ils n'en découvrent aucune trace, ni dans l'Hiſtoire Juive, ni dans la Romaine. Le politique Joſéphe uſe ici de réticence, ſelon ſa coutume en pareil cas, & probablement par le même principe qui le porta à ne faire aucune mention du meurtre des petits Enfans, commis par le cruel Hérode.

En général vous connoiſſez Pilate. C'étoit un de ces hommes, que Dieu par les ſecrets profonds de ſa Providence, laiſſe parvenir aux poſtes les plus éminens, pour en faire les exécuteurs
de

de ses desseins , lors qu'ils ne pensent qu'à assouvir leurs passions propres. C'étoit un homme que beaucoup de cruauté, jointe à une extrême avarice, porta aux plus grands excès, rendit très-propre à être une verge en la main de Dieu ; & qui, selon les mouvemens divers dont il fut agité, persécuta, tantôt les Juifs pour plaire aux Païens, tantôt les Chrétiens pour plaire aux Juifs, immola le Consummateur de notre foi après avoir troublé la Sinagogue, & fut ainsi le Tyran de l'une & de l'autre Eglise.

Peut-être que la fureur qu'il exerça sur ces Galiléens ne fut pas tout-à-fait sans fondement. Voici ce que quelques-uns ont conjecturé sur toute cette Histoire. Gaulon étoit une Ville de Galilée: ce fut là que prit naissance un certain Judas, nommé Gaulonite par cette raison, & dont il est parlé au Chapitre V. du Livre des Actes. Cet homme avoit naturellement du penchant à la sédition. Il la porta par tout ; de son esprit dans sa Famille, de sa Famille dans sa Ville, de sa Ville dans sa Province, de sa Province dans toute la Judée. Il fut prendre les Juifs par leur foible, je veux dire par l'amour qu'ils avoient pour la liberté. Il les incita à user de leurs

Joseph
Antiq, li.
18. c. 1.

leurs droits , à se prévaloir de leurs privilèges , à secouër le joug que les Romains vouloient leur imposer , & à leur refuser le tribut. Il réussit dans son dessein , il fut écouté par les Juifs. Mais pour les guérir d'un petit mal , il les jeta dans mille disgraces. On a conjecturé que ceux desquels le sang avoit été mêlé avec leurs Sacrifices , étoient quelques-uns de ces séditionnaires , qui étoient montez à Jérusalem pour célébrer la Pâque , & dont Pilate voulut faire un châtiment capable d'arrêter les autres.

Ce que nous disons de la cruauté de Pilate , que le sujet qui y donna occasion est entièrement incertain ; nous le disons aussi de ce tragique accident , dont il est parlé dans la suite de notre texte , je veux dire de cette Tour de Siloé qui écrasa dix-huit personnes sous ses ruines. On fait bien en général qu'il y avoit une fontaine apellée de Siloé ; il en est parlé au IX. Chapitre de St. Jean , & au VIII. des Révélations d'Ésaïe. On fait que cette fontaine étoit au pied de la montagne de Sion ; plusieurs Historiens anciens l'ont assuré. On fait qu'il y avoit là cinq Porches ; l'Évangile le dit expressément. On fait même diverses particularitez de cette fontaine ; comme celle-ci , qu'elle tarit entièrement

ment avant l'arrivée de l'Empereur Titus, & qu'elle ne recommença à rouler ses eaux que pendant le Siège; c'est Joseph Guer. 1. 26. qui nous l'apprend: comme cette autre, que l'Impératrice Héléne l'embellit de plusieurs Ouvrages; Nicéphore Hist. Eccl. l. 8. c. 30. le raconte. On fait encore plusieurs superstitions, auxquelles elle a donné lieu. Comme ce que Geoffroy de Viterbe Voi. Jé- suit. Euseb. Nicremberg de terrâ promis. c. 48. rapporte, qu'elle étoit auprès d'une autre fontaine que l'on nommoit de la Sainte Vierge, parce que cette bienheureuse Femme, dit-on, y puisoit de l'eau, y lavoit les Langes de J. C. & tout ce qui concernoit sa Famille: comme cette autre, que les Turcs l'ont encore aujourd'hui en une singulière vénération, qu'ils y lavent leurs Enfants, & qu'ils y pratiquent diverses cérémonies superstitieuses. Mais de savoir précisément qu'elle étoit cette Tour, & par quel malheur elle croûla; c'est-ce qui ne se peut découvrir, & qui est au fonds très-peu important.

Ne faisons donc plus de vains efforts pour éclaircir une matière qui nous seroit de peu d'usage, quand même nous pourrions parvenir à lui donner un plus grand jour. Tournons toute notre méditation vers ce qui nous est véritablement utile. Nous l'avons dit, nous nous

nous proposons d'examiner à l'occasion de ce Texte , I. Le faux esprit avec lequel les hommes considèrent les jugemens que Dieu déploie sur leurs semblables. II. Le vrai esprit avec lequel ils doivent être considerez. Voici en substance le sujet de nos réflexions. Les hommes regardent les jugemens que Dieu déploie sur leurs semblables, I. avec un esprit d'indolence : J. C. veut leur inspirer un esprit de recueillement & de réflexion. II Ils les regardent avec un esprit d'aveuglement : J. C. veut leur inspirer un esprit de connoissance & de lumière. III. Ils les regardent avec un esprit de rigueur & de préférence : J. C. veut leur inspirer un esprit de douceur & d'humilité. IV. Ils les regardent avec un esprit d'endurcissement : J. C. veut leur inspirer un esprit de conversion & de pénitence. Ce sont des mots ; attachons y des idées distinctes & des instructions salutaires. Si nous nous éloignons quelquefois des paroles de Jésus-Christ, ce sera pour vous approcher plus près des circonstances où la Providence vous met aujourd'hui. Et si nous nous éloignons quelquefois des circonstances où la Providence vous met aujourd'hui, ce sera pour vous approcher plus près de la pensée de J. C. Tout cela

cela est digne d'une très-sérieuse attention.

LE premier caractère du faux esprit, dans lequel on envisage les jugemens de Dieu sur les autres hommes, c'est l'inattention, c'est l'indolence. Nous ne disons pas, qu'absolument on ne soit frappé en aucune manière de ces coups de la Providence. La stupidité de l'esprit humain ne sçauroit aller jusques là. Comment cette cruauté inouïe, dont il est parlé dans ce texte, n'auroit-elle fait aucune impression sur l'ame de ceux qui en furent les témoins? Voici des hommes qui montent à Jérusalem, qui viennent célébrer la Fête avec allégresse, qui croient offrir à Dieu des victimes; les voici eux-mêmes servans de victimes à la fureur d'un Tyran, qui mêle leur sang avec celui de ces animaux qu'ils étoient venus présenter en sacrifice. Voici dix-huit malheureux, qui travaillent à la construction d'une Tour, ou qui se trouvent peut-être fortuitement auprès d'elle, les voici écrasés & réduits en poudre par sa chute. De même les guerres, les pestes, les famines, lors' que nous n'en sommes point enveloppez, ou que nous n'en recevons que de légères atteintes, font bien quelque impression sur nos esprits;

prits; mais cette impression est légère. On trouve, tout au plus, dans ces événements; de quoi fournir matière aux conversations pendant quelques jours. On les raconte parmi les nouvelles du tems, *quelques-uns qui étoient là présens lui racontèrent ce qui s'étoit passé touchant ces Galiléens*; mais on ne porte pas ses réflexions plus avant, & on ne travaille pas à entrer dans les vûes de la Providence. Il y a des esprits qui ne prennent intérêt qu'à ce qui les touche précisément: pourvû que leurs affaires particulières ne souffrent aucun dommage du malheur des autres, pourvû que leur domestique roule selon son cours ordinaire, pourvû que leurs plaisirs ne soient point interrompus, peu leur importe s'il y a des malheureux sur la terre, & si Dieu frappe à nos yeux les plus rudes coups. C'est le premier caractère du faux esprit, selon lequel on envisage les jugemens du Seigneur sur les autres hommes, l'indolence, l'inattention.

Mais que ce caractère est méprisable! Ne vit-on donc que pour soi-même? N'est-on capable de s'occuper que de ses propres intérêts? Ne sçauroit-on porter ses yeux sur tant de diverses faces, sous lesquelles ces jugemens peuvent être considerez? Tout est digne d'attention
dans

dans ces Messagers divers de la vangeance divine. Le Philosophe y trouve lieu aux plus profondes spéculations. Quels sont ces ressorts impénétrables que Dieu fait mouvoir pour ébranler ainsi la machine du monde, & pour changer tout-à-coup la face de la société? Est-ce la Terre, lassée de sa fertilité première, qui cause les stérilités & les famines? Ou si c'est quelque nouvelle malédiction prononcée dans un ordre surnaturel, par celui qui la rendoit fertile dans le cours ordinaire de la nature? Sont-ce des vapeurs de la Terre qui empoisonnent les airs? Ou si ce sont des venins formés dans les airs qui empoisonnent la Terre? Par quel secret de la nature, ou par quelle merveille du Créateur, la contagion passe-t-elle, avec la rapidité de l'éclair, d'un climat à un autre climat, & porte-t-elle sur les aîles du vent ses souffles empoisonnez d'un peuple à un autre peuple? Le Politique y admire les catastrophes des États, & les vicissitudes des sociétés. Il admire comment dans un instant le sort des armes élève celui qui étoit abaissé, & abaisse celui qui étoit élevé. Il y voit des troupes instruites avec travail, levées avec difficulté, formées avec peine; il les voit détruites en une seule heure par une Ba-

taille: & ce qu'il y a de plus funeste encore, il les voit consumées par la peste & par la famine, sans qu'elles puissent vendre leur vie, & tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. L'homme mortel voit dans les malheurs d'autrui l'image de son péril propre. Il y voit la Mort armée de toutes pièces, & celui qui a l'empire sur la mort faisant marcher à son commandement les vents, les flots, les tempêtes, les pestes, les guerres, les famines. Le Chrétien porte ses vûes plus loin. Il y voit combien c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il y adore cette Providence qui dirige les événemens, & sans l'action de laquelle un cheveu même ne sçauroit tomber: il voit dans ces fleaux les messagers de ce

Hébr. 2.
14. Dieu qui fait des vents ses Anges, & de la flamme de feu ses serviteurs: Il écoute la verge & celui qui l'a assignée: Il craint d'être traité de même, & pourtant il se prépare à la rencontre de son Dieu: Il entre dans son cabinet: Il se cache jusqu'à ce que l'indignation soit passée: Il s'épluche avant que le décret enfante: Il s'écrie avec le peuple Juif autrefois; Avec quoi préviendrai-je l'Eternel? Avec quoi me prosternerai-je devant le Dieu Souverain? Telles sont les diverses réflexions & les mouvemens di-

Hébr. 1.
7. Miché.
6. 9. Amos. 4.
11. Esa. 25.
20. Soph. 2.
1. Miché.
6. 6.

divers, que cette conduite de la Providence doit faire naître dans une ame raisonnable. Véritez qu'il faudra développer dans la suite, & que nous n'indiquons ici, que pour montrer la stupidité de ce premier caractère, & pour y opposer cet esprit d'attention & de recueillement, que la réponse de J. C. suppose, & qu'il a voulu nous inspirer.

Nous avons marqué, en second lieu, un esprit d'aveuglement; & nous avons voulu y opposer un esprit de connoissance & de lumière. Mais quand nous parlons de ceux qui ont un esprit d'aveuglement; nous n'entendons pas ces génies bornés, qui n'ayant reçu que la stupidité en partage, sont incapables de réflexion, ne pensent que pour adopter des chimères; ne parlent que pour appuyer des absurditez. Nous attaquons ces génies qui se produisent pour supérieurs, qui sous prétexte de s'affranchir de l'erreur & du préjugé, & de s'élever au dessus du vulgaire, s'engagent eux-mêmes dans l'erreur & dans le préjugé, se mettent au dessous du vulgaire. Gens qui ont véritablement des lumières, mais qui *pour vouloir être sages deviennent* Rom. 4.
fous, & sont d'autant plus aveugles ^{22.}
qu'ils disent *nous voyons*, pour m'exprimer avec l'Écriture. Ils traitent de petits esprits, ceux que ces coups de la Pro-

Jean. 9:
41.

vidence font rentrer en eux-mêmes , qui y reconnoissent le doigt de Dieu , qui cherchent quelles sont les vûës lors qu'il afflige ainsi les hommes. Plus occupez de Pilate , que de celui qui a déterminé dans son conseil toutes les actions de Pilate ; plus occupez de la Politique , que de celui qui tient la bride aux Politiques , & de la Nature que du Dieu de la Nature , ils rapportent tout aux causes secondes , & regardent la Nature & la Politique , comme les Divinités universelles , & les seuls arbitres des événemens. C'est ce que nous apellons l'esprit d'aveuglement : & comme il n'y en a point de plus opposé au dessein de ce Texte & au but de ce discours , nous devons le combattre de tout notre pouvoir , & prouver une autre vérité que J. C. suppose ; c'est que non seulement Dieu est l'auteur de tous les malheurs , mais que Dieu en les envoiant les destine à un but précis. C'est ce qui paroît par les principes suivans.

Premier principe. Ou la nature n'est rien , ou elle est l'assemblage des êtres que Dieu a créés : ou les effets de la nature ne sont rien , ou ce sont des suites & des effets de ces loix selon lesquelles Dieu a assemblé les Êtres , & par lesquelles il les gouverne : & par conséquent , tout ce que vous appelez effets

natu-

naturels , actions des causes secondes, sont les ouvrages de Dieu , & les effets des loix qu'il a établies. Ce principe est incontestable. Il faut être Athée ou Epicurien pour le révoquer en doute. Par exemple , quand vous dites qu'un tremblement de terre est un effet de la nature , qu'il vient d'une cause seconde; qu'entendez-vous , si ce n'est qu'il y a sous nos pieds des antres souterrains, que ces antres sont remplis de matières combustibles , que ces matières s'agitent, se frottent , s'allument , font effort , soulèvent & brisent les corps qui s'opposent à leur passage? Voilà un effet naturel , voilà une cause seconde. Mais je demande ; Qui a produit cette terre? Qui a formé ces matières si propres à être embrasées? Qui a établi ces loix de l'agitation & du mouvement? Il faut que vous reconnoissiez que c'est Dieu, ou le hazard. Si c'est le hazard , l'Athéisme est sur le throne; Epicure triomphe; le concours fortuit des atômes est établi. Si c'est Dieu , voilà notre principe , & cela nous suffit : car ceux que nous attaquons ici ne sont pas des Epicuriens & des Athées ; & c'est assez pour les réfuter , que de leur prouver que leur principe conduit à celui de l'Epicurien, & à l'Athéisme.

Second principe. Dieu en formant

ses divers ouvrages , en établissant ses différentes loix , a connu tous les effets qui en devoient résulter. Si vous n'admettez ce principe, vous n'avez aucune notion de l'Être parfait : mille évènements arriveront dans le monde indépendamment de ses volonteZ : il apprendra tous les jours ; il deviendra sage en vieillissant , & sçavant par l'expérience. Toutes conséquences qui se détruisent d'elles-mêmes , & qui concourent par leurs contradictions à prouver ce second principe , que Dieu en créant ses ouvrages & en établissant les loix du mouvement, a sçû prévoir tous les effets qui en devoient résulter.

Voici un troisième principe. Dieu en prévoyant tous ces effets , les a approuvez , & les a destinez à une certaine fin. Il est de la nature d'un Être sage , de ne faire rien que de conforme à sa sagesse , rien que par rapport à un but ; & de faire briller ce caractère dans les plus petites choses comme dans les grandes. Les plus senez d'entre les hommes ne peuvent suivre cette loi ; parce qu'ayant l'esprit borné , ils ne peuvent penser qu'à un certain cercle d'objets. Si un Souverain, dans le dessein de rendre ses peuples heureux , vouloit entrer dans toutes les minuties de son Roïaume , il ne pourroit pas

pas fournir au principal ; & ce qu'il feroit pour parvenir à son but contribueroit à l'en éloigner. Mais Dieu dont l'esprit est infini , & qui renferme dans l'immense enceinte de son intelligence des idées innombrables sans les confondre , est porté par sa sagesse à se proposer une fin dans tous ses ouvrages. Par conséquent les ouvrages de la nature qu'il a créés , les effets de la nature qu'il a prévus , entrent dans ses conseils éternels , & ont chacun leur destination. Par conséquent rapporter les événemens aux causes secondes ; ne reconnoître aucune vûë de la Providence dans les pestes , dans les guerres , dans les famines , & sous prétexte que ce sont là des effets des loix générales de la nature ; ne pas y découvrir celui qui est l'auteur & le maître de la nature , c'est avoir un esprit d'aveuglement.

Au reste , tous ces raisonnemens qu'une saine raison nous fournit , sont établis d'une manière inébranlable dans ces Ecritures , où tout homme sage doit puiser de quoi diriger ses méditations. Joseph vient-il en Egypte après avoir été vendu par ses frères , C'est Dieu qui l'y envoie , selon le témoignage de Joseph lui-même ; *Ne vous affligez point , mon Dieu m'a envoié devant vous pour la conser-*

vation de votre vie. Les Rois font-ils des
 Prov. 21. 1. *projets? Dieu tient leur cœur en sa main,*
 & *il les conduit comme le cours des eaux. Af-*
 Esai. 10. 5. *sur afflige-t-il Israël? C'est la verge de la*
colère. Hérode & Pilate perfecutent-ils
 Aët. 4. 27. *Jésus-Christ? Ils ne font en cela que ce que*
Dieu avoit auparavant resolu dans son con-
seil. Un cheveux tombe-t-il de notre tête?
Ce n'est pas sans la direction de Dieu.
Et si vous voulez une preuve particulié-
re, que Dieu en châtiant les hommes,
se propose des vûës, non seulement qui
regardent ceux qu'il châtie, mais aussi
ceux en la présence desquels il les châ-
tie; souvenez-vous des paroles que
nous citions au commencement de ce
discours; J'ai exterminé les Nations, j'ai
rendu des places desertes, & je disois, au
moins tu recevras instruction: & retenez
 Ezéch. 5. 11. *ces paroles d'Ezéchiël; Je suis vivant,*
dit le Seigneur l'Eternel, parce que tu as
souillé mon Sanctuaire, une partie d'entre vous
mourra de mortalité, une partie tombera par
l'épée, & je disperserai la troisième, & tu
seras en opprobre, en ignominie, & en in-
struction. En instruction, pesez bien ce
terme, M. F. Dieu a donc des vûës,
lors qu'il afflige les autres hommes de-
vant nos yeux, & des vûës qui nous re-
gardent: il se propose notre instruction.
Il faut regarder ces châtimens avec un es-
prit de lumière.

III. Les hommes regardent, avec un esprit de rigueur & de préférence, les jugemens que Dieu déploie sur leurs semblables: J. C. veut leur inspirer un esprit de douceur & d'humilité, & leur enseigner que les plus malheureux ne sont pas toujours les plus coupables. C'est ce qu'expriment ces paroles; *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens? Pensez-vous que ces dix-huit, sur lesquels la tour de Silöé tomba & les tua, fussent plus coupables que les autres habitans de Jérusalem? Non, vous dis-je.*

Les Juifs avoient grand besoin de cette leçon. Plusieurs d'entre-eux regardoient tous les malheurs de la vie, comme la punition de quelque crime de celui qui en étoit affligé. Les fâcheuses consolations des amis de Job, & tous les jugemens téméraires qu'ils firent sur son sujet, étoient fondez sur ce principe: & vous voiez que quelqu'un des Disciples de J. C. aiant vû un aveugle né, lui dirent; *Qui a péché, celui-ci, son Père, ou sa Mère, pour être ainsi né aveugle?* Jean. 9. 2. Comment conçoivent-ils, qu'un homme aveugle dès sa naissance, ait pû commettre quelque crime qui lui ait attiré ce malheur? C'est cela même que nous disons; c'est qu'ils étoient si persuadés

Philon.
des
Geants.
Des Son-
ges.
Joséph.
de la
guer. 1.
2. c. 12.

de ce principe , que tous les malheurs venoient de quelque crime , & que, dans cette vie même, les plus malheureux étoient les plus coupables , qu'ils aimoient mieux supposer des crimes commis avant la vie , que des malheurs qui n'eussent pas le crime pour cause. Ils admettoient , la plûpart , ou la doctrine de la Métempfycofe , & supposoient que les peines qu'on souffroit dans un corps , étoient des punitions de péchez commis dans d'autres corps. C'étoit un sentiment que les Juifs d'Alexandrie avoient communiqué à leurs frères de la Judée ; & nous vous épargnons sur cet article un long détail de passages tirez de Philon , de Joséphé , & de divers autres. Ou bien , ils avoient cette autre opinion , que les enfans pouvoient avoir des pensées criminelles dans le sein même de leurs mères. Quoi qu'il en soit, il est probable que ceux dont il est parlé dans notre Texte , étant imbus de ces principes , racontèrent à J. C. dans cet esprit , la fin malheureuse de ces Galiléens. C'est l'esprit de rigueur & de préférence avec lequel nous envisageons les malheurs des autres. C'est ce que J. C. combat ; *Pensez-vous que ces dix-huit, sur lesquels tomba la tour de Silœé, fussent plus coupables que les autres habitans de Jérusalem ?*

lem? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous amandez, vous perirez tous semblablement.

Cet homme est malheureux sur la terre, donc il est plus coupable que cet autre qui goûte mille délices. Quel pitoyable raisonnement!

Raisonner de cette manière, c'est *bor-* Pse. 78.
ner le Saint d'Israël, & ne pas connoître ^{41.}
 les diverses vuës qu'une Intelligence in-
 finie peut se proposer, dans les coups dont
 elle frappe les hommes. Quelquefois
 elle se propose de les éprouver; *Mainte-* Genés.
nant j'ai connu que tu m'aimes, parce que ^{22. 12.}
tu n'as point épargné ton fils, ton unique.
 Quelquefois elle se propose d'être glori-
 fiée par leur délivrance. Ainsi le mal-
 heur de cet aveugle né n'avoit pour but
 que de *manifeste les œuvres de Dieu*, & la ^{Jean 9. 3.}
 maladie de Lazare que de *glorifier le Fils* ^{Ibid, 12.}
de Dieu. Quelquefois elle se propose de ^{4.}
 faire éclater leur foi: ce fut le but des
 malheurs de Job.

Raisonner de cette manière, c'est dé-
 mentir l'expérience, & préférer les plus
 grands scélerats aux plus grands Saints:
 Hérode qui est sur le throne, à J. C. qui
 est en exil: Néron qui tint le timon du
 monde, à St. Paul qui en est la raclure &
 la baliure.

Raisonner de cette manière, c'est ne
 pas

pas connoître la turpitude du crime. Si Dieu manque quelquefois à le punir sur la terre, c'est que les maux de la terre n'ont aucune proportion avec son énormité.

Raisonner de cette manière, c'est ne pas faire attention au jugement universel que Dieu prépare. Si cette vie devoit être éternelle, si cette vie étoit le période principal de notre durée, ce raisonnement auroit quelque couleur. Mais s'il y a une vie après la mort, si celle-ci n'est qu'une ombre qui s'évanouit, s'il y a un tems fixe où le crime doit être puni & la vertu récompensée, ce qu'on ne peut contester, sans renverser les principes de la Religion & de la raison, ce raisonnement n'a rien de fondé.

Raisonner de cette manière, c'est ignorer le prix des tribulations. Les tribulations sont une source féconde de vertus, & les moïens les plus propres pour nous faire entrer dans le grand but de l'Évangile. Si les maux que les hommes souffrent sur la terre pouvoient former un préjugé, ce seroit plutôt de l'amour de Dieu que de sa colère; & au lieu de dire, cet homme souffre, donc il est plus coupable que cet autre qui ne souffre point; souvent il faudroit dire, cet homme ne souffre point, donc il est plus

plus coupable que cet autre qui souffre.

En général, il y a peu de pécheurs à qui même les plus grands Saints aient droit de se préférer. Vous ne voiez dans la vie d'un criminel tout au plus qu'un certain nombre de crimes, & vous en voiez un nombre infini dans la votre. Comparez-vous à un assassin qui va être rompu sur une rouë, sans doute vous vous trouverez préférable à lui sur cet article. Mais portez plus loin votre méditation ; parcourez l'histoire de votre vie ; entrez dans votre propre cœur ; examinez ces vaines pensées, ces desirs déréglés, ces trames secrètes dont Dieu seul est le témoin ; jugez ensuite des vices & des vertus, non par l'idée que s'en forment les hommes, mais par celle que la Loi de Dieu nous en donne ; pensez que l'envie, que la colére, que l'orgueil, que la calomnie, portez jusqu'à un certain degré, sont plus abominables aux yeux de Dieu que ces vices d'éclat que la justice humaine condamne ; vous trouverez souvent dans cet examen, que ce que vous connoissez dans la vie de ce scélérat, n'est rien au prix de ce que vous êtes forcez de reconnoitre dans la votre propre.

D'ailleurs, un homme de bien est si touché de ses propres défauts, que ce
senti-

sentiment exténué à ses yeux les défauts des autres. C'étoit l'exemple & la leçon de Saint Paul ; *Je suis le premier des pécheurs, mais miséricorde m'a été faite. Estimez, par humilité de cœur, chacun plus excellent que vous.* Cet aveu est-il fondé? Cette loi est-elle praticable? Oui M. F. dans le sens que nous venons d'indiquer. Mais les Juifs, à qui J. C. parle, n'avoient pas besoin de toutes ces solutions. Leur vie vérifioit assez les paroles de J. C. & plût à Dieu que la notre, comparée avec tant de malheureux qui couvrent aujourd'hui la terre, ne donnât point de lieu aux mêmes réflexions! *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables que les autres? Pensez-vous que ces dix-huit fussent plus pécheurs que les autres habitans de Jérusalem? Pensez-vous que ceux dont les corps morts jonchent aujourd'hui la terre; pensez-vous que ces peuples que la famine ravage, & ces autres qui aiant échappé à la famine, sont menacez de mortalité & de peste; pensez-vous qu'ils soient plus coupables que tous les autres habitans du monde? Non, vous dis-je.*

Enfin, les hommes regardent avec un esprit d'endurcissement les jugemens que Dieu déploie à leurs yeux sur les autres
hom-

hommes: Jésus-Christ veut leur inspirer un esprit de conversion & de pénitence. C'est le but de cette sentence redoublée; *Si vous ne vous amendez, vous périrez semblablement.*

Une des vûes que Dieu s'étoit proposé en permettant la cruauté de Pilate envers ces Galiléens, & la chute de la tour de Silöé sur les dix-huit habitans de Jérusalem, c'étoit de donner aux autres une image des supplices qui les attendoient s'ils persistoient dans leurs crimes, & de les porter à la repentance par cette image. Il a aujourd'hui les mêmes vûes par rapport à nous, lors qu'il afflige l'Europe devant nos yeux.

I. Il avoit cette vûë par rapport aux Juifs, & nous en avons une preuve au dessus de toute exception, c'est l'expérience. Cette sentence de J. C. prononcée contre ces malheureux; *Si vous ne vous amendez, vous périrez tous semblablement*, a été exécutée à la lettre & à point nommé. Oüi, à la lettre, la Nation Juive périt comme ces malheureux Galiléens, desquels Pilate avoit mêlé le sang avec leurs sacrifices, & comme les autres sur lesquels tomba la tour de Silöé.

Lisez ce qui arriva sous Archélaüs un jour de Pâque. Le peuple est assemblé

Joséph.
Antiq. l.
de 17. c. 11.

de tous côtez , & ne pense qu'à offrir des sacrifices. Archélaüs entoure Jérusalem , met sa Cavalerie hors de la Ville , y fait entrer l'Infanterie , & fouille le Temple du sang de trois mille personnes.

Lisez les affreux déportemens de ces cruëls assassins , qui en plein jour & particulièrement dans les fêtes les plus solennelles , faisoient sentir les effets de leur fureur , & mêloient le sang humain avec celui des animaux qu'on immoloit dans le Temple.

Lisez ce furieux combat que les Zélateurs livrèrent dans le Temple même , & où , sans craindre de violer la sainteté de la Religion , *ils souilloient ce lieu sacré de leur sang impur*, pour parler avec l'Historien Juif.

Antiq.
liv. 4. c.
14.

Lisez la pathétique description que le même Historien nous fait des factions qui tenoient leurs assises dans le Temple. *Leurs coups*, dit-il , *portoient jusques sur l'Autel , & tuoient les Sacrificateurs avec ceux qui offroient les sacrifices. L'on voioit des gens qui venoient des extrémités du monde pour adorer Dieu dans ce lieu saint , tomber morts avec leurs viétimes , & arroser de leur sang cet autel révééré , non seulement par les Grecs , mais par les Nations les plus barbares. On voioit le sang couler par ruisseaux,*

Ibid. 1. 6.
c. 1.

seaux, & les corps morts, tant des Sacrificateurs que du peuple, tant des originaires du pays que des étrangers dont ces Lieux saints étoient remplis.

Lisez toute l'histoire de ce siège que tant de malheurs rendront à jamais mémorable. Voïez Jérusalem noïée dans son sang, & ensevelie dans sa propre cendre. Voïez comment elle fut assiégée, précisément dans le tems des fêtes les plus solennelles, lors que des Juifs sans nombre de tous les lieux de l'Univers étoient accourus pour célébrer la Pâque. Voïez comment le sang d'onze-cent-mille personnes fut mêlé avec celui de leurs victimes, & justifia cette partie de notre Texte; *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous amendez vous périrez tous semblablement.* Voïez comment, dans cette même circonstance, les murs de Jérusalem ébranlez par le Belier Romain & par mille autres instrumens de guerre, croûlèrent sur ses citoiens, les ensevelirent sous leurs ruines, & justifèrent encore à la lettre cette autre partie de l'Oracle; *Pensez-vous que ces dix-huit, sur lesquels tomba la tour de Siloé, fussent plus coupables que les autres habitans de Jérusalem? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous amendez vous périrez tous semblablement.*

Dieu a les mêmes vues par raport à nous, lors qu'il afflige l'Europe à nos yeux. C'est à quoi nous devons maintenant nous arrêter. Il faut laisser ces Juifs, à qui tous les moiens de conversion ont été ôtez, mettre à profit leur funeste exemple, & de cela même qu'ils ne se convertirent point, tirer des conséquences pour notre conversion. C'est à quoi nous destinons l'application de ce discours.

Applica-
tion.

IL y a une si parfaite conformité entre nous, mes Frères, & ces personnes qui vinrent raconter à J. C. le malheur de ces pauvres Galiléens, qu'il faudroit y fermer les yeux volontairement pour ne la pas reconnoître. I. Ces Juifs venoient de voir récemment des exemples de la vengeance divine: Nous en avons vû aussi récemment. II. Ces Juifs avoient été épargnez: Nous sommes épargnez aussi. III. Ces Juifs étoient aussi coupables que ceux que les jugemens de Dieu avoient accablez: Nous ne sommes pas aussi moins coupables que ceux qu'il afflige à nos yeux. IV. Ces Juifs furent instruits par J. C. des dispositions qu'ils devoient revêtir: Nous sommes instruits aussi. V. Ces Juifs s'endurcirent à la voix de J. C., & furent

rent enfin abîmez. (O Dieu détourne ce funeste augure !) Nous nous y endurcissions aussi , & nous éprouverons un même sort , si nous continuons à nous endurcir.

I. Comme ces Juifs qui étoient là présens, nous avons vû des exemples de la justice divine. L'Europe est aujourd'hui un Théâtre funeste, que des Scènes tragiques ont ensanglanté. L'Ange exterminateur, armé du glaive formidable de la colére céleste, se promène à droit & à gauche, remplit tout de carnage & d'horreur. *L'épée de l'Eternel* Jeremi *enivrée de sang*, refuse de rentrer en son 47. 66 foureau, & semble vouloir faire du monde universel un vaste sépulcre. Bien des fois notre Europe fut frappée de rudes coups ; mais je ne fai si l'Histoire nous en raconte, qui soient en même tems & si acablans & si généraux. Dieu 2. Saint proposa autrefois à David un terrible 24. choix, la Mortalité, la Guerre, ou la Famine. Le meilleur étoit très-funeste. Aujourd'hui il ne les propose pas aux hommes, il les leur envoie. Il ne leur en envoie pas un en particulier, il les leur envoie tous trois ensemble. De quel côté porterez-vous vos regards où vous ne voiez de pareils objets? A quelle voix ferez-

vous attentifs qui ne vous dise ; *Si vous ne vous amendez vous périrez semblablement?*

Ecoutez ces peuples dont les malheureuses contrées fervent depuis tant d'années de théâtre à cette guerre, qui n'entendent à leurs oreilles *que guerres & que*

Matt.
24. 6.

bruits de guerres, qui voient leur moisson fauchée avant sa maturité, & dissipée dans un moment l'espérance de toute une année: ce sont ces exemples funestes: ce sont ces voix pathétiques, qui vous crient; *Si vous ne vous amendez vous périrez tous semblablement.* Ecoutez ces peuples qui ont sur leurs têtes des

Deutér.
28. 23.

Cieux d'airain, & sous leurs pieds une *Terre de fer*, qui sont consumés par la cherté & par la disette: ce sont ces funestes exemples: ce sont ces voix pathétiques qui nous crient; *Si vous ne vous amendez vous périrez tous semblablement.* Ecoutez ces peuples chez qui la mort entre avec l'air qu'ils respirent, qui voient tomber à leurs yeux, ici un enfant, là un époux, & qui attendent à chaque instant de les suivre: ce sont ces exemples funestes, ce sont ces voix pathétiques qui nous crient; *Si vous ne vous amendez vous périrez tous semblablement.* Ainsi notre premier parallèle est juste; comme ces Juifs nous avons vû les effets de la vengeance divine.

II. Comme ces Juifs nous avons été épargnez ; & quelque part que nous aïons eu jusques ici aux maux de l'Europe, graces à Dieu, nous n'y avons pas succombé. *Il nous a couvert de ses plumes, & nous a donné une retraite sous ses ailes.* Nous n'avons point été frapés de *ce qui épouvante de nuit, ni de la flèche qui vole durant le jour, ni de la mortalité qui marche dans les ténèbres, ni de la destruction qui fait le dégât en plein midi.* Il en est tombé mille à notre gauche & dix mille à notre droite, mais la destruction n'est point approchée de nous. Nos jours de deüil & de jeûne ont toujours été mêlez d'alégresse; & ce Discours qui rapelle à nos esprits tant de tristes pensées, en rapelle aussi de consolantes. Les cris que nous poussons au Ciel pour tant de malheureux qui sont entraînez dans le péril, seront mêlez de la voix de nos actions de graces, de ce que nous en sommes encore affranchis. Nous pleurerons entre le porche & l'autel, de joie & de douleur tout ensemble: de douleur, dans le sentiment de nos crimes qui ont allumé les fureurs de Dieu sur l'Europe; de joie, de ce que ces fureurs ne parviennent pas encore jusqu'à nous: & si nous lui disons dans le sentiment de notre pénitence; *O Dieu, à toi est la justice, & à*

Pseau.

91. 4.

&c.

Daniel.

9. 7.

- Joël. 2. *nous la confusion de face ! O Dieu n'entre point en compte avec tes serviteurs ! O Dieu pardonne à ton peuple !* Nous ferons retentir ces murs de la voix de notre reconnaissance : nous dirons avec Ezéchias ;
17. Esai. 38. *Une grande amertume m'étoit survenue , mais tu as embrassé ma personne , afin qu'elle ne tombât point dans la fosse :* Nous dirons avec le Prophète Jonas ;
- Jona. 2. *Tes Flots ont passé sur moi ; J'ai dit , je suis rejeté de devant tes yeux , & néanmoins je verrai encore le Temple de ta Sainteté :* & avec Jérémie ;
4. Jeré. 3. *Ce sont les gratuitez de l'Eternel que nous n'avons point été consumez ; ses compassions ne sont point défailles , elles se renouvellent chaque matin.* Le second parallèle est donc juste encore : comme ces Juifs nous avons été épargnez.

III. Comme ces Juifs nous ne sommes pas moins coupables que ceux qui sont accablez des jugemens de Dieu devant nos yeux. Quelle odieuse proposition, direz-vous ! Quoi ? des hommes dont les mains sont encore teintes du sang le plus pur , des hommes qui ont fait tous leurs efforts pour éteindre le flambeau de la vérité que J. C. est venu allumer , des hommes que le sang de tant de Martyrs répandu rendront à jamais célèbres ; ces hommes sont-ils comparables à nous ? Et peut-on dire de leurs

leurs malheurs ce que J. C. disoit aux Juifs, du malheur dont il est parlé dans ce Texte ? *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables que les autres Galiléens ? Pensez-vous que ces dix-huit fussent plus coupables que les autres habitans de Jérusalem ? Non vous dis-je.* Mes Frères, auriez-vous autant de patience à écouter ce parallèle, que nous aurions de matière pour le composer ? Qui est donc plus coupable selon vous, celui qui s'oppose à une Religion qu'il croit mauvaise ; ou celui qui ne se donne point de mouvement pour soutenir & pour étendre celle qu'il fait être bonne ? Celui qui immole à sa Religion les biens, la liberté, la vie de ceux qui s'y opposent ; ou celui qui immole la sienne à des égards humains ; à un intérêt fardide, à une sagesse toute mondaine ? Celui qui porte le fer & la coignée dans des Maisons qu'il croit profanes ; ou celui qui n'éprouve que langueur & que sécheresse, quand on le presse de ranimer une cendre qui lui paroît Sainte, & des mafures qu'il croit sacrées ? Je n'ose que vous faire entrevoir ce troisième parallèle ; mais le faire voir suffit pour le justifier.

Au milieu de tant d'égaremens, (& c'est le IV. Article de conformité) Je-

Osee 6.
5.

fus-Christ nous instruit encore comme il instruisoit autrefois les Juifs. Il nous rend attentifs à la Providence. Il nous prouve que tout cela nous regarde. Il nous fait voir la guerre, la peste, la famine qui nous menacent. Il nous montre l'exemple de tant de malheureux que ces misères accablent. Il dit ; *Du moins tu recevras instruction.* Il nous déclare qu'un même sort nous attend. Il parle, il presse, il insiste, il nous tue par ses Prophètes, il nous charpente par ses paroles, selon les expressions de l'Écriture. Jusques là tous ces traits nous conviennent parfaitement. Que reste-t-il donc que de nous appliquer le dernier ; *Vous périrez tous semblablement ?*

Faut-il que des images si vives & si sanglantes ne laissent aucune trace dans vos esprits ? *Vous périrez semblablement !* Quelle seroit votre condition si cette prophétie alloit être accomplie ? Si notre sort alloit être semblable à celui de ces Galiléens ? Si un jour de Jeûne, un jour de Communion, un jour où notre peuple est extraordinairement assemblé, un soldat cruel & barbare, la rage dans le cœur, la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche, le fer meurtrier dans la main, venoit ensanglanter nos dévotions ; sacrifioit le Père aux yeux
du

du Fils, le Fils aux yeux du Père, & faisoit ruisseler cette Église du sang de ceux qui y sont assemblez ! Quelle seroit votre condition, si les fondemens de ce Temple alloient crouler sous vos pieds ! si ces murs qui nous environnent, venant à tomber sur nous, nous alloient rendre semblables à ces dix-huit sur lesquels tomba la tour de Siloé ! Quelle seroit notre condition, si ces malédictions que Dieu prononçoit autrefois contre l'ancien peuple, & qui sont accomplies aujourd'hui dans tant d'endroits de l'Europe, venoient à fondre sur nous ! *L'Eternel fera que la mortalité s'attachera à toi, jusqu'à ce qu'il t'aura consumé de dessus la terre. Les Cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, la terre qui sera sous tes pieds sera de fer. L'Eternel fera que tu seras batu devant tes ennemis. Et parce que tu n'auras pas servi l'Eternel ton Dieu avec joie & de bon cœur, tu serviras, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans la disette un ennemi qui mettra un joug de fer sur ta tête, jusqu'à ce que tu sois exterminé. Tu mangeras le fruit de ton ventre, la chair de tes fils & de tes filles que l'Eternel ton Dieu t'aura donnez.*

Deut. 28.
21. &c.

Mes Frères, ne contestons point contre Dieu; ne nous parons point d'une fausse intrépidité. Au lieu de faire tête

à la Justice de Dieu , travaillons à l'apaiser , par un recours ardent à sa miséricorde , & par un changement réel de notre conduite.

C'est l'ouvrage de ce peuple. C'est l'ouvrage de tous les fidèles qui sont ici assemblez. Mais qu'il me soit permis de le dire , avec le respect d'un sujet qui parle à ses Maîtres , & en même tems avec cette liberté qui doit soutenir un Ministre de l'Evangile qui parle à des sujets du Roi des Rois ; c'est là particulièrement votre ouvrage , Souverains de ces Provinces , Pères de ce peuple. En vain prenez-vous les mesures que la prudence humaine vous inspire pour détourner les fleaux dont nous sommes menacés , si vous ne travaillez à purger la Cité du Seigneur de ces crimes qui les attirent. L'Eglise gémissante vous tend les bras. Le Ministère rendu inutile par le débordement du siècle , a besoin de votre autorité pour se soutenir , & pour s'exercer avec succès : pour terminer l'horrible profanation du jour du repos , qu'on nous reproche depuis si long-tems & à si juste titre : pour supprimer ces livres scandaleux qui se produisent insolument , & où l'on érige à vos yeux avec impunité l'Athéisme & l'irreligion en système : pour punir les blasphéma-

teurs,

teurs, & pour renouveler ainsi les sages Loix des Constantins & des Théodoses.

Si nous répondons de cette manière aux vûes que Dieu se propose lors qu'il châtie les hommes devant nos yeux, il continuera à nous protéger & à nous défendre. Il dissipera ces orages qui étoient prêts à fondre sur nous. Il nous fera éprouver la vérité de cette promesse qu'il faisoit autrefois aux Juifs par le Ministère de Jérémie ; *En un instant je parlerai contre une Nation, pour arracher, pour dé-* Jérém. 18. 7. 8.
molir, & pour détruire ; Mais si cette Nation se détourne du mal qu'elle avoit fait, je me repentirai aussi de celui que j'avois pensé de lui faire. Enfin, après avoir rendu notre vie douce & notre société tranquille, il nous élèvera au dessus des orages & des tempêtes, dans ces régions bien-heureuses, où il n'y aura ni deuil, ni Apocal. 21. 4.
cri, ni travail, & où toutes larmes seront essuïées de nos yeux. Dieu nous en fasse la grace. A lui soit honneur & gloire à jamais. Amen.



S E R M O N

S U R L E S

P A S S I O N S.

Bien aimez je vous exhorte que comme étrangers & voyageurs, vous vous absteniez des convoitises charnelles qui font la guerre à l'ame. I. Epit. de St. Pier. 2. II.

NEUVIÈME SERMON.



Es paroles que vous venez d'entendre, mes Frères, offrent à nos esprits quatre objets sur lesquels doit rouler cette méditation. I. La nature des passions. II. Leurs desordres. III. Les remèdes qui doivent y être aportez. Enfin les motifs qui nous engagent à y renoncer. D'abord nous donnerons une idée générale des *convoitises charnelles*.

Nous

Nous examinerons en second lieu *la guerre qu'elles font à l'ame*. Notre troisième partie sera destinée à chercher les *moïens de s'abstenir de ces convoitises charnelles*. Et dans la dernière nous travaillerons à vous faire sentir la force de ce motif, *comme étrangers & voyageurs*, & à presser cette exhortation de l'Apôtre; *Bien aimez je vous exhorte que comme étrangers & voyageurs, vous vous absteniez des convoitises charnelles qui font la guerre à l'ame*.

Pour connoître la nature des passions, Première partie. ou comme parle Saint Pierre, des *convoitises charnelles*, il faut faire quelques réflexions préliminaires, qui dé mêleront quelque équivoque dont ce sujet est susceptible.

I. Un être intelligent doit aimer tout ce qui l'élève, tout ce qui le perpétue, tout ce qui le rend heureux. Un être intelligent doit haïr tout ce qui l'abaisse, tout ce qui le borne, tout ce qui peut le rendre misérable. Bien loin que ce soit là une dépravation dans l'homme, c'est une perfection: il a cela de commun avec les intelligences Célestes & avec Dieu même. Cette reflexion nous munit d'abord d'une précaution, pour écarter un faux sens, que les expressions de
St.

St. Pierre semblent présenter à l'esprit, comme si l'Apôtre en voulant déracciner *les convoitises charnelles*, s'opposoit au véritable intérêt de l'homme. Les plus anciens ennemis de la Religion Chrétienne l'ont chargée de ce reproche, parce qu'ils ne la connoissoient point : & ces esprits surperficiels qui n'en envisagent encore aujourd'hui que l'écorce, prétendent la rendre odieuse par le même blâme. Sous prétexte que la Religion Chrétienne défend l'orgueil, ils disent qu'elle abaisse l'homme ; sous prétexte qu'elle défend l'amour propre mal dirigé, ils disent qu'elle rend l'homme misérable. Erreur grossière ! Fausse idée du Christianisme ! Si l'Évangile nous abaisse, c'est pour nous élever ; s'il nous défend l'amour propre mal dirigé, c'est pour nous conduire à la solide félicité. Par les *convoitises charnelles* St. Pierre n'entend point ces desirs de notre cœur qui nous font aspirer au bonheur réel, & à la véritable gloire.

II. Un être intelligent uni à un corps, logé, s'il faut ainsi dire, dans une portion de matière, avec cette loi, que selon les divers mouvements de cette matière, il recevra des sensations de plaisir ou de douleur, doit aimer naturellement à exciter au dedans de lui les sensations de

de plaisir & à prévenir les autres. Cela étoit de l'institution du Créateur. Il a voulu par des raisons adorables de sa sagesse, conserver une société d'hommes sur la terre pendant quelques Siècles. Pour cela il a fait que ce qui pouvoit contribuer à l'entretien de notre corps, cause du plaisir dans notre ame, & que ce qui pouvoit contribuer à la destruction de notre corps, nous cause de la douleur, afin que par là nous fussions portez à nous conserver. Les alimens sont agréables; la dissolution des parties de notre corps est douloureuse; l'amour, la haine, la colere bien entendües, & jusques à un certain degré sont de l'ordre de la nature. Les Stoïciens qui anéantissoient les passions, ne connoissoient pas l'homme; & ces déclamateurs d'école & de cabinet, qui pour consoler celui qui a la pierre & la goute, lui disent qu'un homme raisonnable ne doit pas prendre garde à ce qui se passe dans un corps grossier, ne se feront jamais des disciples parmi des gens sages. Cette réflexion nous fournit une seconde clef pour entendre la pensée de l'Apôtre; du moins elle nous fournit aussi une seconde précaution pour écarter un sens faux que ses expressions sembloient présenter à l'esprit. Par *les convoitises charnelles*, il n'entend point cette

cette inclination naturelle que nous avons pour la conservation de notre corps & pour l'agrément de notre vie: il permet l'amour, la haine, la colere jusques à un certain degré, & autant qu'on peut s'y abandonner, sans préjudicier à un plus grand intérêt; pesez bien ces dernieres expressions, autant qu'on le peut sans préjudicier à un plus grand intérêt. La vérité de notre seconde réflexion dépend de cette restriction.

III. Un être composé de deux substances, dont l'une est plus excellente que l'autre. Un être placé entre deux intérêts dont l'un est plus grand que l'autre, doit, lors que ces deux intérêts se trouvent en concurrence l'un avec l'autre, préférer ce qui est plus noble à ce qui l'est moins, ce qui est plus grand à ce qui l'est moins. Ce troisième principe nous fournit une troisième clef, pour connoître ce que St. Pierre entend par ces convoitises, par ces passions. L'homme a deux substances: il a deux intérêts. Il doit bien autant qu'il le peut, sans préjudicier à l'intérêt éternel, travailler à l'intérêt temporel. Mais quand ces choses sont en concurrence il doit sacrifier le moindre au plus grand; & c'est ce que veut dire St. Pierre. *Les convoitises charnelles* sont ce qu'il y a déréglé & de corrompu dans
nos

nos desirs depuis le péché , & qui nous font préférer les soins du corps au soin de l'ame , l'intérêt temporel à l'intérêt éternel ; & que ce soit là l'idée de St. Pierre , c'est ce dont vous ne pourrez douter , si vous faites attention au titre qu'il donne à ces passions , ou à *ces convoitises charnelles* dont il parle. Il les appelle *charnelles* ; je vous exhorte , dit-il , que vous vous absteniez des *passions charnelles*. Que signifie ce mot ? Deux choses particulièrement dans nos Ecritures. Quelquefois il se prend pour ce qui est de chair ; mais quelquefois il signifie ce qui est corrompu. St. Pierre appelle ici *les convoitises charnelles* dans l'un & dans l'autre de ces sens ; non seulement dans le premier , parceque plusieurs viennent du corps , comme la volupté , la colére , l'yvrognerie ; mais dans le second , parce qu'elles ont leur source dans notre corruption : de là vient que St. Paul range parmi les œuvres de la chair non seulement celles qui ont leur siège dans le corps , mais même celles qui en sont les plus dégagées. *Les œuvres de la chair sont manifestes* , dit-il , *comme sont l'adultère , l'impureté ; à quoi il ajoute , l'idolatrie , les hérésies , les envies ; les œuvres de la chair ; c'est à dire non seulement celles qui ont leur siège dans la chair proprement dite (car les*

Gal. 5.
19.

envies, les hérésies ne peuvent être rangées dans cette classe) mais les œuvres corrompues.

Voilà une idée générale des passions ; mais cela est encore trop vague & trop envelopé. Il faut en donner des idées plus particulières & plus distinctes. Pour cela, il faut vous montrer ce que les passions sont dans l'esprit, ce qu'elles sont dans les sens, ce qu'elles sont dans l'imagination, ce qu'elles sont dans le cœur : quatre portraits des passions, quatre sources de lumière pour connoître l'homme. Mais pour serrer notre matière, & pour renfermer ce discours dans les plus étroites bornes qu'il sera possible, à mesure que nous vous dirons ainsi ce que sont *les passions charnelles* à ces quatre égards, nous vous ferons voir qu'à ces quatre égards elles font la guerre à l'ame. Ainsi la seconde partie de notre discours, où nous devons vous entretenir des désordres des passions, se trouvera confondue avec la première, où nous devons vous entretenir de leur nature.

Examinons premièrement ce que sont les passions dans l'esprit. Les passions produisent dans l'esprit une forte attention à tout ce qui peut les justifier & les satisfaire. Expliquons-nous. Il n'y a point d'objet si odieux qui n'ait quelque
côté

côté par où il paroitra aimable. Il n'y a point d'objet si aimable qui n'ait quelque côté par où il paroitra odieux. Il n'y a point d'absurdité si palpable, qui n'ait quelque côté par où elle paroitra vrai-semblable. Il n'y a point de vérité si démontrée, qui n'ait quelque côté par où elle sera suspecte. Un homme passionné fixe toute l'attention de son esprit sur ces côtez qui favorisent sa passion; & c'est là la source de tant de faux jugemens, dont nous sommes tous les jours, & les témoins & les auteurs.

Suivez toutes les passions, vous y verrez ce caractère. Qu'est-ce que la vengeance dans l'esprit d'un vindicatif? C'est cela même: c'est une forte application à tous les côtez favorables par où la vengeance peut être envisagée: c'est une étude continuelle d'éviter tous les côtez odieux par où l'on peut la regarder. D'un côté, il y a une certaine Divinité dans le monde qui décide qu'il faut se venger. Cette Divinité c'est l'honneur mondain: au tribunal de cette Divinité, oublier les injures c'est une bassesse; les pardonner c'est une honte; négliger d'en tirer raison c'est une lâcheté. Mais d'un autre côté la vengeance trouble la société, porte atteinte aux droits du Souverain, viole les préceptes de la Religion.

Un homme qui n'auroit point de passion, & qui examineroit sans préjugé cette question ; faut-il que je me venge de l'injure que j'ai reçue ? Un tel homme, dis-je, péseroit tous ces motifs, les envisageroit tour à tour, se détermineroit pour les plus forts & les plus justes : mais un vindicatif ne s'attache qu'aux premiers, & ne fait aucune attention aux autres ; il dit toujours, mon honneur, mon honneur, il ne dit jamais mon salut & ma religion. Qu'est-ce que la haine ? C'est une forte attention à ce qu'un homme a de défauts. Qui est-ce qui est sans défauts ? Mais aussi qui est-ce chez qui les défauts ne soient compensés par quelques vertus. Cet homme n'a pas un corps proportionné, mais il a une ame assortie ; il n'a pas un génie vif, mais il a un cœur sincère ; il ne peut pas vous soutenir par une grande fortune ; mais il peut vous donner de bonnes leçons & de bons exemples : il n'est pas Prince, Roi, Empereur ; mais il est homme, il est Chrétien, il est fidelle, & sous toutes ces relations il est digne de votre amour. L'homme passionné détourne les yeux de tous ces côtez avantageux, il n'envisage que les autres. Est-il étonnant qu'il haïsse celui en qui il ne voit que des imperfections ? C'est ainsi qu'un
plaideur

plaideur expose sa cause avec un tel artifice, que son droit semble être au dessus de toute contestation : il oublie un fait, il supprime une circonstance, il tait une raison, qui étant exposée changeroit entièrement la nature de cette cause. C'est ainsi qu'un homme qui défend une fausse Religion, roule toujours dans sa mémoire les argumens qui paroissent l'établir, & ne rapelle jamais ceux qui la sapent de fonds en comble. Il tronquera un passage, il le détachera de ce qui le précède; il n'en prendra que certaines expressions, qui étant alléguées séparément semblent fournir prétexte à son erreur; mais qui jointes avec d'autres, n'y laissent aucune ombre de raison, ni de vrai-semblance. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'amour même de la véritable Religion, cet amour, qui, lorsqu'il est dirigé par la raison, nous ouvre un vaste champ de connoissances & de lumières, nous engage à ces sortes de faux jugemens, lorsque nous nous y abandonnons par passion & par préjugé.

Voilà ce que sont les passions dans l'esprit; & il est aisé de comprendre, combien St. Pierre est fondé de dire sur cet article, que *les convoitises charnelles font la guerre à l'ame.* Sans doute un des plus

beaux avantages de l'homme, c'est de raisonner, c'est d'examiner des preuves & de peser des motifs; c'est d'envisager un objet sous toutes ses faces, de combiner les raisons diverses qui peuvent être alléguées, pour soutenir une proposition ou pour la combattre; afin de régler sur ces choses, ses idées & ses jugements, sa haine & son amour. L'homme passionné renonce à cet avantage; l'homme passionné ne raisonne pas: son ame est enchainée, son esprit est lié; *les passions charnelles font la guerre à l'ame.*

Après avoir examiné ce que les passions font dans l'esprit, voions ce qu'elles font dans les sens. Et pour le comprendre, rappelez à votre mémoire, ce que nous avons indiqué dès le commencement de ce discours, que les passions dans leur origine sont de l'ordre du Createur, qui les a instituées pour la conservation de notre corps. Quand un objet pouvoit porter atteinte à notre santé ou à notre vie, il falloit qu'il y eut un mouvement dans nos sens qui nous donnât la facilité de nous éloigner de cet objet, c'est ce qu'on voit dans la crainte. Un homme frappé de l'idée d'un péril pressant, a une rapidité qu'il n'auroit pas eüe dans un état plus tranquille; & s'il avoit voulu seulement faire l'essai de ses forces.

Il falloit que quand un ennemi viendroit nous détruire, il se passât dans nos sens un mouvement qui nous donnât la puissance de lui résister. C'est ce qu'on voit dans la colére; c'est un amas d'esprits... mais qu'il me soit permis d'emprunter ici les paroles d'un Philosophe moderne, qui a exprimé si noblement ce mouvement que les passions excitent dans notre corps. * *Avant la vue de l'objet de la passion, dit-il, les esprits étoient répandus dans tout le corps pour en conserver généralement toutes les parties: mais à la présence du nouvel objet, toute l'œconomie se trouble; la plus part des esprits sont poussés dans toutes les parties extérieures du corps, afin de les mettre dans la disposition propre à lui donner la contenance & le mouvement nécessaire pour l'acquisition du bien, ou pour la fuite du mal qui se présente. Que si les forces de l'homme ne lui suffisent pas, dans le besoin qu'il en a, ces mêmes esprits sont distribuez de telle manière, qu'ils lui font proférer machinalement certaines paroles & certains cris, & qu'ils répandent sur son visage & sur le reste de son corps un air capable d'agiter les autres, de la même passion dont il est emû. Car comme les hommes & les animaux tiennent ensemble par les yeux & par les oreilles, lorsque quelqu'un est agité, il ébranle nécessairement tous*

B b 4

ceux

* Malbranche, Recherche de la vérité. l. 5. c. 3.

ceux qui le regardent & qui l'entendent ; & il fait naturellement sur leur imagination une impression qui les trouble, & qui les intéresse à sa conservation. Pour le reste des esprits, il descend avec violence dans le cœur, dans les poumons, dans le foye, & dans les autres viscères, afin de tirer contribution de toutes ces parties, & de les hâter de fournir en peu de temps les esprits nécessaires pour conserver le corps dans l'action extraordinaire où il doit être.

Tels sont les mouvements que les passions excitent dans les sens, tout cela étoit nécessaire jusques à un certain degré pour la conservation de notre corps : tout cela jusques à un certain degré étoit de l'institution du Créateur.

Mais afin que ces mouvemens fussent dans l'ordre, il falloit trois choses. I. Il falloit qu'ils ne s'excitassent jamais dans le corps sans la direction de la volonté & de la raison. II. Il falloit qu'ils fussent proportionnez, je veux dire, que le mouvement de la crainte, par exemple, n'arrivât qu'à la vue des objets qui étoient en effet capables de nous nuire ; que le mouvement de la colere n'arrivât qu'à la vue de l'ennemi, qui avoit en effet le dessein & la puissance de porter atteinte à nôtre bonheur III. Il falloit qu'ils s'arrêtassent, lorsque la volonté leur voudroit

droit donner des bornes. Or les passions renversent cet ordre, elles violent ces trois loix que le Créateur avoit si sagement instituées.

I. Le mouvement que les passions excitent n'est pas libre. Un homme coléré se sent emporté hors de lui, comme malgré lui. Un voluptueux reçoit dans ses sens l'impression d'un objet extérieur, & se livre malgré le dictamen de la raison à un feu qui l'embrase, & qui le consume.

II. Le mouvement que les passions excitent dans nos sens, n'est pas proportionné. Je veux dire, qu'un homme timide, par exemple, pâlit quelque-fois également à la vue d'un péril chimérique, & à celle d'un péril réel: il craint quelque-fois également & le phantôme & le corps. Un homme dont le Dieu est le ventre, sent son appétit également excité à la vue d'un mets fatal à sa conservation, & à la vue d'un aliment nécessaire pour l'entretien de sa fanté & de sa vie.

Phil. 3.
19.

III. Le mouvement que les passions excitent dans nos sens, ne s'arrête point aux ordres de la volonté. C'est un débordement d'esprits, auquel aucune réflexion n'est capable de donner des bornes. Ce n'est pas un feu ménagé, pour donner au sang la chaleur dont il a be-

soin : c'est une incendie, qui consume de sa flamme tout ce qui s'offre à son ardeur. Ce n'est pas un ruisseau paisible, qui coule dans un lit tranquille & qui serpentant dans une campagne, y roule ses eaux & les lui offre pour la rafraichir & pour l'arroser. C'est un fleuve débordé, qui porte par tout la fange & le limon dont il est chargé, qui ravage la moisson, qui renverse les arbres, qui fracasse à droite & à gauche tout ce qui s'opposoit à son passage. Voilà ce que sont les passions dans les sens ; & ne concevez-vous pas, Mes Freres, qu'à ce second égard, *elles font la guerre à l'ame ?*

I. *Elles font la guerre à l'ame*, par les désordres qu'elles font dans ce corps qu'elles devroient conserver. Elles dissipent les esprits, elles affoiblissent la mémoire, elles altèrent le cerveau. Voiez ces mains tremblantes, ces yeux ternis, ce corps courbé & comme affaissé ; ce sont les effets des passions. Or quand le corps est dans cet état, il est difficile que l'ame n'en souffre. Il y a une si grande union entre ces deux parties de nous mêmes, que l'altération de l'une se communique nécessairement à l'autre. La capacité de l'ame absorbée par des sensations douloureuses, on ne peut plus prêter d'attention à la vérité. Les esprits
qui

qui étoient nécessaires pour foutenir dans la meditation, diffipez, on ne peut plus méditer. Le cerveau qui avoit besoin d'une certaine consistance, pour recevoir les impressions des objets, l'a perduë & n'est plus en état de la recouvrer.

II. *Elles font la guerre à l'ame*, en ce qu'elles renversent toute l'œconomie de l'homme, & qu'elles lui font confiderer, comme un bonheur digne d'être recherché par lui-même, des sensations de plaisir, que Dieu ne lui faisoit ressentir, que pour l'engager à veiller à la conservation de son corps.

III. *Elles font la guerre à l'ame*, parce qu'elles la rendent esclave de ce corps, sur lequel elle devoit dominer. Est-il rien de moins digne d'une ame immortelle, que de ne suivre d'autre règle dans ses jugemens, que l'agitation des organes, que la chaleur du sang, que le mouvements des esprits? Et n'est-ce pas ce qui arrive à un homme passionné? Un homme qui raisonnoit conséquemment, lorsque ses sens étoient tranquilles, ne raisonne-t-il pas en insensé lorsque ses sens sont agitez? lorsque ses sens étoient tranquilles, il jugeoit qu'il ne faloit prendre de nourriture, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour entretenir sa santé & sa vie, tout au plus pour jouir, *avec action*

de graces, de ces plaisirs innocens, dont la Religion nous permet l'usage : lors que ses sens sont agitez, il juge qu'il faut raffiner sur le goût, se gorger d'aliments, se noier dans le vin, & se livrer sans retenüe aux excès de la volupté. Lorsque ses sens étoient tranquilles, il jugeoit qu'il falloit se contenter d'opposer des précautions de prudence aux trames d'un ennemi qui vouloit lui nuire. Lors que ses sens sont agitez, il juge qu'il faut le charger, se jeter sur lui, lui percer le sein, & l'arracher à la vie. Lors que ses sens étoient tranquilles, il étoit libre, il étoit souverain : lorsque ses sens sont agitez il est soumis, il est esclave. Soumission basse ! Esclavage indigne ! On rougit pour la nature humaine quand on la voit ainsi asservie. Voiez cet homme, il a autant de vertus, & peut-être plus qu'on n'en possède pour l'ordinaire. S'agit-il de ce qu'on appelle savoir vivre dans le monde ? Il en connoit toutes les loix avec exactitude, & il les observe avec scrupule. S'agit-il de désintéressement ? Il le possède dans l'excès, & à voir la manière dont il donne, vous diriez qu'il augmente son bien en le répandant ; S'agit-il de la Religion ? Il en respecte la Majesté ; il ne prononce le nom de Dieu qu'avec vénération ; il ne pense

à ses ouvrages qu'avec admiration , & à ses attributs qu'avec crainte. Placez cet homme à une table de jeu ; mettez lui des dez & des cartes à la main , il ne se connoit plus ; il ne se possède plus ; il oublie politesse , désintéressement , Religion : il profère des injures envers les hommes : il vomit des blasphêmes contre le Ciel ; il est rongé d'avarice dans son ame. Son corps s'agite ; ses pensées se troublent ; ses humeurs s'altèrent ; son visage pâlit ; ses yeux étincellent ; sa bouche écume ; ses esprits s'embrasent ; c'est un autre homme. Que dis-je ? ce n'est pas un homme ; c'est une bête féroce ; c'est un Démon.

On ne s'abandonne pas ainsi à ses sens sans y avoir de la douceur : & ce qu'il y a de plus funeste , c'est que cette douceur que l'on goûte , demeure dans le souvenir , fait des traces profondes dans le cerveau , frappe l'imagination ; & c'est ce qui va nous conduire au troisième article de ce discours , ou nous devons considérer ce que sont les passions dans l'imagination.

Si l'action des sens n'étoit excitée que par la présence des objets : si l'ame n'étoit agitée que par l'action des sens , un seul moïen suffiroit pour se garantir des passions : ce seroit de fuir l'objet qui les émeut.

émeut. Mais les passions font d'autres defordres encore. C'est cette forte impression qu'elles laissent dans l'imagination. Lors qu'on s'est abandonné à ses sens, on a goûté de la douceur : cette douceur frapè l'imagination ; & l'imagination ainsi frapée des plaisirs que l'on a trouvez en rappelle le souvenir, & sollicite l'homme passionné de retourner vers ces objets qui lui ont été si doux.

C'est pour cela que les vieillards ont encore quelquefois des restes malheureux d'une passion qui semble supposer certaine constitution, & que l'on croiroit éteinte, dès que cette constitution n'est plus. Mais cette pensée, que tels & tels objets furent la cause de leurs délices, est encore chère à leur ame : ils en aiment le souvenir ; ils les font entrer dans tous leurs discours ; ils en font des portraits flattez, & se dédommagent en racontant leurs plaisirs passez, de ce qu'ils leur sont interdits par la vieillesse. C'est pour cela encore qu'il est si difficile à un homme qui a donné tête baissée dans le monde, d'y renoncer au lit de la mort. Il est vrai qu'un corps accablé de maux, une nature presque éteinte, des sens entierement amortis, semblent peu propres à laisser dans un homme, de l'amour pour les plaisirs sensibles.

Mais

Mais cette imagination frappée par les impressions des plaisirs passés, lui dit que le monde est aimable, que toutes les fois qu'il s'y est abandonné, il a goûté un plaisir réel; que toutes les fois au contraire, qu'il a voulu entreprendre des actes de religion, il a ressenti de la peine. Cette vive impression donne à un pareil homme de l'éloignement & du dégoût pour la vertu. Elle tourne sans cesse son ame vers ces objets que la mort va lui enlever; en sorte que sans un miracle de la grace, il ne peut devenir sensible à d'autres.

Allons encore plus loin. Remarquons que les désordres des passions dans l'imagination, surpassent d'autant plus ceux qu'elles avoient faits dans les sens, que l'action des sens est bornée; au lieu que l'action de l'imagination est sans bornes. Un homme qui goûte actuellement le plaisir de la débauche, sent ce plaisir; mais il ne se persuade pas, qu'il en sent plus, qu'il n'en a effectivement: mais un homme qui s'abandonne aux idées de son imagination, se fait des portraits ou-trez. L'imagination grossit les objets; elle aime à se faire des phantômes; elle accumule chimère sur chimère; elle supplée de son propre fonds à ce qui manque aux êtres réels. De là vient qu'on
trou-

trouve souvent plus de goût dans les idées de l'imagination, que dans la jouissance actuelle de cela même qu'on imagine ; parceque l'imagination ayant fait des promesses sans bornes , elle réjouit l'ame par cette espérance , plus que la jouissance de ces objets qui ne sauroient donner ce qu'elle a promis.

Misère de l'homme ! La petiteffe de son esprit ne permet pas qu'il s'occupe d'autre objet que de celui de sa passion, lors qu'il est présent à ses sens , & de rappeler alors ces motifs, ces grands motifs qui le porteroient à ses devoirs ; & lorsque cet objet est éloigné , il se présente encore à son imagination, ne pouvant s'offrir à ses sens , & il s'y présente revêtu de charmes étrangers , dont les trompeuses idées suppléent à son éloignement , & excitent en lui un amour plus violent , que si en le possédant en effet, il en sentoit du moins la foiblesse & la vanité. Guerre funeste , livrée à nos ames par nos passions ! Fermez la porte de vos cabinets à l'objet qui vous enchante , il y entrera avec vous. Traversez, pour l'éviter, des plaines & des campagnes ; fendez les flots de l'Océan , & mettez entre vous & lui des eaux vastes & profondes , il y voguera avec vous , parceque par tout où vous irez , vous
vous

vous porterez vous-même , & qu'il est imprimé au dedans de vous par les féduifantes images , qu'il a gravées dans votre imagination. Quand nous aurons veu ce que les passions font dans le cœur , & les défords qu'elles y caufent , nous aurons fourni nos deux premières parties.

Qui est-ce qui est capable de remplir le cœur de l'homme ? Le Prophète Azaph a répondu à cette question , & renfermé toute la morale dans un feul point , *aprocher de Dieu c'est mon bien.* Mais com-^{Pfe. 73} me Dieu ne s'unit pas à nous immédiate-^{28.} ment , tandis que nous fommes au monde , & qu'il nous communique fa félicité par l'entremife des Créatures ; il a donné à ces créatures deux caractères , qui étant bien examinez par un homme raisonnable , le conduiront au Créateur ; mais qui en détournent l'homme passionné. D'un côté les Créatures nous rendent heureux jusques à un certain degré ; c'est leur premier caractère. D'un autre côté elles laissent des vuides dans nos ames , qu'elles font incapables de remplir ; c'est le second caractère. Voici quel a été en cela le but de Dieu ; & voici en même temps , comment les passions renversent ce but. Voici quelle conclusion en tirera un homme raisonnable , & voici les conclusions opposées , qu'en

tirera un homme passionné.

I. Les Créatures, dit un homme raisonnable, laissent des vuides dans mon esprit, qu'elles sont incapables de remplir. Mais quel effet ce caractère doit-il produire dans mon cœur, & quel a été le but de Dieu, en donnant, s'il faut ainsi dire, des bornes si étroites à cette puissance de me rendre heureux, qu'il leur a communiquée? C'est de me ramener à lui; c'est de me persuader qu'il est seul capable de me rendre heureux; c'est de me faire dire à moi-même: mes desirs sont éternels; tout ce qui n'est point éternel, est au dessous de mes desirs. Mes passions sont infinies; tout ce qui n'est point infini est au dessous de mes passions, & Dieu seul est capable de me satisfaire. Voilà le but du Createur; voilà la conclusion de l'homme raisonnable.

Mais un homme passionné tire des conclusions directement opposées, de ce vuide qu'il trouve dans les Créatures. Chaque Créature en particulier, dit-il, est incapable de me rendre heureux; mais si je pouvois les réunir toutes; si je pouvois, pour ainsi dire, extraire tout ce qu'elles ont de solidité, sans doute rien ne manqueroit à mon bonheur. Dans cette misérable supposition, il s'agite, il se répand,

pand, il amasse, il accumule, il entasse. Ce n'est pas assez d'avoir le nécessaire, il faut avoir le superflu. Ce n'est pas assez que mon nom soit connu dans mon cercle & dans ma famille, il faut qu'il le soit dans la ville, dans la Province, dans le Royaume, dans les quatre parties de l'Univers. Il faut que tous les climats, que le soleil éclaire de sa lumière, sachent que j'existe, & que j'ai un génie supérieur. Ce n'est pas assez de m'être emparé de quelques cœurs, il faut que je m'empare de tous; il faut que je trouve l'art merveilleux de réunir tous les goûts, & que les jugemens des hommes partagent par tout ailleurs, s'accordent sur un seul article, lorsqu'il s'agira de moi. Ce n'est pas assez d'avoir des inférieurs, il faut n'avoir point de maître; il faut n'avoir point d'égal; il faut être Monarque universel; il faut m'assujettir le monde entier: & quand j'aurai rempli ces vastes projets, je chercherai encore d'autres Créatures à me soumettre, & d'autres Mondes à conquérir. Voilà comment les passions renversent le but du Créateur. Voilà la conclusion d'un cœur passionné.

II. Les Créatures contribuent à me rendre heureux, jusques à un certain degré, dit un homme raisonnable: cette

puissance ne vient pas de leur propre fonds. Des Etres grossiers , sensibles , matériels , ne peuvent pas contribuer au bonheur d'une Créature spirituelle. Si les Créatures peuvent augmenter mon bonheur , c'est parceque Dieu leur a prêté ce pouvoir qui résidoit en lui seul. Dieu est donc la source de la félicité ; & tout ce que je vois ailleurs n'est qu'une émanation de son essence. Mais si les ruisseaux sont si purs , quelle sera donc la source ! Si les effets sont si nobles , quelle sera donc la cause ! Si les rayons sont si lumineux , quel sera donc le corps de la lumière ! Car qu'est-ce que Dieu ? C'est le bonheur éminent , c'est le point fixe , d'où partent tous les charmes des Créatures ; c'est la lumière du Soleil ; c'est la faveur des alimens ; c'est la douceur des odeurs ; c'est l'harmonie des sons ; c'est tout ce qui est capable de nous rendre heureux , parcequ'il le possède éminemment , & que tout découle de lui , comme de sa source. Voilà le but du Créateur ; voilà la conclusion de l'homme raisonnable.

Mais un homme passionné tirera des conclusions directement opposées à celles-là. Les Créatures me rendent heureux , jusqu'à un certain degré , dit-il ; elles sont donc la cause de mon bonheur ; elles

les méritent donc mes vœux ; elles font donc ma divinité. Et ainsi l'homme passionné rend , à ses alimens , à son or , à son argent à son équipage , à ses chevaux l'acte le plus noble de l'adoration. Car quel est l'acte le plus noble de l'adoration ? Est-ce de bâtir des Temples ? Est-ce d'ériger des Autels ? Est-ce d'immoler des victimes ? Est-ce d'offrir des Holocaustes ? Est-ce de faire fumer de l'encens ? Non , C'est ce penchant de notre cœur qui nous unit à un être , & qui nous fait aspirer à le posséder. C'est cet amour , c'est cette effusion de notre ame , qui nous fait dire , aprocher de *lui c'est mon bien* ; hommage que l'homme passionné rend à l'objet de ses passions. *Ceux dont le Dieu est le ventre*, dit un Apôtre , *l'avarice est une idolatrie* ; & c'est là ce que font les convoitises charnelles dans notre cœur : elles nous éloignent de Dieu ; & en nous éloignant de lui , elles nous privent de tout le bien qui émane de notre union avec le bonheur éminent , & elles livrent ainsi la guerre à toutes les parties de nous-mêmes , & à tous les périodes de notre durée.

Guerre dans notre raison : car au lieu qu'étant unis à lui , nous puissons dans son sein des secours pour pratiquer ce que la raison approuve , & ce que la Gra-

Pf. 73.
28.
Phil. 3.
19.
Col. 3.
5.

ce feule rend praticuable; nous sommes livrez à nos convoitises, & nous sommes forcez, par nos passions, de faire ce que nôtre raison condamne.

Guerre dans la conduite de notre vie: car au lieu qu'étant unis à Dieu, nous étions chargez *de ce joug aisé & de ce fardeau léger* que la Religion nous impose; nous devenons esclaves de l'envie, de la vengeance, de l'ambition. Nous sommes accablez sous un joug de fer, que nous ne pouvons secouïer, lors même que nous gémissons sous sa pesanteur.

Guerre dans la conscience: car au lieu qu'étant unis à Dieu, nous étions justifiez, *nous avions paix avec lui par notre Seigneur Jésus-Christ*, nous sentions *cette joie inénarrable & glorieuse*, qui est un paradis anticipé; lorsque nous suivons nos passions, nous sommes abandonnez à des craintes importunes, à des troubles sans fin, à des remors cuisans, qui font un enfer anticipé, des arrhes malheureux d'une misère éternelle.

Guerre dans le lit de mort: car au lieu qu'étant unis à Dieu, on fait de son lit de mort un champ de triomphe; on voit le Prince de la vie, qui est vainqueur de la mort, & qui nous fait part de sa victoire; lorsqu'on s'abandonne à ses passions, on ne voit à l'heure de la mort, qu'un

Matth. 11.
30.

Rom. 6.
1.
1. Pier.
1. 8.

qu'un ennemi indomptable, qu'une avenir affreux, qu'une œconomie redoutable, dont la seule idée trouble, épouvante, défespère. Nous avons vû la nature, & les defordres des passions; examinons les remedes qui doivent y être oppofez.

Pour prévenir & pour corriger les defordres que les passions font dans l'esprit, il faut observer les régles suivantes. Troisième
me partie.

I. Eviter la précipitation & suspendre son jugement. Il ne dépend pas de nous d'avoir des idées distinctes de toutes choses. Mais nous sommes libres de ne pas porter de jugement, jusqu'à ce que nous connoissions avec évidence la nature d'un objet. C'est un des plus grands avantages d'un être intelligent. Un * célèbre Théologien en a une si haute idée, qu'il soutient cette hyperbolique Thèse, que toutes les fois qu'on se trompe, même dans les choses indifférentes en elles-mêmes, on péche; parce qu'alors on abuse de sa raison, dont le légitime usage consiste à ne se déterminer que lors qu'elle aperçoit avec évidence. Mais si ce Docteur a outré la matière, il est certain qu'un homme sage ne sçauroit prendre trop de soin, pour se former l'habitude

C c 4

de

* Elie Saurin Réflex. sur la Conscience, Sect. 2.

Malbran-
che.

de ne juger d'un objet, de ne le regarder comme utile ou avantageux, qu'après l'avoir examiné sous toutes ses faces. *Qu'un homme, dit un Philosophe de grand nom, qu'un homme passe seulement une année dans le monde, entendant tout ce que l'on dit, & n'en croiant rien, rentrant à tout moment en soi-même, & suspendant son jugement jusqu'à ce que la lumière paroisse; je le tiens plus sçavant qu'Aristote, plus sage que Socrate, plus éclairé que Platon.*

II. Il faut remonter jusqu'à la source de son éducation. Il n'y a point de famille où l'on ne tourne l'esprit des enfans d'un certain côté. Il n'y a point de famille qui n'ait son préjugé, & s'il faut ainsi dire, sa folie: de-là vient que l'on voit d'ordinaire que les hommes méprisent la profession qu'ils n'exercent point. Ecoutez le Marchand, il vous dira que rien n'est si digne des soins d'un homme prudent que de cultiver le négoce, que d'attirer à soi les richesses de toutes les parties de l'Univers, que de sçavoir ce que vaut ceci, ce que vaut cela, & de dîmer, pour ainsi parler, tous les secrets des arts & toutes les productions de la nature. Ecoutez l'homme de lettres; il vous dira que la perfection de l'homme consiste à sçavoir &

à

à connoître : qu'il y a une différence aussi essentielle entre un sçavant & un idiot , qu'entre un homme raisonnable & un animal sans raison. Ecoutez l'homme de guerre ; il vous dira que le Sçavant doit être renvoïé dans la poussière de l'Ecole , que le Marchand est la partie la plus fordide de la Societé , qu'il n'y a rien de généreux que le métier des armes. On jugeroit à l'entendre que le fer qu'il porte à son côté est un titre qui l'élève par dessus tout , & que le genre humain n'a besoin que de gens qui sçachent percer le flanc du premier venu , enfoncer un escadron , ou escalader une muraille. Ecoutez celui qui a la maladie de la Noblesse ; il vous dira que les autres hommes ne sont que des vermiciferaux auprès de lui , que le sang humain fouillé par tout ailleurs ne s'est conservé pur que dans ses veines ; que la Noblesse tient lieu de tout , d'esprit , d'éducation , de fortune , quelquefois même de sens commun & de bonne foi. Ecoutez un Roturier ; il vous dira que le Noble est un espèce de visionnaire qui s'approprie les vertus de ses ancêtres , & qui trouve dans des noms creux & dans des papiers moitié rongez par les vers , des biens qu'on ne doit chercher que dans des choses réelles. Comme j'ai dit , cha-

que famille a son préjugé : chaque profession a sa folie , émanant de ce principe , de ce que l'on n'envisage les objets que par un certain côté. Pour se corriger sur cet article , il faut aller à la source , examiner de quel côté on a eu l'esprit tourné dans son enfance ; il faut remonter jusqu'à son éducation.

Enfin il faudroit autant qu'il se peut choisir un ami fidèle assez éclairé pour connoître la vérité , assez généreux pour la faire connoître aux autres ; un homme qui nous présentât toutes les faces diverses d'un objet , lors que nous sommes portez à ne fixer nos yeux que sur un seul. Je dis autant qu'il se peut ; car donner cette règle , c'est supposer deux choses quelquefois également inpraticables ; l'une qu'on trouvera un pareil homme , l'autre qu'on l'écouterà avec complaisance. Mais quand on est parvenu à rencontrer ce thrésor , on a un remède d'une merveilleuse efficace pour s'opposer aux désordres que les passions produisent dans l'esprit. Faisons en l'essai. Supposez un ami fidèle qui tint à tel de vous ce langage ; le Ciel a réüni en votre faveur les plus heureuses circonstances. Le sang des plus grands Héros vous anime , & votre seul nom est un éloge. Outre cela vous avez une fortune

opulente, & Dieu vous donne abondamment de quoi soutenir votre dignité, & de quoi répondre à l'éclat de votre condition. Vous avez aussi un génie heureux & pénétrant, soutenu de dons naturels, & cultivé par une bonne éducation. Votre santé semble à l'abri des infirmités de la vie, & si quelcun est en droit d'espérer une longue suite d'années, c'est vous qui avez lieu de vous la promettre. Avec de si grands avantages vous pouvez aspirer à tout. Mais une chose vous arrête. Vous êtes ébloui de votre propre éclat, & vos foibles yeux ne peuvent supporter ce qu'il y a de brillant dans votre condition. Votre imagination frappée de l'idée du Prince à qui vous êtes asservi, vous fait regarder vous-même comme un espèce de Potentat. Vous avez érigé votre domestique en Cour. Vous êtes fier, arrogant, superbe. Votre siège ressemble à un tribunal, & chacune de vos paroles à des sentences dont c'est un crime d'appeler. Comme vous ne souffrez pas qu'on vous contredise, l'on vous applaudit en apparence; mais c'est à votre vanité que l'on fait ce sacrifice & non à votre mérite; & si l'on cède, c'est à votre tyrannie & non à votre raison. Comme l'on craint que vous ne vous serviez de votre crédit pour braver
les

les autres, chacun cherche à y mettre obstacle, & chacun travaille à abattre, lors qu'il est loin de vous, cet autel qu'il vous avoit érigé en votre présence, & sur lequel n'a brûlé d'encens, sincèrement offert, que celui que vous y avez vous-même apporté. Voilà pour les désordres que les passions font dans l'esprit. Ceux des sens ont besoin des règles suivantes.

Et avant que d'aller plus loin, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer la misère d'un homme qui est porté par les désordres de ses sens, par la fougue de son tempéramment à des passions criminelles. Un tel homme est souvent plus digne de pitié que d'indignation. Un mauvais tempéramment est quelquefois compatible avec un bon cœur. On ne peut penser sans frémir à un ingrat, à un fourbe, à un traître, à un assassin. Les crimes auxquels les gens de cet ordre s'abandonnent, supposent la liberté de l'esprit & le consentement de la volonté. Mais un homme qui est entraîné par la chaleur du sang, par le débordement des humeurs, par la fermentation & l'embrasement des esprits, un tel homme péche souvent par contrainte, & s'il faut ainsi dire, proteste contre son crime, lors même qu'il le commet. De là vient qu'on voit souvent des gens colérés, être
pour-

pourtant pleins d'amour & de charité, toujours portez à pardonner, ou toujours prêts à solliciter le pardon; tandis que des gens froids, calmes, tranquilles, roulent des haines éternelles dans leur esprit, & les font passer en héritage dans leurs familles.

Mais si le dérèglement des sens diminue l'atrocité du crime, il ne fauroit excuser ceux qui ne font pas des efforts continuels pour le corriger. Reconnoître qu'on a un tempéramment qui porte à violer les loix divines, & vivre tranquillement, lors que l'on en suit la fougue, c'est avoir l'intérieur gâté. C'est une marque que le mal qui n'avoit attaqué d'abord que la partie la plus étrangère de l'homme, s'est communiqué au dedans, a infecté les parties nobles. Et c'est-ce que nous opposons à la frivole excuse de certains pêcheurs, qui s'abandonnant comme des animaux brutes aux passions les plus criminelles, se retranchent sur le malheur de leur tempéramment; disent que leur volonté n'a point de part dans leurs excès, qu'ils ne peuvent changer la nature de leur constitution; soutiennent que Dieu ne fauroit leur demander avec justice, compte de ces excès, où ils ne sont tombez qu'en vertu des loix de l'union de l'ame avec
le

le corps , & témoignent par leurs discours qu'ils seroient fâchez de n'avoir pas dans un tempéramment déréglé, une espèce de liberté de pouvoir sans crime s'affranchir du joug , dont la Loi de Dieu ne charge, selon eux, que ceux auxquels il a donné la force de le porter. Que deviendrait la morale de Jesus-Christ , si ces maximes avoient lieu ? Que deviendraient ces préceptes de mortification & de pénitence ? Mais les gens qui tiennent de pareils discours, ont bien moins dessein d'apprendre à corriger leur défauts que de les pallier. C'est pour ceux qui cherchent des remèdes contre les passions que ce discours est destiné.

Sans doute la meilleure maxime que l'on puisse donner à un homme dont le tempéramment le porte à pêcher, c'est d'éviter les occasions, & de fuir les objets qui l'émeuvent & qui l'agitent. Il ne dépend pas de vous d'avoir l'ame tranquille à la vûe d'un objet fatal à votre innocence ; mais il dépend de vous de vous en éloigner. Il ne dépend pas de vous de ne pas avoir l'ame enflammée à la vûe d'une table de jeu ; mais il dépend de vous d'éviter ces bisarres lieux, où le jeu tient lieu de mérite. Ne présumons point de nos forces. Posons la
désian-

dé fiance de nous mêmes pour principe de nos vertus. Souvenons-nous de St. Pierre ; il étoit tout bouillant de zèle , il croioit tout possible à son amour ; sa présomption causa son crime , & plusieurs en suivant ses traces , ont succombé à la tentation , éprouvant cette maxime de l'Ecclésiastique ; *celui qui aime le péril , périra dans le péril.* 3. 37.

Mais ce seroit une vertu bien chancelante , que celle qui ne devroit sa fermeté qu'au défaut d'occasion du vice , & l'on seroit peu avancé dans la carrière des vertus , si l'on ne pouvoit résister à ses passions qu'en l'absence des objets qui les excitent. Ici a lieu la maxime de St. Paul ; *Je vous ai écrit afin que vous ne vous mêlassiez point avec les impurs , mais je n'entens pas absolument que vous n'ayez aucun commerce avec les impurs de ce monde , car autrement il vous faudroit sortir du monde.* A la lettre , pour éviter tous les objets qui excitent nos passions , il faudroit sortir du monde. N'avons-nous pas quelques remèdes plus sûrs & plus conformes à la nécessité où nous sommes de vivre parmi les hommes ? Ne pourrions-nous pas , avec le secours de la grace , corriger ce qu'il y a de déréglé dans notre tempéramment , & nous affranchir tellement de son empire , que nous fussions en état,

état , si-non de chercher l'objet de nos passions , pour avoir la gloire de le vaincre en le bravant ; du moins de lui résister , & de n'en être pas vaincus , lors qu'il s'offrira à nous malgré nous ? Pour réussir dans ce pénible dessein , trois remèdes , sont d'une grande efficacité : Suspendre les actes ; fuir l'oïveté ; mortifier les sens.

I. Suspendre les actes. Formons nous une juste idée du tempéramment. Il consiste en une de ces deux choses , ou dans toutes les deux ensemble ; dans la disposition des organes ; dans la nature des esprits. Un homme est colére par exemple. I. Lors qu'il a les organes qui servent à cette passion , plus accessibles que les autres. II. Quand il a les esprits faciles à être embrasés. De là il suit nécessairement que pour corriger un tempéramment colére, il faudroit deux choses ; changer la constitution de ces organes ; changer la nature de ces esprits ; afin que d'un côté les esprits ne trouvant plus ces organes disposés à leur donner passage , & les esprits aiant d'un autre côté perdu cette facilité à s'embraser , on n'eût plus au dedans de soi ces révolutions des sens , auxquelles on ne peut résister lors qu'elles s'excitent.

La suspension des actes change la disposition

position des organes. Plus les esprits entrent dans ces organes , & plus l'accès en est facile , & la pente insurmontable; plus on fera d'actes de colére , & plus la colére deviendra incorrigible ; parce que plus on fera d'actes de colére , & plus les organes de la colére seront accessibles , en sorte que les esprits y tomberont par leur mouvement propre. Il faut donc retenir ces esprits. Il faut surmonter le panchant qui les entraîne dans ces voies qu'ils se sont formées par l'exercice du crime ; il faut avoir présente cette vérité qu'on a voulu tant de fois nous inculquer, que les habitudes du crime deviennent plus difficiles à corriger, à mesure qu'on fait plus d'actes de crime ; mais que quand , par un effort sur soi-même , on détourne le cours des esprits , ils se font des chemins différents ; il faut suspendre les actes.

Il n'est pas impossible aussi de changer la nature de ces esprits. On y réussira par la suspension de ce qui pouvoit contribuer, à les entretenir dans cet état desordonné auquel on voudroit remédier. Qu'est-ce qui contribuë à la nature des esprits , & en général de toutes les humeurs ? Ce sont les alimens dont on se nourrit ; ce sont les exercices qu'on se donne ; c'est l'air que l'on respire ; c'est

tout le genre de vie que l'on fuit. Il est bien difficile, dans un discours comme celui-ci, de fournir un détail exact des remèdes, dont la nature dérégulée des esprits & des humeurs du corps seroit susceptible. Cela seroit même dangereux à l'égard d'un très grand nombre. De la manière dont la plupart des hommes sont faits, des réflexions trop précises sur cet article, seroient plus propres à fournir matière à leurs vices qu'à les corriger. Mais il n'y a personne qui voulant méditer avec soin, ne puisse se servir ici de Prédicateur à lui-même. Qu'un Homme rentre au dedans de soi; qu'il suiye, s'il faut ainsi dire, l'histoire de ses excès; qu'il en examine les circonstances; qu'il observe ce qui s'est passé à son égard dans telle & dans telle occasion; qu'il considère avec une sérieuse attention ce qui l'émeut & ce qui l'agite, il en apprendra plus par cette méditation que dans les Sermons & dans les Livres des Casuistes.

Un second remède c'est d'éviter l'oïveté. Qu'est-ce que l'oïveté? C'est cette situation de l'ame, dans laquelle on ne fait aucun effort, pour déterminer le cours des esprits d'un côté plutôt que d'un autre. Mais que doit-il arriver alors? Nous avons supposé qu'un

hom-

homme dont le tempéramment est déréglé, a certains organes plus accessibles que les autres. Lors qu'on est dans l'oisiveté, lors que l'on ne fait aucun effort pour déterminer le cours des esprits, il est naturel qu'ils prennent, de leur mouvement propre, la voye où ils trouvent moins d'obstacles à surmonter, & par conséquent qu'ils suivent celles dont la passion leur a facilité l'accès. Pour éviter ce désordre, il faut s'occuper & s'occuper toujours. Cette maxime n'est ni dure, ni impraticable. Nous n'entendons pas qu'on ait toujours l'ame tendue à la méditation ou à la prière. Une récréation innocente; une conversation aisée; un exercice agréable peuvent avoir leur rang dans les occupations de ce genre. C'est pour cela que l'on ne peut que louer ceux qui ont pour maxime dans l'éducation des jeunes gens, ou de leur faire apprendre quelque art, ou de les dresser à certains exercices corporels. Non que nous proposons cette maxime telle qu'on la reçoit dans quelques Familles, où l'on s'imagine que tout le mérite d'un jeune homme consiste à aller à la chasse, à monter à cheval, ou à quelque autre exercice de ce genre; & celui d'une jeune fille à se distinguer dans la danse, dans la Musique, ou dans les ou-

vrages de ses doigts. Nous entendons que ces occupations seront subordonnées à des soins plus sérieux & plus dignes d'une ame immortelle, qu'elles ne serviront que de délassement ; en sorte qu'en prenant ainsi part aux plaisirs innocens du siècle, on se rendra plus propre à en éviter les criminels.

Le troisième remède, c'est la mortification des sens ; remède dont Saint Paul faisoit un continuel usage. *Je matte mon corps, & je le reduis en servitude.* Peu de personnes en ont des idées saines. Quelques Casuistes les ont outrées jusqu'à établir ce principe, que l'homme pécheur ne peut goûter aucun plaisir sans crime ; parce que le péché aiant fait ses délices, la douleur doit être sans cesse son partage. Principe qui seroit peut-être soutenable, si l'on consideroit l'homme hors de l'état de grace ; mais qui ne peut être soutenu à l'égard d'un Chrétien reconcilié avec J. C. Nous mettons aussi dans le rang de ceux qui ont des idées peu saines de la mortification des sens, ceux qui l'ont fait consister dans des pratiques vuides, inutiles en elles-mêmes, & qui n'ont point de rapport au grand but de la Religion ; *exercices profitables à peu de chose ; commandemens d'homme*, selon les expressions de l'Écriture.

Mais

1. Cor.
9. 27.

1. Tim.
4. 8.
Marc. 7.
7.

Mais si quelques-uns ont corrompu & outré les idées de la mortification des sens, plusieurs autres les ont restraints. Sous prétexte que la Religion de J. C. est spirituelle, ils ont négligé l'étude & la pratique de ce devoir Evangélique. Mais nous avons ouï l'exemple de Saint Paul & c'est à nous à le suivre: Il faut *matter le corps*. Il faut le *reduire en servi-* 1. Cor.
tude; il faut faire violence à ses sens, leur 2. 27.
 donner un frein, leur refuser souvent même ce qui est innocent, afin d'en être le maître lors qu'ils demanderont ce qui est illégitime; il faut jeûner; il faut éviter un aise qui tient de la mollesse. Tout cela est difficile, je l'avoüe. Mais si l'entreprise est pénible, le succès en est glorieux. Trente, quarante années employées à refondre un tempéramment déréglé, ne doivent point être regretées. Quelle gloire d'avoir asservi les sens! Quelle gloire d'avoir rendu à son ame sa supériorité primitive, d'avoir crucifié ce corps de péché, de le mener en triomphe, de le *réduire à néant*, selon Rom. 6.
 une expression consacrée, & d'aprocher 6.
 ainsi de ces esprits purs, auxquels les mouvemens de la matière ne sçauroient porter atteinte!

Les désordres que les passions forment dans l'imagination, & contre lesquels

nous devons fournir aussi quelques remèdes, font semblables à ces maladies compliquées, qui aiant des causes opposées, demandent aussi des remèdes opposés; en sorte que les soins que l'on emploie pour guérir une partie du mal, envenime quelquefois l'autre partie. Car il semble d'abord que le meilleur remède, que l'on puisse apporter aux désordres que les objets des passions ont produit dans notre imagination, c'est de bien considérer la nature de ces objets & de bien connoître le monde. Et d'un autre côté l'on diroit aussi que la voie la plus assurée pour y réussir, ce seroit de n'avoir pas même des idées de ce monde. Si vous connoissez les plaisirs du monde, si vous sçavez par expérience quelle douceur causent les passions, vous tomberez dans le malheur que nous voulions éviter; vous recevrez ces impressions funestes; vous aurez ces souvenirs importuns, cette mémoire séductrice, & ces retours attraiants qui sont de nouvelles occasions du crime. Mais si vous ne connoissez pas les plaisirs du monde, vous vous en formerez peut-être des idées trop flateuses; vous vous ferez des chimères plus belles que la réalité même; & par le prix excessif que vous donnerez à la victime que vous alliez

immo-

immoler, vous ferez, peut-être, retenus sur le point de faire votre sacrifice. Aussi voit-on que ces Personnes, que la superstition ou l'avarice de leur Famille a jeté dans une retraite, qui seroit prématurée, quand même elle pourroit être justifiée d'ailleurs ; ces Personnes dis-je qui ne connoissent point le monde desirer ses plaisirs avec plus d'ardeur que si elles le connoissoient en effet. Et ceux qui n'ont jamais été avec les Grands s'imaginent, pour l'ordinaire, que leur Société est pleine de charmes, que tout rit dans leur commerce, & qu'un cercle formé dans un appartement somptueux, par des personnes opulentes & somptueuses, est bien plus vif & plus animé que ceux qui sont composez de personnes d'une fortune médiocre & d'un rang moins élevé. De là vient encore que ceux qui après s'être plongez dans les plaisirs du monde, ont le rare bonheur d'y renoncer, le font avec plus de sincérité que ceux qui n'en connoissent pas les vuides par expérience. Tel est le contraste qui se trouve dans les remèdes qui peuvent être opposez aux desordres de l'imagination.

Mais comme dans ces maladies compliquées auxquelles nous les avons comparez, un sage Médecin doit aller au plus pressant, & dans la distribution de

ses remèdes se déterminer pour ceux dont les suites peuvent être moins funestes, nous devons observer cette méthode dans cette occasion. Il est indubitable que la voie la plus dangereuse pour apprendre à mépriser les plaisirs du monde, c'est de vouloir soi-même les connoître par expérience, afin de se détacher avec plus de facilité d'un objet dont on auroit vû le vuide par ses propres yeux. En considérant ainsi le péril de près, il est aisé qu'on y succombe; & tel est souvent l'ascendant du monde, qu'on ne peut pas s'en détacher lors même qu'on en connoit les dégouts. Qu'on fasse donc ses efforts pour conserver son imagination pure; que l'abstinence des plaisirs en prévienne le souvenir; qu'un recueillement & une retraite soutenuë, s'il est possible, depuis le moment qu'on entre dans le monde jusqu'à celui où l'on en doit sortir, en prévienne les impressions; & qu'en ne sentant jamais les douceurs qu'excitent les passions, on ignore aussi à jamais si elles en ont en effet.

Mais cette méthode si sûre & si efficace est inutile & impraticable, pour ceux qui ont déjà reçû les funestes impressions que nous voulons faire éviter aux autres. Les gens de ce caractère doivent
sui-

suivre la seconde voie que nous avons indiquée , mettre leurs pertes à profit , & tirer avantage de leurs pertes. Qu'en rapellant le souvenir du crime ils en rappellent souvent les vuides & les amertumes : Que le Courtifan , dont le cerveau est encore frapé du vain spectacle d'une Cour superbe , repasse les menées que l'on y voit , les fourberies qui s'y exercent , les injustices qu'on y essuie , les trahisons qui s'y commettent , les noires trames qui s'y forment.

Sur tout , je conseillerois à un pareil homme , de fraper son imagination de quelque autre idée , qu'il appellera à son secours , lors que celles de ses passions viendront le solliciter au crime : qu'il choisisse celle des véritez de la Religion qui lui paroît plus susceptible de prendre empire sur son ame : qu'il aprenne l'art de l'avoir présente dans l'occasion , & d'opposer ainsi impression à impression , & image à image : qu'il fixe , par exemple , souvent les yeux sur la mort , sur le jugement , sur l'enfer : qu'il se dise souvent à lui-même , je dois mourir bien-tôt , je dois être cité devant un tribunal sévère , & comparoitre en la présence d'un Juge formidable : qu'il descende souvent par la pensée dans ces abimes , où les malheureux expieront par

des tourmens éternels des plaisirs de peu de durée : qu'il fasse resonner souvent à ses oreilles les hurlemens effroiables de ces victimes que la vengeance divine s'immole dans les enfers : qu'il pése souvent dans son esprit les chaines d'obscurité qui accablent les damnez : qu'il approche souvent de ce feu qui les consume : qu'il hume souvent , pour ainsi dire , la fumée qui monte du puits de l'abîme : qu'il roule souvent dans ces périodes éternels : qu'il se place souvent dans cette œconomie redoutable dont l'Ange a juré *par le Dieu vivant au siècle des siècles qu'elle n'auroit plus de temps* : & que les fécondes réflexions qui sortiront de ces sources inépuisables , soient comme des troupes de reserve , toujours prêtes à venir à son secours quand l'Ennemi s'offrira à lui , & qu'il s'agira de le combattre.

Apoc.
10. 6.

Enfin pour guérir les désordres que les passions font dans le cœur, il faudroit
 I. comprendre toutes les Créatures dans la Classe des vanitez. C'est pour remédier aux desirs que nous concevions de les parcourir & de les réunir toutes ensemble, afin de suppléer au vuide qu'elles nous paroissent avoir chacune en particulier. II. Remonter des Créatures au Créateur. C'est pour remédier à ce désordre

ordre qui nous fait attribuer aux objets du monde un bonheur qui vient de Dieu seul.

I. Remédions à l'agitation & à l'inconstance de notre cœur, à cette avidité qu'il a pour les objets nouveaux, remédions y en comprenant toutes les Créatures dans la classe des vanitez. Il faut l'avouer, l'inconstance & l'amour pour la nouveauté en un sens sont très fondées en raison. Il est naturel à un Etre qui souffre d'aimer à changer d'état, & puis que celui où il se trouve lui est certainement fâcheux, d'essayer du moins s'il sera plus heureux dans un autre. Il est naturel à un homme qui n'a trouvé que des félicités imparfaites dans les anciens objets, d'en désirer de nouveaux. Les ames les plus nobles, les plus grands génies, les plus vastes cœurs sont souvent ceux qui ont un plus grand fonds d'inconstance & d'amour pour la nouveauté; parce que cette même élévation de génie, cette même grandeur de conception, cette même capacité de desirs, c'est cela même qui leur fait sentir plus vivement le vuide de tous les états où ils se sont rencontrés. Mais ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'homme ne peut changer de situation, que pour entrer dans une autre qui est à peu près
sem-

femblable à celle qu'il ne pouvoit supporter. - Persuadons - nous qu'il n'y a rien de solide dans les Créatures ; que tous les états, outre les caractères de vanité qui leur sont communs avec toutes les choses humaines, en ont de particuliers & qui leur sont propres. Si vous sortez de l'obscurité, vous n'aurez pas les peines de l'obscurité, mais vous aurez celles des conditions éclatantes ; vous vous trouverez en bute aux discours de chacun ; vous serez exposé à l'envie ; vous serez responsable à chacun de votre conduite. Si vous sortez de la solitude, vous n'aurez pas les peines de la solitude, mais vous aurez celles de la société ; vous vivrez dans la contrainte ; vous perdrez votre liberté, cette précieuse liberté qui est le plus grand trésor de l'homme ; vous serez appelé à supporter les défauts de ceux à qui le Ciel vous aura engagé. Si le Ciel vous donne une famille, vous n'aurez pas les peines de ceux qui en sont privez ; mais vous aurez celles qui en résultent nécessairement ; vous verrez multiplier vos misères en autant de classes que vous aurez d'enfans qui vous seront chers ; vous craindrez pour leur fortune ; vous craindrez pour leur santé ; vous craindrez pour leur vie. Encore une fois persuadons-

dons-nous M. F. qu'il n'y a rien de solide dans la vie, que chaque état a ses difficultez qui lui sont communes avec toutes les choses humaines, & ses difficultez qui lui sont propres. Si dans un sens il n'y a rien qui doive moins nous étonner que l'inconstance des hommes & leur amour pour la nouveauté ; d'un autre côté il n'y a rien de plus étonnant, du moins il n'y a rien de moins sage & de moins sensé. Un homme qui croit remédier aux vuides du bien de la terre en courant d'objet en objet, est semblable à celui qui pour déterminer si dans un amas de cailloux il y en a quelcun qui soit capable de le sustenter, voudroit les favoriser tous l'un après l'autre. Abrégeons le travail. Comprenons toutes les Créatures dans la même classe. Crions vanité sur tout. Si nous voulons courir après des objets nouveaux, que ce soit après ceux qui sont capables de nous satisfaire. Ne les cherchons point ici bas. Nous ne sçaurions les rencontrer dans cette vieille Terre & dans ces Cieux anciens que Dieu a maudits. Ils sont dans ces nouveaux Cieux & dans cette nouvelle Terre que la Religion nous ouvre. Combien de fois avons-nous été trompez quand nous avons crû que tel ou tel bien que nous ne possédions pas encore &

que

que nous avons acquis depuis , étoit capable de nous rendre heureux ? Jugeons par les sentimens de ceux qui sont dans la situation à laquelle nous aspirons, quels seroient les notres si Dieu nous avoit mis dans le même poste. De tous les hommes du monde il n'y en a eu aucun qui ait eu plus de bien que Salomon ; cependant il a crié vanité sur tout. Vanité sur les plaisirs. Vanité sur les richesses. Vanité sur les grandeurs. Vanité sur la réputation. *Moi l'Ec-*

Ecclef. 1.
12 -- 2.
4. &c.

clésiaste j'ai été Roi sur Israël. Je me suis fait des choses magnifiques. Je me suis bâti des maisons : je me suis planté des vignes : je me suis fait des jardins & des vergers : j'ai acquis des hommes & des femmes : j'ai eu des esclaves nez en ma maison : j'ai eu du gros & du menu bétail en plus grand nombre que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem ; je me suis amassé de l'or & de l'argent , des plus précieux joiaux des Rois & des Provinces -- Je me suis fait grand plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem. Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé , & je n'ai épargné aucune joie à mon cœur. Mais aiant considéré toutes les œuvres de mes mains , voilà tout est vanité & rongement d'esprit. Ces sentimens ne sont pas particuliers à Salomon , & il n'y a aucun Artisan qui ne

les

les eût comme lui , si Dieu l'ayant mis comme lui en possession de tous les objets du monde , lui avoit donné comme à lui l'occasion d'en connoître la vanité par expérience. Comprendre toutes les Créatures dans la classe de la vanité; c'est une excellente règle pour guérir les désordres que les passions font dans le cœur.

II. Il faut remonter souvent des Créatures au Créateur, & notre cœur cessera de les regarder comme notre véritable bien. Nous désignons ici une dévotion de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les circonstances. Car M. F. une des grandes sources de la corruption, même dans les plus grands Saints, c'est de restreindre l'esprit de la Religion à certains temps, à certains lieux, à certaines circonstances. Il y a un art de porter la Religion, & de louer Dieu par tout; *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit St. Paul, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu*: Goûtez-vous les plaisirs des sens, dites-vous à vous-même ce plaisir vient de Dieu: Cet aliment que je goûte n'avoit pas naturellement la puissance de remuer mes nerfs; c'est Dieu qui la lui a communiquée: ce mouvement de mes sens ne devoit pas naturellement produi-

I. Cor.
10. 31.

re une sensation agréable dans mon ame ; c'est Dieu qui a établi ce commerce de mouvement & de sensation : ces parties qui s'exhalent de cette fleur ne devoient pas naturellement exciter des mouvemens dans les nerfs de mon odorat ; c'est Dieu qui a établi cette Loi. Ce mouvement de mon odorat naturellement ne devoit pas exciter dans mon ame l'agrément des odeurs ; c'est Dieu qui a créé cette loi, & ainsi du reste. Dieu est le bonheur éminent. Dieu est le centre d'où partent tous les charmes des Créatures. C'est la lumière du soleil ; c'est la faveur des viandes ; c'est la douceur des odeurs ; c'est l'harmonie des sons ; c'est tout ce qui est capable de nous procurer un bonheur réel , parce qu'il possède éminemment toute la félicité, & que tous les genres de félicité émanent de lui comme de leur source. Par cela même que nous aimons le plaisir, nous devons aimer Dieu, de qui le plaisir découle ; par cela même que nous aimons le plaisir, nous devons nous en abstenir lors que Dieu nous l'interdit , parce qu'il sera infiniment capable de nous dédommager des sacrifices que nous aurons faits à ses ordres. Remonter des Créatures au Créateur, c'est le dernier remède que nous opposons aux desordres des passions. Voilà de grands devoirs.

Ils

Ils font fondez sur de grands motifs. St. Pierre nous en allégué un d'une efficace particulière, c'est que nous sommes *étrangers & voyageurs* sur la terre; *Bien aimez*, dit-il, *je vous exhorte, que comme étrangers & voyageurs, vous vous absténiez des convoitises charnelles, qui font la guerre à l'ame.* Un moment à l'examen de ce dernier article.

LEs fidèles à qui St. Pierre écrivoit cette Epitre étoient *étrangers & voyageurs* en trois sens; comme exilés; comme Chrétiens; comme mortels. Quatrième partie.

Comme exilés. Cette Epitre est adressée à ceux qui étoient dispersés, dans le Pont, en Galatie, en Cappadoce, en Asie, en Bythinie. Mais qui étoient ces dispersés? Sur cela il y a plus d'une opinion parmi les Interprètes. Les uns prétendent qu'il s'agit de ces Juifs, qui avoient été transportés hors de leur Patrie, par les diverses catastrophes que leur Nation avoit éprouvées sous Tiglatpelezer, sous Salmanasçar, sous Nabuchodnosor, & sous Ptolomée. Les autres pensent qu'il s'agit de cette dispersion qui fut excitée à l'occasion du Martyre de St. Etienne, de laquelle il est parlé dans le Chapitre IX. & dans le XI. des Actes. Quoi qu'il en soit, la condi-

tion de ces Chrétiens étoit celle d'étrangers, & probablement d'exilez pour la Religion. Or des gens de ce caractère ont un motif particulier pour s'abstenir des passions.

Des étrangers sont ordinairement peu aimez dans le lieu de leur exil. Si les personnes raisonnables ont pour eux des sentimens d'hospitalité; si la nature leur inspire je ne sçai quel mouvement de respect pour les malheureux, de quelque caractère qu'ils puissent être; si la piété leur fait concevoir de la vénération pour des gens qui se sont dévoüez à la Religion, il faut l'avouër le peuple les voit pour l'ordinaire avec d'autres yeux; il leur envie l'air qu'ils respirent & la terre qui les porte; il les regarde comme autant d'usurpateurs de ses droits; l'on diroit qu'en partageant avec lui la douceur du Gouvernement & la liberté du commerce, ils retranchent d'autant la portion qu'en avoient les premiers & naturels possesseurs.

D'ailleurs le peuple juge communément du mérite par la fortune; & comme la fortune & l'exil se trouvent rarement ensemble, rarement a-t-on aussi pour les exilez des préjugés avantageux. On les charge de noirs soupçons; on les accuse
des

des malheurs publics... N'aprofondif-
sons pas ces véritez. Il faut qu'un at-
tachement inviolable à l'Etat; qu'un
amour sans équivoque pour le Gouver-
nement; qu'un dévoïement sans reser-
ve à la Religion, déracent ces préju-
gez, imposent silence à ces accusations,
& arrachent, pour ainsi dire, une esti-
me que l'on ne pouvoit attirer.

Bien plus, des étrangers pour la Re-
ligion ont déjà fait de grands sacrifices
en sa faveur. Il faut qu'ils optent, ou
de perdre le fruit de leurs travaux passez,
ou d'en entreprendre de nouveaux. Un
homme qui n'aïant fait pour la Religion
que des démarches aisées, s'abandonne à
ses passions, peut être présumé raisonna-
ble du moins en ceci, qu'il agit consé-
quemment. Il regarde l'intérêt présent
comme le souverain bien; il s'emploie
tout entier à avancer l'intérêt présent;
il pose un principe; il le suit; il tire du
péché tout l'avantage que le péché peut
procurer. Principe abominable véritable-
ment, mais du moins principe soutenu
avantage funeste véritablement pour l'a-
venir, mais avantage réel dans le présent.
Un étranger tel que nous venons de le
dépeindre, un homme qui étant exilé de
sa Patrie pour sa Religion suit en même
temps les passions charnelles, est un être

contradictoire; c'est une espèce d'insensé qui est en même temps le Martyr du péché & le Martyr de la vertu. Il a le secret funeste de se rendre le présent & l'avenir malheureux; de se rendre irreconciliable le Ciel & la Terre, Dieu & le Démon, l'Enfer & le Paradis. D'un côté il laisse pour la Religion ce qu'il avoit de plus cher; il renonce à la douceur de sa Patrie, à la société de ses amis, aux relations de sa famille, aux avantages de sa fortune; en cela il est le Martyr de la vertu; en cela il se rend le présent funeste; en cela il se rend irreconciliable la terre, le Démon, l'enfer. D'un autre côté, il porte des coups mortels à la partie pratique de la Religion, il viole toutes ces loix augustes d'austérité, de retraite, d'humilité, de patience, de charité, qu'elle prescrit avec tant d'instance; en cela il est le Martyr du péché; en cela il se rend l'avenir funeste; en cela il se rend irreconciliable Dieu, l'avenir, le Paradis. Car enfin il ne faut pas se faire illusion, le même Dieu qui a deffendu la superstition, l'abnégation, l'idolatrie, a prescrit toutes ces vertus; dont nous avons fait l'énumération, & deffendu tous ces vices qui s'y oposent. Damnation pour Damnation, il valoit bien mieux, y
arri-

arriver par la voie large, que par le chemin étroit; & c'est être bien peu raisonnable que d'essuier pour aller en enfer, les mêmes difficultez que l'on ne devoit surmonter, que pour aller en Paradis.

II. Les fidelles auxquels St. Pierre écrivoit étoient étrangers comme chrétiens, & par cela même qu'ils étoient fidelles. Qu'elle est la maxime fondamentale de la Religion & du Christianisme? C'est celle que J. C. alléguoit à Pilate; *Mon Regne n'est point de ce monde.* Et c'est la maxime du Chrétien, *son Regne n'est point de ce monde*; son bonheur ou sa misère; son élévation ou sa bassesse ne dépendent de rien de ce qui est dans ce monde.

Or cette maxime fonde l'exhortation de l'Apôtre. *Bien aimez je vous exhorte que comme étrangers & voyageurs vous vous absténiez des passions charnelles.* Les passions détruisent cette maxime; les passions supposent que le monde peut nous rendre heureux, ou misérables. La vengeance suppose que notre honneur dépend du monde, qu'il dépend du jugement de ces insensés qui décident qu'un homme d'honneur doit se vanger. L'ambition suppose que notre élévation dépend du monde, qu'elle dépend de ces dignitez qui sont l'Idole de l'ambitieux.

L'avarice suppose que nos richesses dépendent du monde, qu'elles dépendent de l'or, de l'argent, des palais. Toutes les passions posent le monde pour principe.

Ce ne sont pas là les idées d'un Chrétien ; son honneur *n'est point de ce monde*, il dépend des idées de ce Dieu qui est le juste distributeur de la gloire ; son élévation *n'est point de ce monde*, elle dépend de ces thrones & de ces couronnes que Dieu lui prépare ; ses richesses ne sont pas de ce monde, elles dépendent de ces trésors auxquels toutes les catastrophes humaines ne fauroient porter atteinte. Il est bien permis à un homme élevé dans ces grands principes, mais que l'infirmité humaine empêche d'y penser toujours ; il est bien permis à un homme qui ne peut pas toujours réfléchir, toujours méditer, toujours s'élever au dessus du monde : il est bien permis à un pareil homme de se distraire quelques-fois, de s'amuser quelques-fois à cultiver une fleur, ou à se parer d'une couronne ; mais que cette fleur, que cette couronne occupent sérieusement un pareil homme ; que cette fleur, que cette couronne fassent les soins principaux d'un Chrétien, d'un Chrétien qui a de si grandes idées & de si glorieuses espérances, c'est ce qui

qui est entièrement incompatible.

Enfin nous sommes étrangers & voia-geurs par nécessité & par nature , com-me hommes , & comme mortels. Si les périodes de cette vie étoient des péri-odes éternels , il resteroit encore à exami-ner , s'il est plus avantageux à l'homme de satisfaire ses passions , ou de les vain-cre ; si la tranquillité , si l'égalité , si le calme d'un homme qui s'en affran- chit , ne sont pas préférables aux trou- bles , aux agitations , aux tempêtes de celui qui s'y asservit. Mais laissant à part cette question , nous voulons bien avoüer aux gens du monde que si cette vie étoit éternelle , la prudence & l'amour propre bien entendus , demanderoient qu'on eût de l'indulgence pour ses passions. Dans ce cas , il y auroit une distance immense entre le riche & le pauvre ; & il faudroit rechercher les richesses. Il y auroit une distance immense entre le grand & le pe- tit ; & il faudroit rechercher les gran- deurs. Il y auroit une distance immense entre celui qui mortifie ses sens , & celui qui les contente , & il faudroit rechercher les plaisirs sensibles.

Mais la mort , la mort rend toutes ces choses égales ; elle laisse , du moins , si peu de distance entre les unes & les au- tres , qu'elle devient méconnoissable.

Ainsi le motif le plus sensible , pour s'abstenir des passions , c'est la mort. Le meilleur cours de Morale , c'est le tombeau. Allez sur le tombeau de l'avare , allez apprendre à connoître l'avarice ; voyez cet homme qui entassoit monceau sur monceau , & richesses sur richesses ; allez-le voir renfermé dans quelques planches , & dans quelque pouce de terre. Allez sur le tombeau de l'ambitieux ; allez apprendre à connoître l'ambition ; allez voir ces nobles desseins , ces vastes projets , ces espérances sans bornes , avortées & comme brisées à cet écueil fatal des choses humaines. Allez sur le tombeau de l'homme superbe ; allez apprendre à connoître l'orgueil ; allez voir cette bouche qui prononçoit des choses magnifiques condamnée à un éternel silence ; ces yeux étincelans dont les regards menaçans faisoient trembler l'univers , couverts d'une sombre nuit , & ce bras redoutable qui faisoit la destinée des Peuples , sans mouvement & sans vie. Allez sur le tombeau de l'homme noble ; allez apprendre à connoître la noblesse ; allez voir ces titres magnifiques , ces Ancêtres majestueux , ces inscriptions pompeuses , ces Généalogies recherchées , allez les voir confondus dans la même tombe. Allez sur le tombeau du voluptueux,

tueux ; allez apprendre à connoître la volupté ; allez voir ces sens détruits, ces organes dissipés, ces os épars sur la gueule ^{Psc. 141.} du sépulchre, & ce temple de la volupté sapé jusqu'aux fondements.

Nous mettons ici des bornes à ce discours, & nous n'ajoutons plus qu'une réflexion à ce que vous venez d'entendre ; c'est qu'il y a une extrême différence entre le sujet dont nous vous avons entretenus, & ceux que nous traitons d'autresfois. Quand on traite un point de doctrine, il suffit que vous écoutiez, & que vous vous souveniez des conséquences qui s'y raportent. Quand on vous explique un texte difficile, il suffit que vous entendiez & que vous rappeliez à votre mémoire le commentaire qui l'explique. Quand on presse un devoir particulier de morale, il suffit que vous l'appliquiez à la circonstance particulière qui le concerne.

Mais ce qui regarde les passions est d'un usage universel, & d'une pratique non interrompue. Nous portons toujours les principes de ces passions au dedans de nous, & il faut avoir toujours présent à l'esprit ce qui peut nous aider à les vaincre. Nous sommes toujours environnez des objets de nos passions,

& il faut toujours avoir en main de quoi les combattre. Il faut se souvenir de ces choses, à la veüe des biens de la fortune pour s'en détacher ; à la veüe des grandeurs humaines pour les mépriser ; à la veüe des objets des sens pour s'en affranchir ; à la veüe de notre ennemi pour lui pardonner ; à la veüe de notre ami même, de nos enfans, de nos familles, pour nous en arracher. Il faut toujours examiner dans quelle partie de nous-même les passions exercent leur empire ; si c'est dans l'esprit, si c'est dans les sens, si c'est dans l'imagination, si c'est dans le cœur. Il faut rechercher toujours si elles ont corrompu le cœur, si elles ont souillé l'imagination, si elles ont bouleversé les sens, si elles ont aveuglé l'esprit. Il faut se souvenir toujours que nous sommes étrangers sur la terre, que notre condition nous y appelle, que notre Religion nous y invite, que notre nature nous y force.

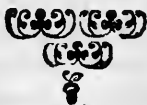
Mais hélas ! c'est cela même, c'est cette influence generale, que ces exhortations devroient avoir sur notre vie, qui nous fait craindre de vous les avoir adressées vainement. Quand on traite un point de doctrine, on peut se persuader d'avoir été entendu. Quand on explique un texte difficile, on peut se flatter d'y
avoir

avoir répandu de la lumière. Quand on presse un devoir de morale, on peut espérer que l'occasion particulière, auquel il se rapporte, en rappellera le souvenir: & cependant hélas! combien de fois ne nous trompons-nous pas même alors! Combien de fois nos présomptions ont-elles été vaines même alors! Combien de fois nous avez-vous renvoyez alors même a vuide, lorsque nous n'exigions de vous que des choses si aisées? Que fera-ce donc aujourd'hui? Qui est-ce qui connoissant un peu les hommes, se flattera qu'un discours, qui a pour but, à l'égard d'un grand nombre, de changer tout, de réformer tout, de refondre tout, ait été rapporté à sa destination?

Mais ô Dieu! il nous reste encore une ressource, c'est ta grace, c'est ton secours; grace que nous avons changée mille fois véritablement en dissolution; secours que nous avons mille & mille fois rejeté; mais grace que nous osons te demander encore; secours que nous ne cesserons d'implorer. Quand nous marchons à l'ennemi pour le combattre, nous te conjurons instamment de *dresser nos mains au combat, & nos doigts à la bataille.* Quand nous attaquons une place, nous te prions avec ardeur de nous en ouvrir toi-même l'accès. Nos prières péné-

Pse. 60.
11.

pénétrent les Cieux , notre Ennemi s'en-
 fuit battu ; tu nous conduis *en Edom* , &
dans la Ville munie ; les murs de mainte
 Jérico tombent au son de nos trompètes,
 à l'aspect de ton Arche , & à l'aproche
 de nos Sacrificateurs. Mais le vieil hom-
 me est un Ennemi bien plus formidable
 que des armées rangées , & il est bien
 plus mal-aisé de vaincre des passions que
 de vaincre des murailles. Surmonte le
 ce vieil homme , comme tu as terrassé
 cet Ennemi ; triomphe de ces passions ,
 comme tu as fait crouler ces murailles ;
 retrouffe le bras de ta sainteté en notre
 faveur dans ce temple , comme dans le
 champ de bataille. Sois ainsi le protec-
 teur & de l'Etat & de l'Eglise ; fais nous
 remporter des triomphes plus glorieux,
 & mets des plus beaux Cantiques dans
 notre bouche. Amen. Dieu nous en
 fasse la grace , à lui soit honneur &
 gloire à jamais. Amen.





S E R M O N

SUR LA NECESSITE

DES PROGRÉS.

*Je cours, mais non pas sans sçavoir comment :
je combats, mais non pas comme battant
l'air. Je mortifie mon corps, & je le re-
duis en servitude, de peur qu'après avoir
prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-
même non recevable. Première aux Co-
rinthiens. IX. 27.*

DIXIÈME SERMON.



'Est un bel éloge M. F. que celui qu'on a donné à un des plus fameux Capitaines de l'antiquité: on a dit de lui qu'il ne croïoit avoir rien fait, tandis qu'il lui restoit encore quelque chose à faire. Avoir un pareil systéme de guerre, & de poli-

politique, c'étoit s'ouvrir une ample carrière de peines & de travaux : mais César aspirait à être Héros, & il n'y avoit point d'autre moïen pour le devenir que celui qu'il avoit choisi. Aussi si jamais quelcun parvint à l'héroïsme mondain, c'est lui qui le fit par cette voïe. Avec ce secret merveilleux, on le vit arborer les Aigles Romaines jusqu'aux extrémitez de l'Asie; rendre les Gaules tributaires, grossir du sang Germanique les ondes du Rhein, subjuguër les Bretons, poursuivre jusqu'au fonds de l'Afrique les débris de l'armée de Pompée, & faire retentir du son de ses victoires, toutes les rives Adriatiques.

Mes Frères, il n'est pas essentiel pour être heureux d'être Héros; tout l'héroïsme de César ne fut qu'un véritable brigandage fatal à la République, plus fatal à César lui-même. Mais il est essentiel pour être heureux de se sauver, & il n'y a point d'autre moïen pour arriver au salut, que de suivre la maxime de ce grand Capitaine; ne croire avoir rien fait, tandis qu'il reste encore quelque chose à faire. Voici dans les paroles de notre texte, voici un des hommes, qui a le mieux connu le chemin du Ciel, voici un des hommes qui a le plus sincèrement aspiré à se sauver. Que fait-il pour y réus-

réussir ? Cela même ; il ne compte pour rien tout ce qu'il a fait, tandis qu'il lui reste encore quelque chose à faire. Après avoir porté la vertu au degré le plus éminent ; après avoir fait les plus rapides progrès , & remporté les plus beaux triomphes dans la carrière du salut, il court encore, il combat encore, il essuie encore des mortifications nouvelles, il craint encore que le relâchement & l'indolence ne le frustrent de ce prix qui est proposé à ses espérances ; *Je cours, dit-il, mais non pas sans sçavoir comment : je combats, mais non pas comme battant l'air. Je mortifie mon corps, & je le reduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable.*

St. Paul ne vit plus. Ce valeureux Athlète est déjà vainqueur. Mais vous vivez encore Chrétiens ; comme lui autrefois vous voiez la carrière ouverte ; comme lui vous entendez la voix du Ciel qui vous crie ; *A celui qui vaincra je le ferai seoir sur mon throne.* Heu-^{Apoc. 3.}reux, si animez de son exemple, vous ^{21.} remportez comme lui un prix qui ne perd rien de son excellence, par le nombre de ceux qui y participent, & si vous pouvez dire un jour comme lui ; *J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : quant au reste,*
la

2, Tim.
4 18.

la couronne de justice m'est réservée, laquelle le Seigneur juste Juge me rendra non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition!

Emploions quelques momens à éclaircir les emblèmes & les allusions dont St. Paul se sert pour exprimer les dispositions de son esprit, & le plan de vie qu'il se trace ; après quoi nous travaillerons à montrer la sagesse de ces dispositions & de ce plan de vie même, & à prouver cette vérité capitale sur laquelle doit rouler principalement ce discours ; c'est qu'il n'y a aucun point fixe, où il soit permis au Chrétien de s'arrêter ; c'est que chaque portion de la vie a sa tâche ; c'est qu'à quelque degré qu'on ait porté la sanctification, si on ne travaille à la porter plus loin encore, on est hors des termes de l'alliance ; & que St. Paul doit être entendu à la lettre, lors qu'il dit dans les paroles de notre texte ; *Je mortifie mon corps ; je le reduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable.*

Première
partie.

IL faut faire d'abord une remarque générale sur les expressions de notre texte ; c'est qu'elles font une manifeste allusion aux jeux qui se célébroient parmi les

les Païens. La Fable, dirai-je? ou l'histoire publient que * Pélops en fut l'inventeur, qu'Hercules & Atrée les perfectionnèrent, qu'Iphitus les renouvela; peu nous importe. Ce qu'il y a de certain c'est que ces jeux se célébroient avec pompe. Ils étoient si solennels parmi les Grecs qu'ils s'en servoient, pour marquer les événements mémorables, & les Epoques publiques, celle des Consuls de Rome, celle des Archontes d'Athènes, celle des Prêtres d'Argos. Ils avoient passé de la Grèce dans l'Italie, & on se les étoit rendus si nécessaires à Rome, qu'un Auteur ancien a dit *qu'il falloit deux choses au Peuple Romain, du pain & des spectacles.* Mais sans transcrire ici ce que les Sçavants ont recueilli de l'antiquité sur cette matière, rapportons seulement ce qui peut servir à l'éclaircissement de notre texte, dont toutes les idées sont empruntées de ces exercices.

I. Parmi divers de ces jeux, la course étoit un des plus remarquables. La carrière où l'on devoit s'y exercer étoit marquée avec exactitude: dans quelques endroits on traçoit des lignes & l'on dressoit des barrières pour le lieu du combat, & lors que celui qui couroit alloit au de là

F f

de

* Scali. emend. tempor. liv. 1. - Anidm. in Chr. Euseb. pag. 56.

de ce terme , il étoit censé avoir couru vainement. Ailleurs il y avoit même du péril à s'en écarter ; comme dans la Grèce, où le Fleuve Alphée d'un côté & une pallissade d'épées degainées d'un autre côté, fermoient la carrière ; comme à Rome, où avant la construction du Cirque, qui fut destiné depuis à ces fortes de spectacles, on avoit choisi un grand espace, à un des côtés duquel étoit aussi une pallissade depees dégainées, & le Tibre de l'autre ; en sorte que le combattant ne pouvoit s'éloigner des bornes, qui lui étoient prescrites, sans s'exposer au péril, ou d'être transpercé par le fer, ou d'être englouti par les ondes. Voilà la première emblème qu'emploie ici notre Apôtre ; *Je cours*, par allusion à la course en général ; *Je cours, non pas sans savoir comment*, par allusion à ces combatans, qui pour être fortis des limites perdoient le fruit de leurs travaux.

II. Parmi ces jeux étoit encore celui de la lutte & du poing. L'adresse dans ces combats consistoit à ne fraper aucun coup qui ne portât sur l'adversaire. Celui qui manquoit de cette adresse, étoit dit avoir *battu l'air* ; de là étoit venue cette façon de parler proverbiale, (a) *battre l'air*, pour dire travailler en vain. C'est la

(a) Eust. in Homer. Iliad. pag. 1715. edit. Rom.

la seconde allusion de St. Paul ; *Je combats, dit-il, mais non comme battant l'air.*

III. Il faut remarquer le régime qu'observoient les combatans pour se rendre plus agiles & plus vigoureux. Ils prenoient leur repas dans un temps marqué, la quantité, & la nature de leurs aliments leur étoient prescrites. Ils se privoient de tout ce qui étoit capable de les énerver ; (a) *Veux-tu vaincre dans les jeux Olympiques*, disoit un Philosophe Païen, *tu as là un beau dessein. Mais considères en les préparatifs, & les conséquences. Il faudra que tu vives de régime, que tu manges quand tu n'auras point de faim, que tu t'abstiennes de viandes agréables, que tu t'exerces dans certains tems à souffrir le froid & le chaud ; en un mot, il faudra que tu te livres tout entier au Médecin.* Par là les Athlètes acquéroient tant de santé & tant de forces, qu'ils plioient avec facilité des Arcs que les chevaux n'auroient pû courber qu'avec peine, & qu'on disoit encore en commun proverbe (c) *une santé d'Athlète*, pour dire, une santé à toute épreuve. Comme ce régime étoit exact, il étoit gênant & pénible. Il falloit suivre, non les loix de la cupidité, mais celles dont l'observation pouvoit rendre

(a) *Epiët. cap. 36.*(b) *Hor. Arr. Poët. Julian. de Laud. Const. Orat. 1.*

propre au combat. (a) Il ne suffisoit pas même de les avoir observées pendant quelque tems ; il falloit s'y soumettre toujours , sans quoi l'on perdoit bientôt une agilité & une vigueur acquises par des travaux longs & immenses : témoin ce fameux Athlète , qui après avoir combattu tant de fois avec gloire , fut honteusement vaincu , pour avoir négligé ce régime durant six mois , qu'une affaire domestique l'avoit obligé de passer à Athènes. C'est la troisiéme allusion que fait ici notre Apôtre ; *Je mortifie mon corps , je le reduis en servitude* : Expressions que l'on a voulu faire servir à justifier ces dévotions bizarres , dont nous vous épargnons l'énumération : Expressions sur tout dont abusa l'extravagante Secte des Flagellans. (b) Certaine terreur panique qui faisoit toute l'Italie au milieu du treisiéme siècle , donna naissance à cette Secte ; une peste dont les Allemans furent affligés un siècle après , la répandit dans toute l'Allemagne , & la foiblesse d'esprit d'Henri III. Roi de France , jointe à cette lâche complaisance , qui porte les Courtisans à donner tête baissée dans les caprices

De Thou
Hist. liv.
59:

(a) Baudelot de Derval. Hist. de Ptoloméé Auletes pag. 61. part. c. 9.

(b) Hospinia. Hist. Monach. Boileau. Hist. des Flagell.

ces de leurs Princes , la fit pratiquer dans ce Roïaume , avec une telle fureur, que Charles Cardinal de Lorraine , pour en avoir voulu suivre rigoureusement les maximes durant l'hyver , perdit la vie.

Quel vaste champ s'ouvreroit ici à notre méditation , si nous voulions nous arrêter à montrer le ridicule de ces dévotions !

On pourroit faire voir que c'est au Paganisme qu'elles doivent leur origine : témoin ce que dit (a) Plutarque, que dans la ville de Lacédémone, on les exerçoit quelquefois même jusques à la mort, à l'honneur de Diane ; témoin ce que rapporte (b) Hérodote touchant la fête consacrée en Egypte à la grande Déesse; témoin ce que dit (c) Philostrate sur les dévotions consacrées à Diane de Scythie ; témoin ce que nous apprend (d) Apulée touchant les Prêtres de la Déesse de Syrie ; témoin ce que nous trouvons dans des Auteurs plus dignes de foi, je veux dire dans le Livre des Rois touchant les Prêtres de Baal.

1. Rois
18.

On pourroit faire voir le foible des argumens sur lesquels ces ridicules pratiques ont été apuïées ; tels qu'ont été des miracles fabuleux , parmi tant d'autres,

Bosius
Annal.
sous l'an
1349.

F f 3

(a) Plutarch. Vie de Lyburg.

(b) Euterp. liv. 2. c. 41.

(c) De vit. Apollo, lib. 6, 10. (d) L'anc d'or, liv. 8;

tres, une lettre qu'on prétendoit avoir été apportée par un Ange, du Ciel à Jérusalem, & qui déclaroit que la Ste. Vierge aiant imploré la miséricorde de Dieu envers les coupables, il lui avoit été répondu qu'ils obtiendroient leur pardon s'ils se déchiroient de cette manière.

On pourroit produire les sçavans Traitez que plusieurs de la Communion de Rome, entre autres les Gersons, les de Thous, opposèrent à ces pratiques, & apporter des témoignages de nos Écritures, qui les défendent expressément; mais nous nous contentons d'avoir remarqué que les paroles de notre texte n'ont rien qui puisse servir, même de prétexte plausible, à ces superstitions. Nous l'avons dit, St. Paul fait allusion au régime qu'observoient les Athlètes; les Athlètes suivoient le genre de vie le plus propre à les disposer à leur vocation; St. Paul observe aussi ce qui peut le disposer à la sienne. A moins qu'on ne prouve que les macérations conduisent à ce but, on ne sçauroit établir que l'Apôtre les eût ici en vûë. Pour nous, nous prétendons qu'il désigne toutes les pénitences qui nous sont prescrites dans nos Écritures, & dont les Saints nous ont laissé les modèles; comme le silence, la

retrai-

retraite, le jeûne, l'abstinence des plaisirs criminels dont la Religion nous défend l'usage.

IV. Il faut remarquer qu'il y avoit des personnes qui présidoient sur les Jeux du Paganisme; on les appelloit Hérauts; le nom qu'on leur donnoit dans la Langue Grecque, est précisément le même qui se traduit en notre langue par celui de Prédicateur: leur office étoit exprimé par un mot qui signifie aussi prêcher. Il consistoit à publier le spectacle, à diriger les combatans, à encourager les foibles, à animer les plus vaillans, à étaler le prix aux yeux de tous, & à le donner à celui qui s'en étoit rendu le plus digne. C'est la quatrième allusion que fait ici notre Apôtre; *De peur qu'après avoir prêché aux autres.* Le mot de l'original, & que nous avons traduit *prê-* Isidore de Pelus. Epist. liv. 3.
ché, est le même que celui qui marquoit l'office de ceux qui présidoient aux Jeux; & St. Paul en se servant de ce terme, nous donne une belle idée de l'Apôstolat, & en général du Ministère Evangelique. Quel est l'office du Ministre de l'Évangile? Nous vous ouvrons la carrière; nous vous marquons les *bonnes œuvres que Dieu a préparées,* Ephés. 2. 10.
afin que vous marchiez en elles; Nous vous animons de la voix; nous vous disons;

Héb. 12.
1. *Poursuivez constamment la course qui vous est proposée*; nous vous montrons le prix qui vous est destiné au bout de la carrière; nous vous crions de la part de Dieu : *Courez de telle manière que vous emportiez le prix*. Heureux si vous défériez tous à cette voix, & si dans le tems qu'un petit nombre de vous court avec rapidité, & avec constance dans la carrière qui leur est ouverte, les autres n'alloient à travers-champ avec plus de rapidité, & plus de constance encore; semblables à ces malheureux, dont nous parlions tout à l'heure, qui étoient transpercez par les épées dégainées, ou absorbez par les eaux!

1. Cor.
9. 24.

Enfin la dernière remarque que vous devez faire sur les Jeux du Paganisme, regarde la différente destinée des combattans. Ceux qui étoient vaincus ne recouvroient aucun fruit de leurs peines. Mais ceux qui avoient remporté la victoire étoient comblez d'honneur & de bien-faits; on les distinguoit dans les assemblées; on leur donnoit les fastueux noms d'Olympioniques; on les couronnoit avec faste; on leur dressoit des statues; on faisoit des brèches aux murailles des Villes pour les recevoir avec plus de pompe. C'est la cinquième allusion que fait ici notre Apôtre; *de peur*, dit-il,

il, que je ne sois trouvé moi-même non recevable. Nonrecevable, ce mot étoit affecté par les Payens à ces combattans, qui aiant combattu sans vaincre n'avoient point remporté de prix.

Tels étoient les Jeux qu'on célébroit dans la Grèce en général & en particulier dans la ville de Philippes, d'où St. Paul écrivoit cette Epître, & dans celle de Corinthe à qui elle est adressée. Le fidèle est un étranger sur la terre, il y voit mille délices auxquelles il ne participe point. Les yeux de St. Paul à Philippes, du moins ses oreilles (car St. Paul n'assistoit guère aux spectacles) étoient frapés du bruit, & de la magnificence de ces Jeux. Les Corinthiens étoient dans le même cas. Qu'il est dur, lors qu'on est dans un pais, d'être exclus du plaisir de ses habitans! St. Paul soutient les Corinthiens; il se soutient lui-même contre ces tentations; il s'élève de ces plaisirs sensibles aux spirituels; il se dit qu'il a aussi une carrière, une course, une couronne, un triomphe; *Je cours, dit-il, mais non pas sans sçavoir comment: je combats, mais non pas comme battant l'air. Je mortifie mon corps, & je le reduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable.*

Nous avons expliqué les termes & les allusions de l'Apôtre. Sa pensée est suffisamment éclaircie par cette explication: *Je mortifie mon corps, &c.* c'est-à-dire, non comme le veulent quelques Interprètes, je flotte encore entre l'espérance du salut, & la crainte de la damnation: interprétation directement opposée à cette assurance, que St. Paul témoigne en tant d'endroits de ses écrits, & en particulier dans ce fameux passage que nous avons expliqué nous-même autrefois; *Je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les Anges, ni les Principautez, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de la dilection de Dieu. &c.* Mais *je mortifie mon corps, &c.* C'est-à-dire, quelques progrès que j'aie faits dans le chemin de la vertu, mes efforts passés seroient inutiles, si je vivois désormais dans l'oïveté & dans l'indolence, & je ne pourrois pas prétendre même avec les adouciffemens de la grace, de parvenir à la gloire.

Justifions maintenant cette disposition de notre Apôtre, & prouvons cette vérité générale, qu'il n'y a aucun point fixe où il soit permis au Chrétien de s'arrêter; que chaque portion de la vie a

Rom. 8.
37.

sa tâche ; qu'à quelque degré qu'on ait porté la sanctification, si on ne travailloit à la porter plus loin encore, on seroit hors des termes de l'Alliance. C'est notre seconde partie.

NOtre première réflexion roule sur l'exemple de St. Paul. St. Paul n'a pas crû que s'il vivoit désormais dans l'indolence, sans travailler à faire des progrès nouveaux, il fût dans les termes de l'Alliance de grace; donc il n'y a aucun Chrétien qui vivant dans l'indolence, sans travailler à faire des progrès nouveaux, puisse se flatter d'être dans les termes de l'Alliance de grace. Pour sentir cette conséquence, formez-vous une juste idée des vertus de notre Apôtre, & considérez St. Paul Zélateur, St. Paul Profelyte, St. Paul Martyr, St. Paul Apôtre; par tout vous vous formerez de lui un grand caractère, par tout vous aurez lieu de reconnoitre, que St. Paul étoit un Chrétien du premier ordre; & que si malgré l'éminence de ses vertus, il s'est crû obligé de travailler à porter la vertu à un degré plus éminent encore, il n'y a aucun Chrétien qui ne doive se former la même idée de ses devoirs.

Considérez St. Paul Zélateur. Vous
serez

seriez peut-être surpris que nous fassions de ce période de sa vie la matière de ses éloges. Entreprenons-nous donc l'apologie de ce zèle cruel & barbare, qui met tout à feu & à sang; & qui fait suppléer les rouës & les gibets aux argumens & aux démonstrations? Non sans doute. Mais il n'y a vie si belle qui n'ait ses taches; il n'y a cœur si généreux qui n'ait ses foiblesses. Que si dans cette nécessité fatale, qui est comme imposée à chacun des hommes d'avoir des imperfections, il s'en trouve quelcun dont la fouillure même, s'il faut ainsi dire, ait une source pure, & qui ne commette des crimes, que parce qu'il a un fonds de vertu; quelle idée ne nous formerons-nous pas de cet homme, & que dirons-nous de ses vertus, puis que ses vices mêmes ont une cause si belle? Or M. F. c'est là le cas de St. Paul. Cette partie odieuse de sa vie, qu'il eût voulu ensevelir dans le néant, ces barbaries, ces fureurs, ces mouvemens qu'il se donna pour armer la Synagogue, pour soulever tout l'Univers contre le Christianisme naissant, tout cela, à le bien prendre, peut entrer dans son panegirique. Il soutint le mensonge, parce qu'il vénéra la vérité; il persécuta, parce qu'il aima; il eut de la fureur, parce qu'il eut du zèle; zèle,

zèle , comme j'ai dit , mal dirigé , mais zèle pourtant ; indiscretion criminelle véritablement , mais indiscretion qui dans une abstraction morale peut être érigée en vertu.

II. Considérez St. Paul Profelyte. Un homme élevé dans des opinions oposées au Christianisme , imbû des erreurs populaires , prévenu de l'idée d'un Messie de chair & de sang , accoûtumé à regarder J. C. comme un imposteur , & sa Religion comme une trame concertée parmi des fourbes ; cet homme change d'idée , de Religion , de systéme , & adore le Crucifié , qui étoit *le scandale des Juifs , & la folie du Grec*. La première leçon du Ciel le persuade ; le premier coup frappé à la porte de son cœur en ouvre l'accès ; le premier moment employé à sa conversion le convertit en effet. *Je ne consultai ni la chair ni le sang* , dit-il I. Cor. I. 23. lui-même , *je ne retournerai point à Jérusalem*. GaI. I. 16. 17. Que de vertus doit loger un cœur , qui sçait remporter de si beaux triomphes ! De tous les caractères il y en a peu de si vénérable que celui d'un véritable Profelyte. Un homme qui sçait changer de Religion par de bons principes , a une grandeur d'ame au dessus du commun des hommes. J'ose même avancer cette maxime générale ; c'est qu'un hom-

homme qui change de Religion doit être consommé dans le vice , ou consommé dans la vertu. S'il n'a qu'une vertu commune, c'est un scélérat ; si ce n'est pas un scélérat, c'est un Héros. C'est un Héros si sa conversion est sincère ; s'il a fait le généreux effort de corriger des erreurs qu'il a succées avec le lait ; s'il a pû voir sans frémir cette carrière de tribulations , qui est si souvent ouverte à ceux qui abandonnent leur Religion , & essuier tous ces soupçons , qu'on se forme pour l'ordinaire contre ceux qui renoncent à la foi de leurs pères. C'est un scélérat , s'il n'a qu'une vertu commune ; une vertu commune ne suffit pas pour porter une ame à ces sacrifices. Celui qui avec une vertu commune abandonne sa Religion , donne lieu de juger de lui , que des motifs humains ont produit ce que l'amour de la vérité n'y pouvoit produire , & qu'il embrasse telle ou telle Religion , non parce qu'elle lui paroit plus digne d'être embrassée , mais parce qu'elle est plus conforme à ses intérêts. Or embrasser une Religion par intérêt mondain , c'est à peu près le comble de la scélératesse. Notre maxime a peu d'exception ; un Profelyte est un Héros , ou un scélérat , & comme nous sommes forcez de reconnoitre que ce siècle

cle nous a fait voir peu d'hommes de ce premier genre , nous ne sçaurions nous empêcher d'avoüer qu'il nous en a montré un très-grand nombre du second. Qu'on juge de S. Paul selon la rigueur de cette maxime. Il fût un Héros dans le Christianisme. Le principe qui le porta à embrasser l'Evangile se répandit dans sa vie , & chacune de ses actions vérifia , s'il faut ainsi dire, la sincérité de sa conversion.

St. Paul étoit né pour les grandes choses ; il ne s'arrête pas au parvis de l'Eternel, il pénètre jusqu'au lieu saint ; il n'est pas long-tems Catecuméne dans l'Ecole de J. C. il devient Maître, Ministre , Apôtre ; & dans ces charges éminentes , (c'est la IV. relation sous laquelle nous vous le donnons à considérer) dans ces charges éminentes il porte la vertu au plus haut point où elle fût portée jusqu'alors , & peut-être où elle sera portée dans la suite des siècles. En effet , quelles qualitez doit avoir un Ministre de l'Evangile , que St. Paul n'ait possédées très parfaitement ? Faut-il de l'assiduité ? *Vous vous souvenez de nos peines & de nos travaux , dit-il , puis que nous avons prêché travaillant nuit & jour.* Faut-il de la douceur ? *Nous avons été*^{1.} *Thes.* *doux comme une nourrice , qui nourrit ten-*^{2.} *7.* *drement*

drement ses enfans. Nous vous avons consolé. Nous vous avons conjuré de vous conduire d'une manière digne de Dieu. Faut-il

1. Cor.
9. 20.

de la prudence? Je me suis fait Juif aux Juifs, afin de gagner les Juifs. Je me suis fait sans loi à ceux qui étoient sans loi, afin de gagner ceux qui étoient sans loi; je me suis fait tout à tous, parce qu'absolument j'en veux gagner quelques-uns. Faut-il de

Rom. 2.
3.
2. Cor.
12. 25.

la charité? Je voudrois être fait anathème pour mes frères. Je dépenserai volontiers, & je serai dépensé moi-même pour vos ames.

Act. 24.
26.

Faut-il de la fermeté? Il résiste à Saint Pierre. Il traite de la tempérance, de la justice, & du jugement à venir, devant Félix, & devant Drusille. Faut-il du désin-

1. Thef.
2. 6.

téressement du côté du monde? Nous n'avons point cherché la gloire de la part des hommes ni même de vous. Nous ne voulons

1. Thef.
2. 4.
Act. 17.
16.

pas plaire aux hommes, mais à Dieu qui approuve nos cœurs. Faut-il du zèle? Son esprit s'aigrit en voyant l'idolatrie des

1. Rois.
19. 10.

Athéniens, son cœur est ému à jalousie de par l'Eternel des Armées. Faut-il soutenir l'honneur de son Ministère? Que chacun nous tienne pour Ministres de J. Christ.

2. Cor.
5. 20.

Nous sommes Ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortoit par nous. Il me vau-

1. Cor.
9. 15.

droit mieux mourir, que si quelcun anéantissoit ma gloire. Jésus-Christ étoit le modé-

1. Cor.
11. 1.

le de St. Paul. Soiez mes imitateurs com-

me aussi je le suis de Christ. Quand on nous forme au Ministère, on nous met devant les yeux pour modèles ceux qui se distinguent dans cette charge. On nous propose l'imagination de l'un, le jugement de l'autre ; la gravité de celui-ci, la sience de celui-là ; de bons originaux font souvent de méchantes copies. St. Paul choisit ; son maitre, son modèle, son original, c'étoit J. C. & il le suivit à la trace ; *Soiez mes imitateurs comme je le suis de Christ.*

Mais s'il est toujourns beau de s'acquitter dignement de ce saint emploi, il l'est particulièrement, dans les circonstances où se trouvoit notre Apôtre, dans un tems d'un déchainement général contre les Chrétiens. Considérez-le sur les échafauts de son Martyre. Ce qui seroit aujourd'hui notre gloire faisoit son opprobre ; cette assiduité, cette douceur, ce zèle, cette humanité & toutes ces autres vertus lui attiroient les jalousies les plus envenimées, les accusations les plus atroces, & les persécutions les plus cruelles. Ce fut même par ce côté que Dieu lui fit envisager d'abord le Ministère ; *Je lui ferai voir combien il doit souffrir pour mon* ^{Act. 9:} *nom. Je lui ferai voir combien il doit souffrir* ^{16.} *pour mon nom !* Quel motif pour attirer un homme à une charge ! Aujourd'hui

pour donner une grande idée d'une Eglise, on dit elle porte tel & tel avantage, tant en argent, tant en danrées, tant en décimes. St. Paul ne vit le Ministère que que du côté des ronces & des épines, & la suite de sa vie lui fit éprouver la vérité de l'idée qui lui en avoit été donnée. Ecoutez le Catalogue de ses souffrances ;

J'ai reçu des Juifs, cinq fois quarante coups, moins un. J'ai été battu de verges trois fois. J'ai été lapidé une fois, J'ai fait n'aufraige trois fois. J'ai passé l'espace d'un jour, & d'une nuit, dans la profonde mer. En voyages souvent, en péril sur les fleuves, en péril des voleurs, en péril de ma Nation, en péril des gentils, en péril dans les villes, en péril dans le desert, en péril sur mer, en péril de faux frères, en peines, en travail, en veilles, souvent, en faim & en soif, en jeûnes souvent, en froid & en nudité. Quel revenu bon Dieu, pour un Pasteur que la faim, que la soif, que les jeûnes, que les nuditez, que le péril, que la persécution, que la mort ! Encore quand il ne faut mourir qu'une fois, la vertu se recueille & la proximité de la couronne de justice, qui va être mise sur la tête du Martyr, soutient au milieu des peines du Martyre ; mais le Ministère de St. Paul fut un Martyre continuel ; la vie de St. Paul fût une mort sans interruption. Je pense que

II. Cor.
II. 24.

que Dieu, nous a mis pour servir de spectacle, aux hommes, aux Anges, à tout l'Univers.

*1. Cor. 4.
9.*

Finissons ici l'éloge de notre Apôtre, & de tous ces traits ramassez faisons un portrait qui nous en donne une juste idée. Connoissez-vous quelque chose de plus grand que St. Paul? Concevez-vous que la vertu puisse être portée à un degré plus éminent? Voici un homme qui est tout bouillant de zèle; qui fait de ce qu'il croit la cause de Dieu, sa propre cause, des Ennemis de Dieu ses Ennemis, des intérêts de Dieu ses intérêts: Voici un homme qui ouvre les yeux à la vérité, dès qu'il la voit; & qui l'embrasse sans différer dès qu'il la connoit: Voici un homme qui ne se contente pas d'être Chrétien ordinaire, & de se sauver seul, mais qui veut porter par tout l'univers cette lumière dont il avoit été éclairé lui même: Voici un homme qui prêche, qui écrit: que dis-je? Voici un homme qui souffre, qui meurt & qui scéele de son propre sang les vérités qu'il anonce. Zélateur ardent, Profelyte sincère, Pasteur consommé, Martyr sanglant: sçavant dans ses erreurs, s'il faut ainsi dire, réglé dans ses égarements, & vertueux dans ses crimes mêmes. Qu'on me montre dans l'Eglise ancienne ou moderne,

un plus grand caractère que St. Paul. Qu'on me montre un Chrétien qui eût plus de sujet d'être satisfait de lui-même, & qui eût plus de droit de prétendre avoir satisfait à tous ses devoirs. Cependan-
 Philip. 3. 14. *St. Paul oublie les choses qui sont en arrière; St. Paul s'avance, St. Paul craint d'être trouvé non recevable.* Et vous lumignon fumant, vous roseau cassé, vous qui prîtes à peine racine dans le terroir de l'Eglise, & qui jettates à peine quelque étincelle d'amour pour Dieu, vous croiriez avoir une piété suffisante! Vous vous prétendriez dispensez de travailler à faire des progrès nouveaux!

Mais peut-être ces paroles de notre texte doivent-elles être rangées parmi les sentimens que l'humilité inspire, & qu'il ne les faut pas prendre à la lettre: à peu près comme St. Paul disoit dans une Epître à
 1. Tim. 1. 15. *Timothée; Je suis le plus grand des pécheurs,* & comme il prescrivoit à tous les Chrétiens de croire *par humilité d'esprit, chacun plus excellent que soi;* non mes Frères, vous le verrez par la suite de nos réflexions.

Nous fondons II. la nécessité des progrès, sur le grand but du Christianisme. Formez-vous, s'il est possible, une juste idée du Christianisme. Je dis s'il est possible; car nous avons une étrange ré-
 pugnance

pugnance à connoître notre Religion. Nous avons tous un étrange penchant à nous déguiser à nous mêmes ce que c'est qu'être Chrétien. Tous les jours nous avons devant les yeux, ce livre sacré qui nous trace le plan de l'Évangile; & tous les jours, nous formons de nouveaux nœuds qui nous en dérobent la lumière. L'un se fait du Christianisme une idée d'indolence & de relâchement, & se persuade que, sous prétexte que l'Évangile parle de grace & de support, on peut sans se donner la gêne suivre sa pente naturelle. L'autre se le représente comme une discipline; dont le but principal a été de régler la société, en sorte que pourvu qu'on soit à peu près bon Père, bon Magistrat, bon Sujet, on a lieu d'être content de soi-même. Celui-ci s'imagine qu'être Chrétien, c'est défendre avec chaleur certains points qu'il érige en dogmes capitaux au salut & à la conscience. Celui là plus injuste encore, croit que le premier devoir du Chrétien, c'est d'être assuré de son salut, chacun s'égaré après sa chimère.

Il me semble pourtant que plus on consulte l'Évangile, plus on voit que son but a été de nous faire tendre à la perfection; ç'a été de transformer l'homme, de le rendre aussi parfait qu'il étoit

Col. 3. 10. en sortant des mains du créateur , de le réformer *sur l'image de celui qui l'avoit crée* , de le faire approcher de la nature des Saints glorifiez , & pour tout dire en un mot , de le transformer en la nature divine. Voilà , ce que c'est que le Christianisme. Voilà ce que c'est qu'être Chrétien , & par conséquent un Chrétien est un homme appelé à être *parfait comme notre Père qui est aux Cieux est parfait* ; à être *un* avec Dieu comme J. C. est *un* avec Dieu , selon les expressions de J. C. même.

Matt. 3.
48.
Jean. 14.
21.

Cette définition du Chrétien & du Christianisme se justifie par tout ce que nous voïons dans l'Evangile. Car pourquoi nous proposeroit-il par tout la perfection pour but , le Ciel pour espérance , la Divinité pour modele ? Pourquoi voudroit-il que nous regardassions les biens du monde comme des maux , & les maux du monde comme des biens ; les vertus humaines comme des vices , & ce que les hommes taxent de vice comme des vertus , pourquoi tout cela ? Si ce n'est parce que l'Evangile se propose de renouveler l'homme , de le transformer , de l'aprocher de l'être parfait.

De ces principes posez concluons. Puisque l'Evangile veut que nous travaillions à être *parfaits comme notre Père*

re qui est aux Cieux est parfait, nous ne devons cesser de travailler que lorsque nous sommes parfaits, comme notre Père qui est aux Cieux est parfait. Puisque l'Evangile veut que nous travaillions à devenir par la transformation de notre être, un avec Dieu, comme J. C. est un avec Dieu, nous ne devons cesser de travailler que lorsque nous sommes devenus un avec Dieu. Et comme d'ailleurs nous ne portons jamais la vertu à ce point d'être parfaits comme notre Père est parfait, d'être saint comme Dieu est St. d'être un avec Dieu comme J. C. est un avec Dieu, il suit de là manifestement, qu'il n'y a aucun période de notre vie où nous aïons épuisé nos devoirs; & par conséquent il faut faire des progrès continuels, si nous voulons répondre à nos engagements; & par conséquent il n'y a aucun point fixe dans la carrière de la vertu, où il soit permis de s'arrêter; & par conséquent St. Paul doit être entendu à la lettre, lorsqu'il dit de lui-même, M. F. pour moi je ne suis pas encore parvenu au but. Je mortifie mon corps, je le reduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non-recevable; & par conséquent encore de toutes les excuses, de tous les prétextes, de tous les Sophismes dont on se sert pour pallier cette lenteur avec

Phil. 3:
13.

laquelle on marche dans le chemin de la vertu , il n'y en a point de plus frivoles que ceux-ci ; nous ne sommes pas des Saints ; nous ne pouvons pas être parfaits ; nous ne pouvons pas nous dépouiller de la nature humaine ; car c'est parceque vous n'êtes pas des Saints ; c'est parceque vous n'êtes pas parfaits ; c'est parceque vous ne pouvez pas vous dépouiller de la nature humaine , c'est pour cela même que vous devez faire des progrès continuels dans les vertus chrétiennes , afin que la sincérité , & s'il faut ainsi dire l'obstination de vos efforts supplée à leur perfection.

Notre troisième source de preuves est prise des suites funestes que traîne après elle la cessation des efforts , & la suspension des travaux que nous entreprenons pour la vertu. Quand il seroit vrai à la lettre que nous serions parvenus à ce point de perfection , que l'Évangile demande de nous ; quand il seroit vrai que nous aurions épuisé la morale de la Religion , il seroit pourtant toujours vrai , que nous sommes sans cesse engagés à faire de nouveaux efforts , durant notre séjour sur la terre , sans quoi nos travaux passez seroient inutiles. Un homme qui s'emploie à un art mécanique , prépare ses matériaux , met la main à son ouvrage ,

ge, & le porte jusqu'à un certain degré. Il suspend ensuite les actes de son travail; son ouvrage n'avance pas à la vérité, mais du moins notre artisan a cet avantage, qu'il le retrouve ensuite dans l'état où il l'a laissé. Les mouvemens qu'on se donne pour le ciel ne sont pas de cette nature. On perd souvent le fruit du travail que l'on a fait, si l'on ne travaille encore, & c'est une maxime constante dans la Religion, que ne pas faire des progrès c'est reculer en arrière.

Le vice a une relation intime avec les penchans de l'homme. La vertu au contraire y est directement opposée. Dès que vous cesserez de travailler à retenir ce qui est opposé à vos penchans, dès lors ce qui est naturel reprendra son cours. Vous portez au dedans de vous, si j'ose ainsi dire, un ouvrier d'iniquité, qui ne cesse de travailler au funeste ouvrage de votre corruption. Cet ouvrier c'est le vieil homme. Tous les jours il fait de nouveaux progrès, tous les jours il vous confirme dans le vice, tous les jours il fortifie l'attachement que vous avez pour les biens sensibles, tous les jours il serre les nœuds qui vous attachent à la terre: si vous n'opposez travail à travail, réflexion à

réflexion, motif à motif, progrès à progrès vous en ferez surmonter.

Et c'est dans ces réflexions que nous trouvons de quoi répondre à une objection que vous ne cessez de ramener, lors que l'on condamne ces dissipations éternelles, ces jeux excessifs, ces spectacles réitérez, qui consomment une si grande partie de votre vie. Vous ne cessez de vous plaindre, que l'on outre les matières, que l'on se répand en déclamations, que l'on aggrave le joug de J. C. qui est un *joug aisé*, & son fardeau qui est un *fardeau léger*. Vous ne cessez d'alléguer que la Religion n'est pas établie pour mettre l'homme à la gêne, mais pour le conduire à la raison; que l'Évangile n'est pas contraire à mille plaisirs qui nous sont offerts dans la société, & qu'après tout les choses que nous condamnons sont des choses indifférentes. Je le veux, que cette Religion ne condamne pas les plaisirs. Je veux même, que ceux dont nous vous entretenons soient indifférents par leur nature; qu'il n'y ait ni faux rapport, ni médisance, ni calomnie dans vos conversations; ni fraude, ni blasphème, ni intérêt fardide dans vos jeux; ni maxime relâchée, ni profanation, ni impureté dans vos spectacles, je vous accorde tout cela. Il est pourtant toujours

Matt.
11. 30.

jours certain qu'à mesure que l'homme nouveau suspend son ouvrage le vieil homme avance le sien. Il est pourtant toujours certain, que lors qu'un discours de Religion, par exemple, a fait quelque impression sur vos cœurs, lorsqu'il a émû le tiède, lorsqu'il a effraïé l'impénitent, ces objets divers, au milieu desquels vous allez vous répandre, effacent ces impressions, & que s'ils n'ajoutent de nouveaux crimes à vos crimes, ils vous ramènent du moins au premier état de corruption, dont vous sembliez prêts à sortir.

Une quatrième source de preuves pour la nécessité des progrès, ce sont les progrès mêmes, qu'on a faits dans le chemin de la vertu. La science du salut est sur cet article comme les sciences humaines. On voit dans les sciences humaines un Phénomène bien singulier. Les véritables savans sont humbles, ils ne parlent qu'avec retenue, ils ne prononcent qu'avec circonspection, ils ne décident qu'en tremblant, & leur réponse la plus ordinaire c'est l'aveu de leur ignorance. Un faux savant au contraire se produit comme un génie supérieur, il croit avoir des lumières sur tout, il s'engage à éclaircir tout, il décide de tout. Ces deux hommes sont l'un & l'autre de bonne foi.

Ils

Ils parlent avec sincérité. Le véritable ſçavant parle avec sincérité ; comme il a fait de grands progrès dans les ſciences , il en connoit l'étenduë , il fait combien la nature à d'abîmes , combien la Providence à de myſteres , combien la Religion à de profondeurs : il devient humble à meſure qu'il devient habile , & à meſure qu'il acquiert, il ſent le beſoin qu'il a d'acquérir encore. Un faux ſavant au contraire ne fait pas même ce que c'eſt que la ſcience ; il en borne la ſphère, il en reſtreint l'étenduë, il ſe perſuade ſans peine avoir atteint ce petit nombre de connoiſſances , auquel il borne les ſciences & la vérité.

Ainſi dans la ſcience du ſalut, un homme d'une piété médiocre, un homme qui a pour Dieu un amour foible & languiſſant , un homme qui n'a de la vertu que des idées bornées , ſe flatte facilement d'avoir rempli tous ſes devoirs , d'avoir épuré l'amour , d'avoir porté la ferveur au degré ſuprême. Mais un homme qui laiſſant, ſ'il faut ainſi dire, les bords de la ſcience du ſalut , vogue ſur cet Océan de vérité & de lumières que la Religion nous préſente , un tel homme trouve tant d'eſpaces à parcourir, ou pour parler ſans figure, il trouve ſes vertus ſi bornées dans leur nombre , ſi limitées dans leurs

leurs degrés , si suspenduës dans leur cours , si mêlées dans leur exercice , qu'il trouve ce qu'il lui reste à faire infiniment au dessus de ce qu'il a déjà fait. A mesure qu'il médite sur les péchez de sa vie , il les trouve si grands , si nombreux , si odieux , si funestes qu'il ne peut comprendre comment son cœur cesse d'en être déchiré , comment ses yeux ne deviennent pas *de vives fontaines de larmes.* Jét. 9. 11

A mesure qu'il médite sur la nature de ce monde , il le trouve si vain dans ses occupations , si puéril dans ses plaisirs , si vuide dans ses amusements , si trompeur dans ses amitiéz , si court dans sa durée , qu'il ne peut comprendre que quelques objets puissent l'arrêter encore sur la terre. A mesure qu'il médite sur les félicitéz célestes , il les trouve si solides , si pures , si pompeuses , si éclatantes , qu'il ne peut concevoir , comment il y a quelque poids qui retienne encore son ame , & qui l'empêche de perdre le monde de vûë , & de prendre son effort vers le Ciel. A mesure qu'il médite sur l'essence du Créateur , il le trouve si sage , si juste , si bon , si tendre , si aimable , qu'il ne peut comprendre comment son cœur ne brule toujourns des flammes de son amour.

Tel est l'effet des progrès que l'on fait dans le chemin de la vertu : ils font sentir

tir la nécessité de faire des progrès nouveaux. Aussi vous le voyez, les plus grands saints se sont signalez par leur humilité. Abraham n'ose pas parler, par ce qu'il n'est *que poudre, & que cendre*. Job, *quand même il seroit juste*, demanderoit *grace* à son *Juge*. David ne pourra pas *subsister*, si Dieu prend garde aux iniquitez.

Genés. 18. 27. Job. 9. 15. Pse. 130. 3. Phil. 3. 12. St. Paul ne se croit pas accompli, & pour dire encore plus ces intelligences Célestes, qui ne furent jamais revêtuës de chair mortelle, les Chérubins qui sont placez vis à vis du throne de Dieu, ont *des ailes pour voler* aux ordres du Créateur, mais ils ont aussi des *ailes pour se couvrir*, comme pour reconnoître que leur zèle, quelque fervent & quelque embrasé qu'il puisse être, ne fauroit égaler ce que mérite ce Dieu, sur lequel ils ne cessent de fixer les yeux.

Notre cinquième source de preuves est prise de l'excellence du ministère. St. Paul n'étoit pas un Chrétien ordinaire, c'étoit un Ministre de l'Evangile, & la grandeur de son caractère est encore pour lui un sujet d'humilité & de défiance.

Car enfin, quoi que les devoirs des Pasteurs, & les devoirs des troupeaux soient essentiellement les mêmes; quoi qu'il n'y ait pas deux chemins pour aller

ler au ciel, un chemin pour les Pasteurs, & un chemin pour les troupeaux, il est pourtant certain que les Pasteurs ont des motifs par dessus les autres.

Que diroient les Peuples, si le Ministre de la chaire & le Ministre de la société étoient deux hommes? Si le Ministre de la chaire déclamoit contre les vanitez du monde, & que le Ministre de la société fut mondain; si le Ministre de la chaire étoit un homme grave, sévère, fervent comme un Chérubin; & que le Ministre de la société fût un homme relâché, & plein des vices du monde. Sans doute les peuples diroient que nous nous joïions de leur crédulité, & nous nous attirerions ce reproche si sanglant; *Toi qui enseignes les autres, ne t'enseigneras-tu point toi-même? Toi qui enseignes qu'on ne doit pas dérober, dérobes-tu? Toi qui as en abomination les idoles, commets-tu des sacrilèges?*

Rom. 2.
21.

D'ailleurs; Un Ministre a deux sortes d'ames à sauver: son ame propre, & l'ame de ses peuples. Il a deux sortes de salut à procurer: son salut propre, & le salut de ses peuples. Il a aussi deux sortes des raisons pour se sanctifier, le salut de son ame & le salut de ses peuples.

Pour eux je me sanctifie, disoit le Sauveur du monde, *afin qu'eux aussi soient sanctifiés.*

Jean. 17.

17.

fiéz. Les Interprètes entendent par cette *sanctification* cette séparation que J. C. devoit faire de soi-même pour le salut de son Eglise. Mais ne peut-on pas prendre aussi le terme de *sanctifier*, dans le premier membre de la proposition, au même sens que dans le second? *Pour eux je me sanctifie.* C'est à dire je me sou mets à tes ordres, non seulement parce qu'étant ta créature je te dois une fidélité inviolable, mais parce qu'étant le maître & le docteur de ton Eglise, je dois l'entraîner par mon propre exemple.

Ajoutez à cela qu'un Ministre de l'Evangile a des secours extraordinaires; il est toujours avec Dieu; il a la vertu sans cesse devant les yeux, & au lieu que presque tous les autres emplois de la société portent comme d'eux mêmes à quelque vice qui leur est particulier, le métier de marchand à l'intérêt, celui de soldat à la cruauté, celui de Magistrat à l'orgueil, le Ministère porte par lui même à la vertu. Telle étant la grandeur de nos engagements, & l'éminence de notre caractère, qui est-ce qui se flattera d'avoir rempli tous ses devoirs? Qui est-ce qui osera lever les yeux au Ciel? Qui est-ce qui ne s'anéantira dans l'idée de ses imperfections & de ses foiblesses? O

Dieu

Dieu n'entre point en jugement avec ton serviteur. Pfc. 143.
2.

Enfin la nécessité des progrès dans la sanctification, paroît par le but que Dieu s'est proposé en nous plaçant sur la Terre. On a eû souvent de la peine à concevoir comment Dieu logeoit l'homme, cette créature si noble, sur le théâtre des vanitez, & de l'inconstance. On n'a pû comprendre ce qu'est notre vie, trente, quarante, quatre vingts années dans l'immence Océan de l'éternité. On n'a pû accorder le rôle que nous jouïons ici bas, avec la sagesse de celui qui nous y a mis, & s'il m'est permis d'ainsi dire, la petitesse du monde, avec la grandeur de ses habitans. Quelle destination assignerez-vous à l'homme? Quel but attribuerez-vous à son Créateur? Pourquoi nous mettre dans ce monde? Etoit-ce pour nous y rendre heureux? Mais quoi? En nous environnant d'objets si peu proportionnez à nos facultez? En mettant notre fortune, notre réputation, notre santé, notre vie en butte à toutes les vicissitudes humaines? Etoit-ce pour nous rendre misérables? Mais comment accorder ces vües avec les perfections de Dieu? avec cette bonté, avec cette charité, avec cette libéralité qui fait son essence? Etoit-ce de nous faire cultiver les sciences

& les beaux arts? Mais quelle rélation d'une occupation si vile, avec un être si noble? D'ailleurs, auroit-il fallu renfermer notre vie dans de si étroites bornes? Hélas à peine avons-nous fait quelques progrès dans ces arts, & dans ces sciences qu'elles nous deviennent inutiles! A peine sommes-nous sortis du novitiat de l'enfance, que la mort arrête nos projets, & nous enlève aux fruits de nos découvertes & de nos lumières: à peine avons-nous appris les langues, que la mort nous condamne à ne plus parler: à peine connoissons-nous le monde, que nous sommes appelés à le quitter: à peine savons-nous vivre qu'il faut mourir. Que si le fameux Théophraste à l'âge de cent sept ans, regretoit la vie, parce qu'il commençoit alors, à pouvoir vivre avec sagesse, combien de regrets n'ont pas à former les autres hommes? Quel a été dont ce but de Dieu en nous plaçant sur la Terre? A-ce été de former une société & de l'entretenir? Mais cette société composée de Créatures si passagères & si inconstantes, peut-elle être regardée comme un tout réel & solide? Et si elle à quelque solidité & quelque réalité, lorsqu'on la considère dans une vue abstraite, qu'est-elle pourtant en elle-même? Qu'est-elle par rapport à vous, par
rapport

raport à moi , par raport à chaque particulier qui la compose , & qu'une même loi va bien-tôt entraîner dans le tombeau ?

Une seule voye nous est ouverte M. F. pour sortir de ces labyrinthes. Une seule réponse peut satisfaire à cette question ; La terre est un lieu d'exercice ; la vie est un temps d'épreuve qui nous est donné , afin que nous options , pour une félicité , ou pour une misère éternelle.

C'est à cela , que se raportent ces idées différentes que le St. Esprit nous donne de la vie. Tantôt c'est un trafic, où pour avoir donné un *verre d'eau* on aura une recompense éternelle. Tantôt c'est une carrière de tribulations, dont quelque *affliction légère & d'un moment produit un poids d'une gloire excellemment excellente*. Tantôt c'est un lieu de passage , où l'on doit vivre comme *étrangers , & comme voyageurs*. Tantôt c'est une œconomie de *visitation* , où les *thrésors de la patience , & de la longue attente* nous sont ouverts. Tantôt c'est une course où il faut *remporter le prix*. Tantôt c'est un combat , dans lequel on ne peut espérer d'être couronné , qu'après avoir combattu avec courage & avec constance.

C'est à cela que se rapporte cette esti-

Matt.
10. 42

II. Cor.
4. 17.
1. Pier.
2. 11.

Luc. 19.
44.

Rom. 2.
4.

1. Cor. 9.
24.

1. Tim.
4. 7.

mation opposée que l'Écriture fait de la vie. Quelque-fois elle en parle comme de ce qu'il y a de plus méprisable & de plus vil ; quelque-fois , au contraire , comme de ce qu'il y a de plus grand , & de plus précieux. Quelque-fois elle entasse expression sur expression , image sur image , emblème sur emblème , pour nous la faire regarder avec mépris.

Psea.

102. 12.

39. 6.

Esaï. 40.

6.

Pse. 73.

20.

Pseau.

90. 9.

Ibid. 39.

6.

Ephés. 5.

16.

2. Cor.

6. 2.

Apoc.

10. 6.

C'est une *ombre* qui passe ; c'est une *vanité* ; c'est une *fleur* qui se fêne & une *herbe* qui se sèche ; c'est une *vapeur* qui se perd dans les airs ; c'est un *songe* qui ne laisse aucune trace, dès que le sommeil est passé ; c'est une *pensée*, qui s'offre à l'esprit , mais qui n'y fait aucun séjour ; ce n'est qu'une *apparence* ; ce n'est qu'un *rien* devant Dieu. Et cependant cette *ombre* , cette *vanité* , cette *fleur* , cette *herbe* , cette *vapeur* , ce *songe* , cette *pensée* , cette *apparence* , ce *rien* , l'Écriture nous le fait envisager , comme un tems qu'il faut *rachepter* , comme un *tems agréable* , comme un *jour de salut* , comme un *temps* après lequel il n'y a plus de *temps*. Pourquoi cette estimation différente ? Si vous considerez la vie par rapport à elle même ; par rapport aux nœuds que nous y formons , aux plaisirs que nous y goûtons , aux occupations temporelles que nous y entreprenons , par

rapport aux sceptres, aux thrones, aux couronnes, aux établissemens les plus pompeux & les plus solides, à cet égard vous ne sauriez trop la mépriser la vie. Mais si vous la considérez par rapport au grand but du Créateur, par rapport à la relation qu'elle a avec l'éternité, par rapport à cette idée, que nous vous en avons donnée, à cet égard vous ne sauriez trop l'estimer. La terre est donc un lieu d'exercice; la vie est un tems d'épreuve qui nous est donné pour opter, entre une félicité, & une misère éternelle.

Mais ce principe posé nous avons un argument, nous avons une nouvelle source d'argumens pour justifier la disposition de St. Paul, & la nécessité qui est imposée à chaque Chrétien de faire des progrès continuels dans la vertu. Car je suppose même que l'histoire de votre vie passée, n'offre à votre mémoire rien que de digne du nom Chrétien que vous portez; je suppose que ressemblant à St. Paul, dans ces vertus qu'il pratiqua depuis sa conversion, vous n'avez lieu de vous reprocher aucun des crimes qu'il avoit commis avant ce bienheureux période de sa vie: l'unique conclusion que vous en pourriez tirer, c'est que vous avez rempli une partie de votre tâche, mais non qu'il ne vous en

reste encore une autre partie à faire. Vous êtes plus près du but que ceux qui n'ont pas couru comme vous dans la carrière, mais vous ne l'avez pas encore atteint. Vous avez rempli, vous avez épuisé les devoirs de la jeunesse, & de l'âge meur, restent maintenant ceux de la vieillesse; vous avez rempli, vous avez épuisé les devoirs de la santé & de la force, restent maintenant ceux qui vous sont imposés durant le cours d'une maladie mortelle, & à la vie de la mort. La terre est un lieu d'exercice, tandis que vous êtes sur la terre votre exercice n'est pas terminé; la vie est un tems d'épreuve tandis que vous jouissez de la vie, votre épreuve dure encore.

Conclu-
sion.

CONcluons : si nous étions raisonnables, nous aurions toujours ces vérités présentes à l'esprit : nous ne finirions jamais de journée, sans nous faire chacun cette question à nous mêmes; Quel progrès ai-je fait dans la vertu? Ai-je approché aujourd'hui de ce but que Dieu ne cesse d'exposer à mes yeux? & à mesure que le tems de ma course diminue, y avancé-je à proportion des années qui m'ont été données pour la terminer? Nous nous demanderions un compte exact, de chaque heure, de cha-

chaque instant de notre durée. Mais ce n'est pas là l'Évangile de la plupart des Chrétiens. Ce que nous venons de proposer va paroître au plus grand nombre de ceux qui l'ont ouï, comme des maximes de Prédicateur, plus propres à servir d'ornement aux discours qu'on recite dans un Auditoire, qu'à entrer dans un système de Religion.

Mais pourquoi les corps Ecclésiastiques si rigoureux & si sévères, sur les hérésies de spéculation, ne le sont-ils aussi sur les hérésies de pratique? Car il y a des hérésies dans le morale comme il y en a dans la Théologie. Les Conciles & les Synodes réduisent à certains points les dogmes de la foi, & lancent leurs anathèmes, sur ceux qui refusent de s'y soumettre. Ils disent anathème à celui qui refusera de croire la Divinité du Sauveur du monde : anathème à celui qui niera la merveille de son incarnation, & le mystère de sa croix : anathème à celui qui s'inscrira en faux, contre l'opération intérieure de la grace, & l'efficacité irrésistible de son esprit. Je voudrois, que l'on fît aussi des Canons, contre les hérésies morales. Combien n'y en a-t-il pas de ce genre parmi nos peuples? Et parmi le peuple, nous comprenons bien des gens qui se rangent dans une autre

classe. Je mettrois dans le premier Canon une hérésie trop commune , c'est que la vocation du Chrétien , consiste moins à pratiquer , qu'à s'abstenir , & je dirois ; si quelcun croit qu'il suffit pour répondre aux engagements du Christianisme , de n'être pas avare , ravisseur , intempérant ; s'il ne reconnoit qu'il faut être zélé, fervent , détaché du monde , qu'il soit anathème. Dans un second Canon je mettrois une autre hérésie , qui n'est ni moins générale , ni moins dangereuse , & qui regarde le délai de la conversion , & je dirois ; si quelcun s'imagine qu'après une vie criminelle , des remors excitez, moins par un principe d'amour de Dieu que par la crainte de la mort & par les fraïeurs de l'Enfer, suffiront pour ouvrir les portes des cieux, qu'il soit anathème. Dans un troisiéme Canon je mettrois. . . Fournissez-vous même cette liste M. F. & revenons à notre sujet. Se borner à un certain cercle de vertus ; s'arrêter à un point fixe ; être satisfait de soi-même quand on est parvenu à un certain degré de piété , & se croire dispensé de faire des efforts pour arriver à un degré plus éminent encore , c'est une erreur , c'est une hérésie qui n'est pas moins digne d'anathème & de foudres Ecclésiastiques , que tant d'autres

tres qui en ont été frappées unanimement par tous les Chrétiens

Rectifions nos idées M. F. afin de rectifier notre conduite. *Poursuivons* Hébr. *constamment la course qui nous est proposée,* ^{12. 1.} avançons y jusqu'à ce que nous puissions dire comme St. Paul. *J'ai achevé m'a* ^{2. Tim. 4. 7.} *course.* Ne soions point effraïez de cette idée de progrès. Il a falu des efforts extraordinaires aux plus saints d'entre nous, pour arriver à ce degré de vertu auquel ils sont parvenus; mais le plus difficile est fait, ce n'est désormais que le plus aisé qui leur reste à faire. Le chemin du Ciel est étroit, mais il devient large & spacieux à celui qui continue d'y marcher; & le joug de J. C. n'est pesant que pour ceux, qui commencent à s'en charger, mais il est peu onéreux à celui qui le porte avec fermeté & avec constance.

Après tout il y a un art d'adoucir toutes les peines auxquelles nous expose cette continuation d'efforts, à laquelle nous sommes apellez; cet art c'est celui que St. Paul pratique avec tant de succès: cet art c'est de fixer les yeux sur la fin de la carrière. Et qu'est-ce que St. Paul voit au bout de cette carrière? Il nous le dit dans son Epi. aux Philipp. Il y voit deux objets. I. il y voit le prix de ^{3. 14.}
la

la victoire. Qu'il est aisé de braver les ennemis de son salut quand on a ainsi le salut devant les yeux ! Que les peines du chemin du ciel paroissent légères quand on raisonne , quand on compte , quand on pèse les *souffrances du tems présent avec la gloire* qui les doit suivre.

Rom. 8.
18.

II. St. Paul voit J. C. au bout de la carrière, autre objet qui l'anime ; il l'anime par ses exemples qui lui font voir dans la personne de J. C. cette course finie avec succès ; il l'anime par ses secours , qui le pressent , qui le tirent , qui le portent ; il l'anime par ses promesses qui lui disent ; *A celui qui vaincra je le ferai seoir sur mon Thrône* ; il l'anime par sa miséricorde qui le persuade que quelque impuissans que soient ses efforts, pourvû qu'ils soient sincères, ils seront reçus au tribunal de ce Jésus qui à lui même vaincu , pour nous , qui nous a lui-même acquis ce prix céleste où nous aspirons ; il l'anime par son amour. J. C. est au bout de la carrière, & St. Paul aime J. C. St. Paul veut être avec J. C. J'ai dit qu'il voïoit deux objets , le prix de la victoire , & J. C. mais ce n'est là qu'un seul objet. Le prix de St. Paul c'est J. C. Le Paradis de St. Paul c'est J. C. le plus beau trait de la félicité céleste selon St. Paul c'est J. C. *Tandis que nous*

Apoc. 3.
21.

nous sommes dans ce corps nous sommes absents du Seigneur, nous aimons mieux être absents du corps & être avec le Seigneur. Mon desir tend à deloger pour être avec Christ. Je tire vers le but de ma vocation céleste en J. C.

2. Cor. 5.

6.

Philip.

1. 23-3.

14.

Cette pensée que chaque pas qu'il fait, l'approche de J. C.; cette pensée le rend insensible à toutes les peines de la carrière, & lui fait redoubler ses efforts pour la terminer.

O flames de l'amour divin! ne vous connoîtrons-nous donc jamais, que par les exemples de ces saints qui vécurent dans les premiers âges de l'Eglise! O flames de l'amour divin dont nous faisons si souvent des descriptions, ne vous sentirons-nous jamais dans nos ames! Occupez-nous, échauffez-nous, embrasez-nous de vos ardeurs, & faites nous éprouver que toutes choses sont faciles à celui qui aime. Dieu nous en fasse la grace. A lui soit gloire au siècle des siècles Amen.

